NIETZSCHE

ÉCRITS PHILOLOGIQUES

IV

Homère et la philologie classique

Encyclopédie de la philologie classique

Les Belles Lettres

NIETZSCHE

ÉCRITS PHILOLOGIQUES

IV

sous la direction de Paolo D'Iorio & Anne Merker

HOMÈRE ET LA PHILOLOGIE CLASSIQUE

ENCYCLOPÉDIE DE LA PHILOLOGIE CLASSIQUE

Texte établi d'après les manuscrits par Francisco Arenas-Dolz et Paolo D'Iorio
Traduction de l'allemand par Marc de Launay
Présentation et notes par Paolo D'Iorio et Francesco Fronterotta

LES BELLES LETTRES
2022

Pour consulter notre catalogue
et être informé de nos nouveautés :
www.lesbelleslettres.com

Crédit photographique :
images provenant de
Nietzsche Source
www.nietzschesource.org
sur la base des originaux conservés à la Fondation des classiques de Weimar
© Klassik Stiftung Weimar

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.
© 2022, Société d'édition Les Belles Lettres,

95, boulevard Raspail, 75006 Paris.
ISBN : 978-2-251-91773-3

PRÉFACE

par Paolo D'Iorio

Le 19 avril 1869, à 14 heures, Nietzsche arrive à Bâle. Il a été nommé professeur extraordinaire de philologie classique avant même d'être diplômé, parce qu'il s'est révélé être l'un des étudiants les plus brillants de sa génération. Il avait fréquenté la prestigieuse et vénérable école de Pforta, puis l'Université à Bonn et à Leipzig, suivant principalement les enseignements de Friedrich Ritschl, latiniste célèbre et grand philologue parmi les plus influents de l'époque, qui avait découvert un vrai talent philologique chez lui et lui avait confié la publication de travaux importants dans le *Rheinisches Museum für Philologie*. Sur la base de ces articles, et après avoir écouté l'avis de chercheurs éminents, l'Université de Bâle l'avait alors nommé. Nietzsche en était flatté et ne pouvait évidemment pas refuser, quoiqu'il projetât précisément à cette époque d'abandonner la philologie et d'aller étudier la chimie à Paris avec son ami Erwin Rohde[1]. Vers la mi-février, il écrivait à sa mère et à sa sœur avec lucidité, calmant l'enthousiasme de la famille : « J'ai été quelque peu effrayé par l'enthousiasme de vos lettres ; tout compte fait, le monde a simplement un professeur de plus et à dire vrai tout est comme avant. […] De quoi donc est faite en vérité cette prodigieuse chance, cette enivrante nouveauté ? […] Sueur et labeur, mais pour en sentir comme moi toute l'intensité, il vous faudrait être dans ma peau. De la chose vous n'avez tiré que la crème et elle a pu flatter votre goût. À moi il reste le petit lait de la monotone et quotidienne profession, de la solitude sans amis, etc. »[2] Au sein de la petite Université de Bâle, le jeune professeur doit en effet assurer un enseignement institutionnel de philologie classique, mais aussi enseigner le latin et le grec aux dernières années du lycée.

Dans ce volume, nous publions deux écrits qui sont particulièrement

importants pour comprendre le rapport de notre jeune professeur Nietzsche avec la philologie. Il s'agit en premier lieu de sa conférence inaugurale *Sur la personnalité d'Homère*, prononcée le 28 mai 1869 et que Nietzsche fera ensuite imprimer à compte d'auteur sous le titre *Homère et la philologie classique. Une conférence* ; deuxièmement, les notes que Nietzsche a préparées pour tenir un cours institutionnel intitulé *Encyclopédie de la philologie classique*, qui donne une vision d'ensemble sur les différents aspects et problèmes de cette discipline.

La conférence inaugurale est le moment où le jeune professeur se présente à ses collègues de l'Université de Bâle et, entre autres, entend justifier sa précoce nomination, comme il l'écrit à son compagnon d'études Erwin Rohde : « Je te fais observer au surplus que Ritschl est tout-puissant ici auprès de Vischer et que sur mon compte il lui a écrit à l'époque une lettre *fabuleuse*. Tu peux imaginer que d'entrée de jeu cette lettre avait rendu ma position quelque peu difficile ; j'espère cependant m'être présenté, grâce à ma leçon d'ouverture, de façon acceptable, en faisant ressortir très résolument les traits propres à mon individualité. Thème : "La personnalité d'Homère". Amphithéâtre archicomble »[3]. Présentée dans un style brillant, la conférence inaugurale est un exposé ambitieux dans lequel Nietzsche défend une position originale sur l'une des grandes questions débattues au sein des études philologiques de l'époque et jusqu'à ce jour encore : la question homérique. En même temps, c'est une prise de position sur la place du philologue dans la culture et sur son rapport avec une vision philosophique du monde animée par l'aspiration à la totalité. En réponse à l'envoi du manuscrit de la conférence, son ami Heinrich Romundt lui écrivit le 16 juillet : « Tu peux à bon droit faire apparaître ta philologie comme philosophie en conclusion — : car les grandes choses que tu as ici accomplies sont dignes d'un philosophe doté d'une expérience philologique. Il est vraiment réjouissant de te voir à chaque instant plonger dans une réflexion plus générale, puis en ressortir avec un nouveau point de vue fécond qui fait soudain avancer les questions spécifiques de cent pas. Aucun philologue pur n'aurait pu faire cela »[4]. Dans cette aspiration se fait sentir l'influence de la philosophie de Schopenhauer. En effet, c'est bien une vision schopenhauerienne qui pousse le jeune conférencier à inverser le constat de Sénèque, « ce qui fut philosophie est

devenu philologie », et à le transformer en une formule qui décrit aussi bien les aspirations du philologue de l'avenir que la voie qui conduit à leur réalisation : « ce qui fut philologie est devenu philosophie »[5].

Le cours que Nietzsche a tenu entre avril et septembre 1871, intitulé *Encyclopédie de la philologie classique*, est animé du même esprit philosophique et de la même exigence d'avoir une vision globale de la civilisation grecque. Nietzsche évoque dans l'avant-propos la formule de Sénèque, puis consacre un chapitre à « La propédeutique philosophique à la philologie » qui s'ouvre avec l'image schopenhauerienne de l'ouvrier d'usine qui refait sa vis année après année. Dans *Parerga et paralipomena*, Schopenhauer écrivait que « Les sciences ont atteint une telle ampleur que celui qui veut "y produire des résultats" ne peut pratiquer qu'une discipline très spécifique, sans se soucier de tout le reste. Dans ce cas, il sera certes au-dessus du *vulgo* dans sa discipline, mais il lui appartiendra pour tout le reste. […] En général, un tel spécialiste exclusif peut être comparé à l'ouvrier d'usine qui ne fait rien d'autre toute sa vie qu'une certaine vis ou un certain crochet ou une certaine poignée pour un certain outil ou pour une machine, ce en quoi il acquiert bien sûr une incroyable virtuosité » [6]. Nietzsche utilise plusieurs fois cette image, par exemple dans une note du printemps 1867 : « La plupart des philologues sont des ouvriers d'usine au service de la science. L'envie de faire quelque chose de plus grand ou d'apporter d'autres points de vue dans le monde s'éteint. Il leur suffit d'être maîtres dans ce domaine très étroit, alors que dans les autres questions de leur science, mais surtout de la philosophie, ils appartiennent au *vulgo* »[7]. Dans son cours de 1871, Nietzsche reprend cette image pour évoquer implicitement la réflexion de Schopenhauer sur la spécialisation dans les sciences modernes et l'appliquer à la philologie : « On a maintes fois proposé que tout futur spécialiste d'une discipline commence par étudier un an la *philosophie* : afin qu'il ne ressemble pas à l'ouvrier de l'usine qui refait sa vis année après année »[8].

Même si ce n'est pas le premier cours que Nietzsche a tenu à l'Université de Bâle, le cours sur l'*Encyclopédie* peut donc être considéré par certains aspects comme la suite idéale de son discours inaugural. En plus de fournir à ses élèves

une présentation de la discipline et une sorte de compendium de l'état des connaissances, comme prévu par le format de ces types de cours institutionnels qui à l'époque étaient appelés « encyclopédies », Nietzsche poursuit sa réflexion plus générale sur le rôle de la philologie. La réunion de ces deux écrits en un seul volume nous permet d'interroger la relation de Nietzsche avec la philologie de son temps. Nietzsche était probablement conscient de ce lien. Le 7 juin, au milieu de son cours, en écrivant à Rohde, il relie presque par hasard le discours et le cours : « Tu as mon discours sur Homère, n'est-ce pas ? Je me réjouis aussi d'avoir un entretien avec toi sur Homère. Actuellement je fais un cours sur "Introduction et Encyclopédie" à l'étonnement de mes auditeurs qui se reconnaissent malaisément dans l'image que j'esquisse du philologue idéal »[9].

Par sa nature même, le cours sur l'*Encyclopédie* contient de nombreux thèmes que Nietzsche reprendra ultérieurement dans d'autres cours des années suivantes. Ce texte peut donc servir d'introduction à certains des volumes publiés dans notre collection des *Écrits philologiques de Nietzsche*, ou du moins permettre de mesurer l'évolution des réflexions de Nietzsche. Par exemple, l'« Avant-propos » et le chapitre 8, « La préparation à l'herméneutique et à la critique » annoncent un concept de littérature et un rapport entre oralité et écriture qui seront développés dans le cours de 1874 sur l'« Histoire de la littérature grecque » (EPN XI) ; le chapitre 18, « Sur l'étude des philosophes antiques », sera amplement développé dans le cours sur « Les philosophes préplatoniciens » (EPN IX) ; les thèmes des chapitres 19 et 20, « Sur la religion et la mythologie des Anciens » et « Sur l'étude des antiquités religieuses », seront repris dans le cours sur « Le Culte divin des Grecs » (EPN XII). Certains cours nous renseignent sur l'état de l'art portant sur divers aspects de la discipline et sont intéressants en tant que documents historiques : qu'enseignait un jeune et brillant philologue dans les années 1870, sur quels textes s'appuyait-il pour présenter un panorama de sa discipline à une dizaine d'étudiants qui n'étaient pas nécessairement destinés à devenir philologues, mais juristes, médecins ou fonctionnaires ? Dans la plupart des cas, Nietzsche expose de manière efficace et consciencieuse l'état de l'art de la discipline en recourant aux meilleurs textes, qu'il résume et paraphrase pour en faire un collage cohérent et

articulé. Le chapitre sur « Rythmique et métrique », en revanche, contient une découverte fondamentale du jeune professeur, qui sera développée dans toute une série d'études sur la « Théorie de la rythmique quantitative », dont la publication est prévue dans EPN III.

Dans notre présentation, nous tenterons en outre de reconstruire la signification de ce cours sur l'*Encyclopédie* pour l'évolution de la pensée de Nietzsche et en lien avec son activité publique, non seulement en tant que professeur mais, toujours plus, comme figure centrale du mouvement wagnérien. En effet, pour prendre la mesure de ce qui se passait dans l'esprit et dans l'âme du jeune professeur, il faut ajouter à la philologie et à la philosophie la passion pour la musique de l'avenir et l'engagement dans le mouvement wagnérien. Quelques mois auparavant, Nietzsche avait rencontré Wagner à Leipzig, et celui-ci l'avait invité dans sa villa de Tribschen, près de Lucerne. Bâle et Tribschen, la science philologique et l'art wagnérien sont les deux pôles de la vie de Nietzsche durant ces années ; joints à la philosophie de Schopenhauer, ils forment le cadre de tensions intellectuelles non résolues ou mal conciliées, caractéristiques de la phase wagnérienne de la vie et de la pensée de Nietzsche. Dans *La Naissance de la tragédie*, qu'il écrit précisément au moment où il donne son cours sur l'*Encyclopédie*, Nietzsche tente de concilier ces impulsions contradictoires en produisant d'étranges centaures : « à vrai dire je n'ai aucune ambition littéraire et aucun besoin de me mettre à la remorque des modèles régnants, car je ne vise aucune situation brillante et célèbre. En revanche, le moment venu, je veux m'exprimer aussi sérieusement et aussi librement que possible. À présent, science, art et philosophie croissent en moi simultanément, au point que, de toute manière, j'engendrerai quelque jour un Centaure » (BVN-1870,58). De nombreux passages de *La Naissance de la tragédie* et des *Considérations inactuelles* laissent transparaître ces contradictions non résolues, qui se révèlent plus évidentes encore si nous les confrontons aux textes des cours et des notes posthumes de l'époque. Jusqu'à ce que l'équilibre instable devienne insoutenable. Par exemple, la tentative d'écrire un livre sur les philosophes antiques qui soit le pendant de *La Naissance de la tragédie* et qui parvienne à tenir ensemble l'art et la science et à assurer un rôle pour le philosophe aux côtés

de l'artiste dans la future civilisation de Bayreuth, échoua à cause de l'opposition de Wagner[10]. Dans une série de notes posthumes du printemps – été 1875, destinées à une considération inactuelle intitulée « Nous philologues », Nietzsche abandonnera le rôle paradigmatique de la Grèce antique pour la création de la civilisation du futur, considérant qu'il s'agit là, tout comme la philologie, d'une manifestation de donquichottisme. Se souvenant de ce qu'il avait dit à ses élèves sur la « Découverte de l'Antiquité par les Italiens » dans son cours sur l'*Encyclopédie*, Nietzsche écrit maintenant : « La manière dont les Italiens ont vénéré l'Antiquité classique, c'est-à-dire la seule manière sérieuse, désintéressée et généreuse dont on ait vénéré l'Antiquité jusqu'ici, est un magnifique exemple de donquichottisme : la philologie est quelque chose de ce genre, dans le meilleur des cas » (NF-1875,7[1]). En 1876, au festival de Bayreuth, il comprendra que la création d'une nouvelle culture n'appartient pas aux musiciens et aux acteurs, ce dont une note posthume ultérieure conserve la trace[11]. Avec la publication de *Choses humaines, bien trop humaines*, il abandonna définitivement le mouvement wagnérien et, peu après, la chaire de philologie également : « C'est alors que je devinai aussi pour la première fois la corrélation qui existe entre une activité choisie à contre instinct, une soi-disant "vocation" à laquelle on n'est *rien moins* qu'appelé et ce besoin d'un *assoupissement* du sentiment de vide et de faim au moyen d'un art narcotique, par exemple au moyen de l'art wagnérien »[12]. Nous ne sommes ici qu'au seuil de ce parcours, mais savoir où il conduit nous permettra de le lire aussi entre les lignes.

---

1. Cf. BVN-1869,608.
2. BVN-1869,621.
3. BVN-1869,8.
4. KGB II/2, p. 23.
5. Voir *infra*, p. 45 ainsi que la lettre à Gersdorff du 28 septembre 1869 : « il faut s'être déjà profondément pénétré des idées de Schopenhauer pour y reconnaître les passages où domine totalement la magie de sa forme singulière de pensée », BVN-1869,32.
6. Arthur Schopenhauer, *Parerga und Paralipomena II*, « Über Gelehrsamkeit und Gelehrte » § 260, in *Sämmtliche Werke*, Leipzig, Brockhaus, 1874, vol. VI, p. 520, BN/schopenhauer-1874c,520.
7. NF-1867,52[30], KGW I/4, p. 222-223.
8. Voir *infra*, p. 101.
9. BVN-1871,135.

10. Cf. Paolo D'Iorio, « La naissance de la philosophie enfantée par l'esprit scientifique », in F. Nietzsche, *Les Philosophes préplatoniciens*, Combas, l'éclat, 1994, p. 11-49.

11. NF-1880,1[29].

12. *Ecce homo*, chapitre sur « Choses humaines, bien trop humaines », § 3, EH-MA-3.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

BAW NIETZSCHE Friedrich, *Werke und Briefe*. *Historisch-kritische Gesamtausgabe. Werke*, hg. von Hans Joachim Mette, München: Beck, 1933-1940 (réimp. Deutscher Taschenbuch Verlag, 1994).

BN Bibliothèque de Nietzsche. Ce sigle permet de signaler que Nietzsche possédait un exemplaire du livre en question. Le catalogue de la BN est donné par G. CAMPIONI, P. D'IORIO, M. C. FORNARI, F. FRONTEROTTA, A. ORSUCCI, *Nietzsches persönliche Bibliothek*, Berlin & New York : De Gruyter, 2003, 736 p. Une édition numérique revue et complétée par la reproduction en fac-similé de tous les livres de la bibliothèque personnelle de Nietzsche est en cours de publication chez Nietzsche Source, sous la direction de P. D'IORIO et Maria Cristina FORNARI et sera consultable à l'adresse www.nietzschesource.org/BN.

BVN « Briefe von Nietzsche » (« lettres de Nietzsche »). La notation avec un tiret (par exemple BVN-1869,8) permet de construire l'adresse du texte en ajoutant les identifiants de l'édition eKGWB : www.nietzschesource.org/eKGWB/BVN-1869,8. Le texte allemand est consultable à cette adresse.

DFGA NIETZSCHE F., *Digitale Faksimile Gesamtausgabe*, sous la direction de Paolo D'Iorio, Paris : Nietzsche Source, 2009 *sqq.*, www.nietzschesource.org/DFGA. En ajoutant à l'adresse de l'édition l'abréviation du manuscrit cité, le lecteur pourra consulter le fac-similé numérique. Par exemple, la page 2 du manuscrit P-II-8 est consultable à l'adresse www.nietzschesource.org/DFGA/P-II-8,2.

eKGWB NIETZSCHE F., *Digitale kritische Gesamtausgabe Werke und Briefe*, sous la direction de Paolo D'Iorio, Paris : Nietzsche Source, 2009 *sqq.*, www.nietzschesource.org/eKGWB.

EPN *Écrits philologiques* de F. Nietzsche, sous la direction de Paolo D'Iorio et Anne Merker, Paris : Les Belles Lettres, 2019 *sqq.* Le chiffre romain indique le volume : EPN X = *Écrits philologiques* de Nietzsche, volume X.

KGB Nietzsche F., *Briefwechsel, kritische Gesamtausgabe*, sous la direction de Giorgio Colli et Mazzino Montinari, Berlin : Walter de Gruyter, 1975 *sqq*.

KGW Nietzsche F., *Werke, kritische Gesamtausgabe*, sous la direction de Giorgio Colli et Mazzino Montinari, Berlin : Walter de Gruyter, 1967 *sqq*. Les chiffres qui suivent l'abréviation indiquent la section et le volume : KGW II/4 désigne le 4e volume de la section II de la KGW.

NF « Nachgelassene Fragmente ». La notation avec un tiret (par exemple NF-1875,6[1]) permet de construire l'adresse du texte dans l'édition eKGWB en ajoutant l'adresse du site : www.nietzschesource.org/eKGWB/NF-1875,6[1]. Le texte est consultable à cette adresse.

NPB G. Campioni, P. D'Iorio, M. C. Fornari, F. Fronterotta, A. Orsucci, *Nietzsches persönliche Bibliothek*, Berlin / New York : De Gruyter, 2003.

OPC Nietzsche F., *Œuvres philosophiques complètes*, traduction sous la direction de Gilles Deleuze et Maurice de Gandillac, Paris : Gallimard (NRF), 1968 *sqq*.

LISTE DES SIGNES DIACRITIQUES

{ } Texte ajouté par Nietzsche entre les lignes de son manuscrit (généralement au-dessus de la ligne qu'il veut compléter), et dont nous avons souhaité signaler son statut d'ajout (seulement dans les cas considérés comme signifiants d'une manière ou d'une autre : par le contenu individuel de l'ajout, par la multitude des ajouts, etc.).

< > Ajout par le traducteur de mots à l'intérieur du texte de Nietzsche pour expliciter le sens d'une phrase trop elliptique ou compléter une référence.

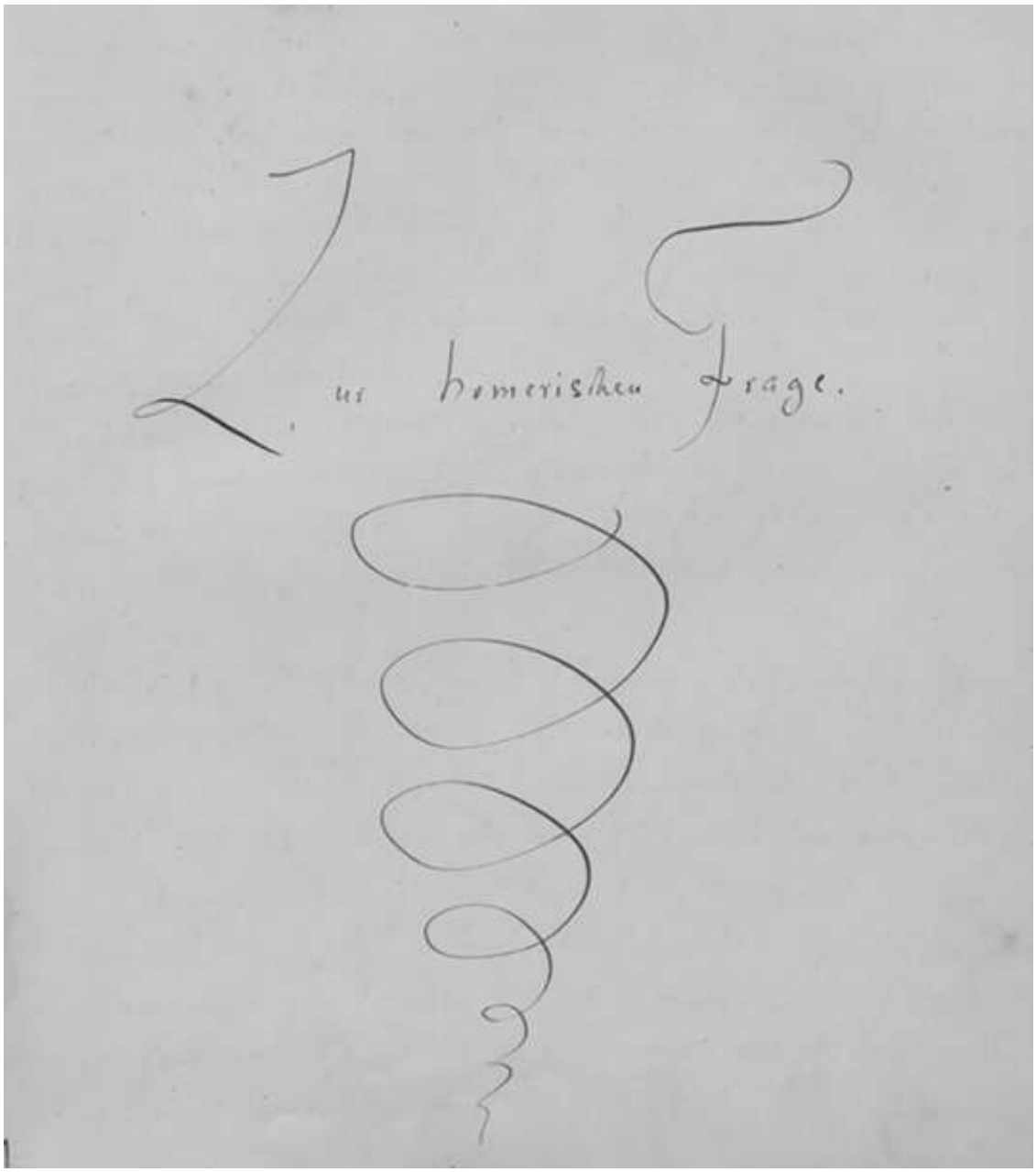
[ ] Traduction du grec et du latin cité par Nietzsche en langue originale, ou ajout d'une précision extérieure au texte de Nietzsche pour l'éclaircir.

*, **, *** Appels successifs d'inserts, contenant une annotation ou un ajout substantiel de Nietzsche écrit en marge du texte principal, généralement sur la page gauche de ses cahiers, avec ou sans précision d'insertion. Lorsque Nietzsche n'a pas lui-même précisé le lieu d'insertion, l'insert est déterminé selon le sens et l'ajout est mis systématiquement en note avec un appel de type*. Lorsque Nietzsche a déterminé le lieu d'insertion, cet ajout est soit directement intégré dans le texte, soit mis en note avec un appel de type *, en précisant que le lieu d'insertion est de Nietzsche lui-même.

[1], [2], etc. Appel des notes rédigées par le traducteur et figurant à la fin du texte traduit.

HOMÈRE
ET LA PHILOLOGIE CLASSIQUE

UNE CONFÉRENCE



« Sur la question homérique »
Page initiale du cahier P-I-14 (www.nietzschesource.org/DFGA/P-I-14,3)

PRÉSENTATION

par Francesco Fronterotta

Nietzsche apprend qu'il a obtenu la chaire de philologie classique à l'Université de Bâle en janvier 1869, et il commence tout de suite à travailler sur le discours inaugural qu'il tiendra le 28 mai, consacré à *Homère et la philologie classique*. Plusieurs questions méritent d'être soulevées avant de présenter schématiquement le contenu de ce discours.

Il faut en premier lieu constater que la formation du jeune Nietzsche, dans les années précédentes, avait été celle, tout à fait canonique, d'un philologue pur. Sous la direction de son maître, Friedrich Ritschl, il avait déjà écrit et publié un certain nombre d'études sur les poètes lyriques grecs (particulièrement sur Simonide et Théognis) et notamment sur Diogène Laërce, l'auteur des *Vies et doctrines des philosophes illustres*, dont Nietzsche se proposait d'examiner la structure et les sources, et cela, entre autres, pour parvenir à une reconstruction plus fondée des écoles et des successions des philosophes anciens. Entretemps, Nietzsche travaillait avec régularité sur la tradition épique grecque – il décida, en 1867, d'entreprendre une édition critique du *Certamen Homeri et Hesiodi*, qui sera publiée entre 1870 et 1873 dans le *Rheinisches Museum für Philologie* – et surtout sur Démocrite : on dispose de plusieurs cahiers manuscrits qui témoignent de ces efforts et projets, dans lesquels on trouve déjà une réflexion très articulée et développée sur le statut, la fonction et la méthode de la philologie en tant que science et, tout particulièrement, de la philologie qui lui est contemporaine. Comme on le verra aussi dans le discours sur *Homère et la philologie classique*, Nietzsche y formule de manière de plus en plus claire l'idée selon laquelle, s'il est vrai que la philologie « actuelle », c'est-à-dire telle qu'elle est pratiquée par les philologues de l'époque, permet d'accéder à la

connaissance des textes de l'Antiquité, elle pourrait en même temps en empêcher la compréhension authentique[1]. En effet, conçue d'une manière rigoureuse et radicale, comme si elle était tout-à-fait autonome et indépendante de la recherche historique et philosophique, la philologie par elle-même ne conduit qu'à « ruminer » sans cesse, dans un travail infini qui pousse à remettre en question chaque mot et chaque lettre sans jamais susciter une vision d'ensemble du texte étudié, de son sens et de sa valeur pour l'histoire de la culture. Nietzsche s'exprime ainsi, de façon très nette :

> « Il est bientôt temps de ne plus s'appesantir sur la lettre. L'effort de la prochaine génération de philologues doit consister à tourner la page et recueillir tout l'héritage du passé. […] Il faut cesser de ruminer. […] Si j'examine et cherche à établir avec le plus d'exactitude possible ce que j'ai fait le 20 décembre 1866, je me dis que ce n'est qu'un enfantillage, un gaspillage d'intelligence, surtout si l'on doit de cette manière constater des faits que l'observation du présent enseigne plus rapidement et plus clairement. […] Mais l'histoire est un savoir qui englobe de nombreux faits parmi lesquels un grand nombre sont accidentels, c'est-à-dire produits par un enchaînement sans finalité. Les études littéraires elles aussi ont été exagérées. Qu'on lise davantage Shakespeare lui-même qu'à son propos. Que l'on développe la lecture de Platon. La philologie souffre d'une absence de grandes idées, il manque donc un élan suffisant dans les études. Les chercheurs sont devenus des ouvriers d'usine. Ils perdent de vue le fonctionnement de l'ensemble. Il est temps de trouver une juste échelle de valeurs pour les écrits de l'Antiquité, et de se débarrasser des fardeaux inutiles. Nos philologues doivent apprendre à porter davantage de jugements d'ensemble afin de substituer au marchandage de détails de grandes réflexions philosophiques. On doit être en mesure de poser de nouvelles questions si l'on veut avoir de nouvelles réponses. La période précédente a fini par établir méthodiquement les textes. C'était un travail auxiliaire. Il y a aujourd'hui mieux à faire qu'à jouer aux correcteurs »[2].

Ce passage n'invite certainement pas à soutenir que Nietzsche s'adresse à la philosophie, tout court, dans la mesure où il s'éloigne de la philologie. Bien au contraire, et c'est encore une fois un point que le discours sur *Homère et la philologie classique* va réitérer, la philologie reste le moyen indispensable par

lequel parvenir au « trésor caché » de l'Antiquité, mais à condition que l'on sache s'en servir pour construire sur une base textuelle solide l'édifice de l'interprétation. La philologie est mise en place dans une perspective qui est immédiatement philosophique, tout comme l'interprétation philosophique se situe toujours dans un contexte scientifique et textuel qui suppose la philologie. La pensée et l'activité du jeune Nietzsche à l'Université de Bâle seront tout entières caractérisées par cette alliance.

On ne peut pas ne pas mentionner, pour finir, le fait bien connu que, dans ces mêmes années qui précèdent le début de son enseignement, Nietzsche lit Schopenhauer, dont il subit la profonde influence, et l'*Histoire du matérialisme* de Friedrich Albert Lange, qui constitue un tournant fondamental dans sa vision et son interprétation de la philosophie grecque. Voilà donc les circonstances « biographiques » et « scientifiques » dans lesquelles, après l'annonce de la chaire universitaire qui lui est attribuée, Nietzsche choisit l'objet de son discours inaugural : la question « Homère », un dossier tout à fait naturel pour un philologue classique qui avait écrit à son ami Erwin Rohde, dans une lettre du 9 décembre 1868, qu'il était absolument indispensable d'examiner « les questions relatives à la tradition homérique ». Mais il continuait : « En ce qui concerne celles-ci, j'ai eu le malheur, à propos d'un certain passage important, de ne plus réussir à me convaincre moi-même : mon bon aède Homère, que je croyais tenir entre les cinq doigts de la main, s'est évanoui un beau matin comme un fantôme » (BVN-1868,604). Avant d'en venir finalement à exposer la position de Nietzsche à ce sujet, il convient donc d'en esquisser rapidement le cadre d'ensemble, à la fois sur le plan philologique, historique et littéraire.

La « question homérique »

On peut faire remonter les origines de la « question homérique » jusqu'au tyran d'Athènes Pisistrate (VI^e^ siècle av. J.-C.) car, selon des témoignages anciens, une première version écrite de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* aurait été établie à son époque, en mettant ainsi un terme aux différentes versions des deux poèmes, orales dans la plupart des cas, qui étaient reproduites dans les divers lieux du monde grec. Mais c'est dans le contexte des écoles érudites alexandrines (III^e^

siècle av. J.-C.) que la « question homérique » est posée de manière claire pour la première fois. Car en constatant les divergences qui subsistent entre les deux poèmes, on parvint à formuler l'hypothèse que l'*Iliade* et l'*Odyssée* devaient être l'œuvre de deux poètes distincts, sans en arriver cependant à mettre en discussion l'unité de chacun des deux poèmes. Cette hypothèse suscita plusieurs réactions, par exemple celle du responsable de la Bibliothèque d'Alexandrie Aristarque de Samothrace (IIIe /IIe siècle av. J.-C.), qui s'exprima au contraire en faveur de la thèse d'un seul poète, Homère, comme auteur des deux poèmes. L'étape suivante de cette histoire peut être située entre le XVIIe et le XVIIIe siècle, lorsque l'abbé d'Aubignac (1604-1676) qui ne connaissait pas le grec, mais lisait des sections de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* en traduction latine, composa ses *Conjectures académiques ou dissertation sur l'Iliade* (publiées posthumes en 1715), dans lesquelles il soutenait qu'Homère n'avait jamais existé et que l'*Iliade* n'était que le résultat d'une juxtaposition de chants composés à des moments différents et de valeur inégale. La même position concernant l'inexistence d'Homère allait être défendue peu après par le philosophe italien Giambattista Vico (1668-1744), qui proposait cependant une tout autre lecture des poèmes, qu'il considérait, dans une perspective presque « préromantique », comme l'expression du peuple grec dans son ensemble et, par conséquent, comme l'œuvre de générations successives de chanteurs populaires qui auraient été réunis sous le nom légendaire d'Homère en tant que symbole national grec.

C'est avec Friedrich August Wolf (1759-1824) que la « question homérique » prend sa forme « moderne », car ce philologue compose, en guise d'introduction à une édition critique de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, des *Prolegomena ad Homerum*, qui allaient produire une véritable révolution dans les études homériques. Wolf, qui prenait comme point de départ la thèse suivant laquelle à l'époque de la formation des poèmes les Grecs ne connaissaient pas l'écriture et que leur composition ne pouvait donc être qu'orale, y conduisit une analyse très détaillée qui montrait en outre, et sans équivoque possible, les incongruences et les contradictions non seulement entre les deux poèmes, mais aussi entre les divers chants de chaque poème, avec leurs différents épisodes et vicissitudes – ce qui pouvait s'expliquer justement en raison d'une composition orale et de longue

durée, mais qui serait en revanche en contradiction avec l'idée d'un seul auteur qui en aurait achevé une version écrite dans une forme définitive. D'où la conclusion scandaleuse que Wolf en tirait : non seulement l'*Iliade* et l'*Odyssée* n'étaient pas l'œuvre d'un poète nommé Homère, mais leur formation devait dépendre d'un processus long, mis en place par des poètes nombreux et d'époques différentes, d'association de matériaux oraux très variés, qui n'auraient été rassemblés et unifiés en deux poèmes unitaires et sous le nom d'un seul auteur que très tardivement ; de sorte que « l'Homère que nous tenons dans nos mains n'est pas celui qui fleurissait sur les lèvres des Grecs de son temps, mais un Homère altéré, interpolé, corrigé depuis l'époque de Solon jusqu'aux Alexandrins »[3]. C'était l'origine de la thèse dite « analyste » (précisément parce qu'elle était fondée sur une « analyse » systématique des poèmes) qui aurait suscité la réaction immédiate de Schiller et de Goethe, que Nietzsche rappelle à plusieurs reprises dans son discours.

Dans la suite du débat érudit au cours du XIX^e^ siècle, la thèse « analyste », s'imposant de plus en plus sur la thèse « unitariste », se développa selon deux lignes alternatives : d'un côté, ceux qui croyaient pouvoir identifier du moins un noyau originel des poèmes autour duquel la tradition postérieure aurait ensuite réuni des épisodes supplémentaires – c'était par exemple l'hypothèse du philologue allemand Johann Gottfried Jakob Hermann (1772-1848) – ; de l'autre côté, ceux qui pensaient, comme un autre philologue allemand, Karl Lachmann (1793-1851), qu'aucun noyau originel des poèmes ne serait envisageable, car l'*Iliade* et l'*Odyssée* ne résulteraient que de l'ajout « progressif » de chants et d'épisodes successivement mis ensemble. Au XX^e^ siècle, l'histoire de la « question homérique » est liée au nom de Milman Parry (1902-1935), qui a identifié dans les poèmes la présence de vers « formulaires », c'est-à-dire d'expressions récurrentes qui servent à désigner un dieu ou un héros par l'indication de son nom et d'une épithète qui lui est invariablement associée. Les travaux qui ont poursuivi la recherche de Parry sont arrivés à montrer que ces vers « formulaires » sont caractéristiques d'une poésie dont la transmission est orale, car ils permettent de mémoriser et d'improviser plus facilement, en raison de leur récurrence, des récits même très longs, et dont la formation est l'œuvre

de plusieurs aèdes, et certainement pas d'un auteur unique[4].

En l'état actuel, deux choses sont sûres : l'*Iliade* et l'*Odyssée*, telles que nous les possédons, sont l'effet d'une tradition orale qui a successivement assemblé plusieurs matériaux jusqu'au moment de leur systématisation définitive ; par conséquent, un seul poète, quel que soit son nom, ne peut pas en être l'auteur, à moins de considérer comme auteur des poèmes celui qui, à une époque relativement tardive, en aurait fixé la forme définitive.

Nietzsche et Homère

Venons-en finalement à la position que Nietzsche défend dans son discours. Il développe d'abord une réflexion sur le statut et sur la méthode de la philologie classique qui, comme on l'a dit plus haut, reprend presque littéralement ce qu'il avait suggéré dans ses écrits sur Démocrite. La philologie ne peut pas se réduire à une recherche « objective » et « empirique » de simples détails, à une « micrologie », car elle doit plutôt s'efforcer de pratiquer une compréhension de synthèse, qui puisse aller au-delà des détails : il faut, explique Nietzsche, en récupérant ainsi un principe herméneutique caractéristique de l'humanisme, passer de l'Antiquité « historique » à l'Antiquité « idéale » ; il faut passer, en d'autres termes, de l'« analyse » à la « synthèse », s'agissant dans ce cas non pas de renoncer à la philologie et à sa fonction, mais de parvenir à sa réalisation effective et à son accomplissement. Un problème méthodologique se pose cependant : la philologie ne doit pas se limiter à collecter empiriquement des masses de données, dans l'espoir d'en tirer une perspective unitaire, car elle doit au contraire « interroger » ces données selon une « perception » d'ensemble. Il vaut mieux se méfier des données empiriques qui conduisent à établir des connexions historiques ou logiques toujours cohérentes, et se consacrer à une compréhension de ces données, en posant des questions qui soient en mesure de les mettre en doute et qui manifestent des traits paradoxaux : voilà en quoi consiste une méthode critique.

C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre le renversement de la sentence de Sénèque qui est citée à la conclusion du discours : *quæ philosophia fuit, facta philologia est* – qui devient, dans la version de Nietzsche : *philosophia*

facta est quæ philologia fuit. Si Sénèque déplorait la dégénérescence de la philosophie, à son époque, en une philologie stérile, Nietzsche exprime, dans le sens opposé, l'exigence de comprendre la philologie comme un moyen pour avoir accès à la compréhension du passé. On ne peut donc pas renoncer à la philologie, mais il faut s'en servir comme d'une méthode de connaissance efficace et non stérile ou, pour le dire autrement, il faut en faire une philologie « philosophique ». Si la question du rôle et de la « place » de Nietzsche dans l'histoire de la philologie classique au XIX^e^ siècle en général a été plusieurs fois soulevée[5], en particulier pour ce qui est de la « question homérique »[6], on devrait peut-être reconnaître en Nietzsche le tenant d'une nouvelle conception de la philologie, plus ou moins convaincante, plutôt qu'essayer de lui trouver une place dans une histoire qu'il paraît explicitement critiquer et qui n'est peut-être pas la sienne.

Comment s'applique cette réflexion préalable sur le statut de la philologie au cas d'Homère ? Nietzsche se concentre essentiellement sur la « personnalité » du poète, qui représente la clef de voûte pour comprendre son approche de la « question homérique », et il accepte en premier lieu, sans trop de résistance, les conclusions des études post-wolfiennes qui sont celles de son temps, mais il en propose une lecture pour ainsi dire « stratifiée ». S'il est bien convenable d'examiner tous les détails empiriques et toutes les données matérielles en en produisant une sélection rigoureuse, comme celle de Wolf et de ses successeurs justement, cela n'est cependant pas suffisant, car la philologie, comme on vient de le voir, ne peut pas se réduire pour Nietzsche à cette tâche micrologique. Il faut que l'analyse philologique soit toujours guidée par une forme de compréhension, il faut que « le scepticisme ait une fin ». Voilà donc qu'à cette exigence répond une « stratification » de la figure d'Homère.

« Homère » est en effet d'abord une image mythique, celle du père de la poésie épique : c'est l'image du poète de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* fabriquée à l'époque de Pisistrate, c'est-à-dire à l'époque de la première version établie des poèmes, quand l'*Iliade* et l'*Odyssée* se trouvent distinguées de tous les autres matériaux épiques qui se rattachaient au nom d'Homère.

« Homère » est ensuite l'« auteur » qui a fixé, plus ou moins précisément, le

plan et la structure des poèmes. Il s'agit, selon Nietzsche, de l'« Homère » dont on discute à partir d'Aristote et jusqu'aux érudits alexandrins, que l'on appelle « Homère » par convention mais qui doit avoir été un « auteur » unique, un esprit unique qui doit avoir donné une dimension et une structure organiques aux poèmes.

« Homère » est enfin le « poète » consacré par la tradition postérieure, qui n'est plus une figure historique, car il devient un « jugement esthétique », celui qui sanctionne l'existence, l'unité et la cohérence poétique de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, en affirmant en outre la supériorité de l'*Iliade* par rapport à l'*Odyssée*.

Un « mythe », un « auteur », un « jugement esthétique » : que dire de cette perspective exégétique ? Pour répondre à cette question, même brièvement et de façon préliminaire, il faut revenir à ce que l'on disait plus haut sur la conception de la philologie que Nietzsche défend et sur l'exigence de lui attribuer un rôle dans l'histoire de cette discipline. Est-il vraiment indispensable de « récupérer » et de « réévaluer » Nietzsche en tant que philologue ? La réponse que l'on peut donner à cette question est que, s'il est sans aucun doute fondamental de comprendre le sens et la fonction de la philologie chez Nietzsche et, par conséquent, le rôle du Nietzsche philologue dans le cadre de l'évolution intellectuelle du philosophe, il est beaucoup moins intéressant de mesurer la valeur et l'efficacité de ses contributions philologiques dans le cadre de l'histoire de la philologie classique, car il s'agit en fin de compte d'un problème stérile, dont la solution apparaît toujours et inévitablement partielle et partisane[7].

---

1. Voir surtout à ce propos les lettres de Nietzsche à C. von Gersdorff du 6 avril 1867 (BVN-1867,540) ; à E. Rohde du 1-3 février 1868 (BVN-1868,559) ; et à P. Deussen du 2 juin 1868 (BVN-1868,573) et du mois de septembre 1868 (BVN-1868,588).

2. Voir le cahier P-I-6,56, NF 57[30] 1867-1868, KGW I/4, p. 397.

3. F. A. Wolf, *Prolegomena ad Homerum*, Halis Saxonum: Libraria Orphanotrophei, 1795, p. 209, cité par S. Saïd, *Homère et l'Odyssée*, Paris, Belin, 1998, p. 18.

4. Voir M. Parry, *L'épithète traditionnelle dans Homère*, Paris, Les Belles Lettres, 1928 ; puis A. Lord, *The Singer of Tales*, Cambridge, Harvard University Press, 1960 ; voir aussi, dans la même direction, W. Arend, *Die typische Scenen bei Homer*, Berlin, Weidmann, 1933.

5. Voir en général les études réunies dans les volumes Paul Bishop (dir.), *Nietzsche and Antiquity. His Reaction and Response to the Classical Tradition*, Boydeel & Brewer, Camden House, 2004 (et tout particulièrement, dans ce volume, A. Henrichs, « 'Full of Gods': Nietzsche on Greek Polytheism and

Culture », p. 114-37) et Anthony K. Jensen, Helmut Heit (dir.), *Nietzsche as a Scholar of Antiquity*, London, Bloomsbury, 2014.

6. Cf. J. I. Porter, « Nietzsche, Homer, and the Classical Tradition », in *Nietzsche and Antiquity: His Reaction and Response to the Classical Tradition*, *op. cit.*, p. 7-26, et A. Zhavoronkov, « Nietzsche's Influence on Homeric Scholarship », in *Nietzsche as a Scholar of Antiquity*, *op. cit.*, p. 139-155.

7. Une récognition très vaste et approfondie des études de Nietzsche sur Homère, et de sa position dans le contexte de la « question homérique », se trouve dans la monographie toute récente d'Alexey Zhavoronkov, *Nietzsche und Homer. Tradition der klassichen Philologie und philosophischer Kontext*, Berlin & Boston, de Gruyter, 2021, x, 157 p.

NOTICE SUR LES MANUSCRITS ET SUR LE TEXTE IMPRIMÉ

par Paolo D'Iorio

Cahier P-I-13

Cahier in-quarto (17 x 20,5) à couverture gris-noir. Il comprend 222 pages. Deux feuilles volantes sont également présentes derrière la page 44 et avant la page 51. Les pages 3 à 5, 7 et 9 à 11 contiennent des notes pour les « Analecta Laertiana ». Les pages 12 à 14 et 16 à 23 contiennent des ébauches du curriculum vitae que Nietzsche envoya le premier février 1869 au président du conseil pour l'éducation de Bâle. Page 15, on retrouve des matériaux relatifs au cours que Nietzsche préparait pour l'université et, ensuite, pages 26 à 31 et 33 à 54, des idées et des esquisses pour sa conférence sur *Homère et la philologie classique* (E-11). On trouve un brouillon de lettres, pages 216 à 218, suivi d'un brouillon de cours en haut de la page 218. Enfin, la page 220 contient divers sujets et la page 222 des notes sur les poètes lyriques de l'Antiquité.

Édition en fac-similé : www.nietzschesource.org/DFGA/P-I-13.

Cahier P-I-14

Cahier in-quarto (16,5 x 20,5) à couverture gris-noir. Il comprend 232 pages en grande partie rédigées. Il contient des études philologiques, notamment sur Homère, Hésiode et le drame musical grec. Toutes les notes ont été rédigées au cours de l'hiver 1869-1870 et du printemps 1870.

Édition en fac-similé : www.nietzschesource.org/DFGA/P-I-14.

Homère et la philologie classique, E-11

Homer und die klassische Philologie. Ein Vortrag von Friedrich Nietzsche, Bâle 1869, 24 p., édition à compte d'auteur imprimée vers la fin de l'année

1869.

Dans la plupart des exemplaires imprimés ayant appartenu à Nietzsche, la feuille contenant au recto la dédicace à sa sœur et au verso le poème initial a été retirée, probablement par Nietzsche lui-même. Ainsi, elle est encore présente dans l'exemplaire de la *Herzogin Anna Amalia Bibliothe*k de Weimar qui porte la cote C 4387 et absente dans l'exemplaire C 4538.

Éditions en fac-similé :

www.nietzschesource.org/DFGA/E-11

www.nietzschesource.org/DFGA/E-11a

Friedrich Nietzsche

HOMÈRE
ET LA PHILOLOGIE CLASSIQUE

UNE CONFÉRENCE

Texte établi
par Paolo D’Iorio

Traduction de l’allemand
par Marc de Launay

Notes par Paolo D’Iorio
et Francesco Fronterotta

Page de titre de l'édition à compte d'auteur imprimée fin 1869.

À ma chère et unique
sœur Elisabeth
en tant que
collaboratrice assidue
sur les champs moissonnés de la
philologie

Me voici à Bâle, plein d’entrain,
Mais isolé – à Dieu m’en plains !
Et je m’exclame : Homère ! Homère !
Pour tout le monde, voilà qui est amer.
Chacun va au temple, puis rentre chez lui,
On se moque de tant de cris.

Je ne m’en soucie guère aujourd’hui,
Car le public ici rassemblé, vraiment splendide
À ma clameur homérique souscrit,
Et m’écoute, patient, candide.
Pour cette belle magnanimité,
Voici le tribut imprimé dont je me suis acquitté[1].

De nos jours, on ne rencontre à propos de la philologie classique ni unanimité ni opinion publique clairement reconnaissable. C’est ce que l’on ressent dans les cercles des savants d’abord, comme parmi les disciples de cette branche du savoir. La raison tient au caractère très diversifié de cette discipline, au manque d’unité conceptuelle et à l’état d’agrégat inorganique des différentes activités scientifiques rassemblées sous le terme de « philologie ». On doit honnêtement reconnaître que cette dernière a été en quelque sorte engendrée par plusieurs disciplines, et, tel un philtre magique, elle a été élaborée à partir des sucs, des alliages et des structures les plus différents, et qu’en outre elle offre un élément impératif et artificiel, sur un terrain esthétique, éthique ; et ce dernier contredit de manière préoccupante sa démarche strictement scientifique. Elle est tout autant une partie de l’histoire qu’une partie des sciences naturelles, une partie de l’esthétique : de l’histoire, puisqu’elle veut saisir les caractéristiques de telles individualités nationales sous des jours sans cesse renouvelés, ainsi que la loi qui règne dans la fuite des phénomènes ; des sciences de la nature, pour autant qu’elle cherche à dégager l’instinct le plus profond de l’homme, celui du langage ; de l’esthétique enfin, parce qu’elle établit, à partir d’une série de monuments anciens ce qu’on appelle l’Antiquité « classique » — avec l’ambition et l’intention d’exhumer un monde idéal révolu en confrontant au présent le miroir de ce qui est classique et qui passe pour un modèle éternel. Le fait que ces pulsions scientifiques diverses, esthétiques et éthiques tout à la fois, aient été placées sous une appellation commune, sous le règne d’une apparente monarchie, s’explique d’abord par le fait que la philologie est devenue, de par sa genèse et pour toujours, tout autant une pédagogie. Sous cet angle, un choix des

composantes les plus dignes d'être enseignées et les plus exigeantes du point de vue de la formation s'est offert, et c'est ainsi que s'est développée, à partir d'une profession concrète, sous la pression du besoin, cette discipline scientifique ou du moins cette tendance savante que nous appelons philologie.

Les diverses orientations fondamentales qu'on vient d'évoquer sont apparues à des moments déterminés avec tantôt plus tantôt moins d'insistance, en rapport avec le niveau de culture et l'évolution du goût propres à chaque époque ; et les quelques représentants de cette discipline ont pour leur part toujours compris les orientations qui correspondaient le mieux à leurs capacités et leurs vœux comme les orientations centrales de la philologie de telle sorte que son évaluation par l'opinion publique a été très dépendante de l'énergie des individualités qui s'y consacraient.

À présent, c'est-à-dire à une époque qui a connu presque dans chacune de ces orientations des personnalités exceptionnelles, une incertitude générale du jugement a pris le dessus et du même coup un relâchement partout dominant de la participation aux questions philologiques. Pareille situation indécise et irrésolue de l'opinion publique affecte une discipline d'une manière si sensible que ses ennemis déclarés et secrets peuvent œuvrer avec d'autant plus de succès. La philologie a précisément pléthore de tels adversaires. Où ne les rencontre-t-on pas, ces railleurs toujours prêts à fustiger les « taupes » philologiques, cette race qui dévore *ex professo* de la poussière[2], qui après avoir dix fois retourné la terre la retourne encore et la fouille de nouveau ? Pour cette sorte d'adversaires, la philologie est un passe-temps certes vain, mais innocent et inoffensif, un objet de plaisanteries et non de haine. En revanche, une détestation enragée et sans frein de la philologie règne partout où l'idéal en tant que tel est redouté, où l'homme moderne s'adonne à sa propre admiration, où l'hellénisme est tenu pour un point de vue dépassé, donc très indifférent. Nous autres philologues devons, face à de tels ennemis, toujours compter sur le soutien des artistes et des natures qui ont le sens de l'art, car ils sont les seuls à pouvoir ressentir à quel point le glaive de la barbarie menace tout individu qui perdrait de vue l'indicible simplicité et la noble dignité de tout ce qui est grec, à quel point le progrès aussi éclatant soit-il de la technique et de l'industrie, à quel point les règlements de l'enseignement

aussi adaptés soient-ils à notre époque, la formation politique des masses aussi élargie soit-elle sont peu en mesure de nous protéger du mépris de ridicules errances scythes du goût et de l'annihilation par la tête de Gorgone splendide et terrifiante du classicisme.

Tandis que ces deux groupes d'adversaires regardent de travers la philologie dans son ensemble, il y a en revanche de nombreuses et très diverses hostilités entre certaines orientations de cette discipline, des luttes entre philologues, des querelles de nature purement domestique, suscitées par un vain combat pour la priorité et par des jalousies mutuelles, mais surtout par la diversité déjà évoquée, voire la rivalité propre aux instincts fondamentaux rassemblés sous le nom de philologie mais qui n'ont pas pour autant fusionné[3].

La science a en commun avec l'art de faire apparaître ce qui est le plus banal comme neuf et attirant et même, comme par la force d'un enchantement, tout juste né et désormais vécu pour la toute première fois. La vie vaut d'être vécue, dit l'art, le plus beau séducteur ; la vie vaut d'être connue, dit la science[4]. De cette opposition naît la contradiction interne et souvent si déchirante, dans son *concept* et par conséquent dans l'activité, guidée par ce concept, de la philologie classique. Si nous nous plaçons dans une perspective scientifique de l'Antiquité – que nous cherchions à comprendre ce qui s'est passé avec l'œil de l'historien ou, à la manière du naturaliste, à répertorier les formes linguistiques des chefs d'œuvres antiques, à les comparer, à les rapporter à quelques lois morphologiques – nous perdons toujours la merveilleuse force formatrice, et même le parfum propre de l'atmosphère antique, nous oublions cette excitation désirante qui entraîne notre plaisir et nos sens, avec la force de l'instinct comme gracieuse conductrice, vers les Grecs. C'est à cet égard qu'il faut prêter attention à une forme bien précise et d'abord très surprenante d'opposition que sans cesse la philologie aura surtout à déplorer. C'est en effet justement de ces cercles sur le soutien desquels nous devrions le plus sincèrement compter – les artistes amis de l'Antiquité, les chaleureux admirateurs de la beauté hellénique et de sa noble simplicité – que surgissent parfois des exclamations dissonantes, comme si les philologues justement étaient eux-mêmes les vrais adversaires et les véritables destructeurs de l'Antiquité et des idéaux antiques. Schiller leur reproche d'avoir

déchiré la couronne d'Homère[5]. Goethe lui-même, d'abord tenant des conceptions de Wolf sur Homère, exprima son « rejet » dans ces vers : « Vous nous avez, esprits forts que vous êtes, délivrés de toute vénération, et nous avons admis, trop affranchis, que l'*Iliade* était une compilation. Que notre rejet n'affecte personne ; car la jeunesse sait nous enflammer, de sorte que nous la pensions comme un tout, que nous l'éprouvions avec joie comme un tout »[6]. On pensera sans doute que ce manque de piété et cette absence du désir d'admiration doit avoir de profonds motifs – et beaucoup balancerons : est-ce que ce sont les philologues en général qui manquent de dispositions et de sentiments artistiques au point de se retrouver incapables d'être à la hauteur de l'idéal ou bien l'esprit de négation, une orientation destructrice, iconoclaste se sont-ils emparés d'eux ? Or, si même les amis de l'Antiquité décrivent avec de telles réserves et de tels doutes le caractère général de l'actuelle philologie classique comme quelque chose d'éminemment discutable, quelle influence les attaques des « réalistes » et les formules des héros du jour n'auront-elles pas ? Répondre à ces derniers maintenant pourrait être, eu égard aux hommes rassemblés ici, tout à fait inopportun, à moins qu'il ne m'arrive la même chose qu'à ce sophiste qui à Sparte entreprit de louer et de défendre publiquement Hercule, mais fut interrompu par l'exclamation : « Qui l'a-t-il donc blâmé ? »[7] En revanche, je ne peux pas me défaire de l'idée que même dans notre cercle quelques-unes de ces réserves trouveront çà et là écho, comme on les entend fréquemment dans la bouche même d'esprits nobles et artistiquement doués, tout comme un philologue honnête doit les éprouver de la manière la plus torturante, et pas seulement dans les moments sombres d'une humeur déprimée. Pour l'individu, il n'y a pas non plus d'échappatoire face à la dualité susmentionnée : ce que nous affirmons cependant et que nous brandissons comme un drapeau, c'est le fait que, pour l'essentiel, la philologie classique n'a rien à voir avec ces luttes et ces perturbations de ses disciples pris isolément. Le mouvement entier, scientifique et tout à la fois artistique, de cet étrange centaure tend, animé d'une énorme énergie mais avec une lenteur de cyclope, à combler cette faille entre l'Antiquité idéale – qui n'est peut-être que la plus belle efflorescence du désir amoureux des Germains pour le midi – et l'Antiquité réelle. Ainsi, la philologie

classique n’a aucune autre ambition que le parachèvement de son être le plus authentique, la croissance commune et l’unification totales des instincts d’abord hostiles et réunis seulement par force. On aura beau évoquer l’inaccessibilité du but, le qualifier même d’exigence illogique –, l’aspiration, le mouvement en ce sens sont bien là, et je voudrais essayer, à partir d’un exemple, de montrer clairement à quel point les étapes les plus importantes de la philologie classique ne se sont jamais détournées de l’Antiquité idéale, mais y conduisent, et comment, précisément lorsqu’on parle à tort d’un renversement des sanctuaires, on voit s’édifier de nouveaux autels plus vénérables. Examinons donc, dans cet esprit, ce qu’on appelle la *question homérique*, celle-là même dont Schiller a évoqué les questions essentielles en parlant de barbarie savante[8].

Ce problème essentiel est celui de *la personnalité d’Homère.*

On entend aujourd’hui de toutes parts l’affirmation expresse que s’interroger sur la personnalité d’Homère n’est en fait plus actuelle et se pose de manière tout à fait marginale par rapport à la véritable « question homérique ». On peut à vrai dire admettre que, pour une période donnée, c’est-à-dire pour notre actualité philologique, le centre de cette problématique est sans doute un peu loin d’une question sur la personnalité : ne fait-on pas de nos jours justement l’expérience la plus méticuleuse de construire les poèmes d’Homère sans proprement recourir à une personnalité, en les considérant au contraire comme l’œuvre de plusieurs individus ? Or si l’on trouve le centre d’un débat scientifique à juste titre là où converge tout le flot d’intuitions nouvelles, donc au point où se rencontrent telle recherche particulière et l’ensemble de la vie scientifique et culturelle, donc si l’on définit ce centre en fonction de l’établissement d’une valeur historico-culturelle, il faut également, dans le domaine des recherches sur Homère, insister sur la question de la personnalité, car c’est le noyau véritablement fécond de toute une série de problèmes. Avec Homère, le monde moderne a, je ne veux pas dire appris, mais éprouvé ce qu’était un grand point de vue historique, et sans donner d’emblée mon opinion sur le fait de savoir si cette épreuve peut être tentée ou pourrait l’être avec succès sur cet objet-là, c’est bien néanmoins là que le premier exemple d’application de ce point de vue fécond a été donné. C’est là qu’on a appris à discerner, dans les figures apparemment définies de la vie

antique des peuples, des représentations mises en vers, c'est là qu'on a reconnu pour la première fois dans l'âme d'un peuple ses capacités merveilleuses à fondre dans une personnalité différents états des mœurs et de la croyance. Après que la critique historique a su maîtriser en toute assurance la méthode qui permet de faire se dissiper des personnalités apparemment concrètes, il est permis de considérer cette première expérience comme un événement important dans l'histoire des sciences, indépendamment de sa réussite dans le cas qui nous intéresse.

C'est le cours ordinaire des choses qu'une découverte qui fait époque soit précédée par une série de signes précurseurs et d'observations dispersées qui la préparent. Même l'expérience dont nous avons parlé a une préhistoire attirante, simplement elle se situe à une distance temporelle très étonnamment lointaine. Friedrich August Wolf a situé avec précision le moment où l'Antiquité grecque a abandonné la question. Le point culminant atteint par les études littéraires des Grecs et donc leur centre, la question d'Homère, fut l'époque des grands grammairiens alexandrins. Jusqu'à cette acmé, la question homérique a parcouru la longue chaîne des étapes d'un processus évolutif uniforme, dont le dernier segment, le dernier qui fût accessible à l'Antiquité, semble avoir été le point de vue de ces grammairiens. Ils ont compris l'*Iliade* et l'*Odyssée* comme les créations d'un seul et même Homère : ils ont tenu pour possible du point de vue psychologique que des œuvres dont le caractère général était si différent aient pu être créées par *un seul* génie, au contraire des *chorizontes* [les séparateurs, ceux qui défendent la thèse d'une composition des poèmes homériques par plusieurs auteurs] qui représentent le plus extrême scepticisme propre à quelques individus de cette époque et qui n'est pas le fait de l'Antiquité elle-même. Pour expliquer la différence entre les impressions d'ensemble produites par chacune des deux grandes épopées supposément dues à un seul poète, on a eu recours à son âge en comparant l'auteur de l'*Odyssée* à un soleil déclinant. Le regard de ces critiques était d'une acuité et d'une lucidité inlassables pour discerner les différences dans l'expression linguistique comme dans celle des idées, mais on avait en même temps préparé une histoire de la poésie homérique et de sa tradition selon laquelle les divergences étaient le fait de ses rédacteurs et de ses aèdes. On a

imaginé que les poèmes d'Homère se sont transmis un temps de manière orale et qu'ils ont été livrés aux déformations de récitants qui improvisaient et parfois oubliaient certains passages. À un moment donné, à l'époque de Pisistrate, les fragments transmis oralement ont dû être rassemblés dans un volume, mais on s'est autorisé à imputer aux rédacteurs quelques effets perturbateurs dus à la fatigue. Toute cette hypothèse est la plus significative dont l'Antiquité peut faire état dans le domaine des études littéraires ; surtout, la reconnaissance d'une transmission orale dans la propagation d'Homère, par opposition à l'énergie de l'*habitus* propre à une époque érudite et livresque, est un sommet admirable de l'esprit scientifique dans l'Antiquité[9]. Depuis cette époque jusqu'à celle de Friedrich August Wolf, il faut faire un saut enjambant un immense vide : au-delà de cette limite nous retrouvons pourtant la recherche exactement au point où l'Antiquité s'était arrêtée, la force d'aller plus loin lui faisant défaut : et il est indifférent que Wolf ait pris pour tradition sûre ce que l'Antiquité elle-même avait élaboré à titre d'hypothèse. On peut définir comme caractéristique de cette dernière qu'il faut prendre au sérieux la personnalité d'Homère, que la régularité et la cohérence interne des expressions de cette personnalité sont partout présupposées, que, grâce à deux hypothèses connexes pertinentes, on rejette comme étant non homérique ce qui contredit cette régularité. Mais cette caractéristique fondamentale, vouloir reconnaître une personnalité tangible au lieu d'imaginer un être supranaturel, parcourt justement toutes les étapes qui débouchent sur ce point culminant, et, ce, avec une énergie et une clarté toujours croissantes. L'individuel est toujours plus fortement ressenti et souligné, la probabilité psychologique d'*un* Homère sans cesse plus puissamment requise. Si l'on fait un pas en-deçà de ce point culminant, nous tombons sur la version d'Aristote du problème homérique. À ses yeux, Homère représente l'artiste infaillible et impeccable, parfaitement conscient de ses buts et de ses moyens : mais s'y révèle aussi l'adhésion naïve à la tradition populaire qui attribuait à Homère l'archétype de toutes les épopées comiques, le Margitès – encore un point de vue dû à l'immaturité de la critique historique. Si nous remontons plus loin encore qu'Aristote, on constate toujours croissante l'incapacité à saisir une personnalité ; la masse des poèmes qu'on attribue à Homère ne fait

qu’augmenter, et chaque époque révèle son niveau de critique en fonction de la quantité et de la nature de ce qu’elle considère être homérique. En accomplissant cette lente remontée, on perçoit sans l’avoir voulu qu’au-delà d’Hérodote un flot incommensurable de grandes épopées ont été accolées au nom d’Homère.

Transposons-nous à l’époque de Pisistrate : le terme « Homère » englobe alors une foule de choses disparates. Que signifiait alors Homère ? Manifestement, cette époque se sentait incapable d’embrasser avec rigueur une personnalité et les limites de ses expressions. Homère y était presque devenu une coque vide. Une question importante se pose alors à nous : qu’est-ce qu’il y avait avant cette période ? La personnalité d’Homère s’est-elle peu à peu évaporée en un mot creux parce qu’on ne savait pas la saisir ? Ou bien a-t-on autrefois incarné de manière naïve l’ensemble de la poésie héroïque et se l’est-on représentée à travers la figure d’Homère ? *A-t-on ainsi fait d’une personne une notion ou d’une notion une personne ?*[10] C’est là véritablement la « question homérique », ce problème essentiel de la personnalité.

La difficulté d’y répondre s’accroît lorsqu’on part d’un autre point de vue, c’est-à-dire en faisant fond sur les poèmes conservés, pour chercher une réponse. De même qu’il est aujourd’hui difficile et qu’il faut de sérieux efforts pour y voir clair sur les paradoxes propres à la loi de la gravitation, à savoir que la terre modifie la forme de son mouvement lorsqu’un autre corps céleste change de position dans l’espace sans qu’entre les deux existe un lien concret : il en coûte ainsi beaucoup de nos jours pour parvenir à une impression complète sur cette question étrange qui, passant de main en main n’a cessé de perdre sa caractéristique originelle très frappante. Voilà des œuvres poétiques qui découragent les plus grands génies de rivaliser avec elles, et qui ont été pour toutes les périodes de l’art des modèles à jamais inaccessibles : et pourtant leur auteur est un nom creux, fragile qui lorsqu’on le saisit ne recèle jamais le noyau sûr d’une personnalité centrale. « Qui osait le combat avec des dieux, le combat avec l’unique ? » – voilà ce que dit Goethe lui-même qui, si jamais un autre génie l’a fait, s’est confronté au problème énigmatique de l’inaccessibilité d’Homère[11]. La notion de *poésie populaire* semblait offrir un pont qui conduirait au-delà de ce problème ; un pouvoir plus profond et plus originel que celui

propre à un unique individu créateur a dû être alors à l'œuvre ; le peuple le plus heureux, au cours de sa période la plus heureuse, à l'acmé de l'excitation de son imagination et de sa force créatrice poétique a dû produire ces poèmes inestimables. À ce niveau de généralité, l'idée d'une poésie populaire a quelque chose d'enivrant ; on ressent l'ample déchaînement surpuissant d'une qualité populaire accompagné d'un bien-être artistique, et l'on se réjouit de ce phénomène naturel comme d'une chute d'eau au flux incessant. Mais dès qu'on a voulu s'approcher de cette idée et la regarder en face, on a substitué involontairement à une *âme populaire*[12] composant des poèmes une *masse populaire* poétique, une longue série de poètes populaires où l'individualité de chacun n'avait aucune importance, mais où la houle de l'âme populaire était puissante, de même la force d'intuition du regard populaire, la profusion la moins atténuée de l'imagination populaire : une série de génies originaux propres à une époque, à un genre poétique, à un matériau.

Mais une telle représentation rend méfiant : la même nature qui avec ses productions les plus rares et les plus précieuses rôde autour du génie de manière si économe et domestique devrait s'être épanchée, par un caprice inexplicable, précisément en un unique point ? La question problématique réapparaît ici : ne peut-on en sortir en supposant un unique génie ? Et cela ne rendrait-il pas compte de l'existence effective de cette inaccessible excellence ? Le regard s'aiguise alors pour saisir où trouver cette excellence et cette singularité. C'est impossible dans l'œuvre prise en totalité, dit l'un des partis, car cette dernière est de part en part déficiente, mais dans un chant particulier, dans le détail en général, pas dans l'ensemble. Un autre parti, en revanche, recourt à l'autorité d'Aristote qui admirait le plus la nature « divine » d'Homère justement dans le projet et le choix d'ensemble[13] ; si ce projet ne ressortait pas avec assez de netteté, c'était un défaut que l'on pouvait imputer à la tradition mais pas à l'auteur, c'était la conséquence de reprises et d'interpolations qui avaient fini par masquer le noyau originel. Plus le premier camp a cherché les fautes de style, les contradictions et les confusions, et plus l'autre camp a rejeté résolument ce qui, selon son sentiment, portait ombrage au plan d'origine afin d'avoir entre les mains si possible l'épopée originelle débarrassée de ses ajouts. Il était dans la

nature de ce second parti qu'elle maintienne la notion d'un génie décisif créateur de grandes épopées saturées d'art. Par contre, l'autre camp balançait entre l'hypothèse d'un seul génie et d'une pluralité de génies ultérieurs de moindre rang, et cette autre hypothèse, qui n'avait besoin que d'une série d'individualités d'aèdes capables mais médiocres, mais présuppose un flot énigmatique et continu, un profond instinct populaire et artistique qui se manifeste chez chaque aède considéré comme un medium presque indifférent. La conséquence de cette tendance est de présenter les qualités incomparables des poèmes d'Homère comme l'expression de l'activité continue de cet instinct mystérieux.

Toutes ces tendances partent du fait que le problème de l'état actuel de ces épopées doit être résolu du point de vue d'un jugement esthétique : on attend la solution d'un établissement correct d'une ligne de partage entre l'individu génial et l'âme poétique populaire. Y a-t-il des différences significatives entre les expressions de l'*individu génial* et l'*âme poétique populaire* ?[14]

Or cette opposition générale est injustifiée et elle fourvoie. C'est ce que l'on peut apprendre des réflexions qui vont suivre. Il n'y a pas, dans l'esthétique moderne, plus dangereuse opposition que celle faite entre *poésie populaire* et *poésie individuelle*, ou, comme on a pris l'habitude de le dire, *poésie artistique*. C'est le contrecoup ou si l'on veut la superstition qu'entraîne la découverte la plus décisive faite par la science historico-philologique : la découverte et la mise en valeur de *l'âme populaire*. C'est avec elle, en effet, qu'on a d'abord jeté les bases d'une manière presque rigoureuse de considérer l'histoire qui, jusqu'alors et à bien des égards, était une simple collection de matériaux où ces derniers étaient accumulés à l'infini, tandis qu'on ne parvenait jamais à découvrir des lois et des régularités dans ces vagues sans cesse renouvelées. Pour la première fois, on a désormais saisi la puissance depuis longtemps ressentie d'individualités et de manifestations de la volonté plus importantes que ne l'est le minimum évanescent de l'homme singulier ; désormais, on a compris que tout ce qui est vraiment grand et de longue portée ne peut plonger ses racines le plus profondément dans une figure singulière, si éphémère et si impuissante, de la volonté ; maintenant, enfin, on a senti que les manifestations des grands instincts de masse, des pulsions populaires inconscientes étaient les véritables

représentants, les vrais ressorts de ce qu'on appelle l'histoire universelle. Mais la flamme qui dispense son nouvel éclairage projette aussi son ombre : et cette dernière est précisément la superstition qu'on a évoquée selon laquelle la poésie du peuple fait face à la poésie individuelle, et, de manière discutable, étend la notion mal comprise d'âme du peuple pour en faire celle d'esprit du peuple. À travers le mésusage d'une conclusion certes séduisante obéissant à une analogie, on en est arrivé à appliquer aussi au domaine de l'intellect et des idées esthétiques ce principe de l'individualité plus grande dont la valeur se situe uniquement dans la volonté. Jamais on n'a flatté à ce point la masse dépourvue de beauté et si peu philosophique en ceignant sa tête chauve de la couronne du génie. On avait en tête à peu près l'image d'une série de cercles concentriques générés à partir d'un petit noyau ; et l'on imaginait ces poèmes de masse surgis comme se déclenche une avalanche, c'est-à-dire dans le flux de la tradition. Mais on était enclin à supposer ce noyau aussi petit que possible de telle manière qu'on pouvait parfois le décompter sans que la masse y perde quoi que ce soit. Pour cette vision, la tradition et ce qui a été transmis sont identiques.

Or, en réalité, pareille opposition entre poésie populaire et poésie individuelle n'existe absolument pas : toute poésie, au contraire, et bien entendu la poésie populaire aussi exigent un individu singulier qui en soit le medium. Cette confrontation, la plupart du temps mal utilisée, n'a de sens que si l'on comprend sous la poésie individuelle une création qui ne se développe pas à partir d'une sensibilité populaire, mais se réfère à un créateur, lequel n'en participe pas, et qui a mûri dans une atmosphère non populaire, dans le cabinet du savant, par exemple.

Avec la superstition qui suppose une masse composant de la poésie, va de pair cette autre selon laquelle la poésie populaire serait limitée à une période donnée propre à chaque peuple, pour ensuite s'éteindre : ce qui en tout cas est conséquent du point de vue de cette première croyance. À cette poésie populaire mourant peu à peu se substitue, si l'on suit pareille conception, l'œuvre d'esprits singuliers et non plus de masses entières. Or ces mêmes forces qui un jour furent actives le sont encore aujourd'hui ; et la forme à travers laquelle elles agissent est restée exactement la même. Le grand poète d'une époque littéraire a toujours

été aussi un poète populaire, et jamais en un moindre sens qu'un poète populaire du passé au cours d'une période non littéraire. La seule différence entre eux tient à tout autre chose que le mode d'apparition de leurs poésies, à savoir la propagation et la diffusion, bref, la *tradition*. Cette dernière, en effet, sans l'aide de la lettre qui emprisonne, est un flux permanent, et elle est exposée au danger d'intégrer des éléments étrangers, des vestiges de ces individualités à travers lesquels passe son cheminement.

Si nous appliquons toutes ces phrases aux poésies homériques, il en résulte que la théorie de l'âme du peuple poète ne nous apporte rien, et que, quelles que soient les conditions, nous sommes renvoyés à l'individu qui compose des poèmes. La tâche est donc de saisir cet individu et de bien le distinguer de tous les affluents qui sont en quelque sorte venus grossir le cours de la tradition orale – une part très considérable de ce qui passe pour des poèmes homériques[15].

Depuis que l'histoire de la littérature a cessé d'être un répertoire ou a pu cesser de l'être, on essaye de saisir et d'exprimer les personnalités des auteurs. La méthode ne va pas sans un certain aspect mécanique ; on doit expliquer, on est donc censé tirer certaines conséquences de certaines causes : pourquoi telle ou telle individualité se révèle ainsi et pas autrement. On a recours maintenant aux données biographiques, à l'environnement, aux relations, aux événements du moment, et l'on imagine, à partir de ce mélange, avoir composé l'individualité qu'on cherche. Malheureusement, on oublie qu'on ne peut pas obtenir comme un résultat le point moteur, l'individuel indéfinissable. Moins on s'en tient à l'époque et à l'existence, moins ce mécanisme est applicable. Et si l'on dispose seulement du nom et des œuvres, il est fort malaisé de démontrer l'individualité, du moins pour les tenants du mécanisme évoqué ; la situation est pire, à cet égard, quand les œuvres sont vraiment accomplies, lorsqu'elles sont de la poésie populaire. En effet, l'aspect par lequel ces tenants du mécanisme peuvent entreprendre de saisir l'individuel, ce sont les dérivés du génie populaire, ses excroissances et ses voies cachées ; ainsi, moins une poésie a d'excroissances et plus floue apparaît la silhouette de l'individu qui la compose.

Tous ces rejetons, tout ce qu'on imaginait trouver de faible ou de démesuré dans les poèmes homériques, on était aussitôt prêt à l'attribuer à une déplorable

tradition. Que restait-il à imputer à l'individu Homère ? Rien d'autre qu'une série choisie, en fonction d'une tendance subjective du goût, de beaux passages qui tranchaient avec le tout-venant. Ce qu'une personne considérait en fonction de ses aptitudes en matière d'art comme le condensé d'une singularité esthétique, voilà ce qu'il appelait désormais Homère.

C'est le point central des erreurs sur la question homérique. Dès le début, le nom « Homère » ne se réfère de manière nécessaire ni à la notion de perfection esthétique ni non plus à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*. Considérer Homère comme l'auteur de ces deux œuvres n'est pas une tradition historique, mais un *jugement esthétique*.

La seule voie qui nous conduise en-deçà de l'époque de Pisistrate et nous permette d'avancer vers la signification du nom Homère passe par les sagas homériques des cités, qui montrent de la manière la plus claire que la poésie héroïque épique et Homère sont partout identifiés, mais qu'il n'est nulle part considéré comme le poète de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* en un sens différent de la *Thébaïde* ou d'un autre cycle épique. D'autre part, la très antique légende d'une rivalité entre Homère et Hésiode enseigne qu'on a subodoré deux orientations épiques, l'une héroïque, l'autre didactique, en convoquant ces deux noms, et qu'ainsi le sens du nom Homère se situait dans le matériau et non dans le registre formel[16]. Cette fictive rivalité avec Hésiode ne révèle pas même un obscur pressentiment de l'individuel. Mais à partir de l'époque de Pisistrate, étant donné le cours étonnamment rapide du sens grec pour la beauté, les différences de valeur esthétique de ces poèmes épiques furent ressenties toujours plus nettement : l'*Iliade* et l'*Odyssée* sortent du cours commun et sont depuis toujours restées au premier plan. Au cours de ce processus de différenciation esthétique, la notion Homère a vu son extension se restreindre toujours davantage : l'ancienne signification, référée au matériau, d'un Homère comme père de la poésie héroïque s'est transformée en un sens esthétique qui voit dans Homère l'origine de l'art poétique en général et en même temps son prototype inaccessible. Cette conversion de la représentation s'accompagnait d'une critique rationaliste qui transposait l'Homère miraculeux en un poète probable, qui faisait valoir les contradictions matérielles et formelles de ces nombreuses

épopées contre la thèse d'un unique auteur, et délivrait ainsi peu à peu Homère du lourd fardeau de ce faisceau de cycles épiques[17].

Ainsi, Homère, l'auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, est-il un jugement esthétique. Or rien contre l'auteur desdites épopées ne dit que lui aussi ne serait qu'une vue de l'esprit, en vérité une impossibilité esthétique : ce qui ne deviendra l'opinion que d'un petit nombre de philologues. La plupart affirment au contraire que le projet d'ensemble d'un poème comme l'*Iliade* exige un auteur, et que ce dernier serait Homère. On ne pourra que concéder la première affirmation, mais, après ce qui a été dit, je serai dans la nécessité de nier la seconde. Je doute également que, pour admettre le premier point, la plupart aient procédé à partir de la réflexion qui va suivre.

Le plan d'une épopée comme l'*Iliade* n'est pas un tout, un organisme, mais une guirlande, le produit d'une réflexion dont la démarche obéit à des règles esthétiques. Ce sont certainement des critères de la grandeur d'un artiste que l'ampleur de son regard embrassant tout un ensemble, et sa capacité à lui donner une structure rythmique. La richesse infinie d'images et de scènes qu'on observe dans une épopée homérique rend assurément impossible pareil regard d'ensemble. Mais lorsqu'on ne peut pas saisir artistiquement une totalité, on a l'habitude d'enchaîner les concepts et d'imaginer un ordonnancement en fonction d'un schéma conceptuel.

Ce qui réussira d'autant mieux que l'artiste qui procède à cet ordonnancement maîtrise consciemment les principes esthétiques fondamentaux : en effet, il pourra lui-même susciter l'illusion que, d'un magistral coup d'œil, il aurait aperçu l'ensemble comme si c'était un tout perceptible.

L'*Iliade* n'est pas une couronne, mais une guirlande de fleurs. Autant d'images que possible sont placées dans un cadre, mais celui qui les y a mises ne s'est pas soucié de ce que le regroupement des images juxtaposées fût toujours agréable ou obéît à un beau rythme. Il savait, en effet, que personne ne se préoccupait du tout et qu'on ne tenait compte que du détail. Cette guirlande, manifestation d'une *intelligence de l'art* encore peu développée, encore moins comprise ou bénéficiant d'une appréciation générale, n'a pu avoir été l'acte véritablement accompli par Homère, l'événement qui fit époque. Au contraire, le plan est

précisément la production la plus ancienne et bien antérieure à la célébrité d'Homère. Ceux qui sont donc en quête du « plan originel et parfait » recherchent un fantôme, car la voie risquée de la tradition orale était déjà achevée quand l'ordonnancement est intervenu ; les dégradations que cette voie impliquait n'ont pu toucher un plan que la masse transmise ne comportait pas.

La relative imperfection du plan ne doit pas du tout être soulignée pour faire de celui qui l'a composé une personnalité distincte du véritable poète. Il est plus que probable que tout ce qui a été créé à cette époque, avec une pleine conscience de la vision esthétique, était infiniment en-deçà des chants qui jaillissaient d'une force instinctive. On peut même aller plus loin. Si l'on prend aux fins de comparaison les poèmes majeurs de ce qu'on appelle les grands cycles, on portera au compte de celui qui a établi le plan de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* l'indiscutable mérite d'être parvenu à un sommet presque indépassable dans cette technique délibérée de composition ; un mérite que d'emblée nous serions enclins à reconnaître à celui-là même qui, à nos yeux, passe pour avoir été le premier dans le domaine de la création instinctive. Peut-être même accueillera-t-on dans cette combinaison une suggestion de grande portée. Toutes ces altérations et ces faiblesses, qui passent pour si importantes et que l'on considère habituellement comme les vestiges figés de la tradition, ne sont-elles pas peut-être simplement le mal presque nécessaire que devait commettre le poète génial en composant le tout, création d'une incalculable difficulté, obéissant à une intention si grandiose, presque sans précédent ni modèle ?

On remarque volontiers que pénétrer dans les ateliers tout à fait différents de la démarche instinctive et de la procédure consciente perturbe aussi la problématique de la question homérique : et, comme je le pense, vers plus de clarté.

Nous croyons à un grand poète, auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée – mais nous ne croyons pas qu'Homère soit cet auteur*.

La décision sur ce point est déjà là. Cette époque qui a inventé les innombrables fables homériques, qui est à l'origine du mythe de la joute entre Homère et Hésiode, qui a considéré homériques tous les poèmes du cycle,

pressentait une singularité non pas d'ordre esthétique, mais d'ordre matériel quand elle prononçait le nom « Homère ». Pour cette époque, Homère prend place au sein d'une série de noms d'artistes, Orphée, Eumolpe, Dédale, Olympe, d'une série d'inventeurs mythiques d'une nouvelle branche de l'art auxquels on attribuait, reconnaissant, tous les fruits ultérieurs mûris sur cette branche neuve.

Et ce génie le plus admirable auquel nous devons l'*Iliade* et l'*Odyssée* fait également partie de cette postérité reconnaissante ; lui aussi sacrifia son nom sur l'autel du père archaïque de la poésie héroïque de l'épopée, l'autel d'Homeros.

Jusque-là, et en me tenant rigoureusement à distance de tous les détails, j'ai voulu vous présenter, cher public, les traits philosophiques et esthétiques fondamentaux du problème posé par la personnalité d'Homère ; en supposant que les principales informations de ce massif très complexe au relief tourmenté qui constitue comme on sait la question homérique, peuvent être montrées de la manière la plus précise et la plus claire à distance et en les considérant à partir du sommet. Mais j'imagine en même temps avoir rappelé grâce à un exemple deux faits à la mémoire de ces amis de l'Antiquité qui nous reprochent si volontiers, à nous autres philologues, un manque de piété à l'égard des grandes notions et un vain plaisir de détruire. Tout d'abord, ces « grandes » notions comme celle d'un intouchable génie poétique, un et indivis, Homère, durant la période pré-wolfienne, n'étaient de fait que trop amples et, donc, quant à leur contenu, très creuses, fragiles lorsqu'on les saisissait sans ambages[18] ; si la philologie classique en revient maintenant à ces notions, c'est en apparence seulement qu'elles font figure de vieilles barriques ; en vérité, tout est neuf désormais, vin et bouteilles, esprit et discours. On devine partout que durant presque un siècle les philologues ont partagé la vie de poètes, de penseurs et d'artistes. Ce qui a pour conséquence que l'Antiquité classique considérée auparavant comme une montagne de scories et de cendres est devenue désormais campagne fertile et luxuriante.

Mais j'aimerais évoquer un second point en m'adressant à ces amis de l'Antiquité qui se détournent mécontents de la philologie classique. Vous révérez en effet les éternels chefs-d'œuvre de l'esprit grec, dans les mots comme dans les représentations plastiques, et vous vous imaginez bien plus riches et heureux

que toutes les générations qui ont dû en être privées : mais n'oubliez pas que tout ce monde enchanteur fut autrefois enterré, submergé par des masses de préjugés ; n'oubliez pas que le sang et la sueur, le plus pénible travail intellectuel d'innombrables disciples de notre discipline fut nécessaire pour exhumer ce monde et lui permettre de refaire surface. La philologie n'est assurément pas la créatrice de ce monde, elle n'a pas composé cette musique immortelle ; mais ne serait-ce pas un mérite, et un grand, d'être un interprète virtuose et d'avoir pour la première fois fait entendre à nouveau cette musique, elle qui fut si longtemps délaissée, indéchiffrable et sous-estimée ? Qui donc était Homère avant le courageux acte intellectuel de Wolf ? Un bon vieillard, dans le meilleur des cas connu sous l'identité « génie naturel », en tout cas rejeton d'une époque barbare, pleine d'aspects heurtant le bon goût et les bonnes mœurs. Écoutons ce qu'écrivait sur Homère, en 1783 encore, un savant de premier plan : « Où se cache-t-il ce cher homme ? Pourquoi rester si longtemps incognito ? À propos, ne sauriez-vous pas comment se procurer une silhouette de cet homme ? »[19]

Nous ne réclamons pas du tout de *reconnaissance* en notre nom, car nous sommes des atomes, mais au nom de la philologie elle-même qui n'est ni l'une des muses ni l'une des grâces, mais une messagère des dieux ; et comme les muses descendent visiter les obscurs paysans béotiens assommés de travail, elle arrive dans un monde plein de sombres couleurs et de mornes images, de souffrances profondes et sans remède, et elle parle, consolante, du beau monde lumineux des dieux, d'un pays enchanté, lointain, bleuté, heureux.

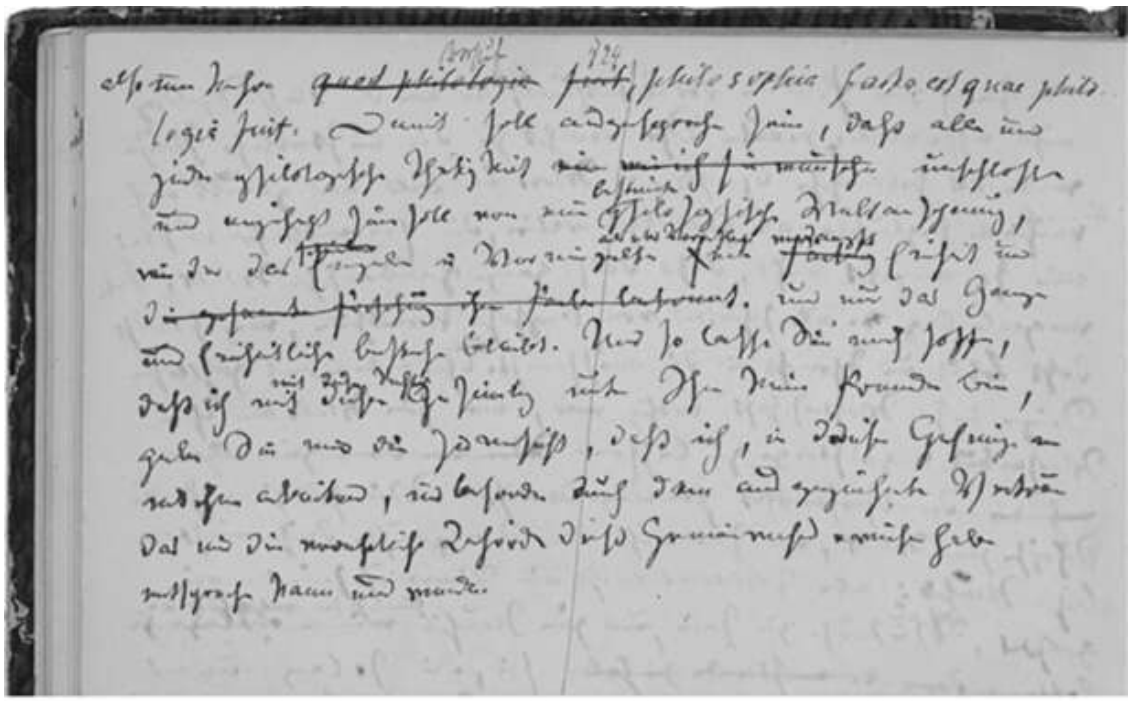
N'en disons pas plus. Il faut pourtant rajouter quelques mots très personnels, mais l'occasion d'un tel discours m'y autorise.

Il sied également à un philologue de ramasser en une brève formule le but de ses aspirations et la voie qui conduit à leur réalisation ; c'est ce que je fais en renversant une phrase de Sénèque

« *philosophia facta est quæ philologia fuit* »[20]

Ce que je dis ainsi, c'est que chacune des activités de la philologie doit être circonscrite et encadrée par une conception philosophique du monde où tout ce

qui est individuel et fragmenté se dissipe comme quelque chose qu'on doit rejeter, où seules la totalité et l'unité cohérente demeurent. Laissez-moi espérer qu'en adoptant cette voie je ne serai pas un étranger parmi vous ; donnez-moi l'assurance que, travaillant dans cet esprit avec vous, je serai en mesure surtout de répondre dignement à la confiance extraordinaire que les hautes autorités de votre communauté m'ont témoignée.



Dernière page du manuscrit préparatoire : philosophia facta est quæ philologia fuit
www.nietzschesource.org/DFGA/P-I-13,54

NOTES

1. Dans la plupart des exemplaires imprimés ayant appartenu à Nietzsche, la feuille contenant au recto la dédicace à sa sœur et au verso le poème initial a été retirée, probablement par Nietzsche lui-même. Ainsi, elle est encore présente dans l'exemplaire de la *Herzogin Anna Amalia Bibliothek* de Weimar qui porte la cote C 4387 et absente dans l'exemplaire C 4538. Ce fait a déjà été relevé par BAW 5, p. 476. Notre hypothèse est que Nietzsche a intentionnellement voulu supprimer l'hommage à Elisabeth.

À la page 146 du cahier P-I-14, qui contient plusieurs notes préparatoires pour cette conférence, nous lisons le titre « Sur la personnalité d'Homère. Un prologue de F. N. Seule édition légitime et destinée au cercle des Muses de Tribschen imprimée cette année », avec une allusion au manoir de Tribschen situé dans la ville de Lucerne où Richard et Cosima Wagner résidaient à cette époque, cf. P-I-14,146.

2. Nietzsche parle des philologues comme de « taupes » dans sa lettre à E. Rohde du 20 novembre 1868 : « à présent que je revois de près la grouillante engeance des philologues de notre temps, que jour après jour il me faut observer leur travail de taupes aux bajoues rebondies et aux yeux aveugles, leur joie à capturer un ver de terre et leur indifférence à l'égard des véritables, des urgents problèmes de la vie » (BVN-1868,601). Pour la « race qui dévore de la poussière », voir J. W. von GOETHE, *Faust* I, 334.

3. Dans une première version Nietzsche avait écrit : « C'est le cas, par exemple, des bruits discordants qui s'élèvent parfois du troupeau de la linguistique comparée contre la philologie classique, des escarmouches des philologues contre les archéologues, de la grande querelle entre deux savants célèbres, aujourd'hui décédés, et leurs écoles, au sujet de la philologie des mots et de celle des choses, etc. Il n'est pas digne ni profitable de parler beaucoup de ces choses » P-I-13,50c, cf. BAW 5, p. 476. Nietzsche fait ici référence à la célèbre querelle entre Gottfried Hermann et August Boeckh, respectivement tenants de la *Wortphilologie* et de la *Sachphilologie*. Nous retrouverons ces confrontations respectivement dans les chapitres 13 (« Sur la linguistique

comparée et la philologie classique »), 12 (« La critique archéologique ») et 14 (« Les connaissances du point de vue de la *méthode* ») du cours sur l'*Encyclopédie de la philologie classique*.

4. Voir pour ce parallèle entre l'art et la science la note posthume suivante : « L'art comme fête et jubilation de la volonté est le plus puissant séducteur en faveur de la vie. La science est elle aussi soumise au règne de la pulsion vitale : le monde vaut d'être connu : le triomphe de la connaissance tient ferme à la vie. L'histoire, parce qu'elle est l'inépuisable, l'intemporel, l'infini est le lieu de prédilection des orgies scientifiques », NF-1869,3[3].

5. Nietzsche fait ici allusion au poème de F. Schiller, *Ilias* (dans *Werke*, Nationalausgabe, vol. I, Weimar 1943, p. 259) : « Immer zerreißet den Kranz des Homer, und zählet die Väter / Des vollendeten ewigen Werks! / Hat es doch *eine* Mutter nur und die Züge der Mutter, / Deine unsterblichen Züge, Natur », « Déchirez toujours la couronne d'Homère, et comptez les pères / de l'œuvre accomplie, éternelle ! / Elle n'a pourtant qu'*une* mère et de cette mère, les traits, / Tes traits immortels, ô Nature ».

6. Il s'agit du poème de J. W. von Goethe, *Homer, wieder Homer* (dans *Poetische Werke*. Berliner Ausgabe, vol. I, Berlin 1960, p. 592).

7. Voir Ps.-Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens*, 217d-e.

8. Voir la lettre de Schiller à Goethe du 27 avril 1798 : « Je lis Homère ces jours-ci avec un plaisir tout nouveau, auquel ne contribuent pas peu les conseils que vous m'avez donnés à son propos. On nage bien dans une mer poétique ; on ne sort de cette humeur à aucun moment et tout est idéal dans la vérité la plus sensuelle. D'ailleurs, l'idée d'une juxtaposition rhapsodique et d'une origine différente doit nécessairement paraître barbare à celui qui s'est plongé dans la lecture de quelques chants : car la magnifique continuité et réciprocité de l'ensemble et de ses parties est l'une de ses beautés les plus efficaces », Friedrich Schiller, *Briefwechsel zwischen Schiller und Goethe in den Jahren 1794 bis 1805. Dritte Ausgabe. Erster Band vom Jahre 1794 bis 1797*, Stuttgart, J. G. Cotta, 1870, p. 72 (BN/schiller-1870,72).

9. Comme l'a remarqué C. Santini (F. Nietzsche, *Le cas Homère*, édité par C. Santini, Éditions de l'EHESS, Paris 2017, p. 53, n. 7), dans le cours sur l'*Histoire de la littérature grecque*, Nietzsche distingue entre une culture littéraire et une culture non littéraire, déjà présentes dans l'Antiquité. La première se fonde sur la lecture et sur l'écriture, comme c'est le cas à l'époque moderne et comme il était déjà typique des érudits alexandrins, la seconde sur la tradition orale, comme c'était particulièrement le cas à l'époque grecque

archaïque, qui n'ignorait cependant pas l'écriture. Nietzsche considère la culture orale comme un point de départ non réversible vers la culture littéraire écrite, en jugeant par conséquent surprenant que les érudits alexandrins, qui appartiennent à une culture désormais écrite, aient pu comprendre que les poèmes homériques étaient nés dans un contexte différent, celui de l'oralité, cf. EPN XI, p. 247 et la présentation de C. Santini à cette édition.

10. Voir la note postume 52[63] de l'automne 1867 - printemps 1868, KGW I,4, p. 275) : « Quels noms peut-on retrouver dans l'histoire de la littérature en tant que concepts personnifiés ? »

11. J. W. von Goethe, *Elegien II, Hermann und Dorothea* v. 29 in id., *Sämmtliche Werke in vierzig Bänden*, V, Stuttgart et Augsburg, Cotta, 1856, (BN/goethe-1856a). La citation est tirée de l'invocation du poète aux Muses dans le *Prologue*. L'« unique » dont il est ici question est évidemment Homère.

12. Voir aussi pour cette « âme populaire » P-I-13,40 (BAW 5, p. 477).

13. Aristote, *Poétique* 1459a30.

14. Dans les notes préparatoires de cet écrit, Nietzsche donne à cette question une réponse qui n'apparait pas dans la version imprimée : « Pour obtenir une réponse à cette question, il n'y a qu'une seule voie méthodique, c'est d'interroger sur ce problème précisément l'âme populaire qui, selon l'opinion, a produit ces poèmes, c'est-à-dire d'entendre le jugement de cette âme populaire grecque sur ce qu'était Homère pour elle. Car si elle a été créatrice dans ce cas, elle est aussi la seule à pouvoir juger du produit, et ainsi la parenté maternelle entre elle et son enfant doit se manifester. Si elle ne le peut pas, il en résultera une certaine étrangeté, une incapacité à le comprendre et à l'apprécier », P-I-13,42 (BAW 5, p. 477).

15. Dans la version préparatoire se trouve le paragraphe suivant : « Où faut-il chercher l'originalité des poèmes homériques ? La plupart donnent la bonne réponse : "dans leur singularité et leur inaccessibilité esthétiques" ; mais la plupart en font aussitôt un faux usage et ajoutent : la personnalité d'Homère signifie donc précisément l'excellence esthétique de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Ceci est aussi faux que la première phrase est juste : Homère n'a rien à voir ni avec la perfection esthétique, ni avec l'*Iliade* et l'*Odyssée*. À ce point, il faut pour la première fois distinguer nettement entre deux questions de personnalité : celle de la personnalité du poète des épopées homériques et celle d'Homère », (P-I-13,44a et P-I-13,44b (BAW 5, 478).

16. On distingue par tradition deux genres dans la poésie épique grecque, un genre héroïque et un genre didactique ou didascalique, le premier, celui des

poèmes homériques, consacré aux gestes légendaires des dieux et des héros, le second, celui des poèmes hésiodiques, présentant en vers des instructions pratiques et éducatives. Déjà en 1867 (voir la lettre à H. Mushacke du 20 avril 1867), Nietzsche avait esquissé le projet d'une dissertation qui devait s'intituler *De Homero Hesiodoque coaetaneis* et, au mois de juillet de la même année, avait donné une conférence au *Philologischer Verein* de Leipzig sur *Le Concours des aèdes en Eubée*, d'où viendront ensuite l'essai *Le Traité florentin sur Homère et Hésiode, leur lignée et leur joute* (paru dans le *Rheinisches Museum für Philologie*, en deux parties, en 1870 et 1873 = KGW II/1, p. 271-337), puis l'édition du *Certamen quod dicitur Homeri et Hesiodi* (paru en 1871 dans les *Acta societatis philologae Lipsiensis* = KGW II/1, p. 339-64).

17. Dans la version préparatoire se trouve le paragraphe suivant : « Dès que nous avons franchi ce pas dans la connaissance, la personnalité fantomatique d'Homère s'évanouit et, déçus, nous tenons entre nos mains un symbole », P-I-13,44d (BAW 5, p. 478). Ce qui renvoie à la lettre à Erwin Rohde du 9 décembre 1868 que nous avons citée plus haut : « mon bon aède Homère, que je croyais tenir entre les cinq doigts de la main, s'est évanoui un beau matin comme un fantôme » (BVN-1868,604).

18. Dans les notes préparatoires nous lisons : « Mais ce qui a éveillé cette piété et qui la méritera à jamais, c'est justement de la débarrasser des scories massives qui ne semblent d'or que dans la teinte rouge de l'enthousiasme ; mais manier le van avec un jugement incorruptible et une main sûre, c'est la tâche sérieuse de notre science, bien loin du plaisir passionné de détruire : s'il faut l'appeler à juste titre philologie classique. Elle ne peut et ne doit pas se contenter de regarder les antiquités avec le regard tranquille du contemplateur désintéressé : elle n'a pas à recueillir indifféremment les coquillages et les cailloux multicolores que rejette la mer du passé, mais elle a plutôt pour tâche de regarder d'un œil élevé ce qui est idéal et peut éternellement servir de modèle, et de le transmettre pur et sans mélange à la génération qui vient », P-I-13,52 (BAW 5, p. 479).

19. Cf. Andreas Heinrich Schott, *Ueber das Studium des Homers in niederen und höheren Schulen*, Leipzig, Crusius, 1783, Vorrede, p. b3-a4: « "Où se trouve-t-il donc, ce cher homme ?" (me demandait-on récemment au sujet d'Homère) "pourquoi est-il resté si longtemps incognito ? à propos, ne pouvez-vous pas me procurer une silhouette de lui ?" », selon l'indication de Francisco Arenas-Dolz, « Nachweis aus Andreas Heinrich Schott », *Nietzsche-Studien*, Berlin/New York, de Gruyter, 39 (2010), p. 494.

20. Sénèque, *Lettres* XX 108, 23 : *quæ philosophia fuit, facta philologia est* [ce qui fut philosophie est devenu philologie], que Nietzsche renverse en : *philosophia facta est quæ philologia fuit* [ce qui était philologie est devenu philosophie]. Voir *supra*, notre présentation, p. 24 et *infra*, l'avant-propos du cours sur l'*Encyclopédie de la philologie classique* où Nietzsche cite à nouveau la formule de Sénèque.

ENCYCLOPÉDIE
DE LA PHILOLOGIE CLASSIQUE
ET
INTRODUCTION À SON ÉTUDE

PRÉSENTATION

par Paolo D'Iorio

Le jeune professeur Nietzsche

En mars 1871, le jeune professeur Nietzsche annonce aux étudiants de l'Université de Bâle le titre du cours de trois heures hebdomadaires qu'il donnera au semestre d'été : *Einleitung in das Studium der klassischen Philologie*, « Introduction à l'étude de la philologie classique ».

Le professeur Nietzsche avait alors 26 ans. Il avait été nommé à l'Université de Bâle alors qu'il en avait 24 et n'avait pas encore terminé ses études de philologie à Leipzig, car les articles qu'il avait publiés, encore étudiant, dans le *Rheinisches Museum für Philologie* l'avaient signalé comme l'une des promesses de la philologie allemande. Le développement précoce du talent philologique de Nietzsche est certainement dû à l'influence de ce que le philosophe appellera dans *Ecce homo*, avec une pointe d'ironie, la « vénérable école de Pforta » (EH-Klug-1). En effet, les six années que Nietzsche a passées à l'école de Pforta de 1858 à 1864 ont eu une importance fondamentale dans sa vie. Située à une heure de route de Naumburg, Pforta était une école d'élite fondée en 1543 par la transformation d'une abbaye cistercienne qui remontait au XII^{e} siècle. Elle fonctionnait comme une petite république scolastique autonome, où les professeurs et les élèves vivaient ensemble suivant des plans de travail très chargés qui laissaient toutefois la place à des heures de détente, des fêtes et des excursions en commun. L'organisation de l'école rappelait le modèle des académies des cadets prussiens, avec la différence qu'on n'y formait pas des officiers pour l'armée, mais des hommes de culture destinés à être des guides spirituels pour le peuple allemand. Parmi les élèves de Pforta, on comptait des noms illustres de la culture allemande comme Klopstock, Fichte, Ranke, et

l’adolescent de Naumburg, admis à l’âge de quatorze ans avec une bourse d’études, y trouva des enseignants excellents comme l’helléniste Karl Steinhart, célèbre traducteur de Platon, le latiniste et étruscologue Wilhelm Corssen et le germaniste Karl August Koberstein : des hommes ouverts qui avaient un regard franc sur la vie, « ennemis de tout philistinisme et pourtant engagés dans une vigoureuse activité scientifique »[1].

À Pforta, Nietzsche a reçu une formation très solide basée sur l’étude des auteurs classiques dans une perspective historique et abordée à partir d’une rigoureuse méthode philologique. Chaque élève de Pforta, à la fin de son cursus, devait être en mesure d’écrire en latin, langue qui était pratiquée souvent même à l’oral, et de lire couramment le grec ancien. Nietzsche a lu et étudié dans le texte notamment Homère, les lyriques grecs, Eschyle, Sophocle, Euripide, Thucydide, Platon, Cicéron, Salluste, Virgile, Horace, Ovide. L’ambition de Pforta était de parvenir à une formation complète de l’individu et donc, même si les études classiques étaient la base de l’enseignement, les sciences et les mathématiques, la gymnastique et la musique n’étaient nullement oubliées. Grâce à l’étude des classiques allemands et aux références fréquentes à la philosophie, les idéaux de l’humanisme et l’esprit des Lumières se complétaient mutuellement. Pforta était célèbre également pour la rigueur de la méthode historico-critique qui était utilisée pour la lecture des classiques et qui conduisait à la formation d’une conscience scientifique. La méthode ainsi apprise était par la suite inévitablement appliquée aux études bibliques et, dans le contact quotidien avec la culture païenne des Anciens, minait souvent l’éducation religieuse et provoquait la perte de la foi. C’est ce qui arriva à Nietzsche qui, plus de dix ans après, écrira dans un de ses cahiers : « Athée, je n’ai jamais dit le bénédicité à Pforta et les professeurs ne m’ont jamais nommé surveillant de semaine. Tact ! » (NF-1879,42[68]). Le philosophe se souviendra toujours avec reconnaissance de ce style de vie qui a contribué à former son caractère : « Je ne vois pas comment quelqu’un qui aurait manqué de fréquenter en temps utile une *bonne école* peut réparer cela par la suite. Un tel être ne se connaît pas ; il marche dans la vie sans avoir appris à marcher ; le muscle mou se trahit encore à chaque pas. […] Ce qu’il y a de plus souhaitable reste en toutes circonstances une dure discipline *au*

bon moment, c'est-à-dire à l'âge où l'on est fier de se voir demander beaucoup » (NF-1888,14[161]). Exercée sur un esprit introverti et dominé par des inclinations et des passions multiples, la discipline uniformisante d'une école prussienne, avec sa division rigide de la journée, ses horaires implacables, son règlement nivelant, avait produit l'effet paradoxal de ramener le jeune homme à lui-même en le poussant à développer ses talents et ses intérêts individuels[2]. Profitant de tous les espaces d'autonomie qui étaient quand même prévus par l'école, Nietzsche avait continué à composer de la musique, à écrire des poèmes, à vagabonder dans les livres. Il lit ainsi le *Don Quichotte* de Cervantès, *Le prince* de Machiavel, l'*Émile* de Rousseau, *Tristram Shandy* de Sterne, les œuvres de Goethe, de Schiller, de Jean Paul, Novalis, Shelley, Pouchkine, Lermontov, Petöfi, Hölderlin…

Ses efforts au lycée sont couronnés par un travail sur Théognis qu'il publiera sous une forme plus élaborée, trois années plus tard à Leipzig[3]. Après la remise des diplômes, le 7 septembre 1864, pour ne pas décevoir les attentes de sa mère qui souhaitait qu'il devienne pasteur protestant comme son père, il s'était inscrit en théologie et en philologie à l'Université de Bonn[4]. Mais dès les premiers mois passés à l'université, l'enseignement reçu à Pforta, joint à la critique philologique des évangiles empruntée à la *Vie de Jésus* de David Friedrich Strauss[5], déclencha une crise dans les rapports avec sa mère. Au cours des vacances de Pâques, en 1865, Nietzsche apporta le livre de Strauss à Naumburg, il en parla avec sa famille avant de leur communiquer sa décision d'abandonner définitivement les études de théologie. Quelques semaines plus tard, il écrivit dans une lettre fameuse adressée à sa sœur : « Cherchons-nous, en effet, en notre quête, repos, paix, bonheur ? Non point, mais exclusivement la vérité, fût-elle au plus haut point effrayante et abominable. […] il n'est aucune vraie foi qui soit trompeuse, elle fournit au croyant ce qu'il espère y trouver, mais sans offrir le moindre point d'appui pour fonder une vérité objective. C'est là que se séparent les voies que suivent les humains ; veux-tu repos de l'âme et bonheur, alors crois ; veux-tu être au service de la vérité, alors cherche »[6]. Nietzsche voulait être un partisan de la vérité, dans la science philosophique aussi bien que dans la recherche philologique. En octobre 1865, il trouva par hasard chez un

bouquiniste le livre d'un auteur qu'il ne connaissait pas et qui avait apposé sur l'une de ses œuvres le motto *vitam impendere vero*. La lecture du *Monde comme volonté et comme représentation* d'Arthur Schopenhauer raviva en lui l'étincelle de la philosophie.

Mais il ne négligeait pas pour autant les cours de philologie, en particulier ceux du grand philologue Friedrich Ritschl, et lorsque celui-ci quitta l'Université de Bonn pour s'installer à Leipzig, Nietzsche le suivit. C'est à Leipzig qu'est née sa vocation philologique. En effet, sur le conseil de Ritschl, un groupe d'étudiants avait fondé une « Association philologique » qui se réunissait périodiquement, pour écouter et discuter les résultats des travaux de chacun de ses adhérents. Nietzsche le premier, le 18 janvier 1866, fit une conférence sur « la dernière version des fragments de Théognis » qui fut très appréciée par ses jeunes collègues. Encouragé par ce succès, il la fit lire à Ritschl. Quelques jours plus tard – le 24 février précisément –, Ritschl le fit venir chez lui. Nietzsche rapporte leur entretien en ces termes : « À quelle fin – me demanda-t-il – avez-vous destiné ce travail ? Je répondis la première chose qui me vint à l'esprit, à savoir qu'il avait déjà atteint son but comme contribution pour la conférence de notre association. Alors il me demanda quel était mon âge, depuis combien de temps je me trouvais à l'université, etc., et quand je lui eus répondu, il déclara qu'il n'avait jamais vu un travail d'étudiant en troisième semestre comparable au mien par la rigueur de sa méthode et l'assurance dans sa démonstration. Puis il m'exhorta chaleureusement à faire de cette conférence un petit volume et il me promit de m'aider à me procurer des collations. Après cette scène, mon orgueil ne connut plus de bornes. À midi, nous partîmes, mes amis et moi, nous promener du côté de Gohlis. Il faisait un temps superbe, ensoleillé, et je sentais mon bonheur flotter sur mes lèvres. […] Les jours qui suivirent, j'en étais encore tout enivré. C'est à cette époque que je suis né à la philologie »[7]. Quand, début décembre 1868, Adolf Kiessling, professeur de philologie classique à Bâle, décida d'accepter un poste à l'Université de Hambourg et demanda à son ancien professeur Ritschl s'il connaissait un jeune qui pourrait le remplacer à Bâle, en évoquant un dénommé Friedrich Nietzsche dont il avait apprécié les articles publiés dans le *Rheinisches Museum*, Ritschl n'hésita pas à lui répondre en ce

termes : « Parmi tous les jeunes talents que j'ai vu se développer sous mes yeux en trente-neuf ans d'enseignement, *jamais* je n'ai rencontré, ni n'ai tenté avec toutes mes forces de faire travailler dans ma discipline un jeune qui fût *aussi* précoce, *aussi* jeune, *aussi* mûr que ce Nietzsche. Il a rédigé ses essais pour le *Rheinisches Museum* au cours de la deuxième et troisième année de sa scolarité. Il est le premier étudiant dont j'ai accepté des articles pour publication. Si, Dieu le veuille, il vit longtemps, je prédis qu'un jour il sera dans les premières lignes de la philologie allemande. Il a maintenant 24 ans : fort, actif, sain, vigoureux de physique et de caractère, fait pour s'imposer à des natures semblables à la sienne. De plus, il a le don enviable de pouvoir s'exprimer, sans préparation préalable, d'une manière aussi calme qu'habile et claire. Il est l'idole et (involontairement) le leader de tous les jeunes philologues ici à Leipzig ». Kiessling transmit cette information de Ritschl au conseiller en éducation de la ville de Bâle, le professeur Wilhelm Vischer-Bilfinger, qui avait écrit à six célèbres savants allemands pour leur demander de recommander de jeunes philologues, dont Usener à Bonn et Ritschl à Leipzig. Usener aussi avait cité le nom de Nietzsche dans sa lettre du 19 janvier : « Friedrich Nietzsche se distingue parmi la nouvelle génération, ses études publiées par le *Rheinisches Museum* sont étonnantes par leur fraîcheur juvénile et la finesse de leur vision »[8]. La nomination, qui fut officiellement adoptée le 10 février 1869 par l'Université de Bâle, dépassait toutes les ambitions les plus hardies auxquelles pouvait aspirer un jeune philologue qui n'était pas encore en possession du titre de docteur.

En même temps, cette nomination venait bousculer le beau projet d'un long séjour à Paris que Nietzsche avait fait avec Erwin Rohde : « Vraiment j'avais voulu, une fois encore, avant d'être lié par les obligations d'un métier, j'avais souhaité de toute mon âme goûter le profond sérieux et le magique enchantement d'une existence nomade et, une fois encore, en compagnie du plus fidèle, du plus compréhensif des amis, savourer l'indescriptible chance d'être spectateur et non acteur. Je nous voyais déjà tous deux, l'œil grave et le sourire aux lèvres, avancer au milieu de la foule parisienne, couple de flâneurs philosophiques que l'on s'accoutumerait à voir partout ensemble, dans les musées et dans les

bibliothèques, dans les Closeries des lilas et à Notre-Dame, portant partout le sérieux de leur pensée et la tendre compréhension de leur mutuelle appartenance. […] Oui, le destin se joue de nous ; encore la semaine dernière je voulais t'écrire pour te proposer d'étudier ensemble la chimie et de renvoyer la philologie à sa vraie place, parmi les ustensiles domestiques de grand-papa. Et voici que ce diable de destin m'appâte avec une chaire de philologie ! » (BVN-1869,608). D'autre part, il faut considérer que Bâle est proche de Lucerne et dans la villa de Tribschen, près de Lucerne, avait pris demeure Richard Wagner, grande star et maître à penser de la musique et de la culture de l'avenir, que Nietzsche avait eu la chance de connaître quelques mois auparavant, le 8 novembre 1868 à Leipzig lors d'une soirée chez la sœur du compositeur, et qui l'avait invité à lui rendre visite en Suisse. Si Nietzsche songeait à abandonner la philologie pour l'art et l'Allemagne pour la France, le jeu du destin lui indiquait la possibilité de composer avec ces deux impulsions en terrain neutre, entre Bâle et Tribschen – et sans oublier la philosophie, car Richard Wagner, après la période feuerbachienne et révolutionnaire, était maintenant un fervent admirateur de Schopenhauer. Ainsi donc se termine la lettre de Nietzsche à Rohde : « Encore une nouvelle. Richard Wagner vient de m'envoyer un mot gentil. Lucerne à présent ne m'est plus inaccessible ! À la fin du mois je vais à Dresde entendre *Les Maîtres chanteurs*. En fin de compte c'est ce qui me fait plus de plaisir que n'importe quoi d'autre, excepté notre voyage à Paris. Vivent l'art et l'amitié ! » (BVN-1869,608).

Ecce Nietzsche : un jeune homme doté d'une très solide formation philologique, amoureux de la musique et de la philosophie, et désireux non seulement d'être professeur d'université mais d'agir sur la culture de son temps.

Le cours de 1871 : encyclopédie et introduction

Après avoir esquissé quelques traits du profil de notre professeur, revenons au cours qu'il nous a annoncé dans la brochure contenant le programme des enseignements de l'Université de Bâle. D'après les feuilles justificatives conservées dans les archives de la ville, le cours s'est effectivement déroulé au semestre d'été 1871 pendant trois heures hebdomadaires avec la participation de

neuf étudiants inscrits[9]. Le 7 juin, il écrira à Rohde au sujet de ses étudiants : « Pour l'instant je fais un cours sur "Introduction et Encyclopédie" à l'étonnement de mes auditeurs qui se reconnaissent malaisément dans l'image que j'esquisse du philologue idéal » (BVN-1871,135). Nietzsche enseigne pendant dix semaines du 10 avril au 15 juillet 1871, puis il passe les vacances d'été dans le petit village de Gimmelwald dans la région la plus élevée du canton de Berne. L'enseignement recommence le 4 août pour 7 semaines jusqu'au 26 septembre. La répartition des sujets traités selon les heures d'enseignement hebdomadaires par rapport aux 17 semaines de cours se trouve dans le tableau esquissé par Nietzsche lui-même à la fin de l'avant-propos, voir *infra*, page 81-82.

C'est une période à la fois fatigante, enthousiasmante et difficile dans la vie de Nietzsche. La fatigue est toute du côté de l'enseignement et du rapport avec la philologie ; l'enthousiasme s'adresse à la philosophie et à l'action culturelle qu'il est en train d'entreprendre aux côtés de Wagner ; la difficulté réside dans la possibilité de tenir ensemble les contradictions de ses différents intérêts et talents. Il écrit à Rohde le 29 mars : « Je vis, au regard de la philologie, dans un éloignement insolent qu'on ne pourrait imaginer pire. Quelle sensation que de voir devant soi, comme un joli ballon, s'arrondir et se gonfler son monde personnel ! C'est tantôt un morceau de métaphysique nouvelle, tantôt une nouvelle esthétique, que je vois grandir ; après quoi je m'attache derechef à un nouveau principe d'éducation, qui implique le total rejet de nos gymnases et universités » (BVN-1871,130). Nietzsche en effet est en train d'écrire *La Naissance de la tragédie enfantée par l'esprit de la musique* et de concevoir sa métaphysique de l'art. Il a passé la semaine avant Pâques, du 3 au 8 avril, juste avant de commencer son cours, à la villa de Tribschen pour lire une première version de cette œuvre à Wagner. Le Maître a accueilli cet écrit avec joie et a donné toute une série d'indications pour accentuer le rôle de son art dramatique. En ces mêmes jours, Nietzsche avait proposé aux autorités de Bâle de passer à la chaire de philosophie qui était devenue vacante et de laisser sa place à Erwin Rohde. Mais le 10 avril, il avait reçu une réponse négative de l'université. À partir du 15 avril, pendant que Nietzsche commence son cours, Richard et

Cosima Wagner entreprennent un voyage en Allemagne en passant par Bayreuth, Leipzig et Dresde avec destination Berlin, où Wagner donne sa conférence « Sur la destination de l'opéra » et est reçu par Bismarck. Après ce voyage, Wagner est en mesure d'annoncer la tenue du festival de Bayreuth, prévu pour l'été 1873. Cette initiative, dans les plans de Wagner, et de Nietzsche, visait à produire un renouvellement profond de la culture allemande et la naissance d'une civilisation nouvelle. Du 22 au 24 mai, Nietzsche est de nouveau à Tribschen pour faire des plans et des projet liés à l'entreprise de Bayreuth, y compris l'idée de fonder une nouvelle revue pour appuyer la réforme wagnérienne[10]. Entre-temps, du 21 au 28 mai, la Commune de Paris est noyée dans le sang. Le 24 mai, les Communards mettent le feu aux Tuileries ; à cette occasion, se répand la fausse nouvelle de l'incendie du Louvre, qui choque profondément Nietzsche : « c'est le pire jour de ma vie »[11]. Immédiatement après la fin de ses cours, le 26 septembre, Nietzsche retourne à Naumburg pour y passer les vacances d'automne. Du 12 au 14 octobre, il se rend à Leipzig pour retrouver divers amis et remettre le manuscrit de *La Naissance de la tragédie* à l'éditeur Fritzsch. Ce livre, publié en janvier 1872, sera le véritable manifeste du projet de réforme artistique de la culture allemande, qui allait commencer symboliquement quelques semaines plus tard, le 22 mai 1872, avec la pose de la première pierre du théâtre de Bayreuth.

Pour reconstruire ce que Nietzsche a enseigné à ses neuf étudiants, nous disposons d'un cahier manuscrit qui contient les notes qu'il avait prises en vue de son cours. Ce cahier est connu dans la recherche sur Nietzsche sous le sigle P-II-8. Nous disposons également d'un deuxième cahier, P-II-8a, qui contient aux pages 6 à 15 des notes qui complètent la leçon sur la philologie allemande contenue dans le cahier principal[12]. En effet, les notes prises par Constanz Jecklin, un élève de Nietzsche qui fréquentait le cours sur l'*Encyclopédie*, démontrent que dans son exposition orale du chapitre sur la philologie allemande, Nietzsche avait utilisé également ces pages du cahier P-II-8a. Ces cahiers n'ont été utilisés qu'une seule fois en tant que support des leçons. Nietzsche annoncera son cours également pour le semestre d'hiver 1873/1874

(avec un titre légèrement différent : *Einführung in das Studium der klassischen Philologie*), mais finalement il ne le tiendra pas. En effet, il n'y a aucune indication de ce deuxième cours dans les rapports semestriels conservés aux archives de l'université et la lettre à Carl von Gersdorff du 7 novembre 1873 confirme que Nietzsche a souhaité annuler son cours pour des raisons de santé[13]. Le texte que nous proposons ici en traduction française est donc un texte qui devait être lu devant les élèves, complété, éclairé et commenté par la voix du professeur. Pour cette raison, bien que non fragmentaire, il est rédigé sans souci de style, d'une manière souvent elliptique et asyndétique. Sans doute, il aurait été plus agréable d'écouter les leçons du philosophe que de lire ses notes préparatoires. Afin de reconstituer ce que Nietzsche a dit pendant ses leçons, nous pourrions utiliser à l'avenir les notes prises par les neuf étudiants qui ont assisté à son cours. Francisco Arenas-Dolz a entrepris un projet de recherche pour retrouver et transcrire les notes de tous les étudiants qui ont assisté à tous les cours de Nietzsche afin de pouvoir comparer et éventuellement intégrer les notes du professeur et celles des étudiants[14]. Pour l'instant, en attendant l'achèvement de ce beau projet, notre traduction ne concerne que les notes préparatoires rédigées par Nietzsche telles qu'elles se trouvent dans les deux cahiers mentionnés. Dans l'appareil critique nous utiliserons également des ébauches préparatoires ou d'autres notes liées aux sujets traités dans le cours. Parmi ces textes, les pages 7 à 15 du cahier P-I-5, qui remontent probablement à l'automne de 1867, représentent un cas particulier. Selon l'hypothèse de Hans Joachim Mette, il s'agit d'une copie au net des notes prises par Nietzsche lors d'une conférence de Ritschl qui portait sur le même sujet. En effet Ritschl avait tenu en 1868, 1871 et 1875 un cours à l'Université de Leipzig intitulé « Encyclopédie et histoire de la philologie classique, comprenant la critique et l'herméneutique »[15]. Quoi qu'il en soit, dans ces pages de son cahier d'étudiant, Nietzsche a certainement trouvé un schéma général et des références bibliographiques qu'il a par la suite utilisés pour son cours en tant que professeur.

L'encyclopédie était un véritable genre académique, typique des universités

allemandes de l'époque. Il a servi à transmettre aux étudiants et au public cultivé une représentation unifiée de la discipline, couvrant non seulement son contenu mais aussi ses méthodes, ses objectifs et son statut épistémologique[16]. Introduits pour la première fois entre 1756 et 1757 à l'Université de Göttingen par Gerlach Adolph von Münchhausen, les exemples plus connus d'encyclopédies à l'époque de Nietzsche étaient les *Leçons sur l'encyclopédie des sciences de l'Antiquité* de Wolf, dont Nietzsche possédait un exemplaire, les *Fondements de l'encyclopédie de la philologie* de Bernhardy, que Nietzsche avait emprunté à la bibliothèque de Bâle le 12 avril 1871 au moment où il commençait son cours, et l'*Encyclopédie et méthodologie des sciences philologiques* d'August Boeckh, que Nietzsche n'a cependant pas connu car elle n'a été publiée qu'en 1877[17]. Le cours de Nietzsche se caractérise avant tout par la grande importance accordée à l'histoire de la discipline. Les cinq premières leçons sont consacrées à une histoire de la philologie à travers les traditions nationales – en partant de la découverte de l'Antiquité par les Italiens, en passant par la philologie française, néerlandaise, anglaise et allemande – dans laquelle Nietzsche met en avant, non seulement le développement historique, mais aussi l'approche méthodologique caractéristique de chaque tradition. Deuxièmement, Nietzsche souligne d'emblée que son cours a une double tâche, clairement indiquée par son titre. Comme nous l'avons mentionné plus haut, le titre du cours annoncé par Nietzsche dans la brochure de l'université était *Introduction à l'étude de la philologie classique*. Dans les notes de cours, cependant, on trouve un titre composé de deux parties : *Encyclopédie de la philologie classique et introduction à son étude*. À ce double titre correspond une double tâche que le cours se fixe. La première tâche, l'encyclopédie, consiste à dessiner une carte, la carte de la discipline nommée philologie classique pour montrer comment elle s'est formée, quelle est son histoire, ce qu'elle contient et quelles sont ses limites. Cette carte aidera les étudiants à s'orienter dans la discipline, à en comprendre les méthodes et les contenus. La deuxième tâche, l'introduction, vise à montrer quelle est la voie à suivre pour étudier la philologie. Nietzsche précise également que la carte ne servira pas, en revanche, à s'orienter dans les études universitaires ; et que les études universitaires, quant à elles, sont une étape dans le chemin qui mène à

l’étude de la discipline. C’est le sens des premières lignes du cours, qui sont justement consacrées à l’explication du titre : « Tâche double : exposer l’ampleur de la discipline et montrer comment on y accède. Une carte pour s’orienter *non pas*, évidemment, dans le monde étroit des études *universitaires* : au contraire, ce sont les études universitaires qui ne doivent être comprises que comme “introduction à l’étude de la discipline” » (cf. *infra*, p. 77). Après avoir expliqué le sens des deux tâches contenues dans le titre, notre professeur explique l’origine et le sens des trois mots fondamentaux qui le composent : « encyclopédie », « philologie », « classique ». À l’aide de sources anciennes et d’études modernes, Nietzsche retrace l’étymologie et l’histoire de ces mots et en donne l’interprétation suivante. La « philologie », dans son sens originaire, est une aspiration générale au savoir, une érudition étendue dont on a besoin, entre autres, pour donner une explication objective des textes. L’adjectif « classique », quant à lui, indique une antiquité qui prend la première place dans la série des antiquités et implique donc un jugement de valeur esthétique. Et finalement le terme « encyclopédie », selon Nietzsche, ne se réfère pas uniquement à des connaissances préalables concernant la philologie au sens strict, mais exprime l’aspiration à un regard global sur tout l’ensemble des disciplines philologiques.

Lignes de développement au sein du corpus de leçons

Afin d’offrir à ses étudiants cette vision globale, Nietzsche retrace une histoire de la discipline depuis Pétrarque jusqu’aux philologues allemands qui lui sont contemporains et donne un aperçu des différents domaines de recherche de son époque. Les différents chapitres de cette exposition sont intéressants en tant que documents historiques pour avoir un exemple de la manière d’enseigner d’un professeur de philologie dans les années 1870 : quelle était la structure générale du cours, sur quels textes il s’appuyait pour présenter l’état de l’art dans les différents domaines de sa discipline, et aussi quel était le niveau de connaissance des langues et littératures classiques que le professeur attendait de ses élèves. Nietzsche se révèle toujours bien informé et utilise des textes de grande valeur ou des manuels précis et clairs, souvent tout juste publiés. Dans notre annotation nous avons essayé de documenter autant que possible les textes dans lesquels il a

puisé ses matériaux et nous les avons parfois cités en entier, car dans certains cas ils nous aident à comprendre le sens du texte de Nietzsche. Le texte que nous présentons était en fait un canevas que le professeur enrichissait de son commentaire, faisant appel à ses connaissances ou lisant ou résumant des passages des ouvrages qu'il avait utilisés et qu'il gardait probablement, dans certains cas, ouverts sur son bureau. Par exemple, le récit de l'histoire de la philologie allemande est construit par Nietzsche sur la base d'extraits ou de paraphrases du livre d'Otto Jahn, *De la science de l'Antiquité*, et des entrées consacrées aux protagonistes de la philologie allemande contenues dans l'*Encyclopédie universelle allemande pour les classes cultivées*. Dans le chapitre sur le problème classique et fondamental des altérations des textes, Nietzsche tire un certain nombre d'exemples du *Cours sur l'Encyclopédie des sciences de l'Antiquité* de Friedrich August Wolf de 1831, texte qui se trouve encore dans sa bibliothèque. Dans la leçon sur la critique diplomatique, il utilise le *Manuel de paléographie grecque* de Wilhelm Wattenbach, un texte court et précis qui venait de paraître et qu'il avait emprunté à la bibliothèque de l'université. Les informations sur la religion et la mythologie des Anciens proviennent d'un long et important article de Christian Petersen sur la religion, la mythologie, la théologie et le culte de Dieu chez les Grecs, publié dans une *Encyclopédie générale des sciences et des arts* dirigée par Johann Samuel Ersch et Johann Gottfried Gruber, etc.

Le chapitre sur « Rythmique et métrique », en revanche, contient une courte exposition d'une découverte philologique fondamentale que Nietzsche avait exposée dans le cours sur la « Métrique grecque » du semestre d'hiver 1870-1871 et dans deux écrits posthumes intitulés « Pour la théorie de la rythmique quantitative » et « Recherches Rythmiques »[18]. Cette découverte de Nietzsche sera confirmée successivement par trois autres philologues et elle est généralement acceptée aujourd'hui[19]. À ses élèves, Nietzsche annonce que toutes les conceptions de la métrique moderne, à commencer par Bentley, « sont grevé[e]s d'une erreur fondamentale » (*infra*, p. 122). Nietzsche lui-même a été le premier à s'étonner de cet aveuglement général des philologues qui l'avaient précédé : « Le jour de mon anniversaire il m'est venu la meilleure idée

philologique que j’aie jamais eue jusqu’ici — en vérité la formule n’est pas orgueilleuse et n’entend pas l’être ! J’y travaille en ce moment. Crois-moi si tu veux, je puis te dire qu’il existe une nouvelle *métrique*, que j’ai découverte et au regard de laquelle tout le développement moderne de la métrique, de G. Hermann à Westphal ou à Schmidt, s’est engagé sur une *fausse route*. Ris — ou ricane autant que tu voudras — moi-même je n’en suis pas revenu. » (BVN-1870,110). Seize ans après, dans une lettre de la mi-avril 1886 adressée au musicologue Carl Fuchs, Nietzsche explique de manière claire et concise en quoi consiste cette découverte :

> « Enfin un mot sur la très grande différence théorique entre nous, à savoir celle qui touche à la métrique antique. Certes, j’ai à peine le droit aujourd’hui d’intervenir sur ces choses — mais j’aurais eu le droit en 1871, année que j’ai passée à la lecture effrayante de métriciens grecs et latins, avec un bien étrange résultat. Je me sentais alors parmi les philologues comme le plus solitaire des métriciens : car je faisais à mes élèves la démonstration que toute l’évolution de la métrique de Bentley à Westphal était l’histoire d’une erreur fondamentale. Je luttais alors pieds et poings contre l’idée, par exemple, qu’un hexamètre allemand avait une quelconque parenté avec un hexamètre grec. Ce que j’affirmais, pour en rester à cet exemple, était qu’un Grec, en composant un poème homérique, n’utilisait *pas d’autres* accents que les accents des mots, — que le charme du rythme résidait exactement dans les *quantités de durée*, et *non*, comme dans l’hexamètre allemand, dans le sautillement de l’accent tonique […]. C’est la rigoureuse prise en considération de la durée d’une syllabe qui distinguait dans l’Antiquité le vers du langage ordinaire, ce qui chez *nous*, *hommes du Nord*, n’est absolument pas le cas. Il ne *nous* est guère possible de ressentir une rythmique purement quantitative, tellement nous sommes habitués à la rythmique d’affect du fort et du faible, du *crescendo* et du *diminuendo* » (BVN-1886,688).

Cette différence n’est pas purement technique, mais conduit à une série de considérations sur la culture d’un peuple et la façon dont il ressent et représente les passions. Dans le cours que nous publions ici, Nietzsche écrit : « Dans l’ensemble, nous constatons que notre manière de discourir est bien plus passionnée ; l’accentuation domine chez nous, c’est-à-dire l’excitation de la

passion ; chez les Grecs, c'est le plaisir des proportions de la durée, tandis que chez nous ce sont les alternances d'excitations et d'atténuations. Il y a là une différence abyssale. Ici fort et faible, là-bas brève et longue » (*infra*, p. 123). De même, dans sa correspondance avec le musicologue Carl Fuchs, Nietzsche prolonge ces considérations philologiques dans un contexte plus général, en soulignant la différence entre la passion des modernes et l'*ethos* des anciens :

> « *À propos de la distinction entre la rythmique antique* ("rythmique *temporelle*") *et la rythmique barbare* ("rythmique *affective*").
> 1. Qu'il y ait eu, outre l'accent du mot, un autre accent, il n'y en a aucun témoignage chez les spécialistes du rythme (par exemple Aristoxène), aucune définition, pas même un *mot* à ce propos. — Arsis et thésis ne sont compris que depuis Bentley dans le sens *erroné* de la rythmique moderne — les définitions que les anciens donnent de ces mots sont parfaitement univoques […].
> 5. Il arrive un moment, tant sur le sol grec que sur le sol latin, où les rythmes nordiques du *Lied* prennent le dessus sur les instincts rythmiques antiques […]. À partir du moment où notre type d'accent rythmique pénètre dans le vers antique, la *langue* est perdue à chaque fois : l'accent de mot et la distinction entre syllabes longues et courtes disparaissent immédiatement. C'est un pas vers la formation d'idiomes barbares.
> 6. Enfin, la chose principale. Les deux types de rythmes sont *opposés* tant dans leur provenance que dans leurs intentions originelles. *Notre* rythmique barbare (ou germanique) entend par rythme la succession d'*augmentations d'affect* de même intensité, séparées par des diminutions […]. Notre rythme est un moyen d'expression de l'affect : le rythme antique, le rythme temporel a inversement pour fonction de dominer l'affect et de l'éliminer dans une certaine mesure. Le discours du rhapsode antique était extrêmement passionné (— on trouve dans l'*Ion* de Platon une forte description des gestes, des larmes, etc.) : l'*uniformité temporelle* était ressentie comme une sorte d'*huile* sur les vagues. […]
> Le *rythme* au sens antique, c'est, *du point de vue esthétique et moral*, la *bride* qu'on impose à la passion. *In summa* : notre type de rythmique appartient à la pathologie, le type ancien à l'"*ethos*"… » (BVN-1888,1097).

Comme on le voit, par sa nature même le cours sur l'*Encyclopédie* contient de nombreux thèmes que Nietzsche avait abordés précédemment ou, plus encore,

des thèmes qu'il reprendra ultérieurement dans d'autres cours des années suivantes. Ce texte peut donc servir d'introduction à certains des volumes publiés dans notre collection des *Écrits philologiques de Nietzsche*, ou du moins permettre de mesurer l'évolution des réflexions de Nietzsche. Comme nous l'avons dit, le volume EPN III de notre collection sera consacré à l'ensemble des écrits sur la métrique. Certains passages du cours de 1874 sur l'*Histoire de la littérature grecque*, publié en traduction française dans EPN XI, développeront le concept de littérature et le rapport entre oralité et écriture qui sont annoncés dans l'« Avant-propos » et dans le chapitre 8 du cours sur l'*Encyclopédie* avec les mots suivants : « Nous devons de nouveau apprendre à *lire* : ce que nous avons désappris en raison de la trop grande puissance de l'imprimé. Il faut alors comprendre ce qui est primordial : pour la littérature antique, la lecture n'est qu'un succédané ou une manière de se souvenir. Les tragédies, par exemple, ne sont pas des drames faits pour être lus. Quels efforts ne faut-il pas pour ne plus considérer Homère comme un produit littéraire, comme l'a fait *Wolf* en premier »[20]. Le cours sur *Les Philosophes préplatoniciens* tenu en 1872, 1873 et 1876 (EPN IX) se chargera de développer l'idée que les philosophes grecs incarnent toutes les formes possibles de la pensée philosophique énoncée ici dans la leçon 18 « Sur l'étude des philosophes antiques » : « Ils sont néanmoins, dans les disciplines savantes, parvenus au sommet de *ce qui est classique* en tant que *philosophes* : une telle série de penseurs ne s'est plus jamais reproduite depuis, de près ou de loin, où toutes les possibilités philosophiques ont pu en quelque sorte se dépenser ». Les thèmes des chapitres 19 et 20, « Sur la religion et la mythologie des Anciens » et « Sur l'étude des antiquités religieuses », seront repris dans le cours sur *Le Culte divin des Grecs* (EPN XII) qui y ajoutera toute une série de considérations ethnologiques et anthropologiques.

La phase de Bâle : un champ de tensions

En plus de suivre le développement des thèmes philologiques dans l'espace propre aux cours, il est également intéressant de voir comment ces thèmes s'articulent avec les textes qui se situent à un autre niveau de diffusion. On peut ainsi dessiner un espace « vertical » qui commence par les textes privés que

Nietzsche écrit dans ses carnets, remonte avec les textes des leçons réservées à un petit nombre d'étudiants, ou les tirages privés destinés à un petit groupe d'amis – comme la conférence inaugurale sur Homère[21] – et se termine par les textes destinés au grand public. Avoir accès aux notes et aux cours qui constituent le substrat de la pensée et de la création, sur la base duquel les œuvres publiées, émergeant à la surface, se sont développées, permet de mieux comprendre les tensions qui les animent. En effet, dans l'évolution de la vie et de la pensée de Nietzsche, la phase bâloise se présente comme un champ de tensions non résolues ou mal conciliées. D'une part, la formation philologique qu'il avait reçue à Pforta, l'école historique et critique qu'il avait perfectionnée au contact de son professeur Ritschl, et son travail quotidien de professeur, agissaient sur lui. D'autre part, il a été séduit par sa passion pour la musique, l'idylle de Tribschen avec le couple Wagner et le rêve d'une civilisation artistique à Bayreuth. La pulsion philosophique et les multiples facettes de la philosophie de Schopenhauer lui ont permis de concilier, jusqu'à un certain point, ces différentes pulsions, justifiant la création d'illusions nécessaires à la vie, même si elles n'ont aucun fondement. Dans le cours sur l'*Encyclopédie*, nous voyons également apparaître un quatrième élément : l'influence de la sagesse historique de Jacob Burckhardt, un collègue plus âgé de l'Université de Bâle, que Nietzsche vénérera toujours comme un grand maître. Au début du cours, lorsqu'il parle de la découverte de l'Antiquité par les Italiens et de l'origine de la philologie moderne, Nietzsche n'utilise pas des textes philologiques mais *La Civilisation de la Renaissance en Italie* de Jacob Burckhardt, en particulier la troisième partie, intitulée : « La résurrection de l'Antiquité ». Dans ce chapitre, Burckhardt présentait la Renaissance italienne comme un grand exemple de changement de la culture d'un peuple, et de toute l'Europe dans des proportions différentes, provoqué par un petit groupe d'intellectuels, pour la plupart des philologues-poètes, qui ont redécouvert la culture classique, notamment latine[22]. Nietzsche suit la conception de Burckhardt et propose à ses étudiants l'idée d'un renouveau culturel mené par une génération de philologues ayant une vision globale de l'Antiquité. En ce sens, il a écrit le 14 juillet 1871 à Richard Meister, président de la Société

philologique de Leipzig : « Nous pouvons encore espérer un réveil de l'Antiquité grecque dont nos pères n'ont pu aucunement rêver. Ne croyez pas surtout que, comme un misérable bétail, nous ayons à nous satisfaire en pâture d'une herbe rase et desséchée ! » (BVN-1871,145).

Si l'on compare ces pages du cours sur l'*Encyclopédie* avec les dernières pages de *La Naissance de la tragédie*, que Nietzsche écrivait au même moment, on se rend compte de la profonde différence théorique entre ces deux renaissances : d'une part, la Renaissance latine des philologues-poètes, influencée par Burckhardt et que Nietzsche expose à ses élèves dans le cours sur l'*Encyclopédie*, et d'autre part, la renaissance de la culture grecque grâce à l'esprit allemand et au drame musical wagnérien. Ces deux renaissances ne sont pas contradictoires en principe, mais en réalité elles sont incompatibles, car la renaissance allemande de Wagner est construite en opposition à la Renaissance latine. En lisant les carnets de Nietzsche de ces années, on perçoit la difficile coexistence du philologue et du publiciste wagnérien, qui cohabitent en lui à cette époque. Dans les dernières pages du cahier contenant les notes pour le cours sur l'*Encyclopédie*, nous trouvons un plan pour « La renaissance de la Grèce enfantée par la rénovation de l'esprit allemand »[23]. Dans un autre cahier de la même époque, nous lisons : « Notre musique, notre philosophie indiquent un nouveau royaume. Nous découvrons que le génie allemand a aussi besoin d'être libéré du monde optimiste de la Renaissance. La *découverte de l'Antiquité grecque* dans un *ordre renversé* » (NF-1871,14[9]). Ces considérations contribuent à définir la figure du savant alexandrin et de la renaissance allemande, que Nietzsche nous présentera dans *La Naissance de la tragédie*. L'homme alexandrin est le philologue, « le "critique" sans vigueur et sans joie […] au fond bibliothécaire et correcteur d'épreuves qui, dans la poussière des livres, s'use lamentablement les yeux aux fautes d'impression » (GT-18). Cet homme, en proie à une insatiable soif de savoir, est responsable de la destruction de tous les mythes vitaux et est le représentant de la vision historique et sécularisée du monde. C'est de sa faute si un peuple « commence à se comprendre historiquement et à détruire tout autour de lui le rempart du mythe, ce qui s'accompagne ordinairement d'une sécularisation radicale, d'une rupture

avec la métaphysique inconsciente qui dominait son existence antérieure et de toutes les conséquences morales qui en découlent. […] Or il est frappant de voir à quel point, depuis le réveil de l'Antiquité alexandrine et romaine au XV^e^ siècle — et après un long entracte difficile à décrire — nous nous sommes rapprochés de cet état » (GT-23). Heureusement, poursuit Nietzsche, il y a maintenant une renaissance de la tragédie en Allemagne grâce au drame musical wagnérien et le temps est venu pour l'art et la culture allemands de se débarrasser « de la tutelle de la civilisation romane » et de se mettre sans la moindre hésitation à l'école de la culture grecque.

Cette conception a été fortement influencée par Wagner, mais ne reflète pas entièrement l'orthodoxie wagnérienne. Dans ses écrits révolutionnaires des années 1840, Wagner affirmait que l'art n'était pas revenu à la vie à la Renaissance parce que l'œuvre d'art parfaite, l'œuvre d'art de l'avenir, ne doit pas renaître, mais naître *ex novo* de la grande révolution de l'humanité[24]. Plus tard, à l'époque schopenhauerienne, Wagner considérera que ce n'est pas la révolution qui fera renaître l'art dramatique mais l'inspiration religieuse. Dans son essai de 1870 consacré à Beethoven, on peut lire que, tout comme le christianisme s'était affirmé à l'époque de l'Empire romain, de même la musique se développe comme un antidote au chaos de la civilisation moderne : « Tous deux disent : "notre royaume n'est pas de ce monde". Cela signifie en fait : nous venons de l'intérieur, vous de l'extérieur ; nous sommes issus de l'essence, vous de l'apparence des choses »[25]. L'esprit de la musique a donc commencé à renaître dans les chorals de Luther, qui expriment l'esprit de la Réforme protestante, et se poursuit dans l'hymne à la joie qui clôt la neuvième symphonie de Beethoven, où est réuni ce que le goût de l'opéra italien et la mode française avaient séparé[26]. L'accomplissement de cette vision du développement du théâtre musical et de l'avenir de la culture sera la représentation officielle de *Parsifal* en 1882, dont Nietzsche avait lu le livret avec Cosima à Noël 1869[27]. Dans *La Naissance de la tragédie*, donc, mettant de côté la vision burckhardtienne de la Renaissance qu'il avait décrite à ses étudiants, le publiciste et vulgarisateur Nietzsche rejoint Wagner dans son rejet de la Renaissance latine, mais cherche à l'orienter vers une renaissance grecque et

païenne plutôt que chrétienne.

Nietzsche parviendra quelques années encore à harmoniser dans une synthèse de plus en plus précaire les différentes conceptions de la philologie, de la philosophie et de l'art qui animaient son esprit à cette étape de sa vie et à mener à bien sa tâche de professeur et d'intellectuel engagé dans le mouvement wagnérien. Dans une série de notes posthumes du printemps – été 1875, destinées à une considération inactuelle intitulée « Nous philologues », il réfléchira de nouveau au rôle de la philologie dans le monde moderne. Ces notes peuvent être lues comme un prolongement de certains thèmes du cours sur l'*Encyclopédie*, en particulier le chapitre sur la « Genèse et formation du philologue classique »[28] même si elles véhiculent une image profondément différente de la civilisation grecque. L'aspect le plus frappant de ces notes, d'un point de vue philosophique, est en effet « la mort de la culture ancienne ». Nietzsche constate que les fondements mythiques sur lesquels reposait le monde antique, grec et chrétien, sont désormais trop éloignés de la structure conceptuelle du monde moderne. La croyance aux esprits, le culte religieux, la magie naturelle, le mythe, sont des éléments fondamentaux de la culture ancienne qui ne sont cependant plus utilisables pour la culture contemporaine, et encore moins pour construire la civilisation du futur[29]. Ce constat fait perdre, inévitablement, au monde ancien tout rôle paradigmatique. Cela n'a donc plus de sens, pour Nietzsche, de parler d'une renaissance, qu'elle soit grecque, latine, artistique, culturelle, musicale ou philosophique. Bien des années plus tard, dans *Ecce homo*, il ironisera sur le fait que son premier livre a été souvent cité sous le titre *La re-naissance de la tragédie enfantée par l'esprit de la musique* parce que les lecteurs ne s'étaient intéressés qu'à ce qui concernait l'entreprise wagnérienne[30]. Dans ses notes de 1875, le désir de faire revivre la culture antique lui apparaît désormais comme une aspiration donquichottesque. C'est là que commence la fin de la phase de Bâle. Se souvenant de ce qu'il avait dit à ses élèves sur la « Découverte de l'Antiquité par les Italiens » dans son cours sur l'*Encyclopédie*, Nietzsche écrit maintenant : « La manière dont les Italiens ont vénéré l'Antiquité classique, c'est-à-dire la seule manière sérieuse, désintéressée

et généreuse dont on ait vénéré l'Antiquité jusqu'ici, est un magnifique exemple de donquichottisme : la philologie est quelque chose de ce genre, dans le meilleur des cas » (NF-1875,7[1]).

Au fond, Nietzsche en était déjà conscient au début de cette phase, lorsqu'à Noël 1869, depuis Tribschen, il envoya son discours inaugural sur Homère à Sophie Ritschl, l'épouse de son professeur de philologie, avec cette élégante lettre d'accompagnement signée « le Don Quichotte de Bâle » :

> « Très vénérée madame l'épouse du conseiller privé,
>
> Voici quelque chose pour le temps de Noël, je veux dire quelque chose qui vous amusera. C'est ma leçon d'ouverture à Bâle, sous une forme qui n'a *rien* d'officiel : à ce qu'il me semble maintenant elle a pris une allure fort risible, pour avoir été considérée trop sérieusement.
>
> Si vous voulez bien la lire et que vous y trouviez maintes choses qui vous plaisent et beaucoup qui vous déplaisent, admettez simplement, dans votre bienveillance, que justement ce qui vous déplaît est ce que j'ai laissé de côté quand j'ai prononcé publiquement mon discours.
>
> Et de la sorte, avec votre aimable permission, vous voici également incluse dans ce que je désigne, p. 4, comme « le plus beau des publics ».
>
> Je crains pourtant monsieur votre époux, mon sévère précepteur et maître, et je vous prie de lui dissimuler, autant que possible, ce discours.
>
> Don Quichotte de Bâle »[31].

---

1. Cf. NF-1869,69[8] et NF-1869,70[1]. Sur l'école de Pforta et la scolarité de Nietzsche, voir : Hans Gehrig, *Schulpforte und das deutsche Geistesleben. Lebensbilder alter Pförtner. Almae matri Portae zum 21. Mai 1943 gewidmet*, Darmstadt, Buske, 1943 ; Reiner Bohley, « Über die Landesschule zur Pforte. Materialien aus der Schulzeit Nietzsche », *Nietzsche-Studien*, 5 (1976), p. 298-320 ; Sander L. Gilman, « Pforta zur Zeit Nietzsches », *Nietzsche-Studien*, 8 (1979), p. 398-420 ; Curt Paul Janz, *Nietzsche*, I, chap. 3-5 ; Mazzino Montinari, *Nietzsche*, Paris, PUF, 2001.

2. Cf. NF-1868,70[1].

3. Friedriche Nietzsche, *De theognide Megarensi*, KGW I/3, p. 420-462 ; *id*, « Zur Geschichte der Theognideischen Spruchsammlung », *Rheinisches Museum für Philologie*, 22 (1867), p. 161-200 et dans KGW II/1, p. 1-58 ; traduction française à paraître dans EPN I.

4. Le 16 octobre 1864, au lendemain de ses vingt ans, il se rendit à Neuwied (où la Wied se jette dans le Rhin) avec son camarade Paul Deussen pour s'embarquer sur le bateau à vapeur pour Bonn. D'après une note écrite quatorze ans après, nous savons ce que Nietzsche a éprouvé ce jour-là, à la fin d'un parcours de mûrissement et d'assimilation de connaissances, qui lui avait permis de développer ses talents et ouvert de nouvelles perspectives, et au commencement d'une nouvelle phase de sa vie : « À Bonn, au confluent de la Wied et du Rhin, je fus bouleversé encore une fois par le sentiment de l'enfance » (NF-1875,11[11]).

5. Nietzsche s'en souvient encore dans l'*Antéchrist* : « Le temps est loin où, moi aussi, semblablement à tout jeune érudit, je dégustais, avec la lenteur avisée d'un philologue raffiné, l'œuvre de l'incomparable Strauss. J'avais alors vingt ans ; maintenant je suis trop sérieux pour cela. Que m'importent les contradictions de la "tradition" ? Comment peut-on seulement appeler "tradition" des légendes de saints ? Les histoires des saints sont la littérature la plus équivoque qu'il n'y ait jamais eu : leur appliquer la méthode scientifique, *alors qu'on ne dispose pas d'autres documents*, me semble d'emblée condamné – simple divertissement d'érudit… » (AC-28).

6. Lettre à Elisabeth Nietzsche, le 11 juin 1865, BVN-1865,469. Pour les événements de Pâques 1865, voir KGB I/4, p. 357, 553, 714. Sur le rapport de Nietzsche avec la théologie et Strauss, voir Johann Figl, *Dialektik der Gewalt. Nietzsches hermeneutische Religionsphilosophie mit Berücksichtigung unveröffentlicher Manuskripte*, Düsseldorf, Patmos, 1984, p. 71 *sq*.

7. Cf. NF-1867,60[1], KGW I/4, p. 515, 519.

8. Pour un récit détaillé de l'appel de Nietzsche à Bâle, voir Johannes Stroux, *Nietzsches Professur in Basel*, Jena, Frommann Verlag, 1925, p. 29-55, où on peut lire également les lettres de Friedrich Ritschl à Adolf Kiessling et à Wilhelm Vischer-Bilfinger. Voir aussi Curt Paul Janz, *Friedrich Nietzsche Biographie*, München, Hanser, 1978-1979, vol. I, chap. 8.

9. Une copie de la brochure est conservée dans la bibliothèque de Nietzsche : *Verzeichniß der Vorlesungen an der Universität Basel im Sommer-Semester 1871*. Beginn der Vorlesungen am 1. Mai. Schluß der Vorlesungen Ende September, Basel, Schultze, 1871, p. 6 (BN/vorlesungen-1871,6). Les fiches manuscrites contenant les rapports semestriels des professeurs sont conservées au *Staatsarchiv Basel-Stadt*, « Erziehungsakten X 34 ». Cf. également Curt Paul Janz, « Friedrich Nietzsches Akademische Lehrtätigkeit in Basel 1869-1879 », *Nietzsche-Studien*, 3 (1974), p. 197 et 199-203.

10. Cf. lettre à Rohde du 7 juin, BVN-1871,135, et le *Journal* de Cosima Wagner à la date du 22 mai, Paris, Gallimard, 1977, I, p. 452.

11. Voir la lettre du 27 mai à Wilhelm Vischer, BVN-1871,134.

12. Voir la notice sur les manuscrits à la page 73.

13. « Ici nous commençons le semestre d'hiver ; je donne mon cours sur Platon et, pour épargner mes yeux, je supprime l'autre, auquel s'étaient pourtant inscrits des étudiants », BVN-1873,325. Cf. le *Verzeichniß der Vorlesungen an der Universität Basel im Winter-Semester 1874/75*. Anfang der Vorlesungen am 2. November. Schluß der Vorlesungen Ende März, Basel, C. Schultze, 1874 (BN/vorlesungen-1874a).

14. Voir Francisco Arenas-Dolz, « Also sprach Nietzsche. Zur Edition der Vorlesung „Einleitung in das Studium der klassischen Philologie" (Sommersemester 1871) », in Jörn Bohr, *Kolleghefte, Kollegnachschriften und Protokolle: Probleme und Aufgaben der philosophischen Edition*, Berlin, de Gruyter, 2019, p. 107-122.

15. Cf. P-I-5,7 ; BAW 4, p. 3-8, et 616 ; ce texte est publié également comme NF 75[3] 1868-1869 dans KGW I/5, p. 192 *sq*. La liste des sujets des cours de Ritschl se trouve dans l'*Historische Vorlesungsverzeichnisse der Universität Leipzig* à l'adresse : histvv.uni-leipzig.de/dozenten/ritschl_f.html. Sur cette dérivation voir Johann Figl, *Nietzsche und die Religionen. Transkulturelle Perspektiven seines Bildungsweges*, Berlin, de Gruyter, 2007, p. 214-216 et l'important article d'Eduardo Nasser, « Nietzsche et la place de la philologie française dans l'*Encyclopédie de la philologie classique* », in P. D'Iorio, A. Avril, D. Simonin (dir.), *Nietzsche et la France*, Paris, CNRS-Éditions, 2022.

16. Sur l'encyclopédie en tant que genre académique, voir Christiane Hackel, « Philologische Fachenzyklopädien. Zu Charakter und Funktion eines wenig beachteten Genres », in C. Hackel, Sabine Seifert (dir.), *August Boeckh. Philologie, Hermeneutik und Wissenschaftspolitik*, Berlin, Berliner Wissenschafts-Verlag, 2013, p. 247-272 ; de manière plus générale : Ulrich Dierse, *Enzyklopädie. Zur Geschichte eines Philosophischen und Wissenschaftstheoretischen Begriffs*, Bonn, Bouvier, 1977.

17. Cf. Friedrich August Wolf, *Vorlesung über die Encyklopädie der Alterthumswissenschaft*, Leipzig, Lehnhold, 1831 (BN/wolf-1831) ; Gottfried Bernhardy, *Grundlinien zur Enzyklopädie der Philologie*, Halle, Anton, 1832 ; August Boeckh, *Enzyklopädie und Methodologie der philologischen Wissenschaften*, Leipzig, Teubner, 1877.

18. Ces textes se trouvent dans les manuscrits P-II-3a, P-II-3b, P-I-20 (KGW, II/3, p. 99-337) et seront publiés en traduction française dans le tome III de notre édition. Des considérations similaires sont contenues dans le cours sur la grammaire latine de l'hiver 1869-1870, chapitre 24 et 25, qui sera publié dans le tome VII de notre édition (manuscrits P-II-2, KGW II/2, p. 283-297).

19. « Mais la plus grande découverte philologique que Nietzsche ait faite ne peut être passée sous silence dans une conférence sur ses rapports avec la philologie classique, à savoir la découverte que l'ictus rythmique, en tant qu'accent, n'existait pas dans l'Antiquité, que la conception de la métrique antique qui, à partir de Bentley, a donné naissance à l'hexamètre allemand, était une fausse piste. […] C'est vraiment une découverte de Nietzsche qui fait date. Sans connaître la conférence de Nietzsche, qui n'a été publiée qu'en 1912, et sans se connaître, un savant polonais et un savant américain ont fait la même découverte », Viktor Pöschl, « Nietzsche und die klassische Philologie », in Hellmut Flashar *et al.* (dir.), *Philologie und Hermeneutik im 19. Jahrhundert*, 1979, p. 154, qui se réfère à : Maksymilijan Kawczyński, *Essai comparatif sur l'origine et l'histoire des rythmes*, Paris, Bouillon, 1889, Charles E. Bennett, « What was ictus in Latin prosody? », *The American Journal of Philology*, 19 (1898), p. 361-383 et Gerhard Schultz, « Beiträge zur Theorie der antiken Metrik », *Hermes*, 35 (1900), p. 308-325. Cf. également l'important article de Fritz Bornmann, « Nietzsches metrische Studien », *Nietzsche-Studien*, 18 (1989), p. 472-489.

20. Cf. *infra*, p. 103. Pour les développements ultérieurs voir en particulier les pages 47-49, 70-72, 245-251 du cours et la présentation de Carlotta Santini « Aux sources de la parole poétique. Les leçons de littérature grecque de F. Nietzsche », EPN XI, pages 23-40.

21. Cf. la lettre à Gersdorff pour Noël 1869 : « C'est malheureusement la faute de l'imprimeur si je ne puis t'envoyer en même temps que cette lettre un petit cadeau, ma leçon inaugurale à Bâle, que je *n'*ai fait imprimer *que pour le cercle le plus* restreint de mes amis et dont la diffusion publique est tout à fait inopportune », BVN-1869,47.

22. Cf. *infra*, p. 82-83 : « On composait dans toutes les formes de la poésie latine : et il y eut une floraison posthume complètement romaine, un réveil de l'ancien esprit italique. Par ailleurs, la langue latine était l'arme des savants et *in summa* la plus sûre promesse de renommée. Cicéron passait pour la source la plus pure : les Italiens appréciaient la personne, le correspondant charmant, le brillant du rhéteur et la clarté de sa langue philosophique. Longueil se laissa persuader par Bembo de ne lire que Cicéron cinq ans durant », passage qui dérive de Burckhardt, BN/burckhardt-1869e,197. Nous suivons ici Giuliano Campioni qui a montré en premier l'influence de Burckhardt dans ce contexte, cf. « Il Rinascimento in Wagner e nel giovane Nietzsche », *Rinascimento*, XXXVIII (1998), p. 81-121 et *id.*, *Les Lectures françaises de Nietzsche*, Paris, PUF, 2001, p. 129-145.

23. NF-1871,16[44], cahier P-II-8,152.

24. « Mais l'art réel proprement dit n'est pas encore revenu à la vie durant et depuis la Renaissance, car l'œuvre d'art achevée, la grande et unique expression d'un public libre et beau, le drame, la tragédie, n'est pas encore revenue à la vie – aussi grands que soient les tragédiens qui ont écrit des poèmes de temps à autre – précisément parce qu'elle ne doit pas renaître, mais naître nouvellement. Seule la grande révolution de l'humanité […] peut nous faire gagner cette œuvre d'art », Richard Wagner, *Die Kunst und die Revolution*, in id., *Gesammelte Schriften und Dichtungen*. Dritter Band, Leipzig, Fritzsch, 1872, p. 36-37 (BN/wagner-1872a,36et137).

25. Richard Wagner, *Die Kunst und die Revolution*, in id., *Gesammelte Schriften und Dichtungen*. Neunter Band, Leipzig, Fritzsch, 1873, p. 144 (BN/wagner-1873c,144).

26. R. Wagner, *Beethoven*, *op. cit.*, p. 146-147 (BN/wagner-1873c,146et147).

27. Cf. Cosima WAGNER, *Journal*, Paris, Gallimard, 1977, I, p. 210.

28. Voir les plans NF-1875,2[3] et 5[55] ainsi que les notes 3[19 à 36].

29. Cf. NF-1875,5[156 à 160].

30. Cf. EH-GT-1. Et dans l'essai d'autocritique qui accompagne la deuxième édition, Nietzsche regrettera d'avoir « *gâché* le grandiose *problème grec*, tel qu'il s'était ouvert à [lui], en le mêlant aux dernières affaires de la modernité » (GT-Selbstkritik-6).

31. BVN-1869,52.

NOTICE SUR LES MANUSCRITS

par Paolo D'Iorio

Cahier P-II-8

Cahier in-quarto (16 x 20,3 cm) à couverture gris-noir. Il comprend 174 pages. Les pages 2 à 149 sont consacrées aux notes pour le cours sur l'*Encyclopédie de la philologie classique et introduction à son étude* tenu par Nietzsche à Bâle au semestre d'été 1871. Les pages 151-159, 161-164 et 166 contiennent des réflexions sur « La joute chez les Grecs » ; les pages 152, 161 (haut de la page), 167, 170, 172 (en bas) et 173 contiennent des notes sur divers sujets ; à la page 160 se trouvent des remarques sur les philosophes préplatoniciens ; les pages 165-166 (en haut) présentent le plan de l'*Encyclopédie* de Karl Friedrich Hermann ; la page 169 contient une table des matières pour le cours sur l'*Encyclopédie de la philologie classique* ; aux pages 171-172 (en haut) se trouvent des notes sur Platon et aux pages 173-174 des conjectures philologiques.

Édition en fac-similé : www.nietzschesource.org/DFGA/P-II-8.

Édition critique des notes : www.nietzschesource.org/eKGWB/NF-1871,16.

Cahier P-II-8a

Cahier in-octavo (10 x 16 cm) à couverture gris-noir. Il comprend 172 pages pour la plupart non utilisées. Les pages 3 à 5 contiennent une liste de noms de célèbres philologues, de Pétrarque à Karl Lehrs. Les pages 6 à 14 complètent le paragraphe sur la philologie allemande du cours sur l'*Encyclopédie de la philologie classique* contenu dans le cahier P-II-8, pages 32 *sqq*. Sur la page 172 se trouve une adresse.

Édition en fac-similé : www.nietzschesource.org/DFGA/P-II-8a.

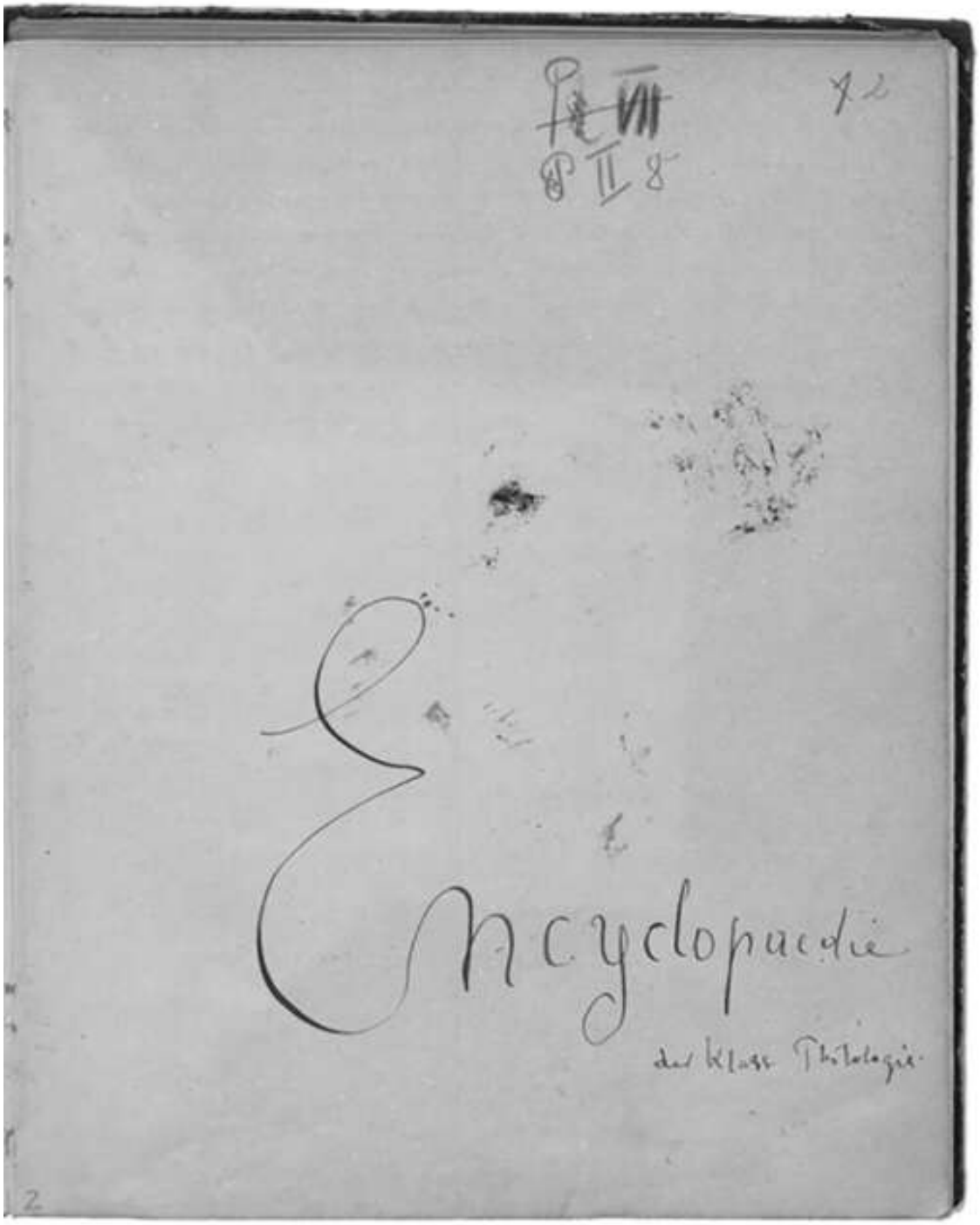
Friedrich Nietzsche

ENCYCLOPÉDIE DE LA PHILOLOGIE CLASSIQUE ET INTRODUCTION À SON ÉTUDE

Texte établi d'après les manuscrits
par Francisco Arenas-Dolz et Paolo D'Iorio

Traduction de l'allemand
par Marc de Launay

Notes par Paolo D'Iorio
et Francesco Fronterotta



Page initiale du cahier P-II-8 qui contient le cours de Nietzsche
www.nietzschesource.org/DFGA/P-II-8,2

Avant-propos

Tâche double : exposer l'ampleur de la discipline et montrer comment on y accède. Une carte pour s'orienter *non pas*, évidemment, dans le monde étroit des études *universitaires* : au contraire, ce sont les études universitaires qui ne doivent être comprises que comme « introduction à l'étude de la discipline ».

Le terme ἐγκυκλοπαιδεία [encyclopédie] ne se rencontre pas ; pas plus que μονόλογος, βιογραφία, μινεραλογία [monologue, biographie, minéralogie]. Mais on trouve depuis Aristote ἐγκύκλιος παιδεία [formation générale][1]. Ἐγκύκλιος « circuler en cercle », λειτουργίαι ἐγκύκλιοι fonctions qui sont récurrentes chez tous les citoyens, chez Démosthène, ἐγκύκλια δίκαια, droits communs à tous les citoyens et qui signifie donc « général », « commun », « ordinaire », « banal »[2]. Ἐγκύκλιος παιδεία, formation scolaire générale, commune à tout jeune grec. Athénée p. 184, p. 588. Strabon I 13, Quinctilianus I, 10, 1[3] (mauvaise graphie ἐγκυκλοπαιδεία [encyclopédie], repris par Henri Estienne, d'où provient le terme, tout comme « littérature » qu'on doit à une lecture fautive. Cicéron, *Philippiques* II 116, « *fuit in illo (scilicet Caesare) ingenium ratio memoria litteratura* » [César avait du génie, du discernement, de la mémoire, de la littérature], correctement « *litteræ, cura* » [de la culture, du labeur][4]). En fait [*litteræ*] = alphabet et enseignement de l'alphabet = γραμματική [grammaire]. Dans le passage cité, cela veut dire « pleine connaissance de l'écriture ». Nous donnons à ἐγκύκλιος bien plus de poids que n'en comporte le terme : nous n'entendons pas « connaissances préalables générales de la philologie », mais « tout l'ensemble que forment les disciplines philologiques ».

« *Classique* », désignation politique transposée à d'autres relations ; par exemple *Academica* livre II chapitre 23 : *qui (Cleanthes et Chrysippus) mihi, cum illo (Democrito) collati, quintae classis videntur* [Cléanthe et Chrysippe me paraissent de cinquième classe comparés à Démocrite]. Mais *classicus* au sens de première classe remonte à Caton. Gellius 6, 13 : *classicos appellatos esse a Catone non omnes, qui in classibus erant sed primæ tantum classis homines* [Caton n'appela pas classiques tous ceux qui étaient dans les classes, mais seulement les hommes de la première classe] — Gellius 19, 8 *classicus assiduusque aliquis scriptor, non proletarius* [un écrivain classique et influent, non pas quelqu'un qui fait partie de la plèbe]. *Classici testes* chez Festus, les témoins fiables lors de la rédaction des testaments[5]. Depuis la Renaissance, on a appelé *classiques* les écrivains romains de Cicéron à Auguste, et pour la première fois en un sens plus large tous les écrivains grecs et romains. « Antiquité classique » qui prend la première place dans la série des antiquités. Il y a là un jugement esthétique.

Lehrs *De vocabulis* φιλόλογος γραμματικός κριτικός [Sur les mots philologue, grammairien, critique], en annexe de *Herodiani Scripta tria emendatiora*, Königsberg, 1848, précédemment publié en 1838 dans le programme du *Friedrichscollegium*. August Gräfenhan, *Histoire de la philologie classique dans l'Antiquité*, Bonn 1843-1850. Christian August Lobeck, *Phrynichi Eclogae nominum et verborum Atticorum*, p. 392[6].

Φιλόλογος, loquace, par exemple chez Athénée p. 149, en particulier, qualité des Athéniens. Chez Platon, Socrate se dit philologue, c'est-à-dire aimant les entretiens oraux. De même que le terme λόγοι, « entretiens », s'est transformé jusqu'à signifier « exposés », φιλόλογος [philologue] a signifié celui qui aime les λόγοι [exposés] philosophiques. Chez Aristote, *Rhétorique* 2, 23, le sens s'étend jusqu'à « esprit appliqué ». Selon le modèle aristotélicien, les philosophes ont désormais besoin d'une grande masse de matériaux empiriques ; dans cette mesure, ils étaient φιλόλογοι [philologues]. Sinon, la séparation est maintenue : φιλόλογος [philologue], celui qui puise dans les livres ; φιλόσοφος [philosophe] celui qui puise en lui-même. Dans Phrynichos = ὁ σπουδάζων περὶ παιδείαν [celui qui s'occupe de la formation], contraire : ὁ ἀπαίδευτος [ignorant]. Donc,

aspiration générale au savoir. C'est ce dont ont surtout besoin les grammairiens pour l'explication objective de leurs textes : en raison de leur érudition étendue, on les appelle φιλόλογοι [philologues]. Suétone, *De viris illustribus, De grammaticis et rhetoribus*, 10. *Eratosthenes, qui primus hoc cognomen sibi vindicavit* [Eratosthène qui revendiqua le premier ce surnom] et ce en raison d'une *multiplex variaque doctrina* [doctrine vaste et diverse][7].

Sénèque, lettre 108, *quæ philosophia fuit, facta philologia est* [ce qui fut philosophie est devenu philologie], simple savoir sans effet sur l'action morale. Dans le même texte : *cum Ciceronis libros de republica prehendit hinc philologus aliquis, hinc grammaticus, hinc philosophiae deditus, alius alio curam suam mittit. Philosophus admiratur, contra iustitiam dici tam multa potuisse. Cum ad hanc eandem lectionem philologus accessit, hoc subnotat duos Romanos reges fuisse, quorum alter patrem non habet, alter matrem. […] Eosdem libros cum grammaticus explicuit, primum reapse dici a Cicerone […] in commentarium refert* [lorsqu'un philologue, un grammairien et un philosophe prennent tous trois la *République* de Cicéron, chacun porte son attention sur un point différent. Le philosophe s'étonne qu'on ait pu avancer tant d'arguments contre la justice ; lorsque le philologue accède au même texte, il observe qu'il y a eu deux rois de Rome dont l'un n'a point de père, et l'autre point de mère. […] Lorsque le grammairien ouvre à son tour les mêmes livres, il remarque dans son commentaire que Cicéron a dit *reapse*][8]. Martianus Capella a désigné les sept arts libéraux comme *philologia*. 7 arts (chez Varron déjà) = *trivium* : grammaire, rhétorique, dialectique ; *quadrivium* : arithmétique, géométrie, astronomie, musique[9]. Dans l'Antiquité, la *philologia* n'est pas du tout une discipline à part entière, mais seulement un désir général de n'importe quel savoir ; une qualité. Au Moyen Âge, le terme disparaît ; on préfère s'appeler *scolasticus* ou *scolasticissimus*. Voilà pour le terme même. Où se situe dans l'Antiquité ce que nous comprenons par philologie ?

Conclusion de l'avant-propos

Il faut distinguer dans la formation du Grec noble trois étapes : grammaire, musique et gymnastique. Dans ce cas γραμματική [grammaire] signifie la même

chose que γραμματιστική [grammatistique], l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. Être un grammatiste n'était pas très honorable. Γραμματικός [grammairien] est bien davantage, c'est-à-dire quelqu'un qui est instruit dans la grammaire et qui est en mesure d'étudier le langage. Les *philosophes* et les *sophistes* sont les premiers à réfléchir sur le langage, la synonymie, l'étymologie, la rhétorique. Platon tient le langage pour une empreinte des choses. À l'époque d'Aristote, on distingue γραμματικὴ ἀτελεστέρα [grammaire moins accomplie] et τελεστέρα [plus accomplie], cette dernière requérant un κρίνειν [jugement] philosophique, impliquant donc la κριτική [critique] : jusqu'à ce que l'école de Cratès à Pergame ait séparé la critique de la grammaire[10].

Les grammatistes enseignaient aussi la métrique juste après l'apprentissage de la lecture. Donc incitation pratique à la lecture rythmique et à la scansion. Le professeur de musique enseignait la cithare et faisait apprendre les chants méliques. Dans *Les Nuées* d'Aristophane, on trouve la représentation d'un premier enseignement de métrique. Damon, professeur de musique réputé. Surtout Hippias d'Elis ; Démocrite aussi (est-ce que les livres sont authentiques ?) περὶ ῥυθμῶν καὶ ἁρμονίας, περὶ ποιήσεως, περὶ ἀοιδῆς [Sur les rythmes et l'harmonie, Sur la poésie, Sur le chant][11].

Découverte de l'Antiquité par les Italiens

Compréhension de l'Antiquité, pénétration pleine d'amour

Le désir de comprendre une existence classique. Partir de sa supériorité artistique : comment devait être le peuple pour produire de tels génies ?

La compréhension historique n'est rien d'autre que l'appréhension de certains faits à partir de présupposés philosophiques. L'élévation des présupposés détermine la valeur de la compréhension historique. Car un fait est quelque chose d'infini, que l'on ne peut jamais reproduire dans son intégralité. Il n'existe que des degrés de compréhension historique.

On aborde l'histoire et l'on y trouve une collection d'exemples pour ses connaissances. Plus on pense par soi-même et plus on saura s'y connaître dans le passé.

Le présupposé philosophique de la philologie classique est le caractère

classique de l’Antiquité. Nous voulons appréhender la manifestation la plus élevée et croître avec elle. Vivre dans l’Antiquité : telle est notre tâche.

Des talents très divers sont une condition préalable : chacun veut connaître quelque chose et se cherche un domaine qui lui convienne.

Profession d’enseignant. Pourquoi cherchons-nous à familiariser les jeunes avec l’Antiquité ?

Je suis opposé à la mise en marche d’une volonté égoïste de connaître. Ce qui est surtout nécessaire est la joie pour ce qui existe et la tâche du professeur est de la conforter plus avant.

1) Difficulté de la contemplation esthétique : la plupart sont fermés à l’Antiquité.

2) Elle présuppose un instinct extrêmement vif pour la beauté.

On doit tout laisser *faire* à l’élève, afin qu’il comprenne le contraste, par exemple, entre une conversation et un dialogue schillérien, entre une ébauche d’État et un État de l’Antiquité. Parler grec et latin, et laisser tomber toute théorie du langage.

Quelle tâche difficile que de préparer quelqu’un à jouir de l’Antiquité ! C’est-à-dire à en jouir de manière sentimentale[12].

Écrire et parler grec et latin. Rester très loin de la belle littérature et de la littérature scientifique. En revanche, le rendre familier aux poètes modernes, en faire tout à fait un homme moderne, et lui montrer le présent de manière très claire. — Après il devra écrire des poèmes, dessiner, jouer de la musique. Il ne doit rien apprendre qui ne serve tout de suite. Tout pour le ποιεῖν [faire]. Il ne comprend rien à l’Antiquité. Il n’entend rien non plus à la philosophie.

L’éducation à la formation classique

Dans la mesure où le philologue veut se préparer à être *enseignant*, il ne doit pas être principalement un philologue de la langue. Cela concerne ses instincts scientifiques qui n’ont rien à voir avec sa vocation pédagogique.

Le rapport des *érudits* aux grands poètes a quelque chose de *ridicule.*

Géographie.

Politique. Histoire. Mythologie.
Antiquités.
Langage.
Métrique.
Art.
Rhétorique.
Histoire de la littérature.
Épigraphie. (Numismatique).
Critique (paléographie).
Herméneutique.

[*Dans le tableau suivant, les chiffres de la première colonne correspondent au nombre d'heures de cours consacrées à chaque sujet, en accord avec la répartition du tableau suivant ; la deuxième colonne, en revanche, numérote progressivement les sujets traités*.]

7	1	Histoire de la philologie
6	2	Le métier d'enseignant et l'avenir de la philologie en plus de son étude
7	3	Philologie de la langue (Connaissances nécessaires de la langue — et ensuite science de la langue)
6	4	Critique et herméneutique
7	5	Littérature. Métrique. Rhétorique.
6	6	Art.
6	7	Antiquités et histoire.
6	8	Mythologie

[*Nietzsche multiplie les 18 semaines par trois heures par semaine et obtient 54 heures de cours au total. Il prévoit ensuite de diviser les 54 heures en 8 sujets de 6 heures chacun*.]

	18	
	3	
8	54	6

[*Le tableau suivant répartit le sujet selon les heures d'enseignement hebdomadaires*[13].]

Semaine	1	Histoire de la philologie	1	2	3
	2		1	2	3
	3	Étude de la philologie	1	2	3
	4		1	2	3
	5	Philologie de la langue	1	2	3
	6		1	2	3
	7	Critique et herméneutique	1	2	3
	8		1	2	3
	9	Littérature métrique rhétorique	1	2	3
	10		1	2	3
	11		1	2	3
	12	Art	1	2	3
	13		1	2	3
	14	Histoire antique	1	2	3
	15		1	2	3
	16	Mythologie.	1	2	3
	17		1	2	3
	18				

Heeren, *Histoire de l'étude de la littérature classique depuis la renaissance des sciences*, Göttingen, 1797, 1801 (*Écrits historiques* vol. 4.5.) Riche matériau.

Laurentio Mehus, *Vita Ambrosii Traversarii* Florence, 1759.

Sérieux et non partisan Georg Voigt, *La Revitalisation de l'Antiquité classique*, Berlin, 1859.

J. Burckhardt, *La Civilisation de la Renaissance* Bâle 1860, maintenant 2e

édition de 1869[14].

Dans l'ensemble, l'histoire de la philologie est encore un domaine riche : les personnalités sont encore peu déterminées, malgré les nombreuses œuvres sur Scaliger et sur Ménage, etc.

§ 1[15]

La Renaissance est le tournant du Moyen Âge ; cette période marque la rupture de l'*unité* intellectuelle de l'Occident (sous l'influence de l'Église). Elle est tout d'abord réforme dans la mesure où l'on cherche à atteindre de nouveau un niveau culturel antérieur : on peut la comparer à une fuite idyllique vers le passé, à ceci près que cela s'est déroulé de manière peu idyllique. L'esprit du peuple italien avait défait de la manière la plus profitable toutes les formes médiévales : on aspirait désormais à une nouvelle base et on la trouva dans l'Antiquité. D'où sa réception enthousiaste. Mais la séparation principale dans le domaine intellectuel médiéval, celle entre prêtres et laïcs, fut immédiatement transférée à cette nouvelle culture ; elle surgit impopulaire et suscita une rupture dont nous souffrons tous : à partir de ce moment-là, il y eut en Europe des gens cultivés et des gens non cultivés[16].

Cet esprit fut éveillé par la richesse et l'appétit commercial, par une vaste vision du monde : l'incertitude de la situation politique, les princes violents, les luttes partisanes ont développé un talent sûr de lui. Tout était orienté en fonction de la puissance et des capacités personnelles. L'individu est formé à travers une activité multiple. Cette liberté de la personne supprime la distinction des conditions. La culture est le but commun de tous ces individus. L'Église pure et pauvre en grands esprits ; la hiérarchie méprisée parce que sécularisée. Propagation du paganisme. À Florence, au sein de l'Académie platonicienne, on trouve un système d'incroyance. C'est Marsile Ficin qui surtout répand cette attitude païenne : son meilleur élève, Ange Politien (1454-1494), est le premier philologue de renom[17].

Le premier qui reproduit consciemment l'Antiquité est François Pétrarque (1304-1374). Familier de Cicéron et Virgile comme personne, admirateur de la forme, adversaire de la scolastique, annonciateur de l'humanisme. Sa renommée

nationale en tant que poète est moindre. Il découvrit des lettres de Cicéron en 1345, il est douteux qu'il ait également retrouvé le *De gloria*. Il passa à son époque pour le représentant de l'Antiquité, l'imitateur de tous les genres latins et des correspondances latines. — De même Boccace qui fut célèbre pendant deux siècles en Europe pour ses compilations avant qu'on sache quoi que ce soit de son *Décaméron*. Johannes Ravenna, seconde moitié du XIVe siècle ; professeur de grammaire et de rhétorique à Florence. Ami de Pétrarque.

Il était tout à fait naturel que les Italiens, tirés de la barbarie, s'approprient leur passé et sa gloire : et sous bien des aspects, il apparut qu'un élément authentiquement italien était resté intact, doté désormais de nouvelles racines[18]. On s'est même demandé si en Italie le catholicisme n'avait pas pénétré si profondément dans le peuple qu'après avoir adopté la forme de ces tout premiers sentiments religieux de l'Antiquité italienne ; et maintenant encore nous pouvons reconnaître de la mythologie romaine dans maints aspects. Les religions ne meurent pas, elles ne font que se transfigurer.

Le signe le plus immédiat que l'époque antique s'éveille à nouveau est la sentimentalité pour les ruines, surtout celles de Rome : dans les exhumations, on satisfait la nostalgie[19]. À la tête des chercheurs actifs à Rome, on trouve Pomponius Laetus († 1498), son disciple Sabellicus[20]. Sous Alexandre VI, on a pris connaissance de ce qu'on a appelé les grotesques, c'est-à-dire les décorations antiques des murs et des voûtes, et on a découvert l'Apollon du Belvédère ; sous Jules II, le Laocoon, la Vénus du Vatican, le Torse du Belvédère, la Cléopâtre, etc[21]. On a collectionné les pierres précieuses et les monnaies. Cyriaque d'Ancône (1391-1450) ramena de ses voyages en Italie, en Grèce et en Orient, des antiquités, des dessins et des descriptions[22]. Niccolò Niccoli décora des pièces et des tables de vases antiques[23]. Les monnaies et bustes, collection d'inscriptions du Pogge, comme base de toutes les suivantes. Les œuvres découvertes servaient à décorer les villas et les palais : on restaurait sans se préoccuper de ce qui était juste[24]. — Parmi les écrits, n'étaient jusqu'alors connus que les poètes, historiens et rhéteurs latins les plus courants, ainsi que quelques textes d'Aristote et de Plutarque. La première traduction latine de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* est due à Boccace. Avec le XVe siècle

commencent les grandes découvertes, les grandes bibliothèques et de très nombreuses traductions[25].

Le découvreur le plus célèbre : Le Pogge (1380-1459). Surtout à l'occasion du Concile de Constance (1417) au cloître de Saint-Gall et dans les environs ; en partie aussi à Cologne, dans les bibliothèques des Franciscains. On lui doit : Amien Marcellin, l'*Aratea*, sept discours de Cicéron, Columelle, Celse, Frontin, une partie de Lucrèce, de Pétrone, douze comédies de Plaute, Quintilien, etc. *Programme zurichois* d'Orelli, 1835[26]. L'imprimerie contribua très vite à la diffusion : résistance au début ; on s'offusquait d'un livre imprimé[27]. Les premiers imprimeurs à Rome à partir de 1465. Des érudits étaient aux côtés des typographes. À la tête des critiques, à qui l'on doit des éditions princeps, Jean André Alésien (évêque d'Alésia), Antonius Campanus, Bonus Accursius, Omnibonus Leonicenus. La pratique spécialisée des manuscrits a fait surgir une critique inventive et hardie ainsi qu'une tendance à l'interpolation (par ex. chez les élégiaques). Imprimeurs célèbres Alde Manuce 1449-1597 (Venise), les Giunti 1497-1625 (Florence). Mauvais manuscrits (à cause de la saleté) choisis comme bases. Parfois un Tite-Live complet.

Il fut si difficile de prendre ses distances à l'égard de la scolastique et de parvenir à une intuition vivante de la beauté : tout pleins du désir d'en jouir, on a cherché, quand elle avait subi quelques dommages, à la remplacer par les moyens les plus simples. Critique esthétique au lieu d'une critique méthodique véritable. Image trompeuse d'une beauté intacte.

La *position des humanistes* : dans les universités italiennes (apparues aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles), ils avaient la chaire de rhétorique (en outre, trois autres chaires principales : droit canon, droit public et médecine : par la suite, un professeur de philosophie et un astronome)[28].

D'autres instituts annexes se formèrent en dehors des universités. Au début du XV^e^ siècle à Florence, il existait à côté de l'université une seconde, presque complète, chez les Augustins de San Spirito et une association similaire chez les camaldules des Angeli : des individus sans statut officiel se firent enseignants. Rapports personnels entre enseignants et élèves, dispute, usage constant du latin (et du grec), changement continuel des professeurs, rareté des livres[29].

Jamais l'enthousiasme pour la culture antique ne fut plus élevé : on laissa même les filles des maisons distinguées prendre part à ce bien profane supérieur. Dans les cours princières, chez les papes, surgirent les plus profondes relations avec cet héritage : il y eut une parenté entre les détenteurs du pouvoir et le philologue qui devait tout à ses propres talents. Les princes cherchèrent avant tout à se placer aussi à la pointe de la culture de l'époque. Les plus célèbres sont les Médicis, Léon X parmi les papes, et Alphonse le Grand, roi de Naples[30].

Même pour les relations diplomatiques, on chercha dans la rhétorique et l'écriture latines des hommes de talent et on les mit en concurrence : les secrétaires de la curie constituaient une série de stylistes célèbres ; parmi eux, Coluccio Salutati, le Pogge, le cicéronien Bembo et Jacopo Sadoletus[31]. Les stylistes doués avaient également un terrain d'exercice dans l'exposition de l'histoire contemporaine. On composait dans toutes les formes de la poésie latine : et il y eut une une floraison posthume complètement romaine, un réveil de l'ancien esprit italique[32]. Par ailleurs, la langue latine était l'arme des savants et *in summa* la plus sûre promesse de renommée.

Cicéron passait pour la source la plus pure : les Italiens appréciaient la personne, le correspondant charmant, le brillant du rhéteur et la clarté de sa langue philosophique. Longueil se laissa persuader par Bembo de ne lire que Cicéron cinq ans durant[33]. Pour apprécier la valeur de son style, il faut prendre en compte le désert de ses voisins et du latin éclectique où s'entassent sèchement mots et phrases. Les principaux cicéroniens : Petrus Bembo, Jac. Sadoletus, Longueil, Nizzoli. Finalement, le latin devint pour eux l'unique instrument classique d'expression, bien plus que leur langue maternelle.

Défense très intelligente de l'individuel chez Ange Politien : le visage d'un taureau ou d'un lion lui semblait plus beau que celui d'un singe : la *ressemblance* bâclée avec l'*homme* produisait selon lui cette repoussante impression. On devait pouvoir nager sans bouée de liège ; celui qui met sans cesse ses pas dans les traces des prédécesseurs est le plus contrarié dans sa marche. Cortesius le cicéronien répond : la ressemblance n'est pas entre le singe et l'homme, mais entre le père et le fils. Cicéron était un écrivain à plusieurs facettes que les grands auteurs romains avaient déjà imité — Tite-Live avait

imité sa profusion ; Quintilien, ses éclairages nets et ses pointes ; Lactance, son harmonie sonore ; Curtius, sa souplesse ; Columelle, son élégance, etc. Les étrangers aussi ont besoin d'un guide pour traverser des régions inconnues ; les enfants suivent les traces de leur nourrice. En revanche, ceux qui rendent confuses les langues livreraient pêle-mêle toutes sortes d'aliments que l'estomac ne saurait digérer ; on dirait une maison juive où s'accumuleraient toutes sortes d'objets. Politien dit de lui comme éclectique que sa manière d'écrire serait comme une chauve-souris qui n'est ni oiseau ni souris et qui néanmoins voudrait se faire admettre et comme oiseau et comme rongeur[34].

Célèbre écrit d'Érasme contre le « cicéronisme », *de optimo genere dicendi*, Bâle, 1528, qui fustige le lissé pauvre en idées. Énorme tumulte : croyant à tort que Cicéron serait attaqué, César Scaliger dirige deux épigrammes contre Érasme, ce que lui-même et son fils aîné regrettèrent.

Le *grec* commence à être connu. Pétrarque déjà en a ressenti la valeur et était heureux de posséder un Homère et un Platon en grec. Boccace avait déjà suivi un enseignement indigent de grec. Puis, des Italiens allèrent en Grèce, Guarino et François Philelphe pour apprendre le grec et rapporter des manuscrits. Des savants byzantins vinrent en Italie dès la fin du XIV^e^ siècle jouissant d'une immense aura. Manuel Chrysoloras, Théodore Gaza, Georges de Trébizonde. Ils surent jeter les bases d'une discipline consacrée à la grammaire, qui eut en retour une influence sur la grammaire latine. Influence notable des ecclésiastiques grecs au concile de Ferrare en 1438 ; et après la conquête de Constantinople en 1453, les savants grecs fuirent vers l'Italie.

La première influence de l'étude du grec est la contestation de l'aristotélisme scolastique par la doctrine platonicienne et néoplatonicienne. Gémiste Pléthon (nouvelle religion universelle), Bessarion et le traducteur de Platon et de Plotin, Marsile Ficin, sont les platoniciens les plus importants. Fêtes dans les jardins, dans celui des Médicis (Florence). Buste de Platon couronné le jour de son anniversaire (fête universitaire annuelle jusqu'à Plotin), avec des ailes de papillons (symboles de l'immortalité) ; à la tête de l'Académie : Marsile Ficin. On lisait les plus beaux passages du *Phédon*, on chantait des hymnes à la louange de Platon[35]. Même la doctrine aristotélicienne fut exposée désormais de

manière plus pure en recourant au texte original, surtout en Italie du nord, à Padoue spécialement, en suivant le commentaire d'Alexandre d'Aphrodise, en s'opposant à Averroès. Lutte des averroïstes et des tenants de l'Alexandrisme. | Le premier parmi les Italiens qui ait pu rivaliser avec l'esprit national grec est Ange Politien 1454-1494 (Mähly, Teubner, 1864)[36] : son œuvre principale, *Miscellanea*, le montre. Bien des choses qui en proviennent sont depuis longtemps devenues bien commun de la discipline. Il obéissait tout d'abord à ce principe juste que l'ancienneté et non la quantité des manuscrits était ce qui importait, et qu'il ne fallait rien négliger des anciens manuscrits. Il est le véritable fondateur de la critique diplomatique où il a aussi commencé à représenter la manière *morale* (allégorique) d'interpréter[37]. Recherche générale d'aides documentaires dans les manuscrits, les inscriptions, les monuments par Piero Vettori (Petrus Victorius, 1499-1585, compare les manuscrits de Cicéron, Eschyle, Aristote, les corrige de manière sobre, par ex. les lettres de Cicéron) ; Fulvio Orsini (Ursinus) 1529-1600, collectionneur multiple ; Charles Sigonius 1523-1584, historien plus fondamental (*Carl Sigonius* de Krebs (Francfort, 1840)[38] Tite-Live, Cicéron). Rome resta en fait un centre en raison de l'abondance des documents et de la puissance de la tradition (Ranke, les papes romains, I, p. 482 *sq.*[39]). La tradition épigraphique moins sûre en raison des faux fabriqués par l'architecte Pirro Ligorio (†1583) ; innombrables dommages.

Entre-temps, un grand contrecoup s'était produit : avec la Contre-Réforme et l'Inquisition, la culture profane fut mise en lisière et réprimée. Tout esprit libéral disparut lorsque les Jésuites s'emparèrent de l'enseignement. Mais son discrédit s'amorce auparavant déjà, au début du XVI^e^ siècle. Son orgueil malveillant et sa honteuse transformation de la vie, son incroyance surtout : ces reproches circulaient déjà plus tôt, mais sans avoir d'effet parce que les gens visés étaient les seuls représentants à être en possession de l'Antiquité. Désormais, les classiques imprimés prenant le dessus, ainsi que les manuels, on s'émancipe. Les reproches étaient fondés : on cherchait à se détruire à travers les plus folles insultes sans le moindre sentiment de solidarité corporative[40]. Le cours de la vie des humanistes se caractérise par toutes sortes de plaisirs et de bigarrures (en tant que savants, secrétaires, précepteurs des princes, professeurs, déclenchent

des inimitiés mortelles, ils connaissent l'abondance et la misère) de telle manière que seules les natures les plus fortes le supportent. Ils étaient apatrides[41].

§ 2. La philologie française

Dans l'ensemble, l'orientation des études classiques jusqu'ici était exclusivement le *plaisir* : manie de venir en soutien des textes, etc. Désormais, c'est dans une mesure plus importante l'aspect *cognitif* qui est mis en avant ; la vérité par opposition à la beauté[42]. Il y eut des Français qui devinrent tout à fait utilisables par les Italiens et qui en firent partie, par exemple Marc Antoine *Muret*, fin styliste, critique et exégète, qui reste superficiel 1526-1585[43]. Muret, esprit faible, en quête d'argent et d'honneurs, bigot sur ses vieux jours. La France eut son premier représentant significatif de la philologie en la personne de Guillaume *Budé* 1467-1540[44]. Budé : *de philologia*, *de asse*, *de studio literarum recte*. Les études avaient un lieu assuré à la cour du roi François I^er^, amoureux des arts. Puis de grands typographes *Dolet*, Adrien *Turnèbe* (1512-1565 Turnèbe : Eschyle, Sophocle, Théophraste), *Morel* et les *Estienne* (Henri et Robert)[45] (surtout *Henri Estienne* 1528-1598). Estienne : Platon, poètes grecs, collection d'historiens. Fils de Robert Estienne (Denys d'Halicarnasse, Dion Cassius). En tant qu'éditeur érudit et imprimeur a établi la *vulgata* [édition de référence] de maints auteurs qui vaut encore jusqu'à nos jours, avec de nombreux nouveaux outils et ses propres remarques stimulantes. Son dictionnaire grec est une base étonnamment valable d'une connaissance avancée de la langue[46]. — Pour la critique, profonde participation du juriste Cujas (1522-1590), Hotman (commentaire des *Discours* de Cicéron), Pithou ; ils effacèrent l'interprétation médiévale et revinrent aux sources véritables du droit romain ; leurs travaux juridiques imposaient une stricte définition des concepts et une méthode rigoureuse. La conception d'ensemble de l'Antiquité passée au crible de la sobriété grâce au traitement rigoureux des moindres détails[47]. Denis *Lambin* 1520-1572 (Lambin : Horace, Cicéron, Lucrèce, Plaute, Cornélius Népos) et d'Aurat interprètes pertinents, néanmoins il leur manquait la fraîcheur d'une vivacité animée qui caractérise le grand *Joseph Justus Scaliger*[48] (Bernays, 1858 Berlin) : le plus génial philologue de tous les temps. Une

personnalité cohérente, suscitant haine et amour à travers toutes les époques[49]. Fils de Julius César Scaliger (descendant des della Scala, princes de Vérone) qui s'était installé dans le sud de la France. Joseph Justus est né le 5 août 1540[50]. Jeune homme de 20 ans, il publie ses *Conjectanea in Varonem* ; pendant sa fuite face à la guerre civile en France, il édite une compilation de Virgile puis les *lectiones Ausonianae*, ensuite un complément à la grammaire de Festus (le modèle inégalé de critique divinatoire) — toutes ces performances font date pour les auteurs concernés, et ce, jusqu'à nos jours. Pour l'époque, la méthode était nouvelle : on l'imitait bien qu'on ne puisse pas voler après l'*aquila in nubibus* [l'aigle dans les nuages][51]. Haine immense des Italiens contre le jeune Français[52]. Néanmoins, le cardinal Baronius lui offrit de séjourner à la cour de Rome : s'il ne lui restait que du pain, il serait heureux de le partager avec lui[53]. Mais son sentiment très sensible de la vérité, qui a orienté toute sa vie, fit qu'il ne supporta pas la proximité de la cour. S'y mêlait la fierté qu'il ressentait pour ses ancêtres dont il déduisait certains devoirs moraux ; c'est contre cette fierté que ses ennemis cherchèrent à mettre en cause son ascendance[54]. Par la suite, la princesse de Condé et Henri IV lui confièrent l'éducation de leur fils : il déclina et se déroba à leur mécontentement en se faisant nommer à Leyde ; il s'y consacra à l'histoire et à la chronologie dans le plus grand style au point que c'est seulement tout récemment que son œuvre circule dans les échanges scientifiques[55]. Préparée par des études astronomiques et chronologiques, *de emendatione temporum* — puis l'œuvre principale, *thesaurus temporum*, suivie de la *Chronique d'Eusèbe*[56]. Il est mort avec un esprit clair dont la force n'était en rien amoindrie, même aux derniers instants. Il est mort dans les bras de son disciple préféré Daniel Heinsius, le 21 janvier 1609[57]. Il fait partie des hommes les plus méconnus : même sans être professeur, il domine ses collègues par ses orientations grandioses, trop vastes pour une école. Son savoir est gigantesque comme sa mémoire — *uno morbo laboramus, penuria librorum* [Nous souffrons d'une seule maladie, la pénurie de livres] ; présentation originale géniale. Même les travaux mineurs sont transfigurés : 24 entrées dans la « Collection d'inscriptions » de Gruter en dix mois. On observe dans tout ce qu'il fait son jugement aigu, acéré même. Il avait la réputation d'être un homme vaniteux et

exubérant, il fut attaqué de la manière la plus infâme par les jésuites (Scioppius — *canis grammaticus* [chien grammairien] — en premier)[58]. Scaliger : Ausone, Catulle, Tibulle, Properce, anthologie de Manilius, Festus, Varron, Eusèbe.

Outre Scaliger, on trouve Isaac Casaubon 1559-1614. Casaubon : Diogène Laërce, Strabon, Théophraste, Suétone, Perse. Il dépasse Scaliger dans le détail érudit : en cela, ce dernier voulait être uniquement disciple de Casaubon. Il dit de lui qu'il avait trop d'esprit et de savoir pour faire un bon commentaire[59]. Casaubon a surtout eu en vue l'aspect moral et antiquaire. Le troisième est Claude Saumaise (1588-1653) ; historien polyvalent sans projet arrêté, sans vision profonde. Mémoire incommensurable, il écrit beaucoup sans livres : sans relire chaque fois ce qu'il a écrit. Peu clair dans ses exposés, se répète, indifférent à la forme. Arrogance permanente : on disait de lui *non homini sed scientiae deest, quod nescivit Salmasius* [ce que Salmasius ne savait pas n'est pas le défaut d'un homme, mais de la science]. Casaubon et Saumaise, sans biographie sérieuse[60].

Les luttes huguenotes ont perturbé le cours de ces études. Les *Jésuites* les reprirent en les faisant leurs pour là aussi se montrer à la hauteur de leurs adversaires : ils les laissèrent tomber lorsqu'elles ne leur servirent plus d'armes. Grands esprits qu'il faut aussi nommer, par exemple Denis Pétau 1583-1652, François Guyet 1575-1655, Ménage, grand collectionneur, 1613-1692, Du Cange 1610-1688, Henri Valois 1603-1676. La philologie perdit sans cesse du terrain. Éditions de prestige de classiques châtrés *in usum Delphini* (1672) ; on est retombé dans une perspective dilettante d'amateur[61].

§ 3. Philologie hollandaise

Lucian Müller, *Histoire de la philologie classique aux Pays-Bas*, Leipzig, 1869[62].

Depuis la seconde moitié du XIV^e^ siècle le sens de l'Antiquité s'est peu à peu développé aux Pays-Bas. Les humanistes hollandais acquirent leur formation en Italie, en France et en Allemagne, et depuis 1430 à l'université belge de Louvain[63]. Le plus grand esprit philologique, mais isolé jusqu'à l'époque de l'université de Leyde, est Desiderius *Érasme* 1467-1536 : réputation

incomparable, le premier véritable styliste parmi les non-Italiens. Il vénérait l'humanisme en en faisant presque un but absolu ; il contribua à la puissante influence qu'il exerça au début de la Réforme. Il réduisit à néant le latin monacal et ouvrit la voie au cicéronisme. En tant que savant, il est très cosmopolite et appartient à l'Allemagne, à la France et à l'Angleterre presque plus qu'à sa propre patrie. Il *n'est pas* le précurseur des aspirations philologiques qui se développèrent cinquante ans après lui[64].

La première génération des savants hollandais partage une caractéristique avec la philologie française : Cruquius (édition d'Horace), Torrentius, Poelmann, Hadr. Junius, Wilhelm et Theodor Canter : ils agirent de concert sans plan établi, chacun selon son humeur. Ils eurent pour point de départ la volonté de remédier aux falsifications italiennes : à cause d'un appareil critique insuffisant et du goût pour les anthologies[65]. — La fondation de l'université de *Leyde* en 1575 est importante. Pour 150 ans, la Hollande devint le centre des études classiques. En raison de la réaction ecclésiastique depuis le concile de Trente, tous les Romans avaient été bannis de la science rigoureuse et de l'héritage de l'Antiquité. La culture française avait reçu une tout autre impulsion à cause de la nouvelle période classique en littérature et à cause de Louis XIV. La guerre de Trente ans fut un naufrage pour l'Allemagne. Mais l'Angleterre, depuis son rejet du joug espagnol, était à son apogée[66].

Universités célèbres : Utrecht et Leyde : une foule d'étudiants étrangers (il y avait environ 1200 étudiants)[67]. Invitations prestigieuses : les professeurs étrangers avaient dans l'ensemble accepté la marque hollandaise et pouvaient donc également être dénombrés comme appartenant à la philologie hollandaise[68].

Juste *Lipse*, de renommée européenne 1547-1606. Pour l'essentiel du latin : il disait même *graecas litteras homini erudito decoras esse, necessarias non item* [la culture grecque embellit le savant, mais elle n'est pas nécessaire]. En revanche, son domaine était l'Antiquité romaine et la critique de textes d'auteurs romains. Unité chez lui d'une géniale divination et de modération. Velleius. Valère Maxime, philos. et œuvres poét. de Sénèque, surtout Tacite : excellent commentaire. Sa nature l'attirait vers la prose. Son style : tout d'abord

cicéronien modéré, puis merveilleux style mixte, archaïsme : il cherche une forme appropriée pour le sérieux des travaux philologiques, car la fluidité cicéronienne n'y suffit pas. On apprenait d'Apulée, de Tertullien, d'Arnobe, de Plaute aussi et de Varron ; en outre, le laconisme d'un Salluste et d'un Tacite. « Style lipsien »[69].

Son successeur : Scaliger. Son successeur sur la chaire d'histoire est Paul Merula, décrié à cause de ses falsifications d'Ennius.

Au même moment, Daniel *Heinsius*, nature enthousiaste. Ses performances philologiques sont inégales : son principal mérite est d'avoir éveillé chez son fils Nicolas l'amour de l'étude du latin[70]. Nicolas Heinsius 1620-1681 n'avait pas de poste universitaire, mais a exercé une énorme influence. Naturel poétique. Profondément lettré. A vu beaucoup de manuscrits. Instinct très fin dans le travail de correction. Aujourd'hui encore, son principe critique est valide pour les *Métamorphoses* et *L'Art d'aimer* d'Ovide. Puis, Virgile, Claudien, Prudence. Les textes corrigés stimulaient un projet d'impression (éditions elzéviriennes correctes et délicates). Heinsius reste inégalé dans sa facilité à forger des conjectures. Ses annotations des auteurs en prose ne sont pas de la même valeur[71]. Il faut encore nommer Petrus Scriverius (édition de Martial), Janus Rutgersius (*Variae lectiones*), Elias Putschius, édition de la grammaire latine, Meursius (collections d'histoire littéraire), finalement Joh. Vossius, polyhistorien. Saumaise appelé à la chaire de Vossius[72]. En 1658, *Gronovius* (né à Hambourg) fut invité à le remplacer. Il n'a pas relancé les études grecques qui s'étaient endormies, mais a brillamment stimulé l'étude des prosateurs latins (ceux du premier siècle, Gelle, par exemple et Tacite et les deux Sénèque). Très profondes connaissances du latin ; observateur systématique dans son œuvre principale : *Observationes*. Dans ce domaine, lui succéda son excellent élève *Graevius* (de Naumburg), extraordinairement varié dans ses intérêts et heureux d'écrire ; style élégant ; importantes éditions des lettres de Cicéron[73]. Son élève Pierre Petrus *Burmann*, auteur d'une mosaïque de commentaires. Dans les variantes, ce qui lui importe c'est la quantité. Publicité brillante. Tous les tâcherons philologues le louent. Son neveu était de même très tourné vers les affaires. Grossièreté sans mesure — terrorisme. *Cum notis variorum* [avec

plusieurs annotations d'autrui]. Copieux in-quarto avec une grande élégance typographique[74]. Son élève *Oudendorp* (César, Suétone, Apulée, non sans capacités], le dernier latiniste de la vieille école de Leyde[75]. Perizonius et Wesseling empruntèrent une voie inverse de celle de Burmann ; ils faisaient des recherches historiques et possédaient de réelles connaissances de l'Antiquité[76].

Caractéristique générale de l'école des latinistes : équanimité du tempérament hollandais avec la cohérence et l'uniformité de la langue romaine. Dans l'ensemble, un bénéfice plus grand pour les poètes (de Catulle à Stace)[77] ; une immense érudition : on puise dans la masse des textes. Manque de compréhension de la singularité[78]. On n'est pas parvenu à une évaluation rigoureuse des manuscrits au lieu de leur dénombrement (Madvig pour Cicéron et Tite-Live, Ritschl pour Plaute et Térence, Lachmann pour les Élégies et Lucrèce). Ce pour quoi F. A. Wolf a frayé une voie dans l'introduction à ses *Prolégomènes* à Homère[79].

Au XVIII^e^ siècle, la philologie latine s'éteint peu à peu : la relation à *Bentley* est uniquement hostile. Il en va autrement de la *philologie grecque* ; Hemsterhuis admirait Bentley. Tiberius Hemsterhuis (1685-1766) exerce une influence stimulante sur ses deux grands élèves Ruhnken et Valckenaer. L'Angleterre fut très influente pour cette école d'hellénistes. Seule l'œuvre de Bentley n'en exerça aucune. Pas étonnant : car le prolongement du travail dans son esprit n'a eu lieu qu'avec Reiz, Wolf, Boeckh, Hermann, Lachmann, Ritschl[80]. En 1740, Hemsterhuis invité à Leyde (auparavant à l'Athenäum d'Amsterdam puis à Franeker)[81]. Hemsterhuis, notes sur Lucien ; l'édition du lexique du *Timée* de Ruhnken est particulièrement riche de contenu. Cette école écrit peu, mais sur des sujets variés. C'est depuis Hemsterhuis seulement qu'on étudie le grec pour lui-même (auparavant, c'était en annexe des études hébraïques) ; premier pas vers l'émancipation de la philologie par rapport à la théologie. Magnifique éloge de Hemsterhuis par David Ruhnken. En général, l'intérêt principal de ce courant s'attache aux auteurs attiques, surtout aux auteurs tardifs (Lucien, Pollux, Eunape, Julien et aux lexiques d'Hésichius, du *Timée*, etc.)[82]. L'un des aspects de la tradition de cette école est le principe étymologique ; oralement transposé en fonction d'une analogie entre grec et latin. Ce fut la première tentative d'une

méthode de linguistique comparée. Il était du moins certain désormais que les racines du grec et du latin ne se trouvaient pas dans l'hébreu[83]. Ses élèves, Ludwig Caspar Valckenaer 1716-1785, Johannes Schrader 1721-1783, David Ruhnken 1723-1798, Johannes Pierson 1731-1759, Jean Luzac 1714-1807, Daniel Albert Wyttenbach 1746-1820. On trouve une analyse des travaux de Valckenaer et Ruhnken dans la biographie de Ruhnken par Wyttenbach, p. 646 *sq*.[84] Grand mérite de Valckenaer quant aux tragiques, surtout grâce aux à la διατριβὴ [étude] des fragments d'Euripide. Ruhnken inaugure avec le lexique du *Timée* le traitement philologique de Platon. De même grands mérites en histoire de la littérature grecque : *Historia critica oratorum graecorum*[85]. Wolf dédie son *Homère* au *princeps criticorum* [prince des critiques], Ruhnken. — Grand triumvirat, tous trois critiques conservateurs, essentiellement des auteurs grecs, aversion pour les anthologies, et pourtant sans intérêt esthétique[86].

En 1770, le Suisse Wyttenbach vint à Leyde et étudia auprès de Ruhnken et Valckenaer. Luzac succéda en 1785 à Valckenaer dans ses fonctions ; à l'origine avocat (sur la bigamie de Socrate), Wyttenbach devint après la mort de Ruhnken le philologue le plus influent. Il édita la *Bibliotheca critica* (grâce à quoi il exerça une dictature littéraire) ; ses élèves devinrent de petits Wyttenbach. Commentaire sur le *Phédon*, penchant pour les belles phrases esthétiques. Peu à peu sa personne suscita une aversion. Importante est son édition des *Moralia* de Plutarque[87].

Principaux représentants durant ce siècle : van Heusde, Bake, Peerlkamp, Cobet. — van Heusde, essentiellement platonicien, pas véritablement philologue. — Bake, Antiquité attique (orateurs attiques) et Cicéron (son Cicéron, une figure idéale : il pense que la compréhension de la beauté de Cicéron aurait disparu dès les guerres civiles qui suivirent et que les témoignages des auteurs de l'âge d'argent ne pourraient pas du tout entrer en ligne de compte pour la critique plus élevée de Cicéron. Salluste serait la cause de la décadence de la prose romaine). Excellentes éditions du *De legibus*, puis des *Scholica hypomnemata*[88]. — Peerlkamp. Édition des *Carmina* d'Horace 1834. On ne peut nier *a priori* des interpolations, Probus relevait déjà des vers inauthentiques dans l'*Anecdotum Parisinum*. Tout ce qui est inauthentique doit avoir été introduit

avant Probus et Sénèque. Ceci est certainement limité dans l'ensemble. Peerlkamp et Lehrs ont plutôt développé une critique esthétique d'Horace. Ils ont alors fait preuve d'un manque de compréhension de la dimension individuelle. En tout cas, Peerlkamp a introduit une vie nouvelle dans la critique d'Horace. Pas sans rappeler sa recension de l'*Énéide* de Virgile. Sa reconstruction de l'*Art poétique* est ratée[89].

Cobet : vénéré sans mesure par ses compatriotes. Immense érudition (comparable seulement à celle qu'aujourd'hui possèdent les deux Dindorf et Bekker). Extraordinaire connaissance de l'atticisme. Maîtrise du grec (par ex. dans les contributions grecques à l''Ερμῆς λόγιος). Son ouvrage *Variae lectiones* est excellente. Facilité d'élaborer des conjectures. Édition de Diogène Laërce, d'Hypéride[90].

§ 4. Philologie anglaise

Quelle audace que de vouloir, par-delà l'abîme des siècles, risquer des conjectures en matière esthétique (goût) avec une certaine assurance ! Ne peut y contribuer que la croyance qu'au moins *une chose* reste inchangée : *l'élément logique*, et d'avoir appliqué de manière rigoureuse cet instrument à l'interprétation et à la critique, voilà le mérite de Richard Bentley (1662-1741) (Wolf, *Analecta*, I ; Mähly)[91] et de son courant. À quel point la raison doit-elle arbitrer ? C'est là l'affaire et la limite de ce courant. *« Nobis et ratio et res ipsa (« état de choses ») centum codicibus potiores sunt »* [Pour nous, et la raison et la chose même ont plus de valeur que cent manuscrits][92]. Il exige donc de l'*érudition (res ipsa)* et de la *perspicacité* : et cette dernière lui semble plus importante encore ; c'est pourquoi elle est évoquée en premier[93]. Extrait de l'avant-propos : *« Sic enim se res habet : diffusa illa lectio et eruditio veterisque totius Latii et Graeciae notitia, quae in illa studiorum materia totum constituit, in hac nostra partis dumtaxat infimae et initiorum apparatusque locum obtinet. Omnia quippe tibi ista in numerato* (en disponibilité, en fait en argent comptant) *prius esse oportet, quam de quovis scriptore sine dementissimae temeritatis nota censuram agere audeas : est et peracri insuper iudicio opus, est sagacitate et ἀγχινοίᾳ, est, ut de Aristarcho olim praedicabant, divinandi quadam peritia et*

μαντικῇ : quae nulla laborandi pertinacia vitaeve longinquitate acquiri possunt, sed naturae solius munere nascendique felicitate contingunt [Car il en est ainsi : cette leçon répandue, cette érudition, cette connaissance des mondes latin et grec, qui n'en font qu'un dans cette discipline, ne trouvent de place, dans notre perspective, que comme une partie infime, comme une introduction et une préparation. Certes, avant d'oser jouer le rôle de censeur de n'importe quel écrivain, sans que cela soit l'indice d'une témérité absolument malencontreuse, il faut disposer des choses suivantes : il faut un goût très fin, une certaine sagacité et perspicacité, une certaine maîtrise et capacité divinatoire, comme on le disait jadis d'Aristarque ; ce sont des choses que l'on n'obtient pas par ténacité dans le travail et par une longue durée de vie, mais qui ne surviennent que par un don de la nature seule et par une heureuse condition de naissance].

La *tradition* est ainsi mesurée à la *ratio*[94]. Son fameux *Horace* (où il critique la tradition des *codices*), ses *Lettres* de Phalaris (récemment traduites par Ribbeck) (critiquant la tradition littéraire), *De metris Terentianis* (vérifiant la tradition des métriciens). Ses défauts résident dans l'unilatéralité de la *ratio* par rapport à l'individu et au sens esthétique. Critique fantasmatique de Lucain et Manilius, sans tenir le moindre compte de la tradition. Les aspects faibles se révèlent chez ses premiers élèves, par exemple chez Markland (1692-1776) (Statius, Euripide, Lysias). Finesse et ingéniosité, cf. Wolf, *Analecta,* II. Plus modeste, John Davies (1679-1731). Bentley n'a pas véritablement de disciple ; mais son esprit est actif chez :[95]

John Potter	(Lycophron, Clément d'Alexandrie).
Jonathan Toup 1713-1785	Suidas, Théocrite, Longus.
Thomas Tyrwhitt 1730-1786	Euripide, Babrius, Strabon, Isée
Richard Porson 1759-1808	Euripide, Eschyle, Pausanias
Peter Elmsley † 1825 Peter Paul Dobree 1782-1823	} travaillent sur les tragiques grecs

§ 5. Allemagne

Conditions défavorables. Pendant presque deux siècles, rien n'a été fait pour l'Antiquité[96]. Totale impopularité des aspirations philologiques : barbarie générale, absence d'un sens quelconque de la forme. Latin étique et horribles manuels. Les ecclésiastiques et les princes libéraux ont été les premiers à manifester une exigence supérieure : l'école comme finalité immédiate : Deventer et Schlettstedt, lieux renommés. Relation avec l'Italie grâce à Rudolf Agricola 1443-1485 (vie errante instable), à Rudolf von Langen 1440-1519[97]. Il faut mentionner Conrad Celtes, très considéré *(poeta laureatus)* 1459-1508 : fonde les sociétés savantes du Rhin et du Danube, notamment à Vienne. Modeste activité d'enseignement de Hegius à Deventer et de Dringenberg à Schlettstedt ; à la tête de l'école Heinrich Bebel à Tübingen 1470-1518. Un tempérament vif et un auteur de drames en latin, ainsi qu'un éditeur d'Horace : Locher (*Philomusus*) 1470-1528. Johann Reuchlin 1455-1522 dépasse toutes ces réalisations, c'est le père de l'humanisme allemand, le premier à savoir l'hébreu et le grec. Il a formé à Tübingen une école de savants et d'enseignants capables. Première confrontation du nouveau camp lorsque Reuchlin entre en procès avec les scolastiques de Cologne (les spécialistes de la théologie opposés à ceux qui s'intéressent à la poésie). *Epistolae obscurorum virorum*, 1516. Les plus infatigables précurseurs des humanistes, Ulrich von Hutten 1488-1523 et Hermann von dem Busche (Buschius) 1468-1534. Le premier mène une polémique terrible et pleine d'esprit contre les défauts de la papauté.

L'artisanat *typographique* a soutenu les efforts des humanistes : en Italie et en France, on avait appris à éditer et à corriger les éditions des Pères de l'Église et les ouvrages historiques ; en Suisse principalement : célèbres typographes bâlois Johann Amerbach et Johann Froben.

L'influence la plus générale fut exercée par Desiderius Erasme 1467-1536 à la pointe de l'humanisme allemand ; le premier beau styliste ; il vénérait l'humanisme presque comme un but absolu. La fin de sa vie fut ternie par l'amertume lorsque l'humanisme fut réprimé par la Réforme. Peu de ses écrits continuèrent d'exercer une influence, ses livres propédeutiques. Le sérieux des intérêts religieux absorba désormais l'humanisme. Luther lui-même rejette l'étude de l'Antiquité classique comme étant non chrétienne. Érasme a dit :

ubicumque regnat lutheranismus, ibi litterarum est interitus [partout où règne le luthéranisme, il y a une décadence des lettres]. Un rapport est demeuré avec les Anciens afin de comprendre la Bible et d'avoir des employés cultivés. Depuis l'humanisme n'est plus national. Nombreuses écoles ; l'étude du latin est dominante, comme fille de l'Église. Cercle étroit des lectures. Melanchthon surtout est une figure importante. Puis Eobanus Hessus † 1540, professeur à Erfurt. Joachim Camerarius 1500-1574. Fondation de l'école princière saxonne de Pforta à Merseburg (Grimma), Mayence[98]. Le scoliaste le plus libre d'esprit en Allemagne du sud est Johannes Sturm † 1589. Il a fondé le lycée et l'Université de Strasbourg. Il releva l'étude du grec. Le dernier humaniste Johannes Caselius † 1613. Une rigidité du dogmatisme protestant prit le dessus qui gela tout. La guerre de Trente ans provoqua une immense dévastation. La situation resta inchangée jusqu'au XVIII^e^ siècle ; et même alors, le sursaut fut très indigent : des textes avec un commentaire ramassé, *ad modum Minellii* ; très faible. Christoph Cellarius actif dans les écoles saxonnes et l'Université de Halle écrit des manuels pratiques. Heusinger 1690-1751 et Schwarz 1675-1751 à Altorf. Johann Matthias Gesner 1691-1761 (Weimar, Leipzig, Göttingen) très stimulant, crée une école de Göttingen en 1734[99]. Johann Albert Fabricius de Leipzig 1668-1736, historien de la littérature (Sextus Empiricus) ; Friedrich Christ 1700-1756 archéologue efficace, culture cosmopolite, beaucoup de sens de la poésie et de l'art[100]. Johann August Ernesti 1707-1781, pense avec clarté, styliste correct, interprète libre et savant quand il est théologien[101]. Important : Johann Jakob Reiske 1716-1774 conception très vivante, mais sans travail fondamental. Vit en libre esprit. Individu opprimé, très prisé par Lessing[102]. Un modèle de méthode et de sérieux : Fr. Wolfgang Reiz 1733-1790, excellent professeur ; modeste comme écrivain. Tous ces savants raillaient l'opulence hollandaise de l'érudition : l'influence de Bentley commence à se faire sentir chez Reiz[103]. Son élève, Gottfried Hermann 1772-1848 : audace juvénile. Grammaire rationnelle et métrique ; critique subtile, beau style[104]. Christian Gottlob Heyne 1729-1812 nouvelle prépondérance de l'interprétation. Virgile : un modèle de réflexion venant du cœur. Successeur de Gesner à Göttingen. Il ne maîtrise pas tout à fait la technique philologique. Il discerne la dimension

d’histoire de la culture. Il introduit la discipline de la mythologie[105]. — Méthode rigoureuse pour la critique diplomatique et historique : Friedrich August Wolf 1759-1824[106]. August Boeckh 1785-1867 parachève la notion d’études de l’Antiquité : commentaire de Pindare[107].

[108] Johann Jakob *Reiske* 1716-1774, philologue et orientaliste, travaille à Leyde, et particulièrement à Leipzig : dévoué. Paradoxes. Theocritus, orateur 12 volumes. Denys d’Halicarnasse. Dion Chrysostome. Une langue forte dans la traduction allemande de Démosthène. Excellente autobiographie ouverte 1783. Sa femme érudite[109].

Friedrich Wolfgang *Reiz* 1733-1790, professeur à Leipzig, fondateur d’une école (Gottfried Hermann). Solide, mais timide. Influencé par Bentley (Hérodote, Aristote *Poétique*, Perse *Satires*). Fin métricien[110].

Gottfried *Hermann* né en 1772 à Leipzig. — 1848. Cours privés avec Ilgen. Précoce, étudiant à 14 ans. D’abord juriste, puis philosophe, kantien. *Elementa doctrinae metricae* 1816. *De emendanda ratione Graecae grammaticae* 1801. *De particula ἄν* 1831. Il réalise l’édition d’Erfurt de Sophocle, édite Euripide, *Nubes*, *Trinummus*, les hymnes homériques, les Orphica, l’Eschyle de Moritz Haupt en 1852. *Opuscula* en 7 volumes 1827-30. La connaissance précise de la langue est à ses yeux l’unique voie d’accès à l’Antiquité, au contraire de Boeckh et d’Otfried Müller (*Sur le traitement des inscriptions grecques par Boeckh* 1826). En 1799 à la société grecque, directeur du séminaire philologique à partir de 1834. Comparer avec Otto Jahn, *Un Discours commémoratif*, Leipzig 1849[111].

Johann Joachim *Winckelmann* 1717-1768. Le fondateur de la beauté hellénique, il ouvre la voie à une histoire de l’art hellénique[112].

Christian Gottlob *Heyne* 1729-1812. Élève d’Ernesti et de Christ à Leipzig, inspiré ensuite par Winckelmann. Il reprit le poste de Gesner à Göttingen en 1763. Brillant succès. Directeur du séminaire philologique. Mythologie, archéologie et histoire. Peu de soin apporté à la partie linguistique. Tibulle, Virgile, Pindare, l’*Iliade*, comparer avec la biographie de Heyne par Arnold Heeren[113].

Friedrich August *Wolf* 1759-1824. Étudiant indépendant auprès de Friedrich Heinrich von der Hagen. À Ilfeld. Édite le *Banquet*. Recteur d'Osterode am Harz. Puis professeur à Halle en 1783. L'Antiquité classique comme modèle de la vie publique et privée la plus élevée et la plus noble. Former des enseignants compétents, la tâche principale. L'écriture, secondaire. *Prolegomena in Homerum* 1795. L'authenticité de plusieurs discours de Cicéron remise en question : *Post reditum in Senatu, Ad Quirites post reditum, De haruspicem responsis, Pro Marcello*. Va à Berlin, membre de l'Académie, très dégagé des affaires, directeur de la députation scientifique. Édition de nombreux bulletins du Collège. Wilhelm Körte et Arnold. Körte publie à partir de ses notes posthumes, Quedlinburg 1835, *Idées sur l'éducation, l'école et l'université*[114]. Alterthum p. 83. Schulmann p. 97.

August *Boeckh* 1785, élève de Varnhagen, Wolf. Professeur à Heidelberg, puis à partir de 1811 à Berlin — 1867. Premier écrit *Graecae tragoediae principium — num ea quae supersunt et genuina omnia sint* 1808. *Pindar* 1811-22. *Le Budget de l'État des Athéniens* 1817. *Études métrologiques sur les poids, les pieds de monnaie, etc.* 1838. *Documents relatifs aux possessions maritimes attiques* 1840. Critique des inscriptions : Gaetano Marini 1742-1815. Bartolomeo Borghesi 1781-1860. *Corpus inscriptionum Graecarum* 1824-50. Volumes I-VII poursuivis par Johannes Franz (Hanovre 1863). Secrétaire de l'Académie des Sciences[115]. Sa conception de l'Antiquité principalement dans les actes de la *Philologenversammlung* de Berlin, 1850.

Immanuel *Bekker* 1785, élève de Wolf. Platon, orateurs attiques, Aristote, Sextus Empiricus, Thucydide, Theognis, Aristophane, Photios, *Scholia* de l'*Iliade*, Harpocrates, Pollux, *Corpus scriptorum Historiae Byzantinae*, en 24 volumes[116].

Karl *Lachmann* 1793-1851. Professeur extraordinaire à Königsberg en 1818. Va à Berlin en 1825. Littérature classique et en vieil allemand. *Sur les Nibelungen et sur la complainte* 1836. *Réflexions sur l'*Iliade *d'Homère* 1847. Catulle, Tibulle, Terentius Maurus, Babrius, Lucrèce 1850. Gaius 1841 (Martin Hertz, *Karl Lachmann. Une biographie* 1851)[117].

Barthold Georg *Niebuhr* 1776-1831 au service de l'État danois et plus tard

prussien, depuis 1823 à l'Université de Bonn. *Histoire romaine* 1811-32. 5 éditions (jusqu'à l'affrontement avec Carthage). Publication de cours. Fronton mis en lumière en 1816. Fondation du *Rheinisches Museum* avec Boeckh et Christian August Brandis[118].

Friedrich Gottlieb *Welcker* 1784-1869. Professeur à Giessen et à Bonn. Suivit l'enseignement de Jörgen Zoega à Rome. Winckelmann — Visconti — Zoega. Hipponax, Theognis, *La Trilogie d'Eschyle*, *Le Cycle épique*, *Les Tragédies grecques*, *Petits écrits sur l'histoire de la littérature grecque*, *Rheinisches Museum* de 1834 avec August Ferdinand Naeke, de 1842 avec Friedrich Ritschl[119].

Friedrich *Ritschl*. Plaute en 1806, inscriptions de l'ancienne Rome, *Rheinisches Museum*, *Parerga Plautina et Terentiana*.

Friedrich Thiersch 1784-1860. Eduard Gerhard 1795-1867. Otfried Müller 1797-1840.

Thiersch en activité à Munich : Fondateur des études philologiques en Bavière. Institut philologique, *Acta philologorum Monacensium* 3 volumes. Grand ami des Grecs. *Sur les écoles savantes*, *Pindare*, *Grammaire grecque*[120].

Eduard *Gerhard*, élève de Boeckh, fondateur de l'Instituto di Corrispondenza Archeologica romain. Puis à Berlin. Magnifiques recueils « Images antiques », « Tableaux de vases grecs de choix », « Miroirs étrusques », « Bols et récipients pour boire ». Puis mythologie grecque. Collection de traités académiques et de petits écrits. Il a cherché à rendre possible une étude des monuments (à l'aide d'illustrations), activités personnelles et associatives[121].

Karl Otfried Müller, élève de Boekh, professeur à Göttingen. Orchomène et les Minyens ; les Doriens ; manuel d'archéologie de l'art ; monuments de l'art antique ; prolégomènes à une mythologie scientifique ; histoire de la littérature grecque jusqu'à l'époque d'Alexandre ; Varron, *De lingua latina* ; Festus, *De significatione verborum* ; Euménides ; petits écrits allemands. Comparer avec Friedrich Lücke, *Souvenirs d'Otfried Müller* 1841[122].

Georg Friedrich *Creuzer* 1771-1858. Professeur à Heidelberg, où il a fondé le séminaire philologique. *Symbolique et mythologie des peuples anciens* 1810-12, auquel s'opposèrent Gottfried Hermann et Johann Heinrich Voß, puis Lobeck

dans son *Aglaophamus*. *Écrits allemands* 9 volumes. Autobiographie *De la vie d'un vieux professeur*[123].

Christian Lobeck 1781. Professeur à Königsberg. *Ajax* ; *Phrynichos* ; *Paralipomena grammaticae Graecae* ; *Rhematicon* ; *Pathologiae linguae Graecae elementa* ; *Aglaophamus*[124].

Friedrich Gottlieb Klopstock et Gotthold Ephraim Lessing, issus d'écoles princières de Saxe : forme classique chez Klopstock, problèmes philologiques chez Lessing, réunit l'étude des arts plastiques avec celle de la poésie. Christoph Martin Wieland éveille l'intérêt de vastes cercles avec ses romans et traductions. Johann Heinrich Voß : *Homer*. Friedrich Schiller : *Points de vue fondamentaux d'esthétique*. Chœur. Goethe : épopée, drame, arts plastiques, correspondance. Production d'une grécité moderne. *Iphigénie*, nature grecque. Friedrich Schlegel 1772-1829. *Sur la langue et la sagesse des Indiens* 1808. Franz Bopp 1791-1867 *Sur le système de conjugaison de la langue sanskrite en comparaison avec celui des langues grecque, latine, perse et germanique* 1816. 1833 *Grammaire comparée du sanskrit, du zend, du grec, du latin, du lituanien, du gothique et de l'allemand*. Jacob Grimm 1785-1863. *Grammaire historique allemande*. Wilhelm von Humboldt 1767-1835. *Sur la langue Kawi dans l'île de Java*.

Archéologie.

Aperçu de l'époque de Winckelmann à travers la découverte d'Herculanum et de Pompéi. Les maisons déterrées, les peintures murales, le tableau en mosaïque de la bataille d'Alexandre et de superbes œuvres d'art en bronze. Winckelmann comptait sur les collections de Rome. Les voyages de James Stuart 1713-1788 et de Nicholas Revett 1721-1804 ont éveillé l'intérêt pour la Grèce. Le temple de Paestum avait conduit Winckelmann à Vitruve, architecture romaine et sicilienne. Plus tard, examen minutieux des monuments de Grèce, principalement de l'Attique : compréhension totale grâce à Karl Böttiger seulement.

Importante « société des amateurs d'art » en Angleterre depuis 1734. Très influente lorsque Lord Elgin (ambassadeur à Constantinople) fit venir en 1799 les plus importantes sculptures en Angleterre, où elles furent intégrées au musée britannique de Londres. À la même époque, toutes les œuvres d'art les plus

remarquables sont rassemblées au musée Napoléon à Paris.

Les découvertes se sont multipliées en Attique. Le temple d'Athéna Nikè est érigé par Ludwig Ross ; de nouvelles sculptures sont continuellement ajoutées au Theseum, au Parthénon, à l'Érechthéion. 1801 porte des lions de Mycènes. 1811 groupe de pignons du temple d'Athéna à Égine. 1812 frise du temple d'Apollon près de Phigalie en Arcadie. 1820 Vénus de Milo. 1823 et ensuite, les reliefs de métopes du temple de Sélinonte en Sicile. 1829 reliefs de métopes à Olympie. 1838-40 reliefs découverts par Charles Fellows en Lycie.

1857-1859 et 1866 Fouilles du mausolée d'Halicarnasse par Charles Thomas Newton. Winckelmann, Visconti, Zoega (Heyne, Wolf), Welcker.

§ 6. Genèse et formation du philologue classique

Comment *devient*-on philologue ?[125]

Partir du portrait des grands philologues.

Toute profession doit-elle répondre à un besoin ? Tout besoin doit-il dépendre d'une pulsion ? Chez les philologues, sont possibles 1. Une inclination pour la pédagogie ; 2. Une joie de fréquenter l'Antiquité ; 3. Une pure soif de savoir. Toutes trois doivent se fondre dans la nature du « grand professeur ». Celui qui n'a qu'une pulsion, l'inclination pédagogique, par exemple, ne comprendra pas la tendance de « l'Antiquité *classique* ». Il deviendra philologue universel ou (désormais) philologue du langage. Il s'en sert comme d'un moyen. Celui qui obéit à la deuxième doit être très sensible à la barbarie de ce qui n'est pas grec, cette sensibilité se manifeste rarement de manière *précoce*. Celui qui suit la troisième est le cas le plus fréquent. Il cherche à satisfaire sa pulsion de savoir n'importe où : il lui manque le penchant professoral et la connaissance de l'Antiquité classique. Il est historien ou linguiste.

Comment ces trois pulsions sont-elles stimulées dans les lycées ? *L'inclination pour la pédagogie* dans certains établissements où les plus âgés doivent enseigner à leurs cadets. Sinon rien. Mais il s'agit précisément d'une pulsion qui ne peut pas se manifester très tôt. On doit déjà être en quelque manière prêt. C'est même une expérience très dangereuse lorsque les pulsions pédagogiques sont éveillées trop tôt ! Quand des étudiants se font professeurs ? — De

nouveau, il n’y a la plupart du temps aucun stage, pas davantage à l’université. Un séminaire sur la pédagogie n’apporte pas grand-chose. L’essentiel est de réfléchir soi-même, et surtout d’avoir une bonne mémoire de la formation qu’on a soi-même suivie, c’est ce qui sera le plus profitable. — Il est invraisemblable que nombreux soient ceux qui viendront à la philologie à partir de leurs désirs pédagogiques. Une forte aversion règne la plupart du temps à l’égard des façons de maître d’école.

La *joie de fréquenter l’Antiquité*. Fausse notion de la formation classique dans les lycées. Comme si on l’avait ou on pouvait la donner. Les hommes plus âgés n’y parviennent que très rarement. Que l’on s’interroge à propos d’Homère (comparé à Walter Scott, par exemple)[126].

La *soif de savoir et de chercher* peut être stimulée au moment opportun. Incroyable histoire de de Laspé qu’Adolf Diesterweg admire[127]. Cette soif se cherche un domaine et s’empare de ce à quoi la jeunesse est préparée. C’est sans doute un fait contingent que tant de gens étanchent leur soif de savoir en abordant l’Antiquité. Ils n’ont pas besoin de commencer à zéro. Une certaine sorte de paresse et de manque d’initiative.

Beaucoup parviennent de manière purement *négative* à la philologie, comme certains enfants de condition noble en viennent à faire du droit. — Maints d’entre eux sont influencés par leurs aînés.

La *genèse du philologue* n’est en général pas glorieuse : chez maints d’entre eux, *la pulsion de savoir* est patente et veut s’affirmer ; c’est-à-dire ils tendent à devenir des *érudits*. Ces savants ne sont pas la plupart du temps des pédagogues, mais ont de l’aversion pour l’enseignement, et ne sont pas des philologues *classiques* ; car ils n’ont pas de talent ni d’intérêt esthétiques.

Aucune de ces pulsions n’est justifiée isolément.

L’érudition est vraiment éveillée et stimulée dans les lycées — par ces *savants*. Que l’on songe à l’interprétation ; aux connaissances *en langues anciennes* : on exige des exercices de style et on veut que les élèves parlent ; exercices qui n’ont de sens qu’à la maturité : lorsqu’on a déjà un *tempérament* bien établi : ils présupposent aussi un sens esthétique. Que l’on songe aux influences néfastes du latin sur le style allemand. Propédeutique à cette universalité du style des

journalistes avec leurs phrases « belles en soi ». Le langage doit pourtant n'être qu'un moyen pour la *lecture* : tandis qu'au regard érudit elle est déjà si souvent un moyen en soi.

Nos lycées tendent à éduquer des *savants* du fait de leurs *professeurs érudits*. Que l'on compare avec l'éducation des Grecs : de plus, des hommes comme Platon et Aristote y sont possibles. — Ces érudits *ne sont nullement capables* de défendre *l'Antiquité classique à l'école*. Ils se réfugient derrière la valeur formelle du latin. Mais les mathématiques ont bien plus de valeur pour la pensée.

Le philologue n'est rien d'autre qu'un historien spécialisé tant qu'il n'est qu'érudit. Pour être pédagogue en un sens éminent, il lui faut saisir la nature de ce qui est *classique*. Or puisqu'il ne peut convaincre la jeunesse de ce classicisme, sa vocation d'enseignant doit se choisir un champ plus large. Il lui faut devenir *l'enseignant idéal* pour les tranches d'âge les plus capables : enseignant et représentant des matériaux de formation, le truchement entre les grands génies et les nouveaux génies à venir, entre le grand passé et l'avenir. Capacité énorme à reproduire, virtuose génial par rapport aux génies productifs. — C'est la tendance qui doit l'animer toute sa vie durant. Sa première tâche est de devenir un bon professeur de lycée.

C'est pourquoi il devra *se rapprocher de l'Antiquité* selon trois points de vue :

1. il lui faut être intérieurement disponible à sa réception ;
2. il lui faut *s'éduquer* en fonction de l'Antiquité pour en rendre l'accès favorable aux autres ;
3. en tant qu'érudit, il lui faut travailler les matériaux de l'Antiquité pour familiariser la jeunesse avec l'esprit scientifique.

Il lui faut être proche de l'Antiquité en tant qu'homme, en tant que pédagogue et en tant que savant. Le plus important (et le plus difficile) est de pénétrer l'Antiquité avec plein d'affection et de manière vivante pour ressentir les différences qui nous en distinguent. C'est après seulement qu'il pourra être éduqué par l'Antiquité (l'enfant doit aimer son père si ce dernier doit l'éduquer), mais c'est alors seulement qu'il deviendra un savant vraiment productif (les plus profondes intuitions ne proviennent que de l'amour).

Le moyen essentiel de stimuler la réceptivité à l'Antiquité est *d'être un homme*

moderne, en étant vraiment lié aux *grands hommes* modernes. La familiarité intime avec Winckelmann, Lessing, Schiller, Goethe, est particulièrement importante dans la mesure où avec eux et à partir d'eux nous éprouvons ce que l'Antiquité représente pour l'homme moderne. Il nous faut susciter la pulsion, le désir. — Ensuite et autant que possible *activité artistique pratique* pour percevoir les distances. — Troisièmement, la *contemplation de l'art antique*, et *la lecture assidue*. Cette dernière est facile à guider. Éviter ces textes que les modernes ont en quelque manière dépassés (par exemple les écrits philosophiques de Cicéron). En revanche, privilégier les textes authentiquement classiques qui provoquent une impression haute en couleurs : les tragédies, les historiens (Tacite, Salluste), les discours de Cicéron. Homère. Guerres médiques. Au début, ce ne sont pas les connaissances esthétiques qui comptent, mais seulement le fait de se familiariser et d'apprendre à les aimer progressivement. Il faut entreprendre de ne fréquenter que les plus grandes natures ; la lecture comme fréquentation. (Influence de Plutarque sur le siècle passé) sa réflexion s'oriente vers la comparaison : dans le détail, il n'y a rien à imiter ; la seule *imitation* possible est celle du grand style. Nous nous rapprochons plus rapidement du Romain. — Ici, la magnificence d'une tendance non égoïste à laquelle chacun sacrifie : puis le pathétique et la *gravitas*. Les Grecs en revanche ont un idéalisme bien supérieur auquel *Platon*, surtout, nous mène. Τὸ καλὸν [le beau] comme critère de la vie ; plus jamais atteint par la suite.

Dès qu'il s'est intérieurement rapproché de l'Antiquité, il ressentira également la tendance *pédagogique* : et le désir d'être un vrai *savant*. Parvenu à cet état, il est *mûr pour devenir un étudiant de philologie*. Maintenant, il essaiera d'abord de s'orienter vers le général. Il est de même important de faire alors l'expérience de ce que signifie s'approprier véritablement les Anciens. Tout dépend de la *bonne méthode* et *d'une bonne orientation*. Avant tout néanmoins, il faut clarifier *ses conceptions fondamentales*.

§ 7. La propédeutique philosophique à la philologie[128]

On a maintes fois proposé que tout futur spécialiste d'une discipline commence par étudier un an la *philosophie* : afin qu'il ne ressemble pas à l'ouvrier d'usine

qui refait sa vis année après année[129]. Le philologue classique doit constamment se référer à la philosophie afin que sa revendication du caractère classique de l'Antiquité n'apparaisse pas comme une ambition ridicule face au monde moderne. Car il exprime ainsi un *jugement*. Il s'agit de questions fondamentales. À ceux qui croient à un immense progrès il faut répondre : ceci conduit à une appréciation juste que de se demander si *l'accroissement* du *savoir*, dans la mesure où en contrepartie les pulsions artistiques, religieuses et politiques s'atrophient, serait véritablement un progrès. Ou l'importance du *religieux* qui absorbe tout et qui au début du christianisme nie la culture et l'État. À ces évolutions particulières, excessives, il faut opposer la représentation de l'époque d'Eschyle, la grande harmonie de la nature : sur un fond pieux, une profonde vision du monde, un audacieux point de vue philosophique, un guerrier, un politicien et toutes ces composantes parfaitement en harmonie. | Puis aborder la question sur *païen et chrétien* : rétorquer qu'il n'y a pas vraiment de coupure : la question essentielle est être pessimiste ou optimiste face à l'existence. Dans le christianisme comme dans le paganisme on trouve les positions les plus sérieuses, par exemple les mystères, l'arrière-plan de la tragédie, Empédocle ; tout le VI^e^ siècle : tandis qu'il y a un élément païen, c'est-à-dire optimiste dans la sécularisation de l'Église et ses prétentions étatiques. Mettre en garde contre l'expression « sérénité grecque »[130]. Passer à l'art :

Notre art est sous la forme d'une expérimentation permanente ; à montrer par Schiller et Goethe. La *beauté* semble n'avoir été que grecque : le roman (art grec transposé dans ce qui est romain) est plus doué pour la beauté que le germain, mais après le terrible aplanissement des mœurs, il ne parvient qu'à ce qui est plaisant. Le germain a une force et une profondeur de perception, mais un sens restreint de la beauté. Considérons, par exemple le *style* allemand : pure naturalisation face à la régularité grecque. L'art grec est le seul à avoir dépassé les conditions nationales : avec lui, on accède d'emblée à l'*humanité*, c'est-à-dire non à la médiocrité humaine, mais à la plus haute forme de l'humanité.

L'unité de l'art grec avec la religion : tandis que les modernes séparent. L'unité et la croissance de l'art antique avec l'État, par exemple dans la tragédie, etc. ; quelque chose qui aujourd'hui est tout à fait étrange. L'homme moderne découpé

en parcelles. — Lorsqu'on dit que c'est l'homme moderne qui le premier a été affranchi de l'État et qu'il est devenu un individu, c'est là un énoncé de la période cosmopolitique des Lumières. Mais chez les Grecs était possible une tout autre formation de la subjectivité que chez nous et dans notre système uniformisant d'éducation qui est surtout non original. Alors qu'une libre subjectivité grecque s'installait sur le terrain naturel d'une évolution locale : ce qui chez nous constitue des exceptions était alors autant de manifestations supérieures de la règle.

Dans l'État grec, les *esclaves* veulent être jugés correctement : ce pour quoi nous avons les urgences sociales. Les « internationales » nous montrent quels dommages considérables devront subir notre État et notre société. Certains faits affligeants sont dans la nature des choses. — Les *femmes* grecques et leur situation prétendument indigne[131]. — En toutes choses, il faut peser le pour et le contre, mais sans trop de *faiblesse* ni la naïveté de présupposer que désormais tout est *aussi beau que possible*. Important surtout que l'on ne conçoive pas de manière erronée la notion d'humanité : elle n'a rien à voir avec les « droits fondamentaux »[132]. Nous devons toujours tenir pour établi que l'homme idéal est quelque chose de très rare : c'est-à-dire avec des dons élevés pour tout et un équilibre des instincts : profond, doux, artiste, politique, beau, formes nobles. Quelle doit être notre attitude face à l'Athènes sophocléenne ? Avec la *teinture romane* de notre culture et notre virtuosité partielle et le reste de nos préoccupations.

Tout ce que nous voyons et ce que nous sommes suscite la comparaison, c'est pourquoi le philologue doit avoir un esprit contemplatif. Il doit s'éduquer à travers ces comparaisons ; il n'en deviendra pas pour autant grec : mais il s'exerce avec les matériaux de culture les plus élevés. Il ne sera plus emporté de manière aussi tumultueuse par le présent.

Dans la comparaison avec l'Antiquité, il s'agit de discerner comme étant dignes d'être expliqués d'abord les *faits les plus connus* : c'est la vraie caractéristique du philosophe. C'est pourquoi il faut débuter par la vision philosophique de l'Antiquité[133]. Une fois seulement que le philologue aura justifié de manière argumentée son *instinct pour ce qui est classique*, il peut

alors entrer plus avant dans les détails sans devoir craindre de perdre le *fil*. C'est justement en cela que cette discipline est si dangereuse : on peut s'en tenir aux détails : tandis que pour l'esprit philosophique même *ce qui est le plus petit détail* s'éclaire pour lui sous tous ses aspects.

Le philologue doit ainsi s'exercer à l'Université tout d'abord à considérer les choses avec sérieux et dans leur ampleur afin de s'arracher, lui et son environnement, à l'isolement. Il lui faut donc étudier la philosophie en raison d'un besoin tout à fait profond. Ce qui lui sera le plus profitable sera d'unir Platon et Kant. Il faut qu'il soit d'abord persuadé par l'idéalisme et corrige ainsi ses intuitions naïves de la réalité : quand il aura fait sienne cette perspective fondamentale, il aura acquis le courage d'aborder de grandes considérations et ne s'effraiera plus d'apparents paradoxes : le bon sens commun ne lui en imposera plus. Il lui faudra désormais avoir le courage de chercher seul son chemin.

§ 8. La préparation à l'herméneutique et à la critique

Très généralement : la méthode pour *comprendre* quelque chose qui est transmis et pour *porter un jugement* dessus. Donc, 1. établissement [des faits] de la tradition, et 2. compréhension et appréciation de cette tradition. On voit ici comment dès qu'on s'élève et qu'on est à un niveau général, les deux méthodes s'entrecroisent : ce n'est qu'aux niveaux les plus inférieurs qu'il faut les distinguer. Un phénomène est d'abord fixé, puis expliqué, c'est-à-dire le fait isolé est classé dans les différentes rubriques ; la *procédure* véritablement *scientifique*.

Dans la mesure où la tradition est ordinairement scripturaire, il nous faut de nouveau apprendre à *lire*.

Nous devons de nouveau apprendre à *lire* : ce que nous avons désappris en raison de la trop grande puissance de l'imprimé. Il faut alors comprendre ce qui est primordial : pour la littérature antique, la lecture n'est qu'un succédané ou une manière de se souvenir. Les tragédies, par exemple, ne sont pas des drames faits pour être lus. Quels efforts ne faut-il pas pour ne plus considérer Homère comme un produit littéraire, comme l'a fait *Wolf* en premier[134] !

La tâche paraît d'abord facile de *comprendre* un auteur ou un fait de tradition ; mais c'est très difficile en raison de l'immense éloignement temporel et de la différence nationale. Nous n'avons pas grandi dans le même élément qu'il faut maintenant expliquer. Nous devons chercher à nous en approcher grâce à des analogies. Ainsi, notre *compréhension* de l'Antiquité est une permanente *mise en parallèle*, sans doute inconsciente. Cela vaut déjà pour toute lecture ordinaire, d'autant plus pour des œuvres antiques où tout nous est étranger : lexique, sonorités, stylistique, caractère de l'auteur, de l'époque, faits traités. Il est alors impossible de tout comprendre au début, on ne peut le faire que *peu à peu*. D'autre part, la question se pose de savoir si nous sommes purement confrontés à l'Antiquité ou si ce ne sont pas certains vestiges de la tradition qui demeurent. Ce dernier point est l'objet de la *critique élémentaire*. Tout le reste incombe à l'*herméneutique*, à l'exception des questions suprêmes de la *critique supérieure*, c'est-à-dire le jugement sur un phénomène antique d'un point de vue supra-temporel et indépendant des lieux géographiques : de telle sorte qu'ici, par exemple, l'hellénisme ne serait plus considéré que comme une *tradition* de règles éternellement valables, qui çà et là sont altérées. Le jugement esthétique relève de cela : et avec cela s'articule souvent la question de ce qui est authentique ou inauthentique.

Donc : la *critique* s'attache à la *tradition* ;

l'herméneutique, à ce qui est transmis.

Il est très important que d'emblée le jeune philologue s'habitue à manier des méthodes rigoureuses dans les deux domaines. Une négligence est difficilement rattrapable par la suite. Les livres les plus savants ne feront que plonger dans la confusion et resteront sans profit si cette base solide manque. Il s'agit là d'une question *éthique*. La pulsion de vérité ne se satisfait qu'à travers des opérations strictement *logiques*. Le philologue de grand tempérament forge alors les exigences les plus rigoureuses. Il est possible que ses besoins *esthétiques* et *éthiques* entrent alors en conflit. La science n'a rien à voir avec le plaisir, mais avec le désir de la vérité stricte. Mais ce qui est *esthétique* ne doit pas non plus être considéré comme relevant simplement du plaisir. Ce serait du *dilettantisme*. Il s'agit au contraire de s'élever le plus hautement vers l'idéal : où la vérité est

elle aussi incluse.

Dans quelle mesure la *tradition* détermine-t-elle la *critique* ? 1. Chez Homère, par exemple, rédaction en fonction d'une mémoire changeante, selon divers rhapsodes ; 2. selon les acteurs lorsqu'il s'agit des tragiques ; 3. selon les savants, chez Homère, par exemple ; 4. selon les poètes ultérieurs et les correcteurs, par exemple le *Prométhée* d'Eschyle ; 5. par différentes recensions qui coexistent ; 6. en raison des erreurs de mémoire dans les citations ; 7. en raison de fausses inscriptions, au sens panégyrique, micrologique ; 8. différentes phases de soin, retravaillé à fond ou pas, par exemple chez Virgile ; 9. par pieuse tromperie, dans les oracles sibyllins ; 10. à cause de la négligence et de la lassitude des copistes qui écrivent *pro poena* [par punition] ; 11. faute par erreur d'écoute ; 12. améliorations arbitraires par les copistes (comme dans le cas des correcteurs) ; 13. malentendus dans la saisie d'une écriture ancienne, par exemple chez Pindare, etc. ; 14. détérioration à cause du temps, d'un incendie, de l'eau, des vers ; 15. ajouts élégants des éditions modernes ; 16. extraits, par exemple Théognis.

Conditions de cette critique : 1. logique rigoureuse ; 2. connaissances personnelles de la langue ; 3. un sens subtil des possibilités d'altération ; 4. suffisante intelligence de la réalité ; bref, herméneutique.

En ce sens, l'herméneutique est préparation de la critique. La critique elle-même ne peut pas être une fin, mais seulement un moyen de la *parfaite compréhension*. En ce sens, la *critique* n'est qu'une phase de l'herméneutique. Dans l'herméneutique ce sont les personnalités et leurs inclinations qui décident où mettre l'accent. De toute manière les deux se développent ensemble.

Qui voudrait avec autant de méfiance soumettre à examen chaque fait et chaque passage d'un texte n'avancera que lentement. Toutes les grandes réalisations ont été péniblement arrachées à l'Antiquité, grâce en particulier à la mouvance de Bentley[135]. Nous en sommes plus heureux que tous les siècles précédents, car presque tous les grands textes ont déjà été corrigés. Cette rigueur coutumière est la caractéristique de notre époque. Il sera bientôt possible de rassembler les choses ; période de *synthèse après* celle de l'*analyse*. En tous cas, chacun a l'obligation de ne rien se laisser passer. Il lui faut d'abord s'être montré

à la hauteur de l'époque de l'analyse avant de pouvoir songer à celle de la synthèse.

Nous devons à la période analytique la connaissance de la grammaire, de la métrique, des antiquités, etc., de l'histoire de la littérature. Une lecture superficielle pour le plaisir ou en vue de l'imitation ne conduit pas à la *science*. Le risque est ici de trop accorder à la critique, c'est-à-dire à la stricte *ratio*. Combien nombreux les philologues qui ne parviennent pas à la dépasser ! Mais de telles victimes ne sont pas sans utilité lorsque de telles natures ne prétendent pas vouloir se guider elles-mêmes. Chaque époque exige un pénible travail de charroi, mais les charretiers eux-mêmes ont besoin d'être dirigés. S'ils entreprennent de bâtir tout seuls, malheur à eux et à la science ! — Celui qui n'a rien d'autre à apporter que des connaissances et son bon sens peut encore être employé excellemment au travail de charroi, mais à *rien de plus*[136]. Quelqu'un n'est pas *prédestiné à devenir philologue* pour le simple fait qu'il n'est ni philosophe ni artiste. — Mais celui qui n'a ni connaissance ni bon sens, il faut le chasser par tous les moyens[137].

§ 9. Sur les altérations des textes[138]

1. *Échange de lettres ou de mots semblables*. Pour cela, il est nécessaire de connaître la paléographie. Chez Pindare, par exemple, le doute est souvent de savoir si o correspond à ου ou à ω. Puis entre Α Λ Δ, Μ ΛΛ (ἅμα et ἀλλά), Θ et Ο, Π et ΤΙ, chez les Latins C G, E et F, ł et l ne s'élève pas au-dessus de la hauteur de ligne, d'où *iu, ui, in, ut lu* ou *iec, lec, tec (adjectus, adlectus, adfectus), cccc* 400 en *ecce* ; *clemens, demens*[139], *egregia, e Graecia, honorum bonorum* | *mihi te milite* | *unus imus, multum inultum. Africani Africam, fieri flevi, pius plus* | *impiis* pour *in piis, urbis, verbis*[140]. *ut, et* | *et ei* | *utile vile* | κλεινὸς κοινὸς καινὸς | πάλιν πάλαι πόλιν | καὶ τὰ, κατὰ | ἄν αὖ | ὁρᾷ δρᾷ | .

Souvent, les terminaisons sont inexactes ως οις | σεσθαι σασθαι | σαι et σθαι | σειν et σαι | *runt rint* | Des syntagmes mal compris, *vicarius* pour *vir clarissimus*[141], πρὸς et πατρός, δ᾽ἡμέρας δύο ἡμέρας. Des noms souvent mal compris : ἀδελφοί pour Δελφοί, Ἰσ., Ἀριστ., Δημ., Ἀπολλ., Φαιδ., Φιλ., Ἀντιφ., Ἡροδ.

2. *Fausse séparation des mots*. Les plus anciennes écritures onciales ne présentent en général aucune coupure : sauf par des points. Sénèque, Epistula 89, 4 : *Philosophia unde dicta sit apparet : ipso enim nomine fatetur. Quidam et sapientiam ita xxx quidam finierunt ut dicerent divinorum et humanorum scientiam.*

Cicéron, *Academica*, *Prooemium* I, chez Ernesti : *philosophiam aqua absumtam diu*[142]. Stobée LXXXIV 23, fragment de Hiéroclès: ὥστε εἴρηται ὑποθήκης ἀφ’ ἧς etc. pour ὑποθήκη σαφής.

3. *Écrire deux fois ou écrire une fois*. Justin XV 2, 8 : *ut appareret eos non odii, sed dignitatis gloria accensos (scr. odiis)*. Live 7, 8 corrigé par Reiz : *agmen fugientium a signis : scr. a Signinis* (habitants d’une cité du Latium)[143]. Clément d’Alexandrie, Stromates 1, 14, 61 : Στράτων δὲ ἐν τῷ περὶ εὑρημάτων Στρατοδήμῳ τῷ Τεγεάτῃ (Σωδάμῳ ego[144]).

4. *Omissions* : *amoribus* pour *a maioribus*, κατὰ πολλά pour κατὰ τὰ πολιτικὰ, *Postne* pour *potestne*. Souvent les copistes rencontrent une lacune et continuent tranquillement pour avoir une belle copie. Très dangereux[145].

5. *Transposition* (*transpositio*). Quelque chose qui a été omis est replacé à un mauvais endroit. Dans la marge, puis mal intégré. Ou bien quelque chose qui était à la première ligne descend à la troisième et prend alors un espace à la seconde. Ou bien : des pages entières sont interverties[146]. Euripide, *Oreste* 506 : αὐτὸς κακίων ἐγένετο μητέρα κτανών ; Diogène Laërce 2, 84 : ὧν ἐστι καὶ Σωσικράτης ὁ Ῥόδιος. κατὰ δὲ Σωτίωνα ἐν β΄ καὶ Παναίτιον, auparavant ὧν ἐστι καὶ Σωσικράτης καὶ Παναίτιος ὁ Ῥόδιος. κατὰ δὲ Σωτίωνα ἐν β΄. L’inversion, par exemple *bonus vir* au lieu de *vir bonus*, dérive du fonctionnement de la mémoire qui retient plus aisément le dernier mot.

6. *Approximation grammaticale* : en raison d’un sentiment obscur, le copiste modifie le cas, etc. Madvig introduit dans Cicéron, *De Inventione* I, 91 : *Quodsi*

non P. Scipio Corneliam filiam Ti. Graccho collocasset atque ex ea duos Gracchos (scripsit Gracchus) procreasset, tantae seditiones natae non essent (à cause de *duos*, le copiste écrit *Gracchos*) : ainsi, P. Scipion aurait engendré deux Gracques avec sa propre fille.

7. *Interpolation* : *glossemata* explicatives en marge ou passages parallèles. D'où la règle : *lectio obscura vel difficilior est preferenda* [la leçon obscure ou plus difficile doit être préférée]. On tirera son propre enseignement chez Hesychius. Définir Heimsoeth. Les *glossae interlineares*, en particulier, ont été intégrées au texte. Par exemple : *Si auctor errat in ista sententia, animus non est immortalis*. Le copiste corrige :[147] Cicéron in *Catilinaires* II, 2 : *quem amare in praetexta (calumnia) coeperat* ; Jérôme dit : *scribunt librarii non quod inveniunt, sed quod intelligant, et dum alienos errores emendare nituntur, ostendunt suos* [les copistes n'écrivent pas ce qu'ils trouvent, mais ce qu'ils comprennent et tandis qu'ils s'efforcent de corriger les erreurs d'autrui, mettent au jour les leurs]. Plainte contre les *homines scioli* [les hommes pédants]. Les meilleurs copistes désignent les mots altérés par des petits points[148]. Déjà dans le rouleau d'Herculanum.

§ 10. La critique diplomatique

Comment rassembler un appareil critique ? Simplement à l'occasion de manuscrits qui sont restés *isolés*, comme le *De oratoribus*, Velleius. Allier à cela l'examen des éditions, surtout, *editiones principes* et *vetustae* (parce que souvent sont utilisés des *codices* qui sont importants). Difficiles questions sur l'*editio princeps*, une grande érudition typographique est nécessaire. Rassembler des *citations* : il ne faut alors pas oublier la *memoriae neglegentia* [négligence de la mémoire]. *Imitations* (Χριστὸς πάσχων [Christ souffrant]). *Les extraits* sont importants ; souvent des modifications ont eu lieu dans les anthologies (Stobée) ; des *scholiastes* ont souvent repéré les traces des plus importantes leçons, par exemple Eschyle.

Principe : n'admettre que le *nécessaire* ; et c'est bien plus indispensable qu'on ne le pense au premier abord. *Le travail* ne *doit* pas être fait une deuxième fois. D'énormes collections de manuscrits sont à examiner pour y chercher des parentés : par la suite, laisser tomber sans réserve tout ce qui est dérivé au cas où le codex original existe. — Interrogation des *témoins*. Plus il y a de témoins et mieux c'est : quand ils ne sont pas liés.

Pendant longtemps des méthodes absurdes ont été en vogue : *prépondérance* de quelques manuscrits, pour Gronovius et Nikolaes Heinsius les manuscrits des Médicis. Ou les manuscrits étaient *dénombrés* : ou penchant pour les *vulgata* (celles de Burmann et Ernesti). Puis le principe de la *lectio difficilior* a été porté aux nues et ainsi les textes livrés à n'importe quelle falsification. — Aujourd'hui, on cherche le *stemma*, les *codices familiae*. Tous les manuscrits interpolés sont tout simplement négligés (par exemple pour Eschyle). — Très souvent, on a alors un soutien diplomatique pour un mot *altéré* alors que les autres *codices* offrent une version lisse. L'*ancienneté* du manuscrit ne doit pas faire illusion ; parfois, un exemplaire plus récent peut supplanter l'ancien. En outre, les délimitations selon les siècles sont toujours très incertaines.

Parfois, les mêmes manuscrits ont du point de vue diplomatique des valeurs différentes. Maints copistes ont utilisé deux manuscrits : souvent parce qu'il y avait un défaut dans l'un des originaux. Souvent, les versions de l'autre sont

rajoutées *secunda manu* [de seconde main]. — Sur la paléographie grecque : Montfaucon, *Paleographia graeca*, 1708, magistral, unique ouvrage systématique. Sur les confusions : Bast, *Commentatio paleographica* dans l'édition Schäfer de Gregorius Corinthius, 1811. Puis *Specimina palaeografica codicum Graecorum et Slavonicorum*, *editio* Sabas, 1863 (8 parties). Tischendorf, beauté et fidélité inégalées : *Sinaiticus, Monumenta sacra. Anecdota Sacra et Profana.* Paléographie mise en perspective : *Guide de paléographie grecque* de Wattenbach, 1867[149].

Écriture en majuscules.

Écriture *onciale* et *capitale* (aussi écriture carrée) pour des inscriptions sur la pierre et le métal : chaque lettre est circonscrite par un □. Les traits rectilignes : perpendiculaires ou horizontaux. Écriture onciale : *unciales litterae* : très grandes lettres. À cause d'une mauvaise interprétation de la majuscule latine, avec des traits très arrondis et penchés[150]. — Ici, à Bâle, codex des Évangiles (codex E), du milieu du VIII^e^ siècle, en ancienne écriture onciale[151]. — Au IX^e^ siècle, l'usage de la minuscule est général (il y a même une très ancienne écriture minuscule et cursive sur des rouleaux de papyrus)[152].

Quatre périodes[153] :

1. *Vetustissimi sæculi* IX avec de nombreuses formes de capitales verticales, peu de séparations entre les mots, peu d'accents (par exemple le Platon d'Oxford)
2. vetusti X-XII
3. recentiores XIII-XIV bombycinus
4. novelli XV chartaceus

Jusqu'au XV^e^ siècle, la liaison et la séparation des mots est plus imparfaite qu'en latin. « σ » a tendance à être confondu avec la lettre suivante. Accents et esprits sont des guides. Néanmoins, les prépositions perdent souvent leur accent lorsqu'elles sont liées. Ambiguïté de διαλόγων, l'unité [retrouvée] grâce à ὑφὲν ˘[154].

Si l'accent ou l'esprit manquaient, le copiste était dans le doute, et le mot altéré. L'accent disparaît souvent dans les abréviations. Περιγράφειν ou

διαγράφειν ····· ····· ⬚, ou soulignements. — La lecture juste est placée au-dessus de la version erronée. Transpositions grâce à des chiffres[155].

Latin. Sickel, *Monumenta graphica*, Paléographie universelle de Silvestre. *Guide de paléographie latine* de Wattenbach, 1869[156].

Écriture capitale, semblable à l'écriture des inscriptions de la période augustéenne. En fait partie le seul texte latin des rouleaux d'Herculanum, un poème sur la bataille d'Actium (*Volumina Herculanensia* II)[157].

Tout à fait développée à côté d'elle, l'écriture onciale : formes arrondies pour le A D E M, quelques lettres en dessous et au-dessus de la ligne. Palimpseste de Tite-Live à Vérone ; Cicéron, *De republica*, codex de Fronton à Bobbio, palimpseste de Gaïus à Vérone. Les Pandectes florentines de la fin du VI^e^ siècle[158].

Il y a eu une écriture romaine cursive mêlée à des lettres onciales ; peu à peu abâtardie dans les différentes nations, puis reformée sur un mode calligraphique : écriture *lombarde*, *littera Beneventana* aussi, écriture des bulles papales jusqu'au XII^e^ siècle[159]. Écriture *wisigothique* en Espagne, semblable à la lombarde, formée de manière calligraphique au IX^e^ siècle. Écriture *mérovingienne* formation calligraphique jamais achevée, par exemple dans *les plus anciens documents carolingiens* de Sickel[160]. Écriture *à moitié onciale*. L'écriture onciale transmise pour les *livres* ; mêlée à des formes dégénérées ou cursives, par exemple l'écriture supérieure pour les *fragmenta* gothiques d'Ulfila. Angelo Mai, *Ulphilae specimina*[161]. Écriture *irlandaise*. Depuis le VI^e^ siècle, l'Irlande est le haut lieu de la calligraphie : elle *ne* provient *pas* de l'écriture cursive. Trois *genera*[162]. Écriture *anglo-saxonne*. Mélange des plus grandes écoles de calligraphie, les irlandaises et les romaines : parce que les anglo-saxons étaient élèves des écoles irlandaises et à la fois des missions romaines[163]. L'écriture *minuscule carolingienne* : une réforme de l'écriture mérovingienne depuis 789 (ordre de corriger les livres ecclésiastiques). Célèbre école d'Alcuin au couvent saint Martin de Tours à partir de 796[164]. L'écriture *minuscule* achevée : c'est l'écriture franque, toujours plus répandue, parvenue à régner seule. Jusqu'au XII^e^ siècle, elle devient de plus en plus régulière. Chaque lettre est bien définie, l'une à côté de l'autre, nette séparation des mots, usage modéré des abréviations.

Au XV^e^ siècle les humanistes y reviennent, et elle fut ensuite imitée par les imprimeurs — qui avaient d'abord utilisé l'écriture ordinaire des moines comme modèle de leurs lettres. Opposition de l'écriture dite latine à l'écriture allemande[165].

Au XIII^e^ siècle, on écrit bien plus et plus vite. Les abréviations deviennent prépondérantes : influence des ordres mendiants qui écrivent beaucoup. Au XIV^e^ siècle, toujours plus anguleuse, l'« écriture monastique »[166].

Abréviations presque inexistantes dans l'écriture majuscule. Mais très abondantes dans les écrits juridiques. Le système plus ancien : mettre 2 ou 3 lettres initiales ; le plus récent, désigner les flexions, par exemple BR pour *bonorum*[167]. Au IX^e^ siècle, nouveau système bien établi. Après le XIII^e^, toujours plus arbitraires et plus nombreuses. À utiliser surtout : *Lexicon diplomaticum* de Walther[168]. Souvent, les copistes anciens ont résolu de manière erronée les abréviations des syntagmes. Un copiste dit : *multum male scripsi quia multum bene bipsi*. Un éditeur d'un diplôme (décret) met en signature *canis marinus* pour *cancellarius* (*cani marins*). Un autre traduit le fréquent *in quid* par *en quelque chose* (= *inquit*)[169].

Séparation de mots. Dans les *Herculanensia volumina*, un point après chaque mot. Les prépositions liées au nom. Pas de coupure des mots jusqu'au IX^e^ siècle, et dans maints manuscrits jusqu'au XI^e^ siècle. Souvent une consonne n'est écrite qu'une fois, par exemple *hocaput*[170].

§ 11. Critique historico-littéraire

La critique textuelle a du point de vue méthodologique la plus grande valeur pour le futur philologue. Ceux qui sont plus avancés s'essaieront aussi à la critique supérieure : qui de nouveau concerne la tradition. Il est encore une fois surtout important de rassembler complètement les matériaux pour ensuite les répertorier. Ce qui est alors mis en valeur, ce sont souvent des conclusions générales par induction ou par analogie qui supposent qu'on ait déjà acquis de vastes connaissances en histoire de la littérature et dans l'étude des sources. Dans cette mesure, l'herméneutique est ici aussi une condition préalable de la critique.

Une série d’exemples et de points de vue.

La *pseudépigraphie* ; par admiration, rarement par défaveur. Puis par cupidité (Galien). On ne parle pas de ceux qui trompent. Pythagoriciens, Aristote. Socratiques. — Lettres, par exemple d’Héraclite, avec de précieuses connaissances sur Héraclite.

La *pinacographie*. Y avait-il un titre à l’origine ? Platon, Héraclite, Archestrate. Valeur des πίνακες [*Tables*] de Callimaque. La définition des στίχοι [lignes] (στιχομετρία Ritschl). Utilisée dans une perspective métrique. On cite selon les στίχοι. Donc pages normales. Les notices jusqu’à Suidas. Le classement des πίνακες. Important : la *survie* de la tradition littéraire jusqu’à *Suidas*. Est insensé celui qui refuse de croire à de telles notices sous prétexte qu’elles sont de 1500 ans postérieures. Tout aussi important le retour aux sources originales de la tradition d’histoire littéraire. Par exemple didascalies.

Épigrammes comme sources sur les colonnes, par exemple celle de Pisistrate ἤθροισα | τὸν Ὅμηρον | σποράδην τὸ πρὶν ἀειδόμενον [j’ai réuni les poèmes d’Homère, qui étaient chantés auparavant de manière fragmentaire]. Hermésianax de la ʾHoίη [*Matin*], les préférés d’Hésiode.

La *comédie* comme source : médisances perfides qui en sont tirées parmi les petits esprits des péripatéticiens. Ragot sur la bigamie de Socrate (par Luzac). À ne pas confondre avec les attaques d’Aristophane contre Socrate dans les *Nuées* (rappeler Brentano).

Les écoles de *rhéteurs* cherchent des matériaux pour leurs *controversiae*. *Étymologies* facétieuses : d’où les nombreux noms des pères. Symboliquement : Sappho Εὐέπους Εὐφήμου. Épicharme Τιτύρου. Épicharme : père Τίτυρος Χίμαρος, « bouc » de Κέραστος « ville de bouc » (d’où aussi Laïs). Autres rubriques : enseignants comme pères, variantes de noms, par exemple Μνησάρχου Μνησαρχίδου, Σίμωνος Σιμωνίδου, Ἀγάθων Ἀγαθώνυμος. Plusieurs homonymes confondus alors ; pour des pères accolés à l’un de ces noms[171].

Les *morts*. Héraclite et l’hydropisie. Diogène à cause de la morsure d’un chien : une mort cynique. Les *maîtres* et les διαδοχαί [successions].

Certaines *tendances* : par exemple l’*orientale* ; les voyages de philosophes en Égypte et vers l’Orient. La tendance *à réduire* chez les stoïciens contre les

épicuriens. Chez les péripatéticiens contre Socrate.

La notion d'ὑπομνήματα [cahiers] — l'Antiquité latente. Questions sur les *sources* chez Athénée, Clément, Laertius, Pollux. Puis plus subtiles chez les historiens, chez Tite-Live, dans les *vitae* de Plutarque. Ambiguïté παρ᾽ἡμῖν [selon nous], μέχρι τοῦ νῦν [jusqu'à présent], *vidimus* [nous avons vu] etc. —

Certaines connaissances littéraires combinées chez les Anciens qui ne sont que des suppositions, non contraignantes pour nous, par exemple les noms des poètes cycliques. L'ἰσοχρονία [isochronie] d'Hésiode et d'Homère et leurs adversaires. Le fait qu'Homère *n'ait pas écrit.*

§ 12. La critique archéologique

Moindre prédisposition : qu'on aille étudier les musées. Écarter le dilettantisme fat, particulièrement les élèves de Jahn et Welcker qui se sont fait cette réputation.

Au début, on a cherché à accroître son plaisir en imaginant que c'étaient les fameux originaux : on avait la même admiration que l'Antiquité pour le *Zeus* olympien et l'*Athena* de Phidias, l'*Héra* de Polyclète, Aphrodite et Éros de Praxitèle, Apollon et Bacchus de *Scopas*, l'Hercule de *Lysippe*. | Le Jupiter d'Otrikoli était, a-t-on cru, de Phidias ; la Junon des Ludovisi, de Polyclète ; la Vénus des Médicis, de Praxitèle. On découvrait un original après l'autre. Raphael Mengs est le premier qui ait douté. Il a partout découvert des approximations de cet achèvement antique, mais qui étaient des maquillages et des contrefaçons. Il a affirmé qu'il n'y avait pas d'originaux : pas même le groupe de Niobé. Stimulé par Mengs, Winckelmann a esquissé l'histoire de la sculpture grecque : pour les plus grands noms, les preuves manquaient, comme s'il n'était déjà plus tout à fait comme son ami.

On a maintenant une foule d'œuvres originales, les sculptures des temples de Sélinonte, Égine Olympia, le Parthénon, le temple de Nikè, l'Érechtheum à Athènes, le temple d'Apollon à Phigalia, le Mausolée d'Halicarnasse. — On voit aussi apparaître toujours plus de copies, dont on s'aperçut qu'il s'agissait d'originaux célèbres. Notion d'*imitation.* On a remarqué que les moyens, l'humeur du commanditaire ou encore le nouveau lieu de l'exposition ont

souvent défait les *groupes*. Extraction de quelques figures. Ou empruntées quelque part ailleurs et intégrées ici, par exemple à Rome dans les statues rassemblées des Niobides. Donc preuve à partir de raisons internes. Puis la question de savoir si la transposition se fera en marbre ou en airain. Nous n'avons plus aucune idée du groupe original célèbre de Niobé que Pline vit à Rome : nous ne pouvons pas même établir une composition satisfaisante à partir de ce qui existe.

Il faut aussi constamment examiner les principes esthétiques. Par exemple que la sculpture n'autorise pas la couleur car ce serait l'art de la pure forme. De même l'architecture. Dans l'art médiéval, on a prétendu que la bigarrure était de la barbarie. C'est ce à quoi les blanches statues des musées nous ont poussés. L'air et l'humidité ont des effets destructeurs. La Vénus des Médicis avait une chevelure blond doré. Lors de leur exhumation, les statues du Mausolée avaient encore des couleurs visibles. Souvent, on a effacé les traces de couleur comme quelque chose de dérangeant. Quand des poètes comparent les boucles d'une fille à une statue couleur de cire, on tient cela pour une approximation poétique. — En architecture, la nouvelle vision l'a emporté. On a admis que souvent l'ornementation a eu recours à la couleur, mais aussi que quand elle s'exprimait par de la sculpture, on utilisait la couleur. Les deux manières alternent et parfois une ornementation amorcée par une sculpture se poursuit grâce à de la couleur. La polychromie est une loi générale même pour les sculptures de frise et de métope[172]. Les cheveux et la barbe de la tête d'Hercule à Olympie, si bien rendus que la finesse de la peinture est restée. — Le principe s'applique également aux représentations dans les temples. Les plus anciennes images protectrices sans formes définies étaient en bois : qu'elles soient recouvertes de couleur était une exigence ; rénover était un acte liturgique : le prêtre de Bacchus — parce qu'il représentait le dieu — devait se teindre le visage en rouge lors de la procession. Puis l'image du culte était recouverte de réels vêtements et bijoux. Quelques parties étaient recouvertes d'or en gage de reconnaissance. La sculpture du bois n'avait pas recours à différentes essences, mais utilisait l'ébène, l'or, l'argent et l'ivoire comme auxiliaires. De même le travail des métaux : composition de différents métaux peints. — Tout cela réuni par la plus

haute technicité : l'Athéna et le Zeus olympien de Phidias : en or et ivoire : le matériau le plus cher est le plus noble. Les parties nues du corps, en ivoire ; cheveux, vêtements, armes, en or. Les yeux, des pierres précieuses de couleur. — Même sur les statues en bronze, on trouve des parties argentées ou dorées. Les yeux, les lèvres, les ongles, les cheveux. Les ourlets des vêtements : travail bigarré inséré. Et c'est ainsi que cela se faisait durant la période classique. Praxitèle à qui on demande laquelle de ses œuvres il préfère répond : celle sur laquelle Nikias a peint : donc un peintre d'excellente réputation ne répugnait pas à ce genre de travaux. — Il ne s'agit pas d'accroître l'illusion, mais d'élever les effets caractéristiques de la sculpture. Pas d'estompage des couleurs. Les détails importants s'en trouvent ainsi accentués. Effet harmonieux de l'ensemble grâce à la symétrie des couleurs.

Pour s'exercer à la critique archéologique, les représentations sur les *vases* sont particulièrement indiquées. Que l'on cherche à donner une réponse à tout, par exemple sur le vase de *François I^er^*, à ne rien omettre et à rassembler tout ce matériau. Nous faisons connaissance avec les motifs proprement populaires de la mythologie : on peut montrer les transformations progressives dues à la poésie épique, à la poésie lyrique, au drame : pour ce faire, on se familiarise avec la vie antique, avec le culte et toutes les activités, gymnastique, musique, jeu et danse, la mort et les enterrements, la guerre. Nous avons alors une vue d'ensemble sur 4 siècles. — La mythologie est d'un côté nécessaire, et, de l'autre, une familiarité avec les antiquités. Pour toutes les questions plus importantes, il faut une intelligence pratique effective des techniques de taille du marbre, de la fonte du bronze, etc.

Comparaison de l'activité critique philologique et de la critique archéologique : l'édition de Michaelis qui rassemble toutes les *sculptures du Parthénon* (*Hallesche Philologenvers.*, p. 162)[173].

Le premier manuscrit du v^e^ siècle av. J.-C., l'original, s'est conservé pendant plus de 2000 ans sans rognage significatif des pages ; parfois, les pages ont été détériorées par l'humidité, etc. ; les tracés sont devenus illisibles, des lacunes se sont formées, etc. Vers la fin de cette période, le manuscrit a été utilisé à plusieurs reprises et a été copié une fois (par Jacques Carrey en 1674) en très

grands morceaux cohérents. Le copiste n'était pas savant et n'a pas interpolé son contenu, mais il a substitué aux formes orthographiques et grammaticales antiques celles qui étaient en usage à son époque : des erreurs de lecture isolées se produisent. Quelques années après, le manuscrit original a été gravement détérioré par accident : pages déchirées et dispersées, de nombreuses ont été perdues, d'autres rognées aux marges, etc. (1687, un obus tombe sur le Parthénon). 70 ans plus tard, une part des pages les mieux conservées a été de nouveau copiée (par Stuart et Revett), en conservant très précisément les formes antiques, mais avec des interpolations aussi arbitraires que la manière de combler les lacunes. Arbitraire qu'on peut encore montrer à partir des originaux et des copies antérieures. — L'éditeur doit prendre pour arrière-plan les vestiges originaux, indiquer les variantes et les compléments introduits par les copies, et combler les lacunes de telle manière que la plus ancienne copie soit le critère. Dans la disposition des fragments, la copie plus ancienne est d'une importance particulière. Le travail de *recensere* [passer en revue] est ainsi accompli. Maintenant, *emendare* [corriger] : la restauration de l'original par-delà nos sources, le remplissage de nombreuses lacunes à partir de conjectures, la transposition dans la langue de l'original des formes contenues seulement dans la copie plus ancienne. Ici, l'artiste créateur est le véritable *emendator* [correcteur][174].

§ 13. Généralités sur la méthode des études philologiques

Nous avions 3 perspectives principales : préparation philosophique, méthode correcte, orientation d'ensemble. On a indiqué à quel point la méthode juste est importante dès le départ. Le temps passé à l'université doit installer dans ce domaine une bonne et sûre habitude. On doit s'y exercer jour après jour, comme le médecin avec le cadavre sur lequel il travaille. Moyens adaptés : 1. *Cours d'exégèse*, puis cours portant plus spécialement sur l'histoire littéraire ou sur l'Antiquité, ce pour quoi une préparation est nécessaire pour saisir correctement la méthode de l'enseignant. Les désagréments des cours : on ne peut jamais être persuadé qu'on est compris, que des questions soient soulevées, que des objections soient faites. Joue en outre le niveau différent de formation des

auditeurs, qui d'ailleurs ne suffit pas à la bonne intelligence. Mais le pire est qu'une formation en ce sens paraît superflue alors que c'est la seule manière pour comprendre fondamentalement quelque chose, même pour réfléchir sur quelque chose et *ensuite* entendre un enseignant sur ce point-là. En fait, pareille préparation n'est pas possible pour *maints* enseignements. *Non multa sed multum* [non pas pour une pléthore, mais pour beaucoup]. La valeur principale d'un enseignement reste toujours d'ordre *méthodologique* : car pour véritablement apprendre, il y a *désormais*, dans la plupart des cas, des livres. 2. Ensuite, *les exercices dans les séminaires* où l'on peut clairement établir dans le détail si l'on est sur une bonne voie. Là aussi des preuves tirées de ce que chacun étudie de manière autonome peuvent être apportées. Il est alors utile, pour sa propre formation méthodologique, de se fixer pour tâche d'écrire un texte plus petit et de l'étudier pour soi-même jusque dans le détail, et de se l'approprier. De même, faire un travail de prédilection d'une *problématique d'ordre élevé* ; réfléchir à tous ses aspects, rassembler toute la littérature, etc. On ne peut apprendre la juste méthode qu'à travers un exercice perpétuel. Un séminaire n'a pas de sens s'il n'est pas en contact avec la production des meilleurs philologues.

3. *Lecture* des philologues qui ont une bonne méthode, c'est-à-dire de ceux qui *exposent* avec amour et soin et ne se contentent pas de parvenir à des résultats, par exemple Bentley ou Wolf, récemment G. Hermann et, surtout, Ritschl : *Excursus plautiniens*, *Inscriptions*, *Opuscula*, *Parerga Plautina*[175].

Sur la linguistique comparée et la philologie classique

Si maintenant le philologue s'exerce à cette technique, la question qu'il faut se poser est de savoir quelle sera son attitude à l'égard de la science du langage. La plupart du temps, les étudiants se divisent en deux groupes principaux : les critiques et les comparatistes. Cette division est une situation déplorable qui prouve que les étudiants ont perdu la finalité immédiate et néanmoins la plus élevée. En tant que linguistes, pour qui le latin et le grec ne sont que des langues parmi d'autres, ils n'ont rien à voir avec l'*école* : ce sont là des occupations érudites annexes qui vont à l'encontre des tendances classiques des études au lycée. Pour l'école, la langue n'est qu'un moyen : solide appropriation, donc

première nécessité. Pour cette raison, rejeter tout apprentissage génétique réflexif. Car toutes sortes d'égarements ont alors lieu : tout un chacun utilisant les heures de *grec* pour préférer expliquer la nature de la *langue*. Gardez fermement à l'esprit la tendance classique du lycée, Messieurs ! Vous aurez ainsi un but tout trouvé pour vos heures d'enseignement universitaire. Ce que par ailleurs vous ferez vous regarde : les sciences de la nature et la linguistique comparée sont à peu de choses près dans la même perspective. Ce sont des occupations savantes qui n'ont rien à voir avec les tendances de l'école. Pour le philologue classique, le grec et le latin ne doivent jamais être des langues *parmi* de nombreuses autres : que son *ossature* corresponde ou non à celle d'autres langues, c'est tout à fait indifférent au regard du lycée. Ce qui importe, c'est ce qu'elles *n'ont pas en commun*, c'est cela qu'il faut s'incorporer. — Néanmoins, se préoccuper de manière prépondérante des résultats de la linguistique comparée est naturellement aussi d'un grand profit pour le philologue classique : c'est même indispensable pour le *savant* qu'il est. Simplement, cela reste justement un *moyen* pour son but principal alors que cela devient bien assez souvent une finalité en soi. Nous avons besoin d'une vision vivante de la langue comme expression de l'âme d'un peuple, et nous devons dépasser le formalisme figé de l'ancienne philologie classique, sous cet aspect aussi, avec *l'aide* de la recherche en linguistique. Mais qu'on ne perde pas son temps avec cela durant la préparation du philologue à son métier d'enseignant ![176] — En revanche, la méthode herméneutique critique a quelque chose d'indispensable ; c'est la garantie que le futur enseignant va se concevoir comme pris, lui et ses élèves, dans une discipline formatrice très rigoureuse, et qu'il se forme sans se contenter d'être *dilettante*. Pour lui, s'occuper des auteurs et des monuments antiques est une affaire centrale ; la compréhension de ce qui est *classique*, son but ; c'est d'après ce but qu'il estimera la valeur des études en linguistique comparée. Tandis que la méthode herméneutique critique n'est rien d'autre que la forme correcte pour se rapprocher de l'Antiquité. C'est *pour* la comprendre qu'il étudie la grammaire, pour pénétrer tout à fait l'expression antique ; lui importe ce qui est typiquement grec et romain par rapport à notre univers moderne. C'est en effet *dans notre propre perspective* que nous parlons de classique, du point de

vue de notre monde moderne et non en fonction de l'Inde, de Babylone et de l'Égypte.

§ 14. Les connaissances du point de vue de la *méthode*[177]

C'est là que nous commençons à nous *orienter.* La pondération différente de la valeur fut un temps la cause de conflits très vifs entre philologie des *choses* et philologie des *mots* : laquelle philologie linguistique prenait, dans la *pratique,* le parti de la méthode en reprochant à ses adversaires leur manque de sérieux et de méthode[178]. À l'époque, en réalité, on *cherchait* encore la méthode qui permettrait la recherche en histoire de l'Antiquité : on venait tout juste de dépasser une érudition éclectique. Dans la philologie linguistique on était déjà plus rigoureux et mieux équipé. Mais c'est le comparatisme linguistique qui apporta alors l'argument décisif contre l'ancien parti de la philologie linguistique dans la mesure où le comparatisme révélait le manque de rigueur et de méthode dans le traitement de la *langue*. Mais à son tour, la philologie linguistique doit rappeler que la formation linguistique en comparatisme était pour l'essentiel dilettante ; sa méthode, un fruit de l'imagination et qu'à partir de tout on pouvait dire n'importe quoi. Quoi qu'il en soit, cette scission en deux partis a *volé en éclats.* Ce qui a fini par s'imposer, c'est que *chacun* des camps ne craint rien tant que le reproche de procéder *sans méthode*. La valeur des meilleurs enseignants et des meilleurs livres réside désormais dans la méthode. L'érudition éclectique ne jouit plus d'aucune considération. « Méthode » est presque devenu le mot d'ordre. Une masse de forces médiocres qui auparavant erraient livrées à elles-mêmes, sont désormais encadrées dans une solide discipline et mises en valeur pour le salut de la science. C'est le *profit immédiat* de la méthode universitaire. C'est pourquoi aussi plus que jamais la formation des *écoles* apparaît à nouveau comme la preuve qu'il existe une méthode enseignable et qu'il y a quelques esprits qui frayent des voies et inaugurent des travaux.

Mais les études universitaires ont pris de ce fait une certaine orientation qui la plupart du temps néglige la première tâche professionnelle, celle d'*enseigner*. Comme professionnel utile, et parfois exploitable, dans n'importe quel recoin de la science, l'enseignant aura la plupart du temps négligé une formation plus

complète et, surtout, aura complètement perdu cette orientation vers le domaine classique. On se console habituellement en se disant que « celui qui sait bien faire une chose, fera bien toute autre chose » ; « il s'agit de préparer les élèves au travail scientifique ». *En pratique*, le résultat est qu'on a presque perdu cette orientation vers le domaine classique, mais que le lycée est devenu la lice de toute sortes d'éruditions professorales : il suffit de lire les comptes rendus des sections pédagogiques ; certains profitent des heures de grec pour faire des conjectures, pour expliquer la nature de la langue. — Je réclame que la pulsion scientifique elle aussi soit maîtrisée par cette orientation classique : afin que les *moyens* de cette pulsion scientifique ne deviennent pas des *fins en soi*, encore moins un *but unique*. Méthode et connaissances ne sont que des *moyens.* Le logicien formel et l'érudit éclectique ne sont ni l'un ni l'autre *professeurs de philologie classique.*

Cette orientation classique cherche 1) à aborder l'Antiquité de manière *rigoureuse* ; 2) vraiment à la *maîtriser.* Les connaissances les plus générales sont alors requises : seulement, il faut savoir que certains faits sont *typiques* de bien d'autres, faute de quoi cette maîtrise de l'Antiquité serait inaccessible. Apprendre le plus possible d'*un* fait : c'est justement pourquoi il est nécessaire de le prendre au sérieux et de manière méthodique. — Il s'agit donc bien moins de la *quantité* que de la « manière ». Comparer donc l'érudition à une armure qui écrase celui qui est de faible constitution. Personne ne doit accumuler plus de savoir qu'il ne saura le porter, et même avec *facilité* et avec *élégance*[179]. — Ainsi, on ne doit pas prescrire la *quantité* de savoir ni donner de conseils. Même la position d'*enseignant* ne saurait offrir d'étalon : hormis une quantité *minimale* de certaines connaissances précises, par exemple en grammaire. Le mieux est que chacun ait une inclination toute individuelle à aborder l'Antiquité. Notre tâche est simplement de donner des indications pour aborder le plus facilement et de la manière la plus fiable chaque domaine. Le principal reste toujours qu'il y ait bien un *besoin* d'apprendre quelque chose et d'en faire l'expérience. Ce qui est artificiellement remarqué et accumulé reste chose morte, c'est-à-dire *n'intègre* pas le noyau productif, ne devient pas chair et sang, *pèse* et fait tort : à comparer avec une balle de plomb dans le corps.

À partir du point de vue tout à fait pratique de ma propédeutique philologique, je peux simplement donner maintenant une série de conseils, indiquer quelques bons livres, rendre attentif à des choses importantes auxquelles *en tout cas* le philologue doit être associé, et surtout insister sur le point de vue de l'*enseignant*.

§ 15. Le savoir linguistique

La formation dans les lycées, très diverse : sous toutes les formes, mais très confortable pour les futurs philologues. Particulièrement précieuse quand elle a été dispensée à partir de sérieuses lectures personnelles. Seulement le principal n'est *pas* l'intelligence de la genèse de la langue, mais le *juste sens de la langue*. Comparer le sentiment de la langue chez le Français par rapport à l'Alsacien ou au romaniste. Le savoir sur la genèse ne vient qu'en second lieu. La perception individualisante est d'abord ce qui compte : il faut qu'on perçoive tout de suite si la voix est celle de Tacite, Tite-Live ou Cicéron, Platon ou Aristote, Eschyle ou Sophocle, Hérodote ou un imitateur ultérieur ; tout comme nous distinguons Lessing ou Schiller. Puis ressentir l'attrait *dialectique* dans les différents genres poétiques, par exemple dans la tragédie. Le bon moyen est de s'incorporer *un* auteur très significatif du point de vue grammatical ou également à travers une formation (comme Cobet dans le premier atticisme, Madvig pour Cicéron). C'est la valeur qu'avait le cicéronisme plus ancien que de renforcer extraordinairement le sentiment de la langue. Tout tient *au sentiment de la forme qu'on a de la langue accomplie*. C'est ce qu'il y a dans l'orientation classique. C'est là aussi que réside le plus grand attrait formateur pour nous autres plus modernes. Nous sommes du point de vue stylistique de grossiers empiristes : du rythme, du discours, de la période, du choix des *mots*, de la chute des phrases, de la coloration essentielle du ton, dont il faut sciemment préserver la régularité, nous ne savons presque rien : en cela βάρβαροι [barbares, babilleurs] (babilleur βαρ βρα comme dans Βρα-τραχος [grenouille]). Quel attrait ont Cicéron et Horace ! Quelle ferme architecture des mots ! En cela, le latin a encore toute sa valeur formatrice. Nous sommes désormais si émoussés par l'*écriture* et l'incroyable influence des langues étrangères. Le style en grec et en latin repose sur ses

racines naturelles, sur le *ton* du *locuteur*, sur l'art du *rhéteur* et du poète public. Nous devons donc absolument prendre en compte la *rhétorique* grecque et romaine ; d'autre part, la *rythmique*. Le sens de la langue est ainsi une *stylistique comparée* acquise *au plus haut niveau de l'évolution de la langue* : à l'opposé de l'évolution *dans la toute première histoire* de la langue qui est l'affaire de l'étymologie. C'est seulement à ces hauteurs-là que la langue est traitée comme un *art* : c'est alors qu'elle devient classique pour nous. L'immense sens de la forme qu'avaient les Anciens se manifeste d'abord dans le discours (Isocrate a travaillé dix ans à son πανηγυρικός [*Panégyrique*], Platon a fignolé jusqu'à la fin de ses jours). La beauté du style de Démosthène est similaire aux beautés de Phidias : on s'émerveille en constatant que le beau est si simple. Heureux celui qui est poussé à un certain sens du style : il connaîtra une masse de plaisirs supplémentaires ! (comme celui qui s'y connaît en sculpture).

(Remarque intermédiaire sur *stilus (stig-lus)* [colonne ou stylet] et στῦλος [colonne ou stylet] (στήλη [stèle]).

Notre étude linguistique principale vise à la comparaison des stylistiques de la langue accomplie : présuppose donc la même forme grammaticale. Le deuxième intérêt s'attache au devenir de la forme achevée de l'expression. Le troisième, à l'apparition des formes grammaticales : donc, 1. sens de la langue et étude du style accompli, 2. histoire du style, 3. histoire de la langue. Cette dernière nous conduit déjà à la période préhistorique : là aussi, notre tâche devrait être de montrer d'emblée le don classique des Anciens à l'œuvre dans le *devenir* de leur langue par rapport aux autres langues : mais c'est encore une tâche très lointaine. La caractéristique des peuples par le biais de leur langue tend parfois à la phraséologie. Nous attendons là le résultat de la linguistique comparée, mais pas trop impatiemment. Il devra en résulter que les forces agissant plus tardivement sont actives dès le début. Ici, nous en sommes encore au constat des premiers faits : la parenté des formes, pour nous d'abord chez les Grecs et les Latins, et ensuite l'étymologie ne sont que l'amorce de considérations qui seront bien plus approfondies par la suite. L'étymologie ouvre la voie à une histoire des *notions* : pour laquelle l'autre versant consiste à rassembler toutes les expressions synonymes pour constater que l'esprit de la langue se spécialise toujours

davantage ; par exemple *mar* être éclatant ; *Marts* celui qui génère de l'éclat, dieu du printemps en vieux latin (avec le début du printemps, les jeunes troupes doivent partir en campagne), *mare* « l'éclatant » (comme le montrent les épithètes), *marmor*, la pierre éclatante. Mesurer *ma* : dieux de la naissance et de la mort ; *mē-ta* but, *mēnsa*, *mōs* mœurs dominantes, *immānis* sans mesure.

Autres exemples de telles spécialisations : le comparatif ίων et -ior, -ius, à l'origine -ians, par extension substitutive -ian, et de même -iōs *(maiosibus, meliosibus)*. L'inflexion en s pour le nominatif, utilisée pour tous les genres : *bellum Punicum posterior* [deuxième guerre punique] ; la forme -os plus ancienne sera ultérieurement amputée au neutre. Dans les deux formes une abréviation a lieu.

Le *gérondif* latin ; -ondo -undo (1er suffixe –on, plus tard dans hom-on-in ; 2e suffixe –do *stupidus*). La notion de nécessité et de devoir-être ne tient pas à cela : *oriundus* « surgissant » ; *secundus* « suivant » ; *moriendum est*, il y a un être qui doit mourir ; *mihi*, il y a une mort pour moi. C'est seulement avec la notion de nécessité que le gérondif acquiert aussi la notion de futur, car ce qui *doit nécessairement* arriver, *va* aussi *arriver*.

Ce sont deux exemples grammaticaux, l'un pour la théorie de la forme, l'autre pour la syntaxe. Nous constatons ici la nécessité d'une prise en compte *historienne* de la langue : sans cela nous devrions tenir pour fautive dans les inscriptions l'expression *senatusconsultum prior* [premier décret du Sénat]. Jusqu'à un certain point, la recherche *historique* en linguistique est possible sans comparatisme ; par exemple Lobeck, Cobet et surtout Ritschl. Mais bien entendu elle n'en arrive jamais ainsi aux raisons dernières ; par exemple, on ne devrait jamais pouvoir rapprocher -ior et -ίων si l'on ne disposait pas du sanscrit -ians. La grammaire historique a une tout autre finalité que ce *sens du style*. Elle prend en compte le devenir. La langue achevée n'est qu'un moment, pas même le plus important. Les étapes antérieures sont bien plus instructives. Il y a 4 méthodes de grammaire : la méthode statistique chez les Indiens, la philosophique chez les Grecs, la comparatiste avec Bopp et l'historique avec Grimm. Pour le philologue classique, *l'historique* est *nécessaire* parce que, sans elle, il ne comprend pas ses écrivains, par exemple Plaute et Lucrèce, Homère et Pindare. Il *a tout autant*

besoin de la grammaire historique que de la grammaire comparée. Il suffit de se rappeler l'agitation soulevée à l'occasion du digamma de Bentley chez Homère ; ou à propos de Ritschl et de l'ablatif en d chez Plaute. Ces deux découvertes ont été faites sans recours à la grammaire comparée, mais c'est seulement grâce à elle qu'elles ont acquis leur pleine légitimité. En effet, t est l'ancienne terminaison de l'ablatif en sanscrit. La grammaire historique a aussi pour tâche de constater les modifications *conscientes* au sein d'une langue, particulièrement dans ce qu'on appelle l'orthographe. Par exemple Accius, né environ en 580[180], introduit la gémination pour désigner la longueur des voyelles, *aara paastor* : il a emprunté cela aux Osques, qui cependant n'avaient pas de o, de telle sorte qu'il ne s'est pas non plus risqué à écrire oo. Dans la diatribe contre Sylla, on voit apparaître le i long. À l'époque de César, au contraire, on utilise l'*apex* ʾ *quiʾntus viʾlla maʾrcus* (très instructif !).

La prise en compte de l'alphabet et de l'application aux nombres en fait partie. Je rappelle le nombre latin. Les Latins ont tiré leur alphabet d'un alphabet dorien plus récent (chez les Cumésiens). Comme ils n'avaient pas de lettres aspirées, seuls sont restés θ φ χ. Donc Θ = 100, Φ = 1000, X = 50. Θ coupé en deux : D = 500. Θ est devenu C (donc ce n'est pas l'initiale de *centum*). Φ a peu à peu été redessiné en M, d'où le M utilisé pour *mille*. Le X est devenu *V* simplifié en L = 50. Le signe numérique X est lui aussi issu du thêta, mais à partir d'une autre forme ⊗ après qu'on a laissé tomber le cercle. Donc X = 10, Θ = 100. *V* est 10 X coupé en deux.

Mais pour la grammaire historique les noms archaïques de la *mythologie* ne sont la plupart du temps pas analysables jusqu'au bout : la mythologie comparée et la linguistique comparée lui viennent alors en aide. Ce qui est sûr, c'est que l'étymologie populaire ne prouve rien, Ἀργειφόντης (comme Περσεφάνσα), Προμηθεὺς, Ὀδυσσεὺς. Quel rapport avec Ulisses et Ulixes ? Wilhelm Roscher explique les choses ainsi : d'après l'Odyssée, le nom signifie « celui qui hait », d'après d'autres passages, « celui qui porte la colère divine ». « Celui qui est haï » est impossible, parce que les mots en ευς désignent des personnes ou des outils en activité. Avec Ὀδυσσεὺς, celui qui hait à partir de la racine dvish, on ne peut pas expliquer Οὐλίξης et Ὀδύξης, pas davantage Ὀλυττεύς. Donc la haine

n’est pas ce qui est caractéristique. Il est celui qui tolère beaucoup ou qui est rusé. Une glose d’Hésychius indique à juste titre δα-δύσσεσθαι = ἔλκεσθαι : racine δυκ. Ὀδυσσεὺς, le « chef ». Sur la suffixation du o, Curtius, Gr., 678[181].

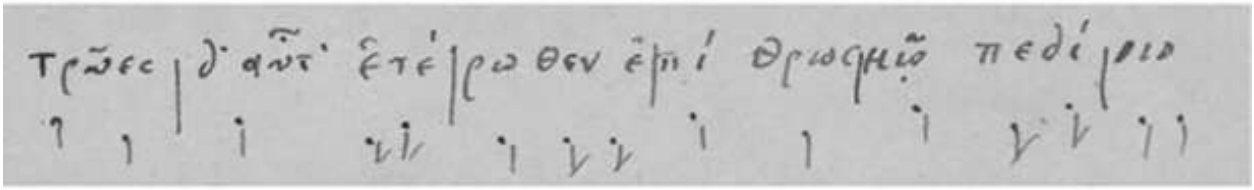
Ὀδυσσεὺς immédiatement dérivé de ὀδύσσω. Ὀδύξης est dérivé de l’aoriste faible (comme Δέξων de δέχομαι). Ὀλυσσεύς passage du δ au λ : Hésych. λάφνη δάφνη, λίσκος δίσκος. Ὀλυττεύς appartient à la langue attique vulgaire ; Οὐλίξης est crétois.

§ 16. Rythmique et métrique[182]

Pour le philologue classique, la forme achevée est du plus grand intérêt : et partant, l’élément principal qui a forgé cette forme, le rythme. Nous avons là un exemple de l’influence sur leur langue du don *plastique* des Grecs. — Question importante : comment devons-nous *lire* ? Souligner le phénomène premier : comment s’exprime le rythme ? Dans la prose d’abord, est-ce que les accents ont une importance comme chez nous ?

En tout cas, nous lisons avec une accentuation allemande. Inversement, nous ne lisons en poésie aucune accentuation grecque, mais seulement l’ictus rythmique τέκνον τυφλοῦ γέροντος Ἀντιγόνη τίνας [« Fille du vieil aveugle, Antigone »[183]]. Une telle séparation est-elle imaginable pour les Grecs ? L’accentuation peut-elle être négligée si elle est *anima vocis* [l’âme du mot][184] ? C’est ce que Westphal a pensé et il a distingué l’accentuation des mots et l’accentuation rythmique ; le premier n’étant qu’un son aigu, le second qu’une intensification[185].

[*Nous reproduisons en fac-similé la partie suivante du manuscrit où Nietzsche transcrit le vers 3 du livre XX de l’Iliade d’Homère :* τρῶες δ᾽αὖτ᾽ἐτέρωθεν ἐπὶ θρωσμῷ πεδίοιο *et en présente la structure métrique en utilisant la notation musicale*.]



Dans le chant, l’accentuation des mots aurait alors complètement disparu ! Et puis Diomède confirme explicitement l’accentuation des mots *vocis intentio* [selon l’intensité du mot].

Finalement, Brücke, *Les Bases physiologiques de l’art de la versification en allemand moderne*, p. 3, a complètement rejeté l’idée qu’on puisse imaginer un mot accentué sans intensification du son ; l’intensification est toujours le phénomène principal, l’élévation de la voix restant simplement secondaire[186]. Donc l’idée de Westphal n’est pas démontrable. *Moi*, j’ai adopté le point de vue inverse, et me suis demandé si l’*ictus rythmique* des Anciens était accentué, c’est-à-dire si *en gros* nous lisions correctement un hexamètre. J’ai trouvé que l’ictus rythmique n’est pas du tout attesté, qu’on ne peut lui accorder aucune valeur (les modernes avaient cru que sa valeur était de prolonger une syllabe, ἴδον αἰόλον ὄφιν), enfin que cela contredit certains passages des Anciens. Importantes les remarques rhétoriques de l’*Orator* de Cicéron, c. 56 : *in solutis etiam verbis inesse numeros eosdemque esse oratorios qui sint poetici* [il y a des rythmes même dans la prose, et ceux de l’orateur sont les mêmes que ceux du poète]. Dochmius : *Ămīcōs tĕnē*. On ne peut pas éviter des hexamètres dans le discours parlé. Cicero, *Orator*, c. 66 : *missos faciant patronos: ipsi prodeant* [qu’ils renvoient leurs patrons : qu’ils se défendent eux-mêmes]. S’il n’avait dit *ipsi prodeant* dans une incise, il aurait certainement perçu qu’il prononçait un trimètre iambique. Denys d’Halicarnasse donne de nombreux exemples. Les poètes lyriques semblent avoir écrit de la pure prose *nisi tibicen accessit* [sans accompagnement de flûte]. Il nous faut donc abandonner complètement l’ictus rythmique et nous en tenir à Aristoxène, qui ne connaît que le *rythme temporel*. Les Grecs et les Romains récitaient leurs vers avec des accentuations de mots mais avec un sens très fort des durées équivalentes. Par conséquent, notre imitation dans les vers antiques est pure illusion : notre hexamètre et celui des Grecs n’ont rien en commun : 1. à cause de l’ictus rythmique ; 2. à cause des

différentes durées rythmiques. Le vers antique est solennellement mesuré, le nôtre souplement en suspens. L'erreur consiste à avoir tenu notre musique pour identique à celle des Anciens.

L'*histoire* de la métrique moderne commence avec Bentley : les vers iambiques ne se distinguent des trochaïques que par leur amorce. C'était la base du système de Hermann : unité essentielle des iambes, des trochées, des dactyles et des anapestes, ioniens *a maior* et *a minor*. Important : *Elementa doctrinæ metricæ*, 1816. (À rajouter : Ritschl sur Plaute, Térence, Lucrèce. Müller, *De re metrica poetarum Latinorum*)[187]. Don très fin d'observation. Il ignore ceux qui forgent les rythmes. Bases non musicales. Voss et Apel ont procédé à partir de la musique moderne pour aborder la rythmique grecque. Ce dernier s'est toujours plus imposé : *Metrik*, de August Apel, Leipzig 1814, et a introduit la scansion moderne. Boeckh, *de metris Pindari*, 1814, s'approche de la tradition antique. Rossbach et Westphal, depuis 1854 restauration du *système antique*. Westphal, 1861, *Les Fragments et les doctrines des rythmiciens de l'Antiquité*, défend les thèses d'Aristoxène. *Métrique grecque*, 1856[188], les styles métriques sont d'abord distingués selon 3 genres de rythmes ; chaque genre, selon 3 τρόποι [modes] (diastaltique, systaltique, hesychastique). Loi de la syncope : la diminution syncopée est remplacée par extension ou pause. Grandes périodes eurythmiques. Heinrich Schmidt poursuit le travail sur ce point : *Les Formes artistiques de la poésie grecque et leur signification*, 1. *Eurythmie dans les chants des chœurs grecs, Eschyle, Pindare* ; vol. 2 : *La doctrine antique de la composition* ; 3 : *Les monodies*[189]. Enthousiasme et énergie, chez Lehrs, admiration. Hostilité à l'égard de la tradition. Lehrs croit à l'identité du sens du rythme chez tous les peuples : iambes et trochées en 2/4. De même le crétique . Il refuse γένος διπλάσιον et ἡμιόλιον. Brill 1870 *Mesures rythmiques et métriques d'Aristoxenus*, tient cela pour la tradition antique[190]. — Tous les systèmes sont jusqu'à présent grevés d'une erreur fondamentale : ils partent de l'*ictus*. On peut montrer comment cette *même* erreur suscite un système après l'autre. Il s'agit maintenant de procéder à une nouvelle construction où l'on devra certes renoncer à vouloir tout savoir[191]. Jusqu'à présent, tout phénomène

originel reste inexpliqué : le point de vue est *important* selon lequel le même sens rythmique qui a découvert les schémas rythmiques est déjà à l'œuvre dans la genèse du langage et domine l'alternance de syllabes brèves et longues. La césure est alors quelque chose de remarquable.

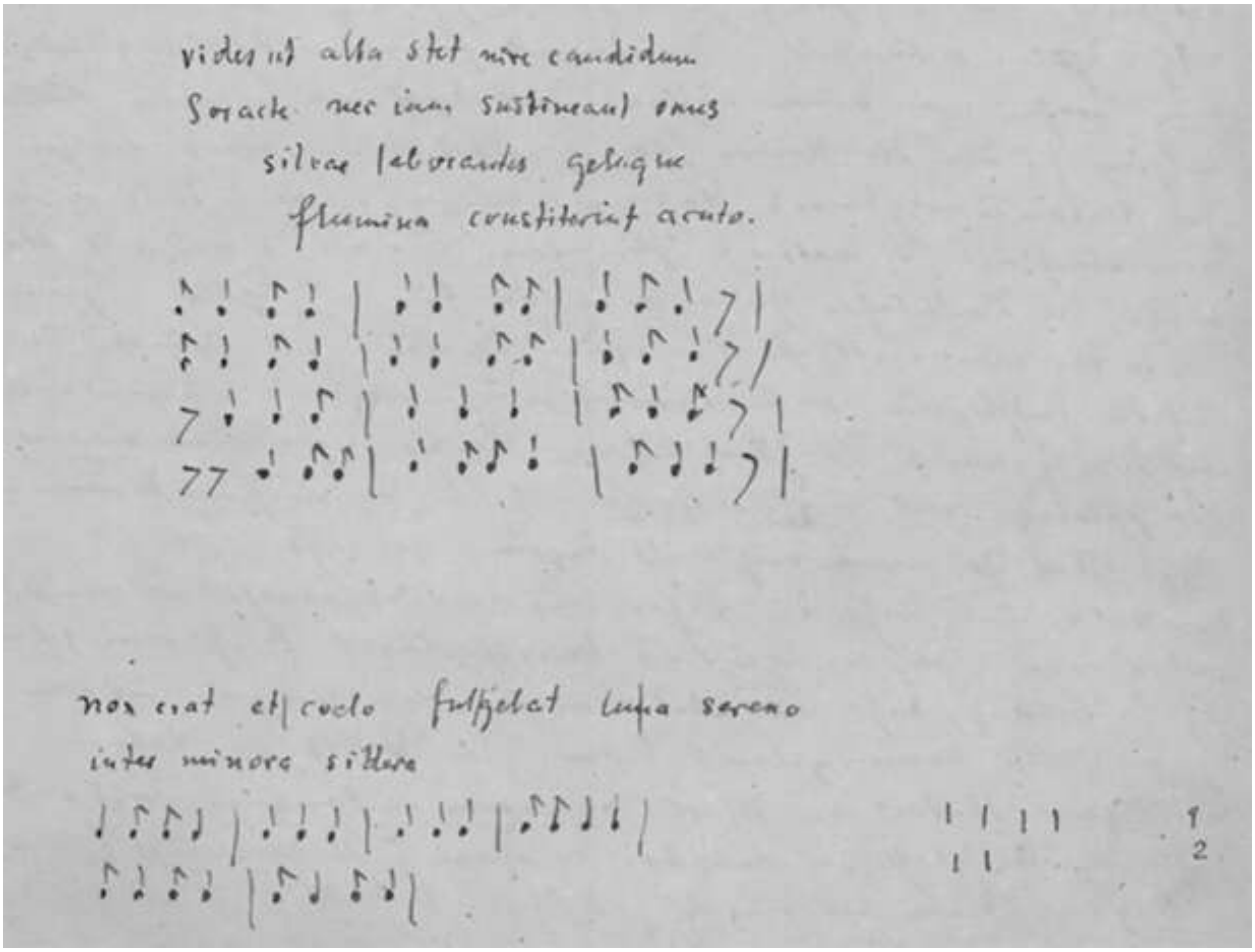
Par exemple la durée substitutive est une loi rythmique

φιλομέλλη φιλομήλη

Μενελᾶος Μενέλεως même durée mais avec déplacement d'une même syllabe.

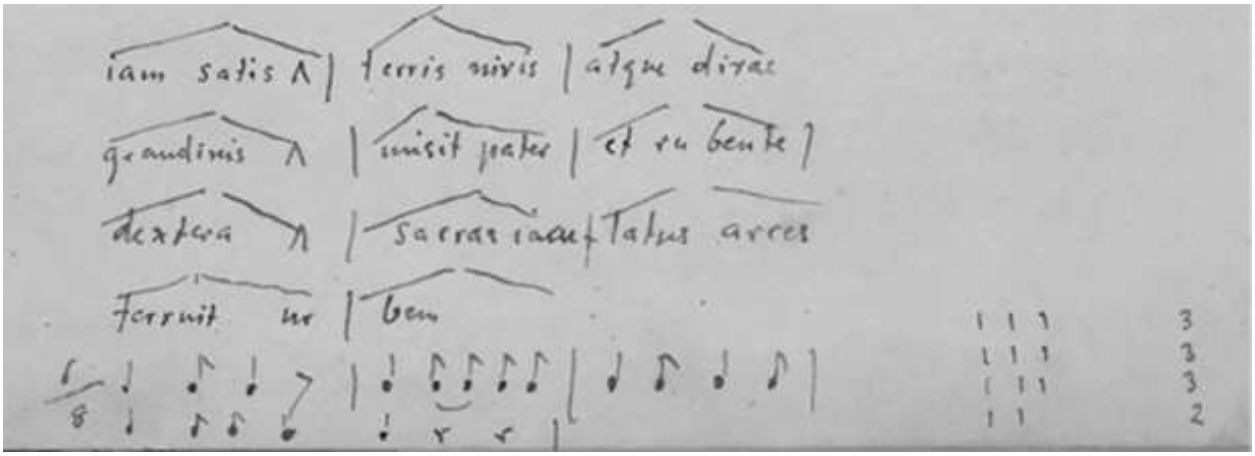
Combien est fine l'oreille qui discerne la longueur de la position !

[*Nous reproduisons en fac-similé la partie suivante du manuscrit où Nietzsche transcrit les quatre premiers vers d'Horace, Odes I 9 :* vides ut alta stet nive candidum / Soracte nec iam sustineant onus / silvae laborantes geluque / flumina constiterint acuto, *puis les deux premiers vers d'Horace, Épodes XV :* nox erat et caelo Luna fulgebat / inter minora sidera, *et en présente la structure métrique en utilisant la notation musicale*.]



Dans l’ensemble, nous constatons que notre manière de discourir est bien plus passionnée ; l’accentuation domine chez nous, c’est-à-dire l’excitation de la passion ; chez les Grecs, c’est le plaisir des proportions de la durée, tandis que chez nous ce sont les alternances d’excitations et d’atténuations. Il y a là une différence abyssale. Ici fort et faible, là-bas brève et longue. Nous avons un mécanisme figé d’égalité de la mesure. En cela, les Anciens avaient plus de raffinement : ici, notre sens de la durée du rythme brut est celui du « ressac » : tout mot est à la fois dans la prononciation et l’audition perçu comme un *groupe de durées*[192]. Ce même sens se révèle dans la rhétorique : les chutes n’autorisent que certaines combinaisons de longues () et de brèves (–). Phrase contre phrase était ressenti d’un point de vue architectonique. La respiration était strictement liée à des lois ; avec le bref moment de repos où l’on reprend son souffle se rompait la succession rigoureusement arithmétique des syllabes. C’est la césure.

[*Nous reproduisons en fac-similé la partie suivante du manuscrit où Nietzsche transcrit les quatre premiers vers d'Horace, Odes I 2 :* iam satis terris nivis atque dirae / grandinis misit pater et rubente / dextera sacras iaculatus arces / terruit Vrbem*, et en présente la structure métrique en utilisant la notation musicale*.]



§ 17. Sur la lecture des auteurs grecs et romains

1. L'habitus du lycée fréquenté est important ; la coutume des lectures personnelles, la signification des lectures cursives (— ne jamais oublier que nous n'avons pas à éduquer des philologues, tandis que la fin véritable des lycées est le *savant* et *non l'homme cultivé* —). Puis l'appréciation diverse du latin et du grec — le latin est dominant de par le nombre d'heures ; d'autre part, on exige des exercices de style en latin etc. Revendication plus récente que le grec soit *au moins* traité de manière équivalente ; Eduard von *Hartmann* réclame que le latin y soit significativement subordonné. Il restreint les connaissances en latin à la capacité de comprendre facilement des documents historiques. Or, historiquement les lycées se sont développés à partir des écoles latines. Pour ce qui est de la scolarisation *formelle*, *une seule* langue suffirait ; on pourrait choisir. En ce qui concerne la mission culturelle humaniste, le jugement sur les Romains aurait déjà été fait : les œuvres des Grecs de plus en plus inégalables et étonnantes, celles des Romains de plus en plus superficielles, ternes et factices. Déjà ce qui est spécifiquement romain, le droit, est impraticable pour l'école. Ici, le point de vue de la culture, qui ne doit pas tenir compte de l'étude spécialisée,

mène à une conséquence sérieuse : personne n'enseignera le sanskrit au lycée[193]. Ainsi, *un jour* le philologue arrivera à l'université *beaucoup moins philologue*. *Pour l'instant*, les conditions lui sont encore assez confortables.

2. Or, il est important de savoir que la lecture au lycée intervient la plupart du temps dans un état d'immaturité intellectuelle. C'est une présomption dommageable que de croire que nous *savons* quelque chose que nous pourrions avoir appris seulement au lycée. Pour ce qui est de la lecture, tout étudiant en philologie doit commencer *dès le début.* Désormais, la *ratio* doit intervenir dans le choix des lectures. Naturellement, il doit commencer par approfondir ce par quoi l'univers *classique* s'est ouvert à lui : la lecture doit être une *conquête* progressive. Les formes les plus fréquentes : partir d'*Homère*, sur un fond sentimental : que l'on songe à Schiller — « nous ressentons ce qui est naturel ; les Anciens ressentaient de manière naturelle »[194] : la vivacité sensuelle ; étudier avec le « Laokoon » de Lessing[195] : puis la composition « motifs de retard », « sur le tragique et l'épique », cf. Correspondance entre Schiller et Goethe[196], sur l'éclat coloré et la genèse naturelle des métaphores homériques le voyage de Goethe en Italie (Sicile)[197]. Le philologue sentimentalement esthétique poursuivra plus avant avec les lyriques grecs et saisira comme un classique le poète érotique Ibykos dans sa force objective, Pindare, poète de la joute et Simonide : seule notre pratique moderne nous a conduits à distinguer entre poésie objective et poésie subjective. Puis passage à la tragédie : très difficile à comprendre ! Goethe a trouvé que là aussi les Anciens composaient sans pathos. Grandes énigmes : le chœur, l'acteur idéal, les masques, la diction rhétorique et ample, l'intrigue très réduite, l'opposition du dionysiaque musical à l'apollinien, l'utilisation des dialectes, puis la construction, l'unité de la composition, la tétralogie, etc. — Puis il prend position sur les Romains : ils ne ressentent manifestement pas aussi fortement que nous ce que le monde grec peut avoir d'exemplaire, mais ils sont dans la situation d'être dans le *savoir-faire* plus *apparentés* à eux que nous. Surtout dans leur maîtrise artistique de la *langue* ; Cicéron est inégalé dans le beau déploiement de la phrase, plein de dignité. Pour saisir les poètes romains, il faut avoir pris connaissance des Alexandrins, par exemple Apollonios de Rhodes pour être à la hauteur de l'*Énéide* ; Callimaque

pour saisir Properce. Très remarquable, la *satire*, un genre poétique ambigu, plus rhétorique parce que *moral* en raison de son principe. Cela vaut aussi pour la manière dont *Tacite* écrit l'histoire ; à l'opposé du naïf Hérodote homérique, voire de Thucydide, mais proche de *Salluste*. La pulsation éthique et le sens de la beauté dans l'exposition ne sont plus en équilibre : la langue apparaît presque comme un moyen de *comprimer* puissamment les sentiments impétueux, sans plus trouver la forme adéquate. *Démosthène* est le plus admirable : le pathos extrême dans le sentiment s'exprime à travers les mots les plus simples, de manière pure et transparente : très difficile à saisir ; Cicéron est plus facile qui révèle une même *aspiration*, mais qui a contre lui la vertu nationale, romaine et *solennelle*. Les écrits sur la rhétorique révèlent une force tout à fait disparue, conduire sa passion en obéissant aux rênes de la réflexion, de l'intelligence et de la beauté. Toute la sphère de la *vie publique* est pour nous purement classique. C'est pourquoi l'un des textes les plus remarquables est le *Dialogue des orateurs*, plein d'esprit.

La lecture des Anciens nous montre l'homme de l'Antiquité de manière plus patente que les livres modernes, l'homme actuel : l'écriture n'est pas encore devenue une autre nature, mais les paroles belles et fréquentes le sont bel et bien devenues. Platon parle le plus clairement : il définit l'univers de l'écriture comme un très beau jeu qui n'a de valeur qu'à l'aune de l'ἀνάμνησις [réminiscence] dans le dialogue. C'est l'attrait des dialogues platoniciens : nous ne sommes pas face à un monde éduqué à la seule littérature, mais à l'univers véritablement hellénique. Chez les Romains, la différence est déjà là : dans les lettres de Cicéron, on rencontre l'écriture cursive en quelque sorte par rapport à l'écriture capitale de ses dialogues.

Sur la méthode de lecture. Une incroyable diversité des modes d'approche est possible : celui qui d'emblée examine les écrivains sur certains points précis sera à l'abri d'une lecture superficielle et inutile. Il est tout à fait nécessaire de prendre des notes sur des fiches : pas tant des citations que des *intuitions soudaines* qu'on ne retrouvera que difficilement une fois qu'on les aura perdues. Relire souvent un même ouvrage est bien plus important que lire à droite et à gauche. Ce qui est véritablement digne de retenir l'attention n'apparaît pas tout

de suite : de même dans les passages altérés, le facteur de corruption n'est discerné que tardivement et après une longue observation. Saisir une œuvre d'art antique pose un problème très difficile, on doit y faire entrer tant d'imagination (par exemple dans le drame), outre que les altérations introduisent une terrible perturbation ! La même chose vaut pour la saisie d'une belle langue pleine d'art : cela requiert beaucoup de réflexion, un rhabillage permanent de la même idée dans d'autres formes pour apprécier la valeur de celle qu'on aura choisie. Les *collectanea* linguistiques sont très utiles.

Sur l'histoire de la littérature. Il est temps de confesser aussi, étant donné la tendance dominante, ce qui reste problématique. La plupart des erreurs s'insinuent en raison de la croyance à la tradition : une histoire littéraire est une somme d'exemples destinés à des maximes éthiques, esthétiques, sociales et politiques, donc d'ordre hautement subjectif ! Il suffit de lire les conceptions des philologues plus anciens pour le constater ! Appliquer à l'Antiquité des schémas tout faits, avant d'avoir seulement examiné précisément les œuvres d'art, voilà qui est très problématique. Abstraction faite donc d'une nomenclature et d'une esquisse brèves et approximatives des auteurs, une histoire de la littérature n'est d'emblée pas nécessaire : mais la constante gestation d'une telle histoire est bien une tâche sérieuse pour tout vrai philologue. Originalité de l'intuition ! Amélioration permanente en fonction de nouveaux examens, comparaisons ! Prolongements progressifs dès que le sens et le jugement gagnent en sûreté ! Voilà ce qu'on peut objecter aux cours dits systématiques : ils veulent donner des résultats alors que seul l'âge rend mûr pour des aperçus introductifs. Percevoir la signification pour son époque des *Prolegomena* de Wolf n'est pas le fait des jeunes gens : ils laisseront échapper les présupposés tout autant que les conséquences. C'est pourquoi la lecture et l'examen des monuments de la culture antique ont tant d'*importance* : c'est là que peut se révéler la véritable originalité : les disciplines doivent devenir le résultat naturel d'innombrables examens de détail.

Pour les étudiants aussi, la valeur principale tient aux travaux d'interprétation : ou bien à des séminaires qui supposent que se déroule parallèlement une lecture cursive faite par les auditeurs. Pour s'instruire sur la méthode en recherche

littéraire, on doit soi-même à un moment donné mettre la main à la pâte. Puis, lire des travaux sérieux du point de vue méthodique : Friedrich *Welcker*, *Le Cycle épique*, *La trilogie d'Eschyle*, et l'ensemble de ses études[198].

L'histoire littéraire se fait alors généralement avec la plus grande attention. Les livres les plus appréciables sont ceux qui contiennent d'abondantes notes qui ne sont pas faussées par des vues personnelles. Très important : *Fabricii Bibliotheca graeca*, 14 volumes in quarto, et *Bibliotheca latina*, éditée par Ernesti, 3 volumes in-octavo (ce dernier n'est pas si précieux). Nouvelle édition de la *Bibliotheca graeca* par Harless en 12 vol. Les travaux de Bernhardy (le premier volume de la *Littérature grecque* comporte : Introduction (caractéristique générale de la littérature grecque, du caractère national et de la pensée grecs, etc.). Puis histoire interne de la littérature : jusqu'à la Renaissance. Les deux volumes suivants : littérature épique, poésie élégiaque et lyrique. Drame) : grande obscurité abstraite et belles paroles dans les sections principales ; défauts réels ; personnalités et contextes à définir. Collection de nombreuses remarques subtiles. Très bon compendium de Teuffel de la littérature romaine. Il manque un ouvrage semblable pour la littérature grecque ; mauvais bâclage de Nicolai. Bernhardy ne comprend que la poésie. Les périodes plus tardives jusqu'à Alexandre par O. Müller, exposé agréable, mais pas assez profond. Une chronique de la littérature plus ancienne chez Clinton, *Fasti Hellenici*. Le deuxième volume traduit en latin par C. G. Krüger en 1830[199].

Pour la connaissance des livres, Engelmann, *Bibliotheca philologica*, sur les programmes, S. Calvary[200]. Une connaissance du monde livresque est tout à fait nécessaire : il faut soi-même avoir eu entre les mains une masse de livres. S'occuper des bibliothèques.

Lors de la lecture, l'individu fait l'épreuve de son originalité, de la profondeur des présupposés d'ordre général, et vérifie si tout cela est véritablement incorporé ; par ailleurs, le *savant* est tout à fait engourdi par les constants emprunts. De manière générale, c'est le plus sûr moyen de n'avoir aucune idée personnelle que d'avoir un livre en mains à chaque minute de disponibilité. Donc :

Ce que tu hérites de tes pères,

Acquiers-le pour le faire tien[201].

§ 18. Sur l’étude des philosophes antiques

On peut au fond à propos de chaque discipline du savoir se demander ce qu’il en était chez les Anciens ; par exemple en mathématiques, médecine, agriculture et élevage des chevaux. Ils sont néanmoins, dans les disciplines savantes, parvenus au sommet de *ce qui est classique* en tant que *philosophes* : une telle série de penseurs ne s’est plus jamais reproduite depuis, de près ou de loin, où toutes les possibilités philosophiques ont pu en quelque sorte se dépenser[202]. La période la plus attractive est probablement la première : de tels tempéraments si grandement originaux comme Pythagore, Héraclite, Empédocle, Parménide, Démocrite, autant d’esprits qui ne connaissaient pas de contradiction entre être et penser, et qui démontraient leurs théories sans détours en pratique[203]. La perte de ces œuvres est immense. Il est en soi hautement remarquable de constater comment, chez un peuple si instinctivement créateur, la réflexion se développe, parallèlement à la forme. Dans l’ensemble, aucune contradiction ne surgit, mais les différents aspects et même les idiosyncrasies innées transparaissent à travers différents philosophèmes. Le « savant érudit » est étranger à ces périodes-là : de même les divisions entre les disciplines. Ce sont en quelque sorte des tentatives pour s’emparer du monde par la pensée : tous les systèmes ultérieurs trouvent ici une première résonance. Il faut étudier les fragments avec le souci de l’original : chez F. Mullach, *Fragmenta philosophicorum* (Démocrite particulièrement mauvais) ; les notices sur les personnes chez Diogène Laërce[204]. D’innombrables écrits historiques ont été perdus. Un compendium précieux avec des extraits des sources : Ritter et Preller. Présentation exhaustive de Zeller, 3e édition désormais[205]. — Nouveau phénomène : les sophistes ; le développement d’un enseignement abstrait qui est si proche de nous, modernes que nous ne comprenons absolument pas l’aversion de Platon et d’Aristote. Toute la Grèce cultivée était au demeurant de leur côté. Grote a un mérite : celui de les avoir correctement définis[206]. Mais on touche à ce qui est plus profond seulement lorsque l’on comprend Socrate, d’après Aristophane, comme le parangon de la sophistique. C’est-à-dire qu’alors la science devient agressive et veut corriger

l'état de choses : les Anciens jusqu'alors étaient censés n'admettre et ne croire que l'aristocratie du savoir. À partir de maintenant, la capacité devient enseignable : d'où les sectes introduites par Socrate qui s'affranchissent du lien antique des mœurs et des instincts politiques. L'unique contrepartie antique, l'alliance pythagoricienne, était précisément représentante des instincts politiques. Socrate veut substituer le savoir aux instincts, n'y parvient jamais et nie donc les fruits de l'illusion, de même les mœurs comme l'ancien art. L'ἄνθροπος μέτρον ἁπάντων [l'homme est la mesure de toute chose] devient la vérité. L'aversion à l'égard de l'art parvient à son sommet chez *Platon*. Il installe le but de sa vie, la fondation de la vie politique, sur des bases socratiques, et fait trois tentatives en ce sens. De telles natures ne songent jamais à se résigner en se contentant de mieux savoir. La vie à l'Académie n'était jamais qu'une transition vers de grands projets politiques : l'activité littéraire pour sa part n'était jamais qu'au service de l'Académie, pour conforter ses compagnons dans leur combat. Platon n'a jamais pensé à une utopie, mais croyait avoir une mission comme Solon, Lycurgue. Remarquable son esquisse atténuée dans les *Lois* : cela montre à quel point il s'était peu résigné en vieillissant. C'est avec Aristote seulement que l'instinct pratique de la philosophie se calme : connaître pour connaître devient un but, mais non sans conséquences personnelles. Tous les systèmes présocratiques sont ressuscités sous des formes plus modérées auxquelles beaucoup, même de moins doués, peuvent se plier. C'est le rapport qui s'installe entre *l'Académie et les Éléates, les stoïciens et Héraclite, les épicuriens et Démocrite, les néoplatoniciens et Pythagoras*-Platon[207]. Les *cyniques* sont les conséquences pratiques de *Socrate* : comme Antisthène se qualifiait de Σωκράτης μαινόμενος [Socrate devenu fou]. La secte des *sceptiques* se comporte à l'égard de tous les systèmes comme la *sophistique* s'opposait aux *philosophes plus anciens*. Tous ces points de vue modérés se *gaspillent* dans une lutte personnelle dans leur représentation pratique du système. Seuls les *péripatéticiens* dépensent leur énergie dans les disciplines du savoir : sur les bases qu'ils jetèrent fleurit à Alexandrie et partout ailleurs ce *monde* gigantesque *de la recherche* dont le Moyen Âge nous a séparés et avec lequel nous n'avons retrouvé de lien qu'à la Renaissance. C'est à cette époque qu'est apparue la

méthode strictement rigoureuse : la grammaire et la critique chez Aristarque, Denys le Thrace, etc., Euclide, les *Éléments de géométrie*, Archimède découvrit dans la théorie du levier le fondement de la statique : jusqu'à Galilée, les sciences mécaniques n'ont pas fait de progrès. Immense développement de l'astronomie grâce à Hipparque. L'anatomie reconnue comme fondement du savoir médical par Hiérophile et Érasistrate.

Étudier la période à partir de Socrate, sur la base de Platon et d'Aristote. Problèmes philologiques étonnamment considérables. Quelle part est authentique, quelle autre inauthentique chez Platon ? S'agit-il d'un système constamment développé ? D'un plan qui parcourt les textes ou non ? Le problème de la forme artistique. En général, la signification de son activité littéraire. Prouver ensuite l'origine des « idées ». Sa position à l'égard des systèmes antérieurs, de ses contemporains en matière de politique, de mœurs et d'art. Chez Aristote, question très difficile de l'ampleur de son activité littéraire ; grande altération de ses écrits ; par exemple le *De anima*, la *Poétique*. Singulière histoire *La cave de Scepsis*[208]. Valentin Rose, *Aristoteles pseudepigraphus*, etc. Pour Épicure, Lucrèce très important, avec imitation d'Empédocle. Pour les systèmes plus récents, Cicéron qui ne fait presque que traduire ; Sénèque, Plutarque. Pour le scepticisme, Sextus Empiricus. Nombreuses notices chez Diogène Laërce qui revient à Dioclès (de la première moitié du premier siècle). Puis les commentateurs d'Aristote. Clément, les στρωματεῖς [*Stromates*], Eusèbe (*Praeparatio evangelica*), Origène (*contre Celse*), Justin Martyr. Notices sur les personnes chez Suidas, c'est-à-dire chez Hesychius de Milet (du VI^e^ siècle). À mentionner encore Gelle, Athénée, Philostrate, Eunape, Stobée, Photios (dans la *Bibliotheca*).

§ 19. Sur la religion et la mythologie des Anciens

Heyne et Johann Heinrich Voss, à la fin du siècle dernier, ont donné l'élan pour une appréhension plus approfondie. Parallèlement, perdurait l'évhémérisme grossier des Lumières. Entre les deux, tentatives répétées de dériver la mythologie grecque de l'Égypte ou de la Phénicie. Ce qui est important désormais, c'est la connaissance du sanscrit : la mythologie grecque est

maintenant dérivée de celle de l'Inde : surtout Creuzer, ses adversaires Johann Heinrich Voss et Lobeck. Hermann et Müller cherchent à comprendre la religion en elle-même, comme une production grecque. En posant la question de savoir quel est le contenu des mythes, Otfried Müller insiste sur les versions différentes en fonction des différentes lignées d'origine ; Preller met en avant la divinisation de la nature, du ciel et du sol : unification chez Gerhard qui tient compte aussi des influences étrangères. Outre cela, on a un traitement philosophique, surtout par Schelling qui à son tour a influencé Creuzer[209]. Pour le moment, on s'appuie particulièrement sur la linguistique comparée. On trouve chez Welcker une sorte de bilan provisoire[210]. Important : Adalbert Kuhn, « Descendance du feu », 1859. De la « mythologie comparée » dans les essais de Max Müller[211].

La mythologie comparée a constaté que les *noms* des dieux étaient à l'origine des prédicats : or un objet a la plupart du temps une série de prédicats, et c'est ainsi qu'il y a eu dans les premiers temps une pluralité de noms attribués à un objet : c'est-à-dire des *synonymes*. Mais beaucoup de ces noms peuvent de nouveau être employés dans l'usage pour d'autres objets ; il y a donc aussi beaucoup d'*homonymes*. La terre est appelée, par exemple, urvī (la vaste), prithvī (la large), mahī (la grande) : ce sont des synonymes. Mais urvī désigne aussi le fleuve ; prithvī, le ciel et le crépuscule ; mahī, la vache et le langage. De là, terre, fleuve, ciel, crépuscule, vache et langage deviennent homonymes[212]. C'est pourquoi, quand les métaphores sont oubliées, les mythes deviennent très obscurs.

Vache, cheval, mouton, bateau, montagne sont *synonymes* comme désignations des nuages. *Homonymes* : nuage, air, rayon du soleil, crépuscule, source, vague, car tous peuvent être qualifiés de *chevaux*.

Zeus = Dyâus, le ciel clair ; Juppiter. Ju = diu.

Sura, soleil, sol Σαϝέλιος (avec duplication), ἠέλιος, etc. Le soleil avance avec des chevaux (les rayons du soleil)

Aaritas = *χάριτες*. *Gratiae*, « les réjouissantes ».

Athena = τριτογένεια, « celle qui est née de l'eau », c'est-à-dire l'air qui a surgi de l'eau comme une buée : l'air clarifié (παλλάς est celle qui éclaire ; *Athena* n'est pas encore bien expliqué).

Ἠώς (éolien, αὐώς), *aurora* de la racine *ush*, éclairer[213].

Grecs et Indiens ont en commun que le feu est dérobé aux dieux par un dieu, et contre leur volonté apporté aux hommes. D'où ce qui se mêle au plus ancien procédé pour allumer le feu, par frottement : on présuppose que c'est ce qui se passe avec les éclairs et le soleil[214].

Hermeias [Hermès] identique à *Sarameias* (fils de Sarama) : c'est ainsi que se nomment les deux chiens de Yama, le seigneur régnant sur le royaume des nues (par la suite, royaume des morts), qui lui apportent les âmes : d'où ψυχοπομπός : comme Sarama, Hermès est aussi gardien de la maison[215]. Apparenté : Odysseus [Ulysse], c'est-à-dire de même le « chef », sans doute un surnom de Hermès, qui d'ailleurs en a les traits de caractère. Le ciel nuageux apparaît dans les aventures tantôt comme obscurité générale (monde souterrain), tantôt comme l'image d'une île (Calypso, Circé, Phéaciens) ou d'un lointain pays fertile (Lotophages), une île agitée de vents (Éole) — une différence apparaît au fil du temps chez diverses filles de Zeus : Charites au printemps, Heures en été, Moires à l'automne, Érinyes en hiver[216].

Apollon, divinité de la lumière, le nom lui-même inexpliqué. Λυκεῖος (ne pas confondre avec « Lycien ») λύκος (rien à voir avec « loup »). La *Piérie* est le plus ancien lieu de son culte. Olen son plus ancien prophète. Comme dieu de la lumière, il est devenu dieu céleste en général : les phénomènes atmosphériques importants lui sont attribués. Dieu des troupeaux, νόμιος — car les nuages sont ses troupeaux. Dieu de la prédiction, en raison des effets de l'évaporation dus à la lumière. Comme pluie grondante, dieu de la musique. Les nuages comme des cygnes tirent son char, ils meurent quand la pluie tambourine : d'où le chant des cygnes quand ils meurent. Dieu salvateur en tant que dieu de l'air et du printemps. Sous la forme du soleil brûlant, il envoie la peste et les maladies. Comme dieu des orages, il brandit l'égide. Comme le soleil assèche les rues et ainsi les nettoie, c'est un dieu de la propreté, puis métaphoriquement dieu expiateur[217].

Autant d'exemples de la signification naturelle des dieux. L'explorer est un thème favori d'étude de nos jours. Mais on doit songer que ce qui est précieux dans les représentations religieuses ne commence qu'au moment où cet arrière-

plan fruste est dépassé et spiritualisé. L'intérêt de la mythologie comparée consiste à réduire des idées éthiques à des intuitions sensibles. Nous portons nos regards sur une époque archaïque tout à fait inexplorée qui transpose son économie domestique dans toutes sortes de phénomènes naturels. À la longue, cette manière de voir a quelque chose d'ennuyeux. Il importe bien davantage de montrer la progressive transformation d'une divinité éthique : nous retrouvons alors la tâche du philologue classique. En effet, les représentations de Zeus, d'Apollon, etc. comme archétypes sont uniques ; tous les peuples frustes partagent des intuitions naturelles d'ordre fantastique. — D'autre part, il est parfaitement possible d'accomplir cette tâche dans le domaine grec et italique. Cette évolution est spécifiquement nationale, et ne peut donc se fonder sur la *comparaison*. J'attire l'attention sur quelques points. — L'organisation de la société des dieux de l'Olympe consiste en douze dieux, une gérousie en quelque sorte : Zeus, Héra, Léto, Dioné, Athéna, Arès, Héphaïstos, Aphrodite, Apollon, Artémis, Hermès, Poséidon. Dioné et Léto passent peu à peu à l'arrière-plan. En revanche, Déméter et Hestia sont mises en valeur. Ces douze forment un groupe, six hommes, six femmes, ainsi hiérarchisés sur ce qu'on appelle l'autel borghésien : Zeus Héra / Poséidon Déméter / Apollon Artémis / Héphaïstos Athéna / Arès Aphrodite / Hermès Hestia / Il y a plusieurs temples des douze dieux. À Athènes, douze autels au centre du marché, un asile pour ceux qui cherchent protection. Dans de nombreux mythes, les douze apparaissent comme juges, dans la querelle entre Poséidon et Arès et chez Oreste : la représentation provient donc sans doute de l'appareil judiciaire. Il y avait peut-être à l'origine douze juges à l'aréopage. Ou bien représentants des douze cités dont l'Attique est composée[218].

Les dieux chtoniens sont très importants et c'est d'eux que dépend le culte secret. On suppose que la fondation du culte secret va de pair avec la répression de l'ancien culte local, par l'immigration d'une population issue des lignées militaires. Mais ce ne serait qu'un premier commencement : on ne peut pas du tout expliquer à quoi tient l'ampleur de cette évolution. Hadès, Perséphone, Déméter, Hermès, Hécate et les Érinyes font partie du groupe des divinités chtoniennes ; puis Dionysos (mais pas son entourage). Tous dieux de la

fécondité : ils sont effrayants parce qu'ils résident dans l'obscurité et frappent de stérilité. Dans la mesure où le monde souterrain est le séjour des morts, dont le sort passait pour dépendre de la moralité, ils sont aussi des puissances morales. L'époque du développement de leur culte date du temps de *paix* qui a suivi les guerres et les émigrations (environ 900-700). Toutes les divinités se regroupent autour de Déméter ou de Dionysos. Siège principal du culte de Déméter : Éleusis ; de Dionysos : Thèbes[219]. — Importante, dans la conscience religieuse, la transformation de la notion de faute. D'où les fêtes d'*expiation* : contenu principal des mystères. Diverses formes du culte secret : pour une part, les participants y sont tenus par la *naissance* ou parce qu'ils ont été choisis (et tous les autres sont exclus) : d'autres cultes acceptent tous ceux qui le souhaitent et n'excluent que ceux qui ne satisfont pas aux conditions. Les deux types de cultes s'appellent orgies, seuls les derniers sont des mystères[220]. Les termes[221] :

Ὄργια,	ἄρρητα, ἀπόρρητα	μυστήρια,	τελεταί
(à l'origine, pas l'extatique)	pratiques secrètes	consécrations (injonction au silence)	représentations dramatiques D'où ἀποφαίνειν, δεικνύναι ou δέρκεσθαι τὰς τελετάς

Contenu principal des mystères à Éleusis : l'enlèvement de Perséphone. Contenu des δρώμενα [événements] : cueillette des fleurs, l'enlèvement, la quête de Déméter, l'entrée à Éleusis, le pacte avec Zeus et le retour. Pendant plusieurs jours. Plutarque dit : d'abord, errance et tâtonnements pénibles, marches infructueuses dans l'obscurité : puis tous les effrois, terreur et tremblement, sueur et stupéfaction. Puis une lumière merveilleuse s'allume : contrée et prairies charmantes et chants sublimes du chœur, apparitions sacrées ; celui qui est consacré est libéré, se promène couronné, vit parmi des hommes pieux et purs, observe la masse de ceux qui n'ont pas été consacrés se démener parmi la fange et dans le brouillard. « Dès lors tu comprendras que l'union et la communauté de l'âme et du corps est contre nature »[222] : donc, immortalité de l'âme !

Dans les mythes dionysiaques, tous les dieux étaient mortels : c'est-à-dire tous les dieux pris individuellement constituant autant de manifestations transitoires de l'Un, la puissance divine pénétrant la nature. Les Titans ont dévoré Zagreus ; Zeus les tue : de leurs cendres surgissent les hommes : d'où la double nature de l'homme. Contenu de la consécration : Zeus avale le monde déjà déployé avec dieux et hommes et les fait de nouveau surgir de lui. Avec Perséphone il a un fils, Dionysos, appelé Zagreus lors de sa deuxième naissance, dont il fait le roi de tous les dieux. Les Titans le démembrent : Zeus appelle Apollon qui rassemble les membres épars et les enterre sous le trépied de Delphes. Seul le cœur encore battant est épargné ; Zeus le pile et le donne à boire à Sémélé[223].

Important : le syncrétisme sans limite. La théocrasie n'est pas d'abord le symptôme du déclin : l'instinct s'apaise d'abord avant de resurgir. Équivalence des cultes et métissage, aussi vieux que l'histoire. Ce sont surtout les généalogies des logographes et la mythographie des savants qui ont ici eu des effets : on a cherché à introduire de l'ordre, ce à quoi on est parvenu grâce à la fusion. Pour parvenir à y voir clair, la distinction par Otfried Müller et Welcker des symboles populaires anciens est de la plus grande valeur[224].

La *métamorphose des dieux* n'est pas à confondre avec la théocrasie. La même divinité se maintient à différents stades de formation, et c'est ainsi qu'il y a plusieurs manifestations successives pour *une seule* idée fondamentale. Représentation des *royaumes divins*. L'époque des Titans, Chronos et les Olympiens avec Zeus sont au fond identiques : de même que sont pour l'essentiel identiques les mythes des héros et les légendes archaïques des dieux ; ainsi l'âge de fer et l'époque des héros. Processus d'enjolivement par la poésie et surtout la sculpture. Chez Pindare, on voit bien le devenir éthique des dieux. Chez lui étaient déjà à l'œuvre les images intuitives des dieux. La croyance au mythe décroît, mais les figures idéales résistantes assurent encore à la religion une longue durée. Le mythe au sens allégorique est rétabli à une époque bien plus tardive où toutes les représentations des dieux se sont confondues sur le mode panthéiste tandis qu'à leur place surgissent des idées éthiques et des espoirs d'immortalité. Désormais, la sculpture est sur le déclin : car ses représentations sont censées seulement *évoquer* et non plus signifier elles-

mêmes ce qu'elles représentent. — Le monde divin de la beauté produit pour sa complétion les divinités chtoniennes. Ces dernières, en soi sans figuration et apparentées au concept, ne cessent de triompher et dissipent tout le monde olympien y compris les héros et en font des symboles de *leurs* secrets. Au milieu de l'évolution religieuse, l'un régressif, l'autre voué à sa fin, se tiennent Eschyle et Sophocle. C'est la voie qui conduit du sublime au beau jusqu'au symbolique. Chez Eschyle se révèle un fort instinct de justice. Dieu et l'homme en étroite communauté. Le divin, le juste, le moral et le *bonheur* vont de pair. C'est à cette aune que sont évalués Titan et l'homme. Les dieux sont reconstruits d'après cela. La croyance populaire au démon éblouissant du mal, un vestige de la croyance aux divinités titanesques, est corrigée, et le démon devient l'instrument de Zeus le juste. L'idée d'une malédiction frappant l'espèce est purifiée : il n'y a plus nécessité d'y succomber.

Eschyle trouve le sublime dans la rigueur du soin qu'ont les olympiens de la justice ; Sophocle dans l'*impénétrabilité*. Il rétablit le point de vue populaire. La déraison énigmatique et apparente du destin est son présupposé tragique. La souffrance est comprise par lui comme étant quelque chose de sacré. La distance entre les dieux et les hommes est incommensurable : la résignation pieuse est de mise. Σωφροσύνη [la tempérance] est le savoir de cet abîme. Les hommes héroïques l'ignorent et c'est en cela que consiste leur destin tragique. Ce sont les natures les plus nobles, mais le manque de connaissance se retourne contre elles. Eschyle est en lutte permanente pour trouver cette équité dans tous les phénomènes ; Sophocle considère ce domaine comme rebelle à tout clarification. La *vie* ne résout pas les énigmes ; il présuppose une solution métaphysique et Œdipe, qui disparaît de manière tout à fait mystérieuse, nous explique où seulement se trouve une solution. Nous voyons ici une intervention de l'au-delà dont la période plus ancienne jusqu'à Eschyle n'avait aucune idée. Nous voyons comment les dieux de la beauté et de la justice perdent pied face à l'esprit philosophique qui progresse. Les représentations plus profondes les dépassent : une altération éthique des divinités se fait jour, toute la mythologie devient fantôme et farce, car toutes les natures plus profondes apaisent leur besoin de métaphysique dans les mystères. Son unique réhabilitation n'a lieu qu'à travers

la symbolisation et l'allégorisation. Le processus de métamorphose parcourt à peu près ces étapes :

1. pouvoirs naturels
2. puissances éthiques
3. parachèvements artistiques en idéaux humains
4. il en résulte des fantômes[225]
5. finalement voiles allégoriques

Tous ces points de vue persistent et ne déclinent pas. Que l'on songe au grouillement autour du Ier siècle environ.

Outre la théocrasie et la métamorphose, il faut particulièrement souligner l'évolution individuelle d'ensemble du *culte* des groupes de dieux. Aucune cité ne partage avec d'autres les mêmes dieux ; la liturgie n'est jamais la même. Le service divin d'une cité est un *tout* ordonné, *étroitement articulé sur la constitution politique*. Autant de petites sphères juxtaposées et constamment en contact mutuel. Dans chacune de ces sphères, on trouve une vie instinctive. Toutes les cités sont liées par des fêtes nationales, les jeux olympiques, pythiques, corinthiens et néméens. Et l'oracle. Là se réunissent toutes les conceptions religieuses.

La théocrasie ultérieure a l'ambition de fonder une religion universelle en abolissant les dieux nationaux et en rendant équivalentes les divinités étrangères : dans cette mesure, une tendance semblable à celle de l'empire romain. Le point ultime atteint par cette ambition fut une doctrine panthéiste de l'émanation ; le caractère de l'homme religieux est désormais contemplatif. Avec Alexandre, cet instinct se manifeste de nouveau : il se caractérise par une propagation du culte de Dionysos (que les Hellènes concevaient déjà de manière panthéiste). Aspiration à une religion originelle : on trouve l'Aphrodite grecque dans Astarté, dans l'Athyr des Égyptiens, la déesse céleste des Carthaginois. La divinité égyptienne Sarapis est alors équivalente à l'Hadès, comme symbole de l'union des Grecs et des Égyptiens formant un seul peuple. De manière similaire, la déesse syriaque à Hiérapolis était l'unification des Assyriens, des Syriens et des Arabes. Ce mélange permet à une considérable superstition de prendre la haute main, et suscite d'abord dans les couches cultivées une non croyance

systématique. On abandonna les particularités de la mythologie depuis longtemps, bien avant Lucien. L'ancienne mythologie ne resta vivante que dans l'art, mais plutôt comme un fardeau que comme un soutien : elle passait pour ennuyeuse. Les dieux des provinces bénéficient d'une reconnaissance *politique*. Quelques transpositions de figures divines furent directement recommandées par l'oracle. Très vite, les Grecs et Romains incroyants furent saisis de crainte et d'angoisse : les dieux étrangers étaient des puissances démoniaques dont on devait s'approcher par le biais de mystères magiques : l'ancien sentiment de familiarité qu'on nourrissait à l'égard des olympiens s'était complètement transformé. Culte de Mithra, divinités syriennes, sous de nombreuses formes. Isis. Triomphait ce qui pouvait prendre une allure tout à fait ésotérique. L'envie de miracles allait croissant, et l'abstinence nébuleuse côtoyait d'effroyables débauches. Le caractère mondain de la religion ancienne disparaissait toujours plus. À l'époque classique, on se représentait la survie comme une vie onirique sans vigueur : celui qui voulait être plus sage parlait de métempsychose. Désormais, tout un chacun revendique une félicité éternelle. On voit souvent sur les sarcophages une représentation du voyage vers les îles bienheureuses. Le moyen principal d'entretenir cette aspiration s'articulait sur les mystères : ils garantissaient l'immortalité. Mystères de Dionysos, d'Hécate, de Vénus, de Sabazios, d'Isis, de Mithra, tous le font unanimement. Ainsi se modifie aussi la nature de l'ici-bas. Tout était immortalisé par la sorcellerie et la magie ; énorme influence des astrologues. Dans de nombreux cultes, on exige une moralité et une abstinence accrues. Le christianisme n'a donc pas simplement favorisé la décomposition générale du paganisme, car on voit apparaître aussi maints rapprochements et anticipations. Il est particulièrement important que les dieux ne soient plus désormais nationaux : il y eut aussitôt un préjugé favorable à l'égard de ce qui était oriental. Le but de l'existence était désormais référé à un au-delà : moyen principal : initiations secrètes et une moralité consciente qui allait jusqu'à l'ascèse. Toute la mythologie hellénique est réinterprétée et symbolisée en ce sens. Dans la doctrine néoplatonicienne, l'entrée dans la vie terrestre est définie comme une chute ; la sortie de cette existence, comme une délivrance.

Sur la nature de la *religion romaine*. En dépit d'une provenance de part en part commune, la religion romaine a néanmoins obéi à une évolution différente. *Religio* n'est pas « rassemblement de l'esprit » : cela n'est pas romain. L'attachement, l'observance stricte des coutumes. I[226]. Le *caractère abstrait* ; manque de force plastique. La <puissance> divine est ici divisible jusque dans le plus petit détail. Chez les Grecs, Déméter est déesse de l'agriculture : chez les Romains, *Vervactor* est le dieu des premiers défrichements des jachères ; *Reparator*, celui du second ; *Insitor*, celui de l'ensemencement ; *Obarator*, celui du dernier labour. Ce sont des qualités de la puissance divine ; les dieux romains sont plus abstraits. La puissance divine a été établie très tôt par des documents : *indigamenta, libri Pontifici*. II. La théocrasie par identification avec ce qui est grec. <La puissance divine> très tôt fixée, sinon sans cesse renouvelée par des éléments grecs et étrusques. Apollon est d'origine grecque : mais il y avait une déesse subalterne des récoltes, Cérès, mais aussi Vénus (également appelée Libitina ou Cloacina qui est déesse de la naissance et de la mort). La cérémonie des sacrifices semble provenir des Étrusques. Janus appartient à Diane ; un dieu de la lumière = Phœbus et Phœbe. Mars est un dieu du printemps, il n'est qu'accessoirement dieu de la guerre. De par la mythologie grecque, la position et la signification des dieux indigènes se modifient. III. La stricte séparation juridique des compétences divines (manque de théocrasie sur le territoire autochtone). Toute la nature est divisée par des lignes rigides. Notion importante de *templum* (τεμ découper *tem-tulum temtlum* avec un p intermédiaire comme dans *temptus*)[227]. D'après Varron, 3 formes : céleste, terrestre, souterraine. Cette dernière peu développée. Le *templum* céleste se décompose en 4 parties selon les régions du monde ; chez les Étrusques, chacune de ces parties est de nouveau divisée en quatre (16), dans chaque partie, on trouve un dieu particulier. Le *templum* augural, le lieu délimité où l'on entend connaître la volonté des dieux : c'est là qu'on attend un signe des dieux. L'*inauguratio* lors de la construction d'un édifice consacré aux dieux : mais il y eut des *aedes sacrae* qui n'étaient pas des *templa*, donc *sans* forme rectangulaire. De loin, la plupart des *aedes sacrae* sont des *templa*, c'est pourquoi les deux sont souvent utilisés de manière identique. Tous les lieux où l'on traitait d'affaires *politiques* étaient inaugurés :

toute résolution du Sénat est prise au sein d'un *templum*. La ville toute entière est un *templum*, parce qu'elle est édifiée *augusto augurio*[228] ; *templum* est l'une des notions fondamentales de la religion romaine : recherche de la volonté des dieux dans l'intérêt de l'État, concernant la demeure des dieux de l'État, concernant l'assemblée du conseil et du peuple, concernant la conciliation de la ville et du pays. L'appropriation sacrée vaut aussi pour la religion dans l'ordre privé, les vignes, les champs, même la maison obéissent aux prescriptions de ces lois. Dès qu'un *templum* est constitué, une divinité se l'approprie. Toute la représentation qui contraint la nature selon des lignes de découpage est un produit de la plaine ! Conjecture que les Italiques ont longtemps séjourné dans la plaine du Po[229]. — Cette religion italique avec son goût de l'abstraction et de la distribution juridique des compétences divines se serait bientôt figée : mais alors se révèle leur immense talent d'adaptation *politique* dans le fait que de temps en temps ils étayent leur religion en s'adossant à la religion grecque, à la *sculpture*. Ils dénationalisent ainsi leurs dieux : mais ce fut la *condition essentielle* de leur *domination sur le monde*. En se faisant propagateurs des dieux gréco-romains, ils ont réussi à recueillir tout l'héritage de l'esprit grec. Cette auto-aliénation est un signe de leur immense don politique. Ils s'entendaient à vaincre en s'adaptant.

§ 20. Sur l'étude des antiquités religieuses[230]

Comme on l'a dit, le culte de chaque cité grecque est un *tout vivant particulier* : les Anciens n'avaient pas de projet ni de système qui leur fussent communs. Les règles rituelles qui se développaient de manière inconsciente furent en même temps la base du droit civil et de la constitution politique. La vie sociale et politique dans son ensemble est née des idées religieuses.

L'une de ces idées très anciennes est le *sacrifice*. Le sacrifice est le signe le plus ancien de l'égoïsme dépassé : le lien avec d'autres puissances est ici reconnu ; l'homme n'est pas abandonné à lui-même. Tous les devoirs ultérieurs à l'égard de l'État et de la société se sont développés à partir de l'idée religieuse de sacrifice. Tout peut être objet de sacrifice : l'aliénation d'un bien dont on était propriétaire, l'offre volontaire est la plus ancienne acception. On présuppose

alors que ce qui est offert est *agréable* aux dieux, donc également recevable par eux. Dans la mesure où les dieux préfèrent certaines plantes, certains animaux et certaines couleurs comme étant leurs symboles, ce sont ces symboles qu'on leur sacrifie. Celui qui symbolise la force fécondatrice du soleil sous la forme d'un *taureau*, offre au taureau un taureau : donc le même pour le même. On ne peut pas montrer qu'il existe une *succession* des modes de sacrifice : cela variait en fonction des régions. Mais on peut faire un classement : action de grâce, requête, sacrifice expiatoire. Toute contrariété, tout malheur est déclaré être une défaveur divine : on doit donc les séduire avec ce qui leur plaît le plus et qui coûte le plus au sacrifiant. Les sacrifices expiatoires étaient naturellement les plus sanglants. C'est avant tout le meurtre qu'il fallait expier, c'est-à-dire le fait d'avoir dérobé aux dieux un autre sacrifiant qu'ils avaient ainsi perdu, ce dont ils prenaient ombrage. On constate même des sacrifices humains, c'est-à-dire qu'on offre aux dieux à titre de compensation quelqu'un sur qui on a un droit absolu, un esclave, un prisonnier, un enfant, en même temps qu'on se prive soi-même très gravement. On offre ce qu'on aime le plus dans ce qu'on possède. Sur les plus hauts sommets du mont Lycée, en Arcadie, les plus anciens Hellènes procédaient à des sacrifices humains à Zeus. À Poséidon, on offrait une vierge qu'on jetait à la mer. À Lemnos, on sacrifiait à Déméter. La grande fête des Thargélies en l'honneur d'Hélios : chaque année se déclarait une épidémie qui passait pour une punition ; le sacrifice avait la valeur d'une expiation. Peu à peu les coutumes se sont adoucies. C'est ce que montre la légende à propos d'Iphigénie où Artémis substitue une biche. Ou bien on s'est contenté de laisser couler du sang. Ou bien on eut plus tard, lors des Thargélies, recours à un criminel, appelé φάρμακον [maudit, bouc émissaire]. Il était conduit sept fois tout autour de la ville, avec l'accompagnement d'une musique de flûtes et il était fouetté de tiges de scille maritime. On jetait aussi des criminels du haut des falaises de Leucade.

Les *sacrifices d'animaux*. La propriété consiste dans la possession d'animaux, porcs, moutons, bovins et chèvres. Varron dit que les animaux étaient sacrifiés *secundum similitutidem* [par analogie] et parfois aussi *secundum varietatem* [par différence]. La première manière se réfère à une certaine symbolique ; par exemple des moutons noirs sacrifiés à Pluton. D'autre part, la *varietas* — le

bouc, sacrifié à Dionysos, parce qu'il mange des raisins. Le nom de ces sacrifices d'animaux est ἱερεῖον. Il était important que les animaux ne soient pas entièrement consumés par le feu. Seulement certaines parties ; le reste était consommé lors de banquets. Les hécatombes présupposaient nombre de banquets. La critique déclarait que les dieux restaient sur leur faim. C'est ainsi qu'est apparu le mythe de Prométhée (dans la *Théogonie*). Nous avons là une vision qui blâme la coutume du sacrifice : offrir des os enduits de graisse aux dieux (à la suite du partage de Mékoné). Les μηροί sont les fémurs.

Sacrifices de ce qui n'est pas vivant. Herbes aromatiques, farine, lait, miel, premiers épis, fruits : on insistait particulièrement sur les ὡραῖα [produits saisonniers]. L'encens n'est pas grec, c'est seulement de la déesse Syra qu'ils l'ont connu et à laquelle ils ont identifié Aphrodite. Aux « autels qui répandent des parfums » chez Homère[231], il faut associer véritablement la fumée, mais non l'encens. Il y a aussi des gâteaux en forme d'animaux. Puis libations σπονδαί.

Ordinairement, la prière va de pair avec le sacrifice. Chez Homère déjà, tandis que chez les peuples primitifs, le sacrifice tient lieu de prière. Ἀρητὴρ prêtre (ἀρὴ, prière) εὔχεσθαι, λιταὶ, ἱκεσία [prier, prières, supplication]. Musique et danse accompagnent naturellement la prière solennelle, cependant que la danse est un appel aux dieux. Se mettre à genoux est rare, seulement lors de l'ἱκετεύειν [supplier], pour embrasser les genoux. L'attitude habituelle est la station debout, les deux mains tendues vers les dieux olympiens : ou vers la mer. Ou bien, lorsqu'il s'agit de dieux chtoniens, on frappe le sol ou on tend les mains vers lui. Les mains sont ouvertes. La main est souvent portée à la bouche (signifie un baiser) προσκυνεῖν [se prosterner]. Joindre les mains est chrétien, depuis le VI^{e} siècle. Parfois, tous ceux qui prient dans un bâtiment se tiennent par la main. On prie pour que des maux frappent ceux qu'on ne peut atteindre, très fréquent, ἀρὴ ἐπαρὴ καταρή [prière, imprécation, malédiction]. Le lieu ἀρητήριον [lieu de prière]. Contre les criminels qui n'ont pas été démasqués. D'après Solon, une fois par an ; par exemple contre les voleurs. Le κῆρυξ [héraut] contre les criminels en politique ; par exemple contre Alcibiade. Dans l'ordre privé, contre ceux qui profanent des tombes. Souvent on donne aux morts une petite tablette qui comporte de tels vœux et les accompagne dans la tombe.

Le serment. Chez Homère, on jure par la terre, le ciel et le Styx, par Zeus, Hestia et d'autres dieux. Souvent, par trois, par sept aussi. Pour les serments d'assemblée, on jure par l'ensemble des dieux de la cité : on en trouve encore souvent des inscriptions dans le marbre. Signes extérieurs du serment : la main posée sur une effigie du dieu, ou dans le sang d'un animal sacrifié. Outre les serments formels et aussi juridiques, il existe une phraséologie de la vie privée.

Purifications. On se lave les mains avant le sacrifice. L'eau de mer est privilégiée. L'eau est consacrée lorsqu'on y a éteint un feu brûlant sur l'autel. Pour laver une faute, eau de mer et soufre particulièrement. Chez Homère, la purification pour avoir versé le sang n'existe pas encore. Il y a eu des prêtres pour la purification, par exemple à Naupacte (inscription locrienne d'Oikonomidès et Vischer). Περκοθαρίαι et Μυσαχεῖς[232]. Les cadavres et les femmes accouchées étaient impures. À Délos, personne ne devait mourir sur le sol de la cité ni y être enterré. — Le feu comme moyen de purification n'est pas grec.

Les lieux sacrés. D'abord les plus hautes montagnes ; dans la cité, le lieu le plus élevé ἄκρα. Puis, les bois sacrés près des temples τέμενος. Puis les cultes dans des cavernes qui ont en commun avec les grottes l'obscurité, et avec les montagnes leur nature rocailleuse. Ce sont des coupoles naturelles. Elles ont des similitudes avec le giron clos de la terre. Grotte de Périnthe à Samothrace. L'autel est un amoncellement de pierres au sommet d'une montagne. Des traces ont été conservées. Ou bien tumulus de terre sur une base de pierres. Les cendres des sacrifices sont amoncelées de telle sorte que, comme à Olympie, elles constituent un amoncellement considérable. Elles étaient décorées de fleurs. Fosses à proximité pour y verser le sang. Les temples ἱερὸν, ναὸς, ἔδος. Un édifice oblong. Plus tard on y ajouta une salle de colonnades. L'intérieur destiné uniquement aux ἀγάλματα [statues] et aux ξόανα [effigies]. Ceux qui viennent prier n'y pénètrent pas. Il en va autrement bien entendu avec les mystères. L'ἄδυτον [sanctuaire] est un lieu à part. Certains temples ne sont ouverts qu'une fois par an ; d'autres ne peuvent être pénétrés que par des prêtres. Dans le temple étaient également conservés le trésor de la cité et les documents les plus anciens. On tenait aussi des marchés auprès des temples. Dans les temps les plus anciens,

il n’y avait pas d’effigies des dieux, mais seulement des symboles : plus tard, des effigies de bois taillé à forme humaine. Deux lignes parallèles à partir des bras, donc très informel. Par la suite, la plus grande vénération était encore vouée à ces antiques effigies. On les décorait avec des tissus, des bijoux d’or, des boucles d’oreille, on pouvait aussi les peindre entièrement ou les dorer. Les temples avaient leurs propres artisans capillaires.

Quand une colonie était fondée, on devait emporter une copie de ces effigies. Les statues des dieux avaient un trône, un siège, un tabouret ; Ἀφροδίτη ποικιλόθρονος [Aphrodite au trône diapré]. Aussi des κλῖναι, des lits de repos, par exemple pour Héra. Des trépieds et de nombreux ἀναθήματα [offrandes votives] tout autour. Pour protéger le trésor du temple, de grands chiens. Le culte des reliques n’est pas insolite ; un œuf de Léda, une épée de Méléagre, un sceptre de Dionysos. Les temples possèdent des terres et des biens en quantité respectable. Après la guerre sacrée, tout le territoire de Cirrha fut cédé à Apollon et considéré comme consacré. En général, le temple perçoit la dîme. Les temples perçoivent également des fermages (par exemple *tabulae Heracleenses* de 300 av. J.-C.). Puis possession de serviteurs du temple, ἱεροδοῦλοι. Les plus célèbres sont les servantes d’Aphrodite à Corinthe. Plusieurs temples jouissaient d’un droit d’asile. La source n’en a pas encore été découverte. Surtout des temples sur de petites îles à l’écart.

La *condition de prêtre*, ou bien héréditaire parmi la noblesse ou bien αἱρετοί [choisis] (et, bien sûr, ou bien par χειροτονεῖν [élection] ou par κλῆρος [tirage au sort]). Le choix pour plusieurs années, pas durant la vie entière. Les divinités féminines avaient la plupart du temps des femmes pour prêtresses. Parmi les prêtres, des jeunes gens et des jeunes filles, voire des enfants. Un enfant noble conduit souvent la πομπή [procession]. Le prêtre est le médiateur entre dieu et l’homme. À l’origine, le prêtre est le représentant du dieu. Au lieu du costume de sa fonction, il porte celui du dieu. À Pallène, la prêtresse d’Athéna portait cuirasse et casque ; la prêtresse d’Artémis à Patras circulait avec un char tiré par des cerfs. À Kos, le prêtre d’Hercule portait des vêtements de femme comme son dieu. — Les prêtres portent une couronne, des liens de laine jouent un rôle. La στολή [vêtement] est blanche ou pourpre et noire. Le θίασος [thiase] est une

fraternité d'hommes pieux qui servent *un seul* dieu. Important, surtout aux époques d'indifférentisme. Le cycle de 8 ans est appelé la grande année, par exemple dans le culte d'Apollon. À Platée, un cycle de 64 ans. À Athènes, Méton compte un cycle de 19 ans. Dans bien des lieux, le calendrier était très confus. Pour les grandes fêtes, un seul jour était insuffisant : très souvent 3 jours et fréquemment 5 ou 7 (comme à Éleusis pour la fête de Déméter). Les composantes de la fête sont :

1. des processions, sacrifices, chœur, etc.
2. des jeux de type tournois.

On sait qu'Hérodote a lu son œuvre à Olympie. Commerce de grande ampleur lors des grandes fêtes. Comparable à nos foires.

Le service divin est en étroit rapport avec la vie politique et privée. À l'origine, les βασιλεῖς [rois] sont les grands prêtres. Toute famille a sa ἱερὰ οἰκεῖα [cultes domestiques] et forme une communauté de culte. Chaque jour une θεραπεία [culte] est nécessaire. Les nouveau-nés sont portés sur l'autel ; les filles, le huitième jour ; les garçons, le neuvième. Il y a de même un rituel lors d'un décès. Le cadavre est lavé, préparé et purifié. À l'époque ancienne, il était enterré, mais dès Homère la crémation apparaît. Au troisième jour après les funérailles, des cérémonies ; le 9^{e}, expiations ; le 30^{e}, un sacrifice à Hermès ψυχοπομπός [psychopompe, guide des âmes]. Chaque année, une célébration pour les morts, ἐνάγισμα. — Puis les jours sacrés des γένη [clans], des φρατρίαι [phratries], des δῆμοι [dèmes]. Les communautés, générations et confréries dont l'organe étatique est composé sont des associations religieuses. Même le calendrier de la vie politique repose sur des impératifs et des fêtes d'ordre religieux. Calendrier des fêtes : August Mommsen, *Héortologie*, 1864[233] / seulement les fêtes de la cité d'Athènes : il s'agit ici de montrer qu'il y a dans l'histoire religieuse d'Athènes une base pour son histoire.

Sur les bases de la chronologie : August Boeckh, *Histoire des cycles lunaires des Hellènes*, 1855. Les noms des mois : Karl Friedrich Hermann, *L'Étude des mois grecs*, Göttingen, 1844. Sur le droit sacré : Petersen et Ersch et Gruber, *Mythologie grecque*, p. 332. En général : Karl Friedrich Hermann, *Manuel des antiquités grecques concernant le culte des dieux*, 2^{e} édition de Starck, 1858[234].

Pour les monuments romains des cultes sont conservés : sources : Cicéron, *de Divinatione*, livre II, Ovide, *Fastes*, livre VI, Macrobe, *Saturnales*, livre VII (Ludwig von Jan, 1852), *Censorini de die natali* (Jahn). *Julii Obsequentis prodigiorum liber* (Jahn, avec les *periochae* de Tite-Live). Jean le Lydien, περὶ μηνῶν et περὶ διοσημειῶν [*Sur les mois* et *Sur les prodiges*] (Wachsmuth). Les livres de rituels des collèges de prêtres sont perdus (*libri pontificii* avec les formules de prières des *indigitamenta*), *libri augurales*, *libri Saliorum*, en outre les livres protocolaires *commentarii pontificum*, *augurum*, *quindecimvirorum*. On trouve chez Varron un fragment similaire, *de Lingua latina*, 5,45. Les *leges regiae*, une collection de sentences sacrées et de droit privé, attribuée à Numa. Granius Flaccus avait écrit là-dessus un commentaire. Conservé par Varron, *de Lingua latina*, 7,3, *carmen saliorum*. Puis les *tabulae fratrum Avalium*, et les textes de consécration des osques d'Agnone et les *tabulae Iguvinae* d'Ombrie (Aufrecht et Kirchhoff, *Monuments de la langue ombrienne*). Important : les calendriers, le *Calendarium Maffeanum* et les *Fasti Praenestini*. Cf. Theodor Mommsen, *La Chronologie romaine jusqu'à César*, 1858[235]. Il y a quatre années différentes, la plus ancienne, l'année lunaire (fixe), ultérieurement, l'année républicaine (dite de Numa), l'année de dix mois (une année de jours ouvrés dans le système décimal) (pour le droit international. Traités de paix entre Latins et Étrusques de dix révolutions lunaires) et l'année agricole d'après les constellations des saisons, sans mois intermédiaire (cf. Hésiode et Varron, *de Re rustica*)[236]. Importante, la notion de *lustra* (pour les expiations). Pour la durée du *lustrum*, une fois tous les 5 ans pas suffisant. Singularité dans l'usage des nombres pour inclure ou exclure une date : « tous les trois jours » pour « du jour au lendemain ». La semaine de huit jours : le 9^{e} jour. Ainsi le lustre quinquennal représente une durée de quatre ans : de même pour la cinquième année[237]. Important : le *saeculum* : le *saeculum* physique est différent du *saeculum* juridique (le collège pontifical différencie également l'année naturelle *annus vertens* et l'année calendaire, *annus civilis*, le mois physique *mensis naturalis* et le mois calendaire *mensis civilis*). La durée entre un jour du calendrier et le jour du décès du plus âgé des membres de la communauté vivant ce jour-là : durée inégale. Du point de vue juridique toujours : la durée de vie moyenne la plus

longue : 100 ans[238]. — La semaine latine a 8 jours. La règle veut que le tribunal siège aux nones calendaires et les jours qui *suivent* les nones et les ides de ce mois. C'est donc une division en fonction des phases de la lune. Le mois a par conséquent 4 semaines[239].

Tout intérêt intellectuel plus élevé s'implante pour germer dans les collèges de professionnels. *fetiales augures pontifices* [fétiaux, augures, pontifes] : membres durant toute leur vie : tradition dans des corporations immortelles. Système de cooptation. Le *jus fetiale* (dont on instruit des jeunes gens) se réfère au droit naturel, aux relations de Rome aux États étrangers. (*feti-*, *fas*, *fateor*, instance de juridiction). Les augures ont à veiller aux *auguria* ou aux *auspicia*, à la conception du *templum*, donc aux rapports avec les dieux. Les *pontifices* sont les surveillants suprêmes de tout ce qui touche à la religion, y compris en matière juridique : ils déterminent le calendrier, ils tiennent les annales, ils occupent les fonctions de prêtres d'État. Ils surveillent tout ce qui relève du sacré, donc aussi la formation juridique. En raison de la signification des *auspicia*, les augures deviennent compétents en matière de droit constitutionnel. Les *fétiaux* du droit des gens. Le droit privé et le procès restent l'affaire des *pontifices*.

§ 21. Sur les antiquités publiques et privées chez les Grecs et les Romains

Première condition : connaissance du pays et de la nature du sol. Une terre émergée, montagneuse, avec des îles, qui à une époque très reculée a été morcelée par des convulsions volcaniques. Fertile en quelques endroits : τὸ λεπτόγεων [aridité du sol] Thucydide II, 2 prévaut. Avantage important : l'extraordinaire étendue des côtes. Ensuite, l'intérieur du pays est formé par des montagnes et il a ainsi forgé le caractère de la population. Et puis la pureté de l'air et la κρᾶσις ὡρῶν [mélange des saisons]. Bursian, *Géographie de la Grèce* ; Curtius, *Péloponnèse*, 1851 ; Brandis, *Nouvelles de Grèce*, 1842 ; Ross, *Voyages dans les îles*, 1840-1845 ; *Voyages et itinéraires*, 1841, *Voyages royaux en Grèce*, 1848 ; Vischer, *Souvenirs et impressions de Grèce* ; Conze, *Voyage dans les îles de Thrace*[240].

L'Italie occupe une position centrale comme péninsule au sein de la Méditerranée : ce que l'on a interprété comme prédestination à sa domination sur

le monde de l'époque. En moyenne, rarement plus que 25 miles de large. L'orientation dictée par la chaîne des Apennins : les étroites bandes littorales se révèlent être des alluvions marines. Il y a peu de plaines fertiles. Les bandes côtières pauvres en baies. Beaucoup de marécages. L'importation du blé a été très tôt nécessaire : après que la région pontine, à cause d'un événement naturel, était devenue un marécage. Au pied des montagnes les champs sont herbus et ont conduit les habitants vers l'élevage. Grotefend, *La Géographie et l'histoire de l'Italie ancienne*, 1840-1842 ; Abeken, *L'Italie centrale avant l'époque de la domination romaine* ; Mommsen, *Les Dialectes italiques*, 1850[241].

Première question importante : la répartition la plus ancienne de la population et ses origines. Dans l'ensemble, les Grecs se percevaient comme autochtones et avaient peu le sens des passés les plus reculés. Hérodote est une exception : l'Égypte lui en a imposé. Platon raconte : les prêtres égyptiens auraient dit vous êtes toujours les enfants, nous sommes les parents. Lutte violente à propos des origines, déjà évoquée dans la mythologie. La controverse est réglée. Homère ne représente pas l'époque archaïque, loin s'en faut ; la culture est infiniment plus ancienne. En outre, il est admis que les Grecs ont beaucoup emprunté, par exemple l'alphabet des Phéniciens. Dans la sculpture aussi, ils ont appris bien des techniques. La linguistique comparée démontre une évolution très ancienne de la population. Les Grecs n'ont rien pris à l'orient : ils ont eux-mêmes été à l'origine des orientaux. On peut tirer des conclusions rétrospectives à partir du niveau de culture de l'époque : peuple de bergers, débuts de l'agriculture, navigation, calendrier lunaire, joutes. En commun, religion de l'éclat et céleste. Également partagée la métrique archaïque comme véhicule du mythe : que Westphal (revue de Kuhn, VIIII) « métrique comparée » pense avoir discernée[242]. Le stade suivant est la période *gréco-italique* (le terme est de Theodor Mommsen[243]) ; la culture des vignobles en fait partie. Le territoire est sans doute l'Asie-mineure. Puis une période panhellénique, lignées non séparées. Contacts proches avec les barbares environnants 1. *Φρύγες* [Phrygiens], proches des Arméniens. Les Troyens semblent avoir été des Phrygiens. Ἕκτωρ [Hector] est une ancienne transposition de Δαρεῖος [Darius], « celui qui soutient », *dar* signifiant soutenir. Le même nom dans Dardanelles. En tout cas, indo-

germanique. Pratiques orgiastiques. 2. Les *Lydiens* : traces d'origine indo-germanique, mais mœurs sémitiques. 3. Les *Lyciens* avec une culture importante. Culte principal d'Apollon : porteur de lumière. Haute position des femmes ; on nomme les enfants d'après les mères. Bachofen, *Le Peuple lycien*, 1862 et *Le Matriarcat*[244]. Leur langue est très énigmatique. 4. Les *Lélèges*, certainement un peuple composite. 5. Les Thraces, contemporains des Troyens et en étroites relations avec les Phrygiens. Orphée, le culte des Muses, l'Olympe, le culte de Dionysos, y sont chez eux. Les Pélasges passent maintenant pour d'anciens Hellènes : après les avoir identifiés aux gréco-italiques, et en avoir fait des sémites. Dodone était Pélasge. À partir de là se différencient les Ioniens, les Doriens et les Éoliens. Parmi eux, les Éoliens ont préparé la culture grecque ; une lignée de chevaliers au sang très chaud. Les Doriens les ont conduits vers des relations nationales et morales, les Ioniens vers un contexte purement humain. Les Doriens, un petit peuple nomade et guerrier. La constitution de Lycurgue a été récemment interprétée comme le fruit d'un perpétuel état de guerre ; Lycurgue lui-même, comme une théophanie d'Apollon, comme un héros prenant la place d'un archaïque dieu dorien : en tout cas, Lycurgue est le révélateur d'un rapport des Doriens à l'oracle delphique. Sur les Ioniens : Ernst Curtius, *Les Ioniens avant la migration ionienne*, 1855[245]. Les Ioniens venaient des hauts plateaux de l'intérieur vers les côtes, et se répandirent à partir de là : les autres Hellènes prirent pied sur les hauts plateaux des montagnes thraces et macédoniennes, et exercèrent ensuite leur pression vers le sud et occupèrent la Grèce en tant qu'Éoliens, Achéens et Doriens. Les Ioniens devinrent de puissants marins, exerçant leur pression sur les Phéniciens. Peu à peu, ils occupèrent aussi les côtes de Grèce, et stimulèrent les Hellènes véritables en transmettant la navigation, l'usage de l'écriture et les cultes. C'est par là que se formèrent les amphictyonies avec lesquelles débute l'histoire politique. Le développement de la culture des Hellènes suscita un contrecoup. Les Ioniens perdirent leur enracinement en Grèce et se retirèrent dans les îles et les côtes de l'Asie-mineure. Seule l'Attique resta ionienne. Entre-temps, les Achéens et les Doriens s'étaient établis eux aussi sur les îles et en Asie-mineure.

L'État homérique n'est nullement le plus ancien ; la répartition en phylés est

aussi vieille que les peuples eux-mêmes. Puis il est enjolivé par la poésie. Les rois comme représentants de Zeus διογενεῖς [nés de Zeus]. « Gardien des peuples ». La royauté n'est pas nécessairement héréditaire. Mais rejet ou confirmation par sentence divine. Pour la transmission héréditaire, on prend en compte la primogéniture. Le roi est 1. grand prêtre ; 2. grand prêtre et président ; 3. chef des armées. À quoi correspond tout à fait la situation dans la Rome antique. Par la suite, les fonctions 2. et 3. passent aux consuls, et la fonction 1. au *rex sacrificulus*. De même pour les rois attiques | 2 et 3 aux ἄρχοντες [archontes], 1. à l'ἄρχων βασιλεὺς [archonte roi]. La royauté germanique antique est plus restreinte : manque la fonction de représentation du dieu ; ils ne sont même pas toujours chef suprême. La notion de roi semble être indo-germanique : ils ne se sont pas répandus en Europe comme des hordes sans chef. — Le roi reçoit une partie du pays comme propriété personnelle τέμενος [lieu clos]. Une partie respectable du butin ; lors des banquets aussi. On ne trouve pas d'ornements ni de vêtements particuliers. Il est *primus inter pares*. Il porte partout avec lui son sceptre ; le diadème est macédonien ; la couronne, orientale. Il n'a pas de suite, car les κήρυκες [hérauts] sont fonctionnaires du roi. — Il y a en outre une βουλὴ γερόντων [assemblée des anciens] (7 ou 12 membres), sur une place ouverte, avec un autel pour les sacrifices. Ce sont presque des petits princes, sans dépendance vis-à-vis du roi. Troisièmement, δῆμος, assemblée du peuple. Oui ou non. δῆμος veut dire 1 lieu 2 un peuple qui y est lié 3 le rassemblement du peuple. — Cette répartition du pouvoir en trois instances est vantée par Tyrtée. — Chacune peut être peu à peu affaiblie. C'est d'abord le pouvoir monarchique *héréditaire* qui est affaibli. D'où les archontes à Athènes. Une autre désignation pour la royauté restreinte est πρύτανις [prytane]. Royauté responsable. Finalement apparaît le pouvoir des ὀλίγοι [les peu nombreux]. Il n'y eut plus alors que deux pouvoirs. Période culturelle extraordinairement importante. Lutte perpétuelle entre ces deux pouvoirs. Situation juridique embrouillée : parfois, une instance tierce est nécessaire, αἰσυμνήτης [magistrat avec des pouvoirs spéciaux], choisie par le peuple *ad tempus*, comme les dictateurs.

Points principaux : la cité à l'époque des héros. Puis celle qui va de la

migration des Héraclides jusqu'à Solon. Karl Otfried Müller, *Orchomène et les Minyens*, 1820[246]. Période importante de migrations et de conquêtes. Il se forme alors l'opposition avec les βάρβαροι [barbares]. Prendre en compte la vie civile et sociale des Doriens. Otfried Müller, *Les Doriens*. Höck, *La Crète*, 1825[247]. L'État spartiate est en quelque sorte comme un homme énormément agrandi : la liberté s'y est réduite dans le dévouement à l'ensemble. Cet homme collectif a longtemps été au sommet de la culture hellénique : il a dominé les jeux olympiques. La politique spartiate de conservation fut le premier point stable[248]. Dans les autres cités, la royauté a entre-temps perdu sa tenue, et elle est passée à l'aristocratie, puis à la démocratie. Cette dernière a été introduite la plupart du temps par les tyrans, au profit des anciennes populations opprimées. À l'exception d'Athènes, toutes les démocraties sont des phénomènes transitoires. Plass, *La Tyrannie des Grecs*, 1852. Importante influence culturelle des tyrans[249].

La démocratie est dans la majorité des cas une période de transition où manquent les moyens et la tradition d'organiser une vie commune. Seule Athènes a su lui donner un statut durable. Longue histoire autochtone. L'aristocratie se rattache à la répartition aristocratique de Thésée en eupatrides, géomores et démiurges : seuls les premiers sont citoyens à part entière. La royauté a été sacrifiée à cette aristocratie. Les géomores représentent le germe d'une classe moyenne. L'exigence de lois écrites a conduit en 621 à la législation de *Dracon*. En vérité, c'est l'aristocratie qui domine ; les rois perdurent comme ἄρχοντες [archontes] ou πρυτάνεις [prytanes] avec des tâches liturgiques. Peu à peu, l'aristocratie pousse le peuple à s'insurger. La tentative de Cylon a échoué : extraordinairement important. L'aristocratie s'annihile elle-même par le prix du sang exigé par l'ivresse après la victoire. La cité devait être purifiée ; les Alcméonides la quittèrent[250]. Cette atmosphère religieuse a fait surgir la constitution de *Solon*. Trois choses à distinguer 1) les mesures ponctuelles de la σεισάχθεια [seisachtheia, soulagement du fardeau] (Boeckh, *Études métrologiques*) et suppression de l'esclavage personnel en paiement d'une dette ; 2) législation civile ; 3) la nouvelle constitution, mélange d'éléments timocratiques et démocratiques. Le peuple parvient à instituer un tribunal

suprême qui contrôle les agents de l'État. En ce sens, on peut l'appeler une démocratie[251] : le privilège de la naissance est écarté, mais il y a quatre classes différemment évaluées. La première occupe l'archontat et l'aréopage ; seules trois d'entre elles prenaient part au conseil de l'administration. — Caractère sacré de la législation en raison de la constitution de Solon : même Pisistrate ne l'a pas abolie. Lorsque la tyrannie meurt, le δῆμος [assemblée du peuple] est si puissant que l'aristocratie ne peut plus prendre pied. L'alcméonide Clisthène se porte à la tête du peuple pour franchir le dernier pas vers la démocratie achevée. On tire au sort l'attribution des fonctions. N'importe qui pouvait alors prendre part au gouvernement[252]. Clisthène ajoute 6 nouveaux phylés et attire pour remplir ces charges des étrangers, voire des esclaves. Les anciens phylés jouissant d'une considération s'en trouvent rabaissés. Prédominance du démocratique. C'est lui aussi qui a introduit l'ostracisme. Il fallait 6000 noms. Celui qui en recueillait la majorité était banni pour 10, plus tard, pour 5 ans. L'ostracisme a duré environ un siècle à Athènes. L'idée était de prévenir une nouvelle domination. On a comparé cela avec les remaniements ministériels. Grâce à Clisthène, les dèmes acquirent une importance politique, environ une centaine ; plus tard, ils ont beaucoup augmenté, jusqu'à deux cents, beaucoup dans les campagnes et beaucoup dans la cité. Les noms des dèmes sont des noms de lignée, correspondant bien sûr aux noms des familles les plus nobles. Chaque dème (avec à sa tête un démarchos) avait à s'administrer lui-même, jusqu'à avoir son propre trésorier pour ses dépenses, ταμίαι [trésoriers]. — Clisthène a changé également la βουλή [assemblée], en la portant à 500 membres, 50 par phylé. L'année est répartie en 10 prytanées. Les 10 phylés se répartissaient sur 12 mois : les 6 premiers phylés devaient régner 36 jours ; le reste, 35 jours. L'ordre de succession était tiré au sort. Les 50 se répartissaient en 5 décades qui s'appelaient πρόεδροι [proèdres] avec un ἐπιστάτης [président] à leur tête qui avait entre ses mains les clefs de la forteresse et celles du trésor.

L'assemblée du peuple ἐκκλησία, 4 fois pendant 35 ou 36 jours. Ce sont les νόμιμοι [séances supplémentaires de l'assemblée]. Les jours ne sont pas fixes. Pas même non plus le lieu. Autrefois l'ἀγορὰ [agora] qui est vite devenue trop petite. Plus tard, la πνύξ [Pnyx] sur la position exacte de laquelle il y a eu un

long débat. On a auparavant pensé que c'était un endroit élevé, sur une falaise près de l'aréopage. L'orateur se tenait sur un rocher, sur un bloc de rocher taillé, donc sans cérémonie aucune. 70 pieds du sommet au sol. C'est Ulrichs le premier qui a soutenu qu'à Athènes cette colline ne pouvait être le lieu de la πνύξ [Pnyx]. Welcker défend le même point de vue : c'est un autel consacré à Zeus qui date du temps des Pélasges. Le lieu de la πνύξ [Pnyx] n'a pu être une colline. Vraisemblablement, la πνύξ [Pnyx] entre les pentes de l'Acropole et l'un des pans de cette falaise. Le peuple était assis sur des sièges improvisés et les prytanées sur des chaises de bois, tout d'abord sur l'estrade de l'orateur.

L'appel se faisait par les prytanes, exceptionnellement par les stratèges. Aucun étranger et aucun esclave n'y avait accès. Les rues étaient barrées. De l'aurore au crépuscule. D'abord, des consécrations ; le héraut prie. On lit les ψηφίσματα [décrets] de la βουλὴ [assemblée] et le héraut demande si le peuple veut délibérer sur ce qui a été lu. Tout un chacun peut prendre la parole. Solon avait joué un rôle déterminant pendant 50 ans. Par la suite des jeunes gens (formés par les écoles d'orateurs) ; ils représentaient le peuple, mais sans rapport institutionnel avec l'État. L'orateur se met une couronne de lauriers ; il ne peut pas être interrompu par le parti adverse. Il peut présenter un ψηφίσμα [décret] que les πρόεδροι [proèdres] examinent, puis il le porte au héraut. On vote. Mais l'ἐπιστάτης [président] avait le droit d'intervenir ; néanmoins, on pouvait déposer un recours contre cette intervention. Tout orateur pouvait être accusé de παρανομία. On vote au début avec des petites pierres ; Plus tard, à main levée. Durant sa meilleure période, Athènes comptait 20 000 habitants : environ huit à dix mille constituaient la πνύξ [Pnyx]. Tout le monde ne pouvait pas consacrer 4 jours par mois à l'assemblée : d'où la proposition d'un ἐκκλησιαστικόν [allocation destinée à ceux qui vont à l'assemblée]. — Un ψηφίσμα [décret] adopté était gravé dans l'airain. Jusqu'à l'Olympiade 94, on employait l'ancien alphabet ionien avec 16 lettres (mentions de l'archonte, du jour, du prytanée, puis le contenu même).

Les transformations de la constitution selon les points principaux suivants : par Aristide : les positions les plus hautes doivent être accessibles à tous (on lui a extorqué cette avancée pour sauver sa réputation) ; Périclès, aurait donné à toute

la cité d'Athènes une orientation différente s'il n'avait pas été emporté par la peste ; il devait affaiblir l'importance de l'aréopage pour ne pas être entravé (il est cantonné au domaine de la justice criminelle). Durant la guerre du Péloponnèse, la démocratie se transforme en ochlocratie ; les hétéries sont particulièrement sollicitées. À cela s'ajoute l'immense faille entre riches et pauvres. — Pour évaluer correctement la différence entre démocratie saine et démocratie déchue, il faut lire les différents jugements. Thucydide en parle très favorablement, à l'inverse Platon, Xénophon, Socrate. Aristophane dépeint la dégénérescence.

Une image fidèle des antiquités politiques requiert plus que les portraits des deux grandes cités : il faut également prendre en compte les cités ioniennes, doriennes et éoliennes. Les cités chaldéennes aussi. En outre, il faut étudier précisément les constitutions fédérales (alliance béotienne, alliance étolienne, alliance achéenne). Ajoutons les colonies. Puis exposer le droit des gens et le droit constitutionnel. Il faut aussi étudier le droit pénal et le droit privé. Il faut montrer ce qu'était le *commerce*. Puis l'art de la guerre. L'état de l'artisanat et du travail. — Ce qui importe surtout pour l'étude, c'est la lecture des sources. Historiens, orateurs, philosophes. La comédie elle aussi a son importance. On dit que Platon a conseillé à Denys, qui voulait se familiariser avec la vie des Athéniens, la lecture d'Aristophane. — Puis les inscriptions (Corpus Inscriptionum) comme informations d'origine. Les monnaies : ouvrage principal Eckhel, *Doctrina nummorum*. — Ouvrage majeur : Karl Friedrich Hermann, *Manuel d'histoire de la Grèce*, 4e édition, 1855 ; Wilhelm Vischer, *Sur la formation des États et des fédérations ou centralisation et fédération dans la Grèce antique*, 1849 ; Schömann, *Antiquités grecques*, 2e édition, 1863. — Les ouvrages historiques de Grote, Curtius, Freese, *La Lutte des partis entre les riches et les pauvres à Athènes*, 1848. Büttner, *Histoire des hétéries politiques*. Sur les dèmes de l'Attique : Ludwig Ross, 1846. Hermann Sauppe *De demis urbanis*, 1846. Ouvrage principal sur l'économie de la cité athénienne : Boeckh, *Le Budget national*. Sur le droit, Meier et Schömann, *Le Procès attique*, 1824. Platner, *Le Procès et les plaintes*, 1824 et 1825[253].

Les antiquités privées chez les Grecs

Ouvrages principaux : *Antiquités helléniques*, de Wilhelm Wachsmuth, 2e édition 1844-1846 ; Becker, *Chariclès*, édité par Hermann, 1854 ; Karl Friedrich Hermann, *La Vie privée dans l'Antiquité*, 1852. Guhl et Kohner, *La Vie des Grecs et des Romains*, 1861. Hermann Göll, in Ersch, Gruber ; et Krause, *Hellenica. Usages et coutumes de l'ancienne Hellas, avec une attention particulière pour l'archéologie artistique*, 1841[254].

Sur Homère : Friedreich, *Les realia dans l'*Iliade *et l'*Odyssée, 1851[255]. Évolution des *logements* à partir d'Homère. Distribution et environnement des maisons. Sur l'horticulture[256]. Les aménagements intérieurs : dans l'ensemble, mobilier très indigent ; mais beau. Les collections de livres (à ce propos, à traiter la vente et les systèmes d'écriture des livres). L'éclairage. Animaux domestiques. Développement de l'élevage des chevaux[257]. Les esclaves. Définition, genèse, prix, besoins, conditions juridiques des esclaves. Le mariage, la vie domestique et la position du sexe féminin. La dot. Les rites des noces. Puis les hétéries. L'affection portée aux enfants. Position des enfants, naissance, nom, éducation (Grasberger, *L'Éducation et l'enseignement dans l'Antiquité classique*, 1864). Les écoles. La position des maîtres. Grammaire, musique, gymnastique. Les exercices corporels et leur méthode. Le vêtement[258]. La coiffure. Les chaussures. Les cheveux, la barbe. Tout est différent chez les hommes et chez les femmes. Repas. Art culinaire (ὀψαρτυτικά). Les invités. Le banquet. La boisson, le vin[259]. Les jeux de société. Les bains. L'emploi du temps quotidien des hommes. Coutumes particulières de l'artisanat. Les mendiants. Le petit commerce[260]. Les voyages, les auberges, le bateau. Maladies et médecins. Enterrements. Les solennités funéraires[261].

Instrument principal : voyages, fouilles. Les vases. Certains auteurs, Pollux, Athénée, sont extrêmement riches.

L'architecture des anciens : Semper, *Tectonique*. Sur le théâtre spécialement : « Théâtre grec » in Ersch et Gruber : Wiescher[262]. Colonnes doriques, ioniques, corinthiennes. Pronaos. ὀπισθόδομος, cours interne, ναὸς ἐν παράστασιν ; *templum in antis*, πρόστυλος περίπτερος [prostyle périptéral]. Les différentes

formes du temple périptéral. Formes déviantes des temples : circulaires ou doubles. Extrêmement important : étude d'un temple, par ex. le Parthénon (éd. Michaelis). Domaine du temple : par exemple propylées. Construction des murs. Portes et portails. La tour. Les tombes. Les palestres et les gymnases. Les ἀγοραί [agora]. Les στοαί [portiques]. Les hippodromes et les stades.

Passer ici aux antiquités romaines[263].

Conclusion

Le domaine des disciplines est ici immense. De fait rien n'est ici limité au point de ne pas appeler aux comparaisons les plus importantes. On comprend peu à peu qu'il en va d'un peuple génial comme d'un grand génie. Même les plus infimes manifestations de la vie portent encore la marque du génie[264]. Dans ce cas s'applique toujours la maxime : *si duo faciunt idem, non est idem*[265]. Cette comparaison peut être poursuivie : les Grecs sont comme le génie, *simples*, *simplex* : ils sont pour cette raison les maîtres immortels[266]. Leurs institutions, leurs productions portent la marque de la simplicité, au point qu'on s'étonne parfois qu'ils soient en cela si *uniques*[267]. Ils sont, d'une manière qui nous surprend, tout aussi *profonds* que simples. Seulement, ils ne traduisent que rarement en mots leur sagesse et leur savoir : entre les grands hommes du concept, Aristote, et les mœurs et l'art des Hellènes, il y a toujours la plus grande coupure au point que celui-là nous paraît toujours plat face à l'incommensurable de l'instinct grec. Il appartient aux grandes vertus des Hellènes qu'ils ne puissent convertir leur meilleure part en réflexions. Ce qui veut dire : ils sont *naïfs* : ce terme réunit la simplicité et la profondeur[268]. Ils ont eux-mêmes quelque chose de l'œuvre d'art en eux. Le monde peut bien être lugubre : si l'on y place tout d'un coup un fragment de vie grecque, il s'éclaircit. Ils transfigurent l'histoire de l'Antiquité et sont véritablement un refuge pour tout homme sérieux.

C'est dans cette perspective que j'ai souhaité vous avoir montré ce qui incombe à la philologie : comme un moyen de transfigurer l'existence pour soi-même et pour la jeunesse qui se forme. Nous voulons apprendre des Grecs : c'est avec les exemples qu'ils nous donnent que nous voulons enseigner. Cela doit être notre tâche.

NOTES

1. Voir ARISTOTE, *Politique* I 7, 1255b25, où il est question des « services généraux » ou « quotidiens » (ἐγκύκλια διακονήματα) qu'il faut apprendre aux enfants ; puis II 5, 1263a21 (τὰς διακονίας τὰς ἐγκυκλίους) et II 9, 1269b35 (τῶν ἐγκυκλίων).

2. Voir DÉMOSTHÈNE, *Contre Aristogiton* 1, 74, 5 (τῶν ἐγκυκλίων δικαίων) ; *Contre Leptine* 21, 7 (τὰς ἐγκυκλίους λῃτουργίας) et 130, 2 (τῶν ἐγκυκλίων λῃτουργιῶν).

3. Les passages cités d'ATHÉNÉE, *Le Banquet des sages* 184b et 588a (= IV 83, 8 et XIII 53, 8 Kaibel), de STRABON, *Geographie* I 13 (Nietzsche cite à partir de l'édition de STRABON établie par Casaubon, publiée à Paris en 1620 = I 1, 22 Meinecke), et de QUINTILIEN, *L'Institution oratoire* I 10, 1, attestent l'emploi du syntagme ἐγκύκλιος παιδεία en son sens ordinaire de « formation générale ».

4. Dans son *Thesaurus graecae linguae*, à l'article ἐγκύκλιος, Henri ESTIENNE fait référence à une double graphie du syntagme ἐγκύκλιος παιδεία dans le passage de Quintilien cité dans la note précédente : ἐγκύκλιον παιδείαν et ἐγκυκλοπαιδείαν. Cette deuxième graphie, erronément reprise par Estienne, serait à l'origine du néologisme ἐγκυκλοπαιδεία, inconnu dans la langue grecque ancienne, et du terme moderne « encyclopédie ». Un cas analogue, selon Nietzsche, se serait produit pour le terme latin *litteratura* [littérature], qui viendrait d'une erreur de lecture du texte cité des *Philippiques* de CICÉRON, où deux termes distincts qui devraient désigner autant de qualités de César, *litterae* [culture] et *cura* [labeur], auraient été confondus en produisant le néologisme *litteratura*. Nietzsche veut dire que, tout comme la γραμματική [grammaire] indique en grec la discipline qui concerne l'emploi de l'alphabet, mais aussi son enseignement, et donc l'écriture en général, de même il faut prendre le syntagme ἐγκύκλιος παιδεία, en relation à la philologie, non pas au sens d'une introduction préalable à l'étude de la philologie, mais comme faisant référence à l'ensemble des disciplines philologiques. Dans le cours sur l'histoire de la littérature grecque, Nietzsche reprend cette explication en ajoutant : « Ici, on comprend le terme comme savoir livresque, connaissances des textes ; mais le meilleur

codex, le *Vaticanus* du VIII^e^ et IX^e^ siècle lit *littere cura*, c'est-à-dire *litteræ, cura* » (Voir EPN XI, p. 48). La même argumentation et les mêmes sources se trouvent dans le manuel d'histoire de la littérature latine de Klotz, cf. Reinhold KLOTZ, *Handbuch der lateinischen Litteraturgeschichte*, I, Leipzig, Engelmann, 1846, p. 13-14.

5. Voir CICÉRON, *Académiques premiers* II 23, 73 ; AULU-GELLE, *Nuits attiques* VI 13 (le passage est légèrement différent de la citation qu'en fait Nietzsche : *classici dicebantur non omnes, qui in quinque classibus erant, sed primae tantum classis homines* [<Caton> n'appelait pas classiques tous ceux qui se trouvaient dans les cinq classes, mais seulement les hommes de la première classe]) et XIX 8 ; FESTUS GRAMMATICUS, *De la signification des mots* III (s. v.). Après avoir expliqué l'origine et le sens qu'il attribue au terme « encyclopédie », Nietzsche passe maintenant à l'examen de l'attribut « classique » et, dans la suite immédiate, de « philologue », dans le but de donner dans cet avant-propos une illustration du titre de ce cours (*Encyklopädie der klassischen Philologie*). À partir des passages cités, Nietzsche veut montrer ici que *classicus* est un terme qui, tout en provenant du lexique social ou politique latin où il désigne l'appartenance à la « première classe », la plus élevée des catégories dans lesquelles les citoyens romains étaient divisés, finit par indiquer bientôt une différence de valeur, d'importance et de fiabilité.

6. Avant cet alinéa, Nietzsche avait inséré d'abord le titre « I. Notion et histoire de la philologie » qu'il a barré par la suite. C'est probablement à ce moment-là qu'il a ajouté les titres « Avant-propos » au début du texte et « Conclusion de l'avant-propos » plus bas. Dans cet alinéa, Nietzsche indique les références bibliographiques des textes qu'il va utiliser pour la définition du terme « philologue ». Il s'agit de : Karl LEHRS, « De vocabulis φιλόλογος, γραμματικός, κριτικός », in *id.*, *Herodiani Scripta tria emendatiora*, 1848, p. 377-401 ; Karl LEHRS, « De vocabulis φιλόλογος, γραμματικός, κριτικός », *Jahresbericht des Königlichen Friedrichskollegiums zu Königsberg*, Königsberg, 1838, p. 1-13 ; August GRÄFENHAN, *Geschichte der klassischen Philologie im Alterthum*, Bonn, 1843-1850 ; Christian August LOBECK (dir.), *Phrynichi Eclogae nominum et verborum Atticorum*, Lipsiæ, 1820.

7. Dans *Le Banquet des sages* d'Athénée on trouve plusieurs occurrences des termes φιλόλογος et φιλολογία, précisément au sens évoqué ici de « loquace » et de « loquacité », mais aucune ne paraît correspondre à la p. 149 qu'indique Nietzsche : voir notamment 39b-c ; 160e-f ; 211d (= II 9, 5 ; IV 51, 36 ; V 47, 32 Kaibel). Platon, *Phèdre* 236e ; voir aussi *Lachès* 188c-e ; *République* IX 582e ;

Théétète 146a et 161a ; *Lois* I 641e. Aristote, *Rhétorique* II 23, 1398b. Voir PHRYNIKOS L'ATTICISTE, *Choix de noms et de verbes attiques* 372, 1 Fischer. Nietzsche cite d'après l'édition de Lobeck, *op. cit.*, p. 392. SUÉTONE, *Des hommes illustres, Sur les grammairiens et les rhéteurs* 10, 4. La source de cet alinéa et du suivant est l'article cité de Karl Lehrs.

8. SÉNÈQUE, Lettres XVII 108, 23 et 30-32. Chez Sénèque, selon Nietzsche, le terme « philologie » indique un domaine d'études érudites bien distinctes de la philosophie et qui ont remplacé la philosophie elle-même. La philosophie s'intéresse aux arguments impliqués dans un raisonnement ou dans une démonstration et possède une valeur morale qui influence les comportements (dans le texte cité de Sénèque, qui évoque un passage de la *République* de Cicéron, « le philosophe » examine les arguments portés « contre la justice »), la philologie s'occupe des détails de ces arguments (dans le texte cité, « le philologue » constate que, dans l'exposé de Cicéron, le père et la mère de deux rois de Rome — respectivement, le père d'Ancus Marcius et la mère de Servius Tullius — restent inconnus), et la grammaire s'adresse à la constitution des mots (dans le texte cité, « le grammairien » observe que Cicéron a employé la forme archaïque « reapse » au lieu de la forme courante « re ipsa »). En faisant allusion à la formule de Sénèque « *quæ philosophia fuit, facta philologia* » [ce qui fut philosophie est devenu philologie], Nietzsche écrivait dans les notes préparatoires de ce cours que « La philosophie est toujours en opposition à la philologie » (FP 75[3] 1868-1869). À la fin de sa leçon inaugurale à l'université de Bâle, le 28 mai 1869, Nietzsche avait inversé cette formule en écrivant *philosophia facta est quæ philologia fuit* [ce qui était philologie est devenu philosophie], voir *supra* p. 45.

9. Dans *Les Noces de Philologie et de Mercure* de MARTIANUS CAPELLA, Philologie est une fille mortelle qui, pour épouser Mercure, se présente aux dieux accompagnée par sept demoiselles qui représentent les sept arts libéraux. Le canon de ces sept disciplines avait déjà été fixé dans l'ouvrage intitulé *Les Disciplines* de Varron. Comme c'est le cas pour les termes « encyclopédie » et « classique », Nietzsche fait valoir que les termes φιλόλογος et φιλολογία ont subi eux aussi dans l'Antiquité une profonde évolution, car en premier lieu ils signifient simplement la « loquacité » et l'« amour pour les discours », et éventuellement pour les « discours philosophiques », puis une compétence spécifique et technique qui concerne l'éducation, et finalement un savoir général qui doit servir essentiellement à la compréhension (« philologique », dirions-

nous) d’un texte ou d’un problème textuel et qui se distingue par conséquent dans cette mesure de la philosophie.

10. La source des informations contenues dans cet alinéa se trouve dans le paragraphe 19, « Le concept de γραμματική, de γραμματιστὴς et de γραμματικός », du premier volume de l’ouvrage d’August GRÄFENHAN, *Geschichte der klassischen Philologie im Alterthum*, Bonn, König, 1843. Nietzsche se réfère en particulier aux passages suivants : « La grammaire apparaît ainsi comme le niveau le plus bas parmi les moyens utilisés pour l’éducation et la formation et elle est considérée comme étant en dessous de la musique et de la gymnastique. La grammaire n’est que γραμματιστική [grammatistique] et elle est loin d’une pénétration profonde du langage. Être un grammatiste n’était donc pas très honorable » (p. 95). « Celui qui enseignait les éléments du langage s’appelait γραμματιστής [grammatiste] ou γραμματοδιδάσκαλος [maître d’école] et l’étendue de sa fonction n’était guère plus ample que l’exercice de la lecture et de l’écriture » (p. 94). « Le γραμματικός [grammairien] se distingue du γραμματιστής [grammatiste] car il n’était pas un enseignant des éléments du langage mais quelqu’un qui était instruit dans la grammaire — γραμματικῶς — et qui était scientifiquement préparé à l’étude du langage » (p. 95). « Les *philosophes* et les *sophistes* étaient des grammairiens, qui ne limitaient pas le domaine de la grammaire au simple lire et écrire, mais qui faisaient des recherches et traitaient systématiquement la nature et les lois du langage depuis les simples lettres de l’alphabet jusqu’aux discours complets. […] Il est probable que les *grammairiens* aient déjà attiré l’attention de leurs étudiants sur la différence des dialectes, sur la synonymie et sur l’étymologie, sans toutefois rentrer dans des principes scientifiques, ce qui n’aurait pas été profitable pour des débutants. Mais il est tout à fait clair que les *sophistes* ont gagné un mérite indéniable concernant cette partie de la linguistique. Avec la fondation de la rhétorique, ils ont travaillé la partie syntactique de la grammaire. […] Toutefois, une véritable philosophie du langage ne commence qu’avec Platon qui, le premier, a élaboré une théorie du langage selon laquelle le langage est une empreinte, une image des choses et dans laquelle l’objet s’accorde avec la pensée. L’élargissement du domaine et du concept de grammaire jusqu’à l’époque d’Aristote, a engendré une différence d’appellation de la γραμματιστικὴ [grammatistique], avec la distinction entre une γραμματικὴ ἀτελεστέρα [grammaire moins accomplie] et une γραμματικὴ τελεστέρα [grammaire plus accomplie]. Puisque cette dernière, plus accomplie, comporte un jugement philosophique (κρίνειν), à partir d’Aristote on comprend

dans la γραμματική [grammaire] également la κριτική [critique], jusqu'à ce que l'école de *Cratès* à Pergame ne la sépare à nouveau et ne la considère comme une branche de la grammaire (= philologie) » (p. 96-97).

11. Nietzsche se réfère au paragraphe 20, « Métrique », du volume d'August GRÄFENHAN cité, en particulier aux passages suivants : « Pendant les exercices de lecture, les grammairiens enseignaient également les éléments métriques de la poésie épique et mélique et arrêtaient les étudiants pour leur faire lire rythmiquement les vers (scansion). […] Nous pouvons observer ici la première leçon de métrique, qui consiste davantage en une introduction à la lecture rythmée et au chant plutôt qu'en une explication systématique de l'enchaînement des vers et de la composition strophique. […] Cela ressort très clairement aussi dans *Les Nuées* d'Aristophane, où il nous est présenté une école dans laquelle Socrate enseigne la métrique» (p. 111-112). « Ainsi le musicien et sophiste *Damon*, élève (ou professeur) d'Agathocle, enseignant et ami de Périclès, est compté parmi les plus anciens des métriciens car Platon l'indique comme un expert de cet art. En outre, le fait que le sophiste *Hippias*, en plus de ses recherches sur les lettres et sur les syllabes, se soit également consacré à la métrique (ἁρμονίαι καὶ ῥυθμοί [harmonies et rythmes]), ressort du passage que nous avons cité plus haut […]. Nous ne pouvons pas dire dans quelle mesure les écrits περὶ ῥυθμῶν καὶ ἁρμονίης, περὶ ποιήσεως, et περὶ ἀοιδῆς [Sur les rythmes et l'harmonie, Sur la poésie, Sur le chant] de *Démocrite* peuvent être cités ici, car nous n'avons pas d'informations concernant leur contenu, mais on peut supposer sans trop de risque qu'ils traitaient également de métrique » (p. 111-112).

12. Nietzsche se réfère au concept schillérien de « sentimental » en tant que participation réfléchie, *methexis*, reconstruction de la nature par sa propre manière de la percevoir. Alors que dans la discussion sur la poésie naïve et sentimentale la grécité était normalement considérée comme la période de la poésie naïve, aussi bien *a parte obiecti* qu'*a parte subiecti*, le royaume d'une spontanéité naturelle qui se manifeste chez le poète qui entretient une relation harmonieuse avec la nature, Nietzsche fait allusion ici à la difficulté d'appréhender l'Antiquité avec l'intelligence et la réflexion ; voir Friedrich SCHILLER, *Über naive und sentimentalische Dichtung* (1795).

13. Ce tableau répartit le sujet selon les heures d'enseignement hebdomadaires. Une liste partiellement différente de sujets de cours se trouve dans le cahier U-I-5 (DFGA/U-I-5,71 = NF-1870,8[39]) :

Encyclopédie

et introduction à son étude

Semaine 1 et 2	Origine et histoire de la philologie, *Bernhardy*, Romains et Grecs. *Jahn*, Gräfenhan. Découverte progressive.
Semaine 3 et 4	Le métier de professeur et la réforme du lycée.
Semaine 5 et 6	Les études universitaires.
Semaine 7 et 8	L'Antiquité *classique* (contre Wolf, Winckelmann, Goethe).
Semaine 9 et 10	Philologie de la langue.
Semaine 11 et 12	Critique et herméneutique.
Semaine 13 et 14	État et société.
Semaine 15 et 16	Histoire de la littérature et art.
Semaine 17 et 18	Religion et antiquités.

Les ouvrages indiqués pour les sujets de la première semaine sont les suivants : Gottfried BERNHARDY, *Grundriss der römischen Litteratur*, Braunschweig, Schwetschke, 1865 (BN/bernhardy-1865) ; *id*, *Grundriss der griechischen Litteratur; mit einem vergleichenden Überblick der Römischen. Erster Theil*, Halle, Anton 1836 (BN/bernhardy-1836) ; Otto JAHN, *Aus der Alterthumswissenschaft, populäre Aufsätze*, Bonn, Marcus, 1868 (BN/jahn-1868) ; August GRÄFENHAN, *Geschichte der klassischen Philologie im Alterthum*, Bonn, 1843.

14. Nietzsche se réfère aux ouvrages suivants : Arnold H. L, HEEREN, *Geschichte des Studiums der classischen Litteratur seit dem Wiederaufleben der Wissenschaften*, vol. I et vol. II, Göttingen, 1797 et 1801 ; *id*, *Historische Werke, Theil 4 und 5: Geschichte der classischen Litteratur im Mittelalter, Theil 1 und Theil 2*, Göttingen, Röwer, 1822 (Nietzsche écrit *Historische Schriften* probablement à cause du fait que les trois premiers volumes de cette œuvre d'Arnold Herren sont intitulés *Vermischte historische Schriften*) ; Laurent. MEHUS, *Vita Ambrosii Traversarii Generalis Camaldulensium, in Ambrosii Traversarii Generalis Camaldulensium aliorumque ad ipsum, et ad alios de eodem Ambrosio Latinae Epistolae a domno Petro Canneto abbate camaldulensi in libros XXV tributae*, Florentiae, ex typographio Caesareo, 1759 ; Georg VOIGT, *Die Wiederbelebung des klassischen Altertums*, Berlin, 1859 (emprunté par Nietzsche à la bibliothèque de Bâle le 8 janvier 1870) ; Jacob BURCKHARDT, *Die Cultur der Renaissance in Italien. Ein Versuch. Zweite durchgesehene Auflage*, Leipzig, Seemann, 1869 (Nietzsche possédait deux exemplaires de cet ouvrage : BN/burckhardt-1869d et 1869e, dont le premier avec une dédicace de l'auteur).

15. Dans les notes prises par un des étudiants qui ont assisté au cours de Nietzsche, Constanz Jecklin, ce premier paragraphe portait le titre : « Origine de

la philologie moderne », cf. Francisco Arenas-Dolz, « Also sprach Nietzsche. Zur Edition der Vorlesung „Einleitung in das Studium der klassischen Philologie“ (Sommersemester 1871) », op. cit., p. 121.

16. Ainsi que Giuliano Campioni l’a montré, ce paragraphe est fortement influencé par la lecture du volume de Jacob Burckhardt, *La Civilisation de la Renaissance en Italie* (en particulier la troisième partie, intitulée : « La résurrection de l’Antiquité »), que Nietzsche avait indiqué à ses étudiants à la fin du cours précédent. Nietzsche a en outre utilisé le livre de Jacob Mähly, *Angelus Politianus. Ein Culturbild aus der Renaissance*, Leipzig, Teubnier, 1864, qu’il a emprunté à la bibliothèque de Bâle le 9 mai 1871. Cf. Giuliano Campioni, « Beiträge zur Quellenforschung », *Nietzsche-Studien*, 28 (1999), p. 336-355 et, plus généralement, « Il Rinascimento in Wagner e nel giovane Nietzsche », *Rinascimento*, XXXVIII (1998), p. 81-121 et id., *Les Lectures françaises de Nietzsche*, Paris, PUF, 2001, p. 129-145. Nietzsche possédait deux exemplaires du livre de Burckhardt, portant tous deux des traces de lecture. Les signes qui se trouvent en marge de BN/burckhardt-1869e indiquent clairement que Nietzsche a utilisé cet exemplaire pour la préparation du cours sur la Renaissance italienne. Dans les citations qui suivent, nous reproduirons en italiques les passages que Nietzsche a marqués d’un signe en marge, en commençant par le passage qui a inspiré le début du cours : « *Cette révolution consiste en ce que, à côté de l’Église qui jusqu’alors avait fait l’unité de l’Occident (privilège qu’elle allait perdre aussitôt) se forme un nouveau milieu intellectuel qui deviendra peu à peu comme l’atmosphère* où vivront tous les esprits cultivés de l’Europe. Le plus grave reproche qu’on puisse faire à cet élément nouveau c’est d’être exclusif, de créer à partir de ce moment une rupture dans toute l’Europe entre des gens cultivés et des gens non cultivés. Mais ce reproche perd toute valeur, dès qu’on est obligé de reconnaître que le mal subsiste encore aujourd’hui, que tout le monde le constate et qu’on ne peut cependant le faire disparaître. D’ailleurs, il s’en faut de beaucoup que cette démarcation soit aussi tranchée et aussi inexorable en Italie qu’ailleurs. Le plus “artiste” des poètes italiens, le Tasse, n’est-il pas dans les mains des gens les plus pauvres ? » (BN/burckhardt-1869e, 137 ; traduction française de Henri Schmitt, revue et corrigée par Robert Klein, Paris, Le Livre de Poche, 1958, vol. 2, p. 12-13). Dans ses notes pour une cinquième Considération inactuelle intitulée « Nous autres philologues », Nietzsche revient sur ce point : « Le caractère *non populaire* de la nouvelle culture de la Renaissance ! Un phénomène effroyable » (NF-1875,5 [108]), car il a restreint la charge anti-chrétienne de cette culture, c’est-à-dire l’élément

« agressif et actif qui était présent chez les poètes-philologues de la Renaissance. La libération se fit au profit de la science, pas des hommes » (NF-1875,5[107]). Dans *Richard Wagner à Bayreuth*, par contre, Nietzsche oppose l'art non populaire des poètes-philologues de la Renaissance, et puis de Leopardi et de Goethe, à l'art populaire et donc potentiellement révolutionnaire de Wagner (cf. WB-10 et NF-1875,14[3]).

17. Ce paragraphe et le suivant ont été écrits par Nietzsche sur la page de droite, à côté du texte principal qui se trouve sur la page de gauche.

18. « Mais le réveil de l'Antiquité se fait tout autrement en Italie que dans le Nord. Dès que la barbarie cesse dans la Péninsule, le peuple italien, qui est encore à moitié antique, voit clair dans son passé ; il le célèbre et veut le ressusciter » (BN/burckhardt-1869e,138 ; trad. fr. p. 13-14).

19. « Rome, la ville aux grandes ruines, n'est plus la même à nos yeux et n'inspire plus les mêmes sentiments qu'à l'époque où furent écrits le recueil de Guillaume de Malmesbury et les "Merveilles de Rome" », « Outre le zèle des archéologues et les grands sentiments patriotiques, les ruines éveillèrent à Rome et ailleurs des tendances élégiaques et sentimentales » (BN/burckhardt-1869e,141 et 148 ; trad. fr. p. 21 et 36).

20. « Nous voudrions bien finir par le portrait d'un savant à la fois aimable et heureux, tel que Pomponius Laetus, par exemple ; malheureusement nous n'avons d'autres documents sur lui que la lettre de son élève Sabellicus, qui représente à dessein Laetus sous des traits antiques. Esquissons à tout hasard cette figure de l'auteur en question » (BN/burckhardt-1869e,219 ; trad. fr. p.165).

21. « Cependant, grâce aux fouilles, on arrivait de jour en jour à mieux connaître l'ancienne Rome. Déjà sous Alexandre VI, on apprit à connaître ce qu'on appelle les grotesques, c'est-à-dire les ornements des murs et des voûtes des anciens, et l'on trouva à Porto d'Anzo l'Apollon du Belvédère ; sous Jules II eut lieu la glorieuse découverte du Laocoon, de la Vénus du Vatican, du Torse, de la Cléopâtre, etc. » (BN/burckhardt-1869e,147 ; trad. fr. p. 32).

22. « Déjà se formaient aussi des collections d'antiquités de tout genre. Cyriaque d'Ancône (mort en 1457) parcourut non seulement l'Italie, mais encore d'autres pays de l'ancien *orbis terrarum* et rapporta de ses pérégrinations une foule d'inscriptions et de dessins » (BN/burckhardt-1869e,144et145 ; trad. fr. mod. p. 29).

23. « Nous avons déjà parlé plusieurs fois de Niccolò Niccoli et de Giannozzo Mannetti. Vespasiano nous représente Niccoli comme un homme qui voulait que,

même dans les objets extérieurs qui l'entouraient, tout lui rappelât l'Antiquité. Sa personne majestueuse, drapée dans un vêtement flottant, apparaissant dans une maison remplie des antiquités les plus merveilleuses, faisait tout d'abord une impression profondément originale ; il était en toutes choses d'une propreté raffinée, mais surtout à table ; là on voyait devant lui, sur une nappe d'une blancheur éblouissante, des vases antiques et des coupes de cristal » (BN/burckhardt-1869e,167 et 168 ; trad. fr. p. 76 et 77).

24. « Dans les pérégrinations du Pogge à travers Rome on voit pour la première fois l'étude des ruines elles-mêmes liée plus intimement à celle des anciens auteurs et à celle des inscriptions (qu'il trouve et qu'il déchiffre à travers les broussailles), l'imagination est reléguée au second plan, et la pensée de la Rome chrétienne est écartée volontairement » ; « Le Pogge considéré comme un des premiers collectionneurs d'inscriptions dans sa lettre qui figure dans la *Vita Poggii*, Murat., XX, col. 177. Le Pogge considéré comme collectionneur de bustes, col. 183 » (BN/burckhardt-1869e,142 ; trad. fr. p. 24 et 400).

25. « Quelque influence que les écrivains de l'Antiquité eussent exercée en Italie au Moyen-Âge et surtout pendant le XIV^e^ siècle, *on avait moins découvert des trésors nouveaux que propagé les œuvres que l'on connaissait depuis longtemps.* Les poètes, les historiens, les orateurs, les épistolographes latins les plus célèbres, des traductions latines de certains écrits d'Aristote, de Plutarque et de quelques autres écrivains grecs formaient, en somme, la source à laquelle un petit nombre d'élus de l'époque de Boccace et de Pétrarque puisaient leur inspiration. […] *C'est sous les auspices, et non sans le concours de Boccace, qu'un Grec calabrais […] entreprit de faire en latin la traduction complète de l'Iliade et de l'Odyssée, tentative qui échoua misérablement*. Ce n'est qu'au XV^e^ siècle que commence l'ère des découvertes, de la création systématique de bibliothèques au moyen de copies, et que se multiplient les traductions du grec » (BN/burckhardt-1869e,148 ; trad. fr. p. 37 et 38).

26. « Des deux bibliophiles les plus célèbres par leurs trouvailles, Guarino et le Pogge, ce dernier, agissant en partie pour le compte de Niccoli, explora aussi les abbayes de l'Allemagne du Sud, à l'occasion du concile de Constance. Il trouva ainsi six discours de Cicéron, le premier Quintilien complet, le manuscrit de Saint-Gall, connu aujourd'hui sous le nom de manuscrit de Zürich ; on dit qu'il ne lui fallut que trente-deux jours pour en faire une copie très soignée. Il a complété dans leurs parties essentielles Silius Italicus, Manilius, Lucrèce, Valérius Flaccus, Ascon. Pedianus, Columelle, Celse, Aulu-Gelle, Stace, Frontin, Vitruve, Priscien et d'autres auteurs ; de concert avec Leonardo Aretino, il

découvrit les douze dernières pièces de Plaute, ainsi que les Verrines […] de Cicéron » (BN/burckhardt-1869e,151 ; trad. fr. p. 39 et 40). Nietzsche se réfère en outre à l'essai de Johann Caspar von Orelli, *Symbolae nonnullae ad historiam philologiae, adiectis duabus Poggii epistolis* (« Index lectionum in Academia Turicensi »), Zürich, Ex officina Ulrichiana, 1835.

27. « Étant donné que l'on tenait à manifester, par le grand soin apporté à la confection des livres, le respect que l'on professait pour leur contenu, il est facile de comprendre que l'apparition de livres imprimés n'ait pas eu d'abord de succès. Frédéric d'Urbin "aurait rougi" de posséder un livre imprimé. *Quant aux malheureux copistes, — je ne parle pas de ceux qui gagnaient leur vie à ce métier, mais de ceux qui, pour avoir un livre, étaient obligés de le copier, — ils saluèrent avec enthousiasme l'invention allemande* » (BN/burckhardt-1869e,154 ; trad. fr. p. 45 et 46).

28. « Ce n'est que dans le cours du XIII^e^ et du XIV^e^ siècle que les universités se multiplièrent en Italie, lorsque la vie, s'enrichissant sans cesse d'éléments nouveaux, imposa le devoir de donner plus de soins à la culture individuelle. *Au commencement, elles n'avaient, en général, que trois chaires : celle de droit canon, celle de droit civil et celle de médecine ; avec le temps chaque université eut un professeur de rhétorique, un professeur de philosophie et un professeur d'astronomie*, qui n'était souvent qu'un adepte de l'astrologie. […] *Parmi les chaires que nous avons citées, celle de rhétorique était naturellement le but de l'ambition des humanistes ; les chances de succès des candidats étaient proportionnées à la connaissance qu'ils avaient de l'Antiquité* ; le plus sûr de réussir était celui qui était capable d'enseigner aussi le droit, la médecine, la philosophie ou l'astronomie » (BN/burckhardt-1869e,163 ; trad. fr. p. 65 et 66).

29. « Au commencement du XV^e^ siècle, alors que l'Université de Florence était à son apogée, que les courtisans d'Eugène IV et peut-être déjà de Martin V se pressaient dans les amphithéâtres, que Charles Arétin et Filelfo rivalisaient dans l'enseignement public, il y avait une seconde université presque complète chez les Augustins de Santo-Spirito et toute une société d'hommes savants chez les Camaldules du couvent des Anges ; de plus, de simples particuliers, d'un rang considérable, se cotisaient pour payer certains cours de philologie et de philosophie, soit privés, soit même publics » (BN/burckhardt-1869e,164et165 ; trad. fr. p. 67 et 70).

30. « Le siècle actuel a l'habitude de proclamer assez haut l'importance de la culture en général et de l'étude de l'Antiquité en particulier. Mais *nulle part, comme chez ces Florentins du XV^e^ siècle et du commencement du XVI^e^, on ne*

trouva cette ardeur enthousiaste, *cette passion de la science, ce besoin de s'instruire qui domine tous les autres*. Ce fait est attesté par des preuves indirectes qui ne laissent aucune place au doute : on n'aurait pas si souvent permis aux filles de cultiver la science, si on ne l'avait regardée comme le bien le plus précieux de cette vie. […] Mais il est temps d'examiner ce qu'était l'humanisme à la cour des princes […]. Nous avons déjà indiqué plus haut (1re partie, chap. II et 2e partie, chap. II) le rapport intime qu'il y avait entre le tyran et le philologue, qui tirait, lui aussi, toute sa valeur de sa personnalité et de son talent. […] Parmi les princes séculiers du xve siècle, celui qui montre le plus grand enthousiasme pour l'Antiquité est *Alphonse le Grand, roi de Naples* […]. *Il paraît que cette passion pour les anciens était toute naïve et toute spontanée, et que, dès le jour de son arrivée en Italie, les monuments et les écrits du monde antique* firent sur lui une impression profonde, qui décida de toute la suite de son existence » (BN/burckhardt-1869e,171 et les pages 172-174 ; trad. fr. mod. p. 83, 84 et 88).

31. « L'humaniste était un personnage absolument indispensable aux républiques aussi bien qu'aux princes et aux papes ; il fallait son concours pour la rédaction des lettres et pour les discours publics et solennels. Ne disons pas que le secrétaire doit être, pour des raisons de style, un bon latiniste ; mais plutôt à l'inverse que seul un humaniste peut posséder les qualités exigées du secrétaire. […] Les deux célèbres secrétaires et stylistes de Léon X, Pierre Bembo et Jacques Sadolet, devinrent illustres entre tous » (BN/burckhardt-1869e,178 et 180 ; trad. fr. p. 94-96).

32. « On peut être convaincu tout d'abord que ce n'est pas par caprice ni sans poursuivre un but sérieux que la nation la plus spirituelle et la plus cultivée du monde d'alors renonçait dans la poésie à une langue comme la langue italienne. *Il faut qu'elle y ait été déterminée par une raison d'un ordre supérieur. Cette raison, c'était l'admiration de l'Antiquité. Comme toute admiration véritable et sans réserve, elle engendra nécessairement l'imitation. Même à d'autres époques et chez d'autres peuples on trouve* une foule de tentatives isolées dans ce sens ; mais ce n'est qu'en Italie qu'étaient réunies les deux conditions essentielles de la durée et du développement de la poésie latine : l'accueil empressé de tous les gens cultivés de la nation et le réveil partiel de l'antique génie italique chez les poètes eux-mêmes ; une résonance merveilleuse d'un jeu de cordes ancestral » (BN/burckhardt-1869e,200 ; trad. fr. mod. p. 130 et 131). Cf. la note posthume de Nietzsche de 1871 : « Nous dépendons *de Rome*, tout comme Jacob Burckhardt, p. 200, trouve dans les poètes italiens un réveil partiel

de l’ancien esprit italique, *une résonance merveilleuse d’un jeu de cordes ancestral* » (NF-1871,9[143]).

33. « Depuis le XIV^e^ siècle, tout le monde s’accordait à voir dans Cicéron la source la plus pure de la prose. Cela ne provenait pas seulement de la haute idée qu’on avait de son style et de sa manière de composer, mais surtout de ce que le caractère aimable de l’épistolographe, l’éclat de l’orateur, la clarté du philosophe se retrouvaient dans l’esprit italien » ; « Longolius se laissa décider par Bembo à ne lire que Cicéron pendant cinq années entières » (BN/burckhardt-1869e,197 et 198 ; trad. fr. p. 125 et 126).

34. Le texte de Nietzsche est le résumé d’un passage qui se trouve aux pages 78-80 de l’œuvre de Mähly sur Politien, dont nous traduisons le début et la fin : « Avec son effort aventureux pour être individuel, il n’évita naturellement pas la réprimande des cicéroniens, mais il ne manqua pas de leur répondre. En Cicéron, il vénérait le maître, mais il ne voulait pas s’agenouiller devant lui. Il écrit à Cortesius, un des cicéroniens les plus importants, que le visage d’un taureau ou d’un lion lui semblait plus beau que celui d’un singe, et pourtant celui-ci a plus de ressemblance avec un homme, mais cette ressemblance bâclée est précisément ce qui produit l’impression repoussante. Mais l’imitation trop enthousiaste produit exactement le même sentiment. Ceux qui ne font qu’imiter au lieu de composer, comme les perroquets ou les pies, et ne comprennent pas ce qu’ils disent, mettent des chaînes à leur esprit. On doit pouvoir nager sans bouée de liège ; tout comme la marche alerte de celui qui met sans cesse ses pas dans les traces de ses prédécesseurs est entravée, de même celui qui, pour ainsi dire, n’ose pas sortir du cercle qui l’entoure, n’écrit pas bien » ; « Sa méthode était un éclectisme total, ainsi qu’il l’avoue franchement ; sa devise était de ne se rendre à aucun des auteurs anciens. […] On pense aussi à la plaisanterie de Politien qui compare sa manière d’écrire à une chauve-souris, qui n’est ni oiseau ni souris et pourtant souhaite se faire admettre comme l’une et l’autre espèce » (Jacob Mähly, *Angelus Politianus*, *op. cit.*, p. 78-80, trad. pers.). Dans le « Discours préliminaire » d’*Ainsi parla Zarathoustra*, Nietzsche reprend l’image de la ressemblance bâclée entre l’homme et le singe : « Qu’est-ce que le singe pour l’homme ? Une risée ou une honte cuisante. Et c’est exactement ce que doit être l’homme pour le surhomme : une risée ou une honte cuisante. Vous avez suivi votre voie du vermisseau à l’homme, et il y a encore beaucoup du vermisseau en vous. Autrefois vous étiez des singes et maintenant encore l’homme est plus singe que n’importe quel singe » (Za-I-Vorrede-3).

35. Nietzsche résume les pages 46-48 du livre de Mähly : « Nous disposons en effet, par l'un des plus zélés de ces platoniciens, […] de quelques informations sur l'origine de l'Académie (Marsile Ficin dans l'*epistola dedicatoria* à Plotin) et d'un récit des banquets organisés pour l'anniversaire de la mort de Platon (semblables à l'avant-propos du *convivium Platonis*) ; nous savons que le buste du philosophe, ces jours-là, était couronné et orné d'ailes de papillons, symbole de l'immortalité, dans le jardin des Médicis ; nous savons qu'un culte confinant à l'exaltation caractérisait ces réunions […]. Marsile Ficin, mentionné précédemment, fut porté à la tête de l'Académie […]. Lorenzo lui-même présidait les rassemblements […]. On lisait les plus beaux passages sur l'immortalité de l'âme, sur la gloire de la vertu, on chantait des hymnes à la louange de Platon et on remerciait la Providence pour avoir offert au monde cet homme vertueux et cet esprit divin » (trad. pers.).

36. « Le grec, avant tout, lui doit beaucoup ; c'était l'un des premiers et peut-être le premier parmi les Italiens, dont la connaissance de cette langue étrangère ait pu le disputer à ceux dont elle était la langue maternelle et originaire. Mais il donna là le signal d'une rivalité qui donna aux études grecques un puissant essor (Jacob Mähly, *Angelus Politianus*, *op. cit.*, p. 51, trad. pers.).

37. « Mais le principe directeur de Politien est aussi le bon, bien qu'il ait presque fallu le redécouvrir en notre siècle. À savoir le principe que l'ancienneté et non la quantité des manuscrits était ce qui importait, et qu'il ne fallait pas négliger la plus petite chose des anciens manuscrits » (Jacob Mähly, *Angelus Politianus*, *op. cit.*, p. 56-57, trad. pers.).

38. Nietzsche se réfère à Johann Philipp Krebs, *Carl Sigonius einer der größten Humanisten des sechzehnten Jahrhunderts*, Francfort sur le Main, Brönner, 1840.

39. Nietzsche se réfère à Leopold von Ranke, *Die römischen Päpste, ihre Kirche und ihr Staat im sechszehnten und siebzehnten Jahrhundert*, Berlin, Duncker et Humblot, 1834-1836, I, p. 482.

40. « Après avoir, depuis le commencement du XIV^e^ siècle, fourni plusieurs générations brillantes de poètes philologues, rempli l'Italie et le monde du culte de l'Antiquité, jeté les bases du développement intellectuel et de l'éducation, souvent même joué un rôle considérable dans le domaine politique, *et reproduit avec éclat la littérature ancienne, les humanistes tombèrent partout en discrédit au XVI^e^ siècle, c'est-à-dire à une époque où l'on ne voulait pas encore se passer tout à fait de leurs leçons et de leur savoir*. On continue à parler, à écrire comme eux, mais personnellement on ne veut plus faire partie de leur corporation.

Jusqu'alors on les avait surtout accusés d'orgueil, on leur avait reproché leurs excès scandaleux ; *désormais une troisième voix se fait entendre, celle de la Contre-Réforme : on les accuse d'incrédulité*. Pourquoi, dira-t-on, ces reproches, fondés ou non, n'ont-ils pas été formulés plus tôt ? Ils l'ont été d'assez bonne heure, mais sans grand résultat, évidemment parce qu'on dépendait encore trop des humanistes, parce qu'ils étaient exclusivement les dépositaires et les propagateurs des trésors de l'Antiquité. Mais l'apparition de nombreuses éditions imprimées des auteurs classiques, de manuels et d'ouvrages à consulter, faits avec soin, émancipa le peuple et le dispensa de recourir continuellement aux humanistes ; lorsqu'on vit qu'ils étaient devenus moins nécessaires, l'opinion se déclara tout à fait contre eux. Les bons comme les mauvais souffrirent de ce revirement. *Ce sont les humanistes eux-mêmes qui sont les premiers auteurs des accusations dont nous avons parlé. De tous ceux qui ont jamais formé une caste, ce sont eux qui ont eu le moins d'esprit de corps ou qui ont le moins respecté le sentiment de la confraternité quand il voulait se manifester*. D'autre part, quand ils se mettaient à se quereller, tous les moyens leur étaient bons. Ils passent en un clin d'œil des arguments scientifiques aux invectives et aux calomnies les plus grossières ; ils veulent, non pas réfuter leur adversaire, mais l'anéantir. Cela tient en partie à leur entourage et à leur position ; nous avons vu par quelles alternatives de gloire et d'abaissement a passé le siècle dont ils étaient les organes les plus actifs. En outre, dans la vie réelle, leur situation était telle qu'ils étaient sans cesse réduits à défendre leur existence. C'est dans ces conditions qu'ils écrivaient, péroraient et se déchiraient les uns les autres » (BN/burckhardt-1869e,212 et 213 ; trad. fr. p. 153 et 154). Ce thème est repris en 1875 : « Le déclin des philologues-poètes est dû pour une bonne part à leur pourrissement personnel ; leur espèce repousse plus tardivement, Goethe et Leopardi par exemple en sont des manifestations », NF-1875,5[17].

41. « La carrière des humanistes était généralement telle que les caractères les mieux trempés pouvaient seuls la parcourir sans se dégrader. […] Et c'est ainsi qu'il [le jeune homme ambitieux] se lançait dans une vie agitée, dévorante ; tour à tour précepteur, secrétaire, professeur, valet des princes, se consumant dans des études ingrates, en butte à des inimitiés mortelles, à des dangers incessants, élevé aux nues ou accablé de mépris, opulent aujourd'hui, demain misérable, il est l'image vivante de l'instabilité. On voyait souvent le mérite le plus vulgaire l'emporter sur le savoir le plus réel. Mais le grand mal était que cette condition ne comportait guère une demeure fixe, attendu qu'elle rendait les changements

de résidence nécessaires ou qu'elle empêchait l'individu de se plaire longtemps quelque part. Se fatiguant lui-même de ceux au milieu desquels il vivait, se sentant mal à l'aise parmi des ennemis acharnés à le perdre, il finissait par se décourager et par lasser un entourage amoureux de la nouveauté » (BN/burckhardt-1869e,214 et 215 ; trad. fr. p. 157 et 158).

42. Comme l'a récemment indiqué Eduardo NASSER, le texte de ce paragraphe est composé de paraphrases de l'ouvrage de Jacob BERNAYS, *Joseph Justus Scaliger*, Berlin, Hertz, 1855 emprunté à la bibliothèque de Bâle le 9 mai 1871 ; du livre d'Otto JAHN, *Aus der Alterthumswissenschaft. Populäre Aufsätze*, Bonn, Marcus, 1868 (BN/jahn-1868), cadeau de l'ami Paul Deussen d'après sa dédicace du 26 mars 1869 ; et de l'ouvrage de Gottfried BERNHARDY, *Grundriss der römischen Litteratur*, Braunschweig, Schwetschke, 1865 (BN/bernhardy-1865). Cf. les contributions à la recherche des sources d'Eduardo Nasser publiées dans les *Nietzsche-Studien*, 49 (2020), p. 302-314 ainsi que son article fondamental sur « Nietzsche et la place de la philologie française dans l'Encyclopédie de la philologie classique », dans P. D'IORIO, A. AVRIL, D. SIMONIN, *Nietzsche et la France*, CNRS-Éditions, 2022 ; cf. également G. CAMPIONI, *Les Lectures francaises de Nietzsche*, *op. cit.*, p. 130 *sq.*

Les premières lignes de ce cours sont inspirées par BERNAYS, *op. cit.*, p. 6 : « Lorsque Scaliger apparut, l'enthousiasme artistique des Italiens avait déjà dégénéré en un faible badinage ; de leur ascendance romaine et dans un esprit orgueil et étriqué, ils voulaient tirer un monopole sur la classicité ; et — ce qui était le pire — les études classiques couraient sous leur direction le grave danger de prendre une orientation exclusive vers le *plaisir* esthétique. Il était grand temps de faire ressortir aussi le côté *cognitif*, afin que la vérité obtienne ses droits aux côtés et en face de la beauté ».

43. Cf. JAHN, *op. cit.*, p. 13 : « Les Italiens n'étaient pas les seuls à s'impliquer dans les études romaines, mais des étrangers les cultivèrent aussi en grande partie, attirés par la capitale spirituelle : Marc-Antoine Muret (1526-1585), fin styliste et exégète, était Français ».

44. « De façon curieuse, les noms illustres des deux Scaliger (Jul. Ces. 1484-1558, Jos. Just. 1540-1609) marquent le passage rapide des études philologiques de l'Italie à la France, dont l'éminent juriste Guillaume Budé (1467-1540) est le premier représentant significatif » (JAHN, p. 14).

45. Cf. BERNHARDY, *op. cit.*, p. 115.

46. « Parmi les hommes remarquables qui travaillent dans diverses directions, avec esprit et perspicacité, à la formation de la discipline philologique, un Jean

Dorat (1506-1588), Adrien Turnèbe (1512-1565), Denis Lambin (1520-1572), Josias Mercier (mort en 1628), il en est un qui, authentiquement français, se distingue comme un type de vivacité d'esprit et de vigueur pratique : Henri Estienne (1528-1598). Éditeur érudit et imprimeur tout à la fois, ce rejeton d'une famille d'imprimeurs érudits, dont on considérait les membres comme les familles princières, a établi par ses éditions le texte qui, pour maints auteurs importants, serait considéré comme la vulgate jusqu'à nos jours ; presque aucun ne fut dépourvu de nouveaux outils, qu'il rapportait inlassablement de ses nombreux voyages, aucun ne fut dépourvu de ses propres remarques et développements, le plus souvent rapidement ébauchés, mais toujours spirituels et stimulants. Son grand dictionnaire grec, œuvre étonnante d'application et de recherche, qui à elle seule rend son nom impérissable, a posé les bases solides d'une connaissance sûre et complète de la langue, sur lesquelles les progrès de la science ont pu se développer en toute sécurité » (JAHN, p. 15).

47. « Si l'esprit fin et vif des Français, si leur aisance, étaient particulièrement capables d'affiner la critique, dont il était surtout nécessaire d'obtenir un maniement sûr, la participation pénétrante de juristes d'exception, comme Jacques Cujas (1522-1590), François Hotmann (1524-1590), Barnabé Brisson (1531-1591), Pierre Pithou (1539-1596), donna une orientation singulière à l'étude de l'Antiquité. La jurisprudence a réussi, grâce à la nouvelle vision de l'Antiquité romaine et à l'application de l'explication philologique des textes, à se débarrasser du carcan de la tradition médiévale, à revenir aux sources véritables du droit romain et à le rétablir sur leurs bases, ce dont la philologie a largement profité. La nature des tâches juridiques exigeait une conception claire, une définition rigoureuse des concepts, un traitement rigoureux et consolidait ainsi la méthode. Mais la conception d'ensemble de l'Antiquité, trop aisément disposée à se satisfaire d'images générales, poétiques et fantaisistes, s'en trouva elle aussi désillusionnée » (JAHN, p. 14).

48. « Les Français, à commencer par Jean Dorat (Auratus) et Denis Lambin, ont porté l'interprétation à un degré supérieur […]. Le plus génial d'entre eux, et le plus grand philologue d'alors, *Joseph Justus Scaliger* (1540-1609) possédait un trésor d'érudition variée et un beau talent pour la reproduction de la forme antique […] » (BERNHARDY, p. 116).

49. « Mais l'amour et la haine se sont attachés très tôt au nom de Scaliger ; un amour si ardent qu'il ne pouvait être excité que par les qualités de l'esprit, et une haine amère, telle que les hommes ont coutume de la réserver pour la chair et le

sang d'une personnalité clairement déterminée, et non pas de la gaspiller contre une grandeur d'âme abstraite » (BERNAYS, p. 3).

50. « L'Italien *Julius Caesar Scaliger*, qui passait généralement pour un descendant des della Scala, princes de Vérone, s'installa au terme d'une longue vie d'errance et de soldat dans le sud de la France, à Agen, en Guyenne […]. Son troisième fils, dixième enfant d'Andiette, vint au monde durant la nuit du 4 au 5 août 1540 » (BERNAYS, p. 31).

51. « Les *Conjectanea* sur Varron, premier écrit d'un jeune homme de vingt ans, les *Catalecta* de Virgile, en partie élaborées pendant la fuite des scènes terrifiantes de la guerre civile française, les *lectiones Ausonianae*, qu'il coucha sur le papier durant l'impression pour l'édition d'Elias Vinetus, […] enfin le complément de Festus, modèle inégalé et même unique, par son ampleur, de critique divinatoire — toutes ces performances, qui font date jusqu'à nos jours pour le commentaire des auteurs concernés, dépassaient largement la matière disponible lors de leur apparition. Elles demeurent, aujourd'hui encore, inégalées dans leur genre ; à l'époque, le genre aussi était nouveau ; on saisissait le particulier à partir de son côté général et exemplifiant et l'on essayait de travailler de la même manière. Même si l'on ne pouvait voler après l'*aquila in nubibus* — ainsi nommait-on Scaliger —, on voulait toutefois tracer à tout le moins la même voie sur le sol, au-dessus duquel se déployait son vol. Lipsius, dans la première lettre qu'il écrit à Scaliger le 26 novembre [VI Kal. Dec.] 1576 (*epp. miscc. cent.* 1, 6) : *Aquila in nubibus, quod Graeci dicunt, vere tu es ; vides imo pervides omnia et quicquid venaris capis* [tu es vraiment l'aigle dans les nuages, comme disent les Grecs ; tu vois, oui, tu vois tout et tu attrapes tout ce que tu poursuis]. Les contemporains trouvèrent le sentiment de la distance qui les séparait de cet homme inaccessible si fortement exprimé dans cette image proverbiale qu'ils en vinrent presque à en faire un titre durable de Scaliger, à force de l'utiliser » (BERNAYS, p. 7-8, 19).

52. « Mais les Italiens regardaient la jubilation transalpine avec morosité ; ils se voyaient dorénavant totalement exclus du champ ; et la défaite était d'autant plus sensible, que le vainqueur l'avait en partie acquise avec les armes mêmes que les Italiens avaient dû lui offrir sans pouvoir eux-mêmes s'en servir » (BERNAYS, p. 8).

53. « Le célèbre auteur des annales ecclésiastiques fait parvenir ses amitiés à Scaliger et lui offre en partage tout ce qu'il possède au monde ; il ajoute même expressément que s'il ne lui restait qu'un seul pain, à lui, Baronius, il en laisserait volontiers la moitié à Scaliger. Évidemment, cette proposition

chaleureuse était soumise à la condition, impossible à satisfaire, qu'il séjournât durablement à la cour de Rome » (Bernays, p. 9).

54. Cf. Bernays, p. 10-11.

55. Cf. Bernays, p. 11-12.

56. Cf. Bernays, p. 15.

57. Cf. Bernays, p. 102-103.

58. « Tout cela est cependant naturel, car l'étude de l'Antiquité ne révèle aucun autre maître qui, par sa personnalité supérieure, ait à ce point dominé ses collègues, même sans être professeur [...], pourtant il n'a pas fondé de tradition et n'a encouragé aucun des jeunes qui lui étaient proches à agir dans le même esprit. Ses orientations étaient trop grandioses et présupposaient un dessein et une mesure qui convenaient mal à ses successeurs […]. De ses remarques sur Eusèbe ressortent autant un savoir omniprésent, qui repose sur une mémoire puissante avec peu de livres (Ep. 56. *Uno morbo laboramus, penuria librorum*), que l'originalité de la présentation […]. On s'étonne encore de voir à quel point son regard a pu discerner les travaux nécessaires et les travailleurs vigoureux, et plus encore combien il a lui-même supporté durablement le travail le plus ardu et ennobli l'activité artisanale : en témoigne surtout la collection colossale d'inscriptions latines qu'il parvint à réaliser pour l'éditeur Gruter, et le riche matériau qu'il lui transmit, dont 24 entrées normales qu'il acheva lui-même, fruit de dix mois de travail […]. Ces miettes tombées de la table du riche, que le Gascon *échauffé* hante quelque peu, attestent en outre, avec les Scaligerana […], l'admirable sûreté et l'acuité de son jugement, qui ne se pare que trop souvent des tournures les plus éclatantes et les plus tranchantes […]. Très tôt, et pendant fort longtemps, il fut décrié comme vaniteux et exubérant, grossièrement envié et amèrement attaqué par la foule et par les Jésuites, dont le porte-parole était l'aboyeur *canis grammaticus C. Scioppius* » (Bernhardy, p. 118-119 ; dans l'exemplaire de Nietzsche se trouvent des traits en marge de ces passages) ; cf. Janus Gruter, *Inscriptiones antiquae totius orbis romani in absolutissimum corpus redactae olim auspiciis Iosephi Scaligeri et Marci Velseri*, Hedeilbergae, 1603.

59. « [Scaliger] savait aussi estimer avec sincérité l'étendue de sa propre force critique […] et les détails de son érudition, en quoi il voulait seulement être le disciple de Casaubon. L'idée *qu'il avait trop d'esprit et de savoir pour faire un bon commentaire* [en français dans le texte], était à peu près aussi la sienne ». « D'autant qu'Isaac Casaubon (1559-1614) le complète par une application

calme et modeste […], en ce qu'il saisissait de préférence les aspects moral et antiquaire de l'Antiquité » (BERNHARDY, p. 119 et 116).

60. « *Claudius Salmasius* (1594-1653), en revanche, se rua dans les impasses d'une histoire polyvalente sans projet arrêté […] ». « Salmasius, en revanche, se laissait aller sans plan ni but, voire sans idées ni même intérêt véritable pour son objet (*Le Manteau*, de Tertullien, un motif et une compilation d'antiquités privées mineures), il se laissait tout autant déterminer par une mémoire incommensurable (et grâce à elle, il écrivit beaucoup sans recourir aux livres) que par le cours tumultueux de ses réminiscences ou de sa plume. Comme il écrivait d'épais volumes à une vitesse incroyable et ne relisait jamais ce qu'il avait écrit, tout fourmille de répétitions, le propos chaotique, dépourvu de lumière et d'ordre, rend même ses recherches précieuses brumeuses et indigestes […], on est finalement blessé et troublé par son effarante indifférence à l'égard de toute forme. […] Cependant, Bentley (Wolf Anal. I. p. 76) lui en voulait moins de cet orgueil […]. Les jugements dithyrambiques des contemporains (notamment celui-ci : *non homini sed scientiae deest quod nescivit Salmasius*) rendaient presque légitime une telle arrogance […]. Une biographie sérieuse de lui manque également » (BERNAYS, p. 116 et 119-120 ; dans l'exemplaire de Nietzsche se trouvent des traits en marge de ces passages, cf. Friedrich August WOLF, *Litterarische Analekten*, I, Berlin, Nauck, 1816).

61. « Les luttes huguenotes ont là-bas [en France] détruit le cours des études philologiques véritables. Certes, les Jésuites les reprirent, pour se montrer en ce domaine aussi à la hauteur des adversaires auxquels ils s'opposaient en tout, et des érudits comme *Jacques Sirmond* (1559-1651), *Denis Petau* (1583-1652) les ont soutenues par leurs prestations profondément érudites ; mais ils les laissèrent tomber lorsqu'elles ne leur servirent plus d'armes. Les critiques subtiles ne manquent certes pas, plus tard encore, ainsi *François Guyet* (1575-1655), *Tannegui Lefevre* (1615-1720), de même que les chercheurs appliqués, comme *Henri Valois* (1603-1676), *Gilles Menage* (1613-1692), *Pierre-Daniel Huet* (1630-1721), *Charles du Fresne du Cange* (1610-1688) ; des numismates et des antiquaires tels que *Jean Foy-Vaillant* (1632-1724), *Jacques Spon* (1647-1685), *Bernard De Montfaucon* (1655-1741) ont réalisé des choses profondément stimulantes et durables ; mais cela n'était que des manifestations isolées. La philologie en tant que science n'avait pas pris racine ; les éditions de prestige d'écrivains châtrés pour le Dauphin (1672), pas plus que la fondation de l'Académie pour styliser les inscriptions latines de manière classique (1676), ne purent lui offrir un terrain solide ; dans les écoles, l'étude de l'Antiquité se

réduisit à n'être que la composante dérisoire d'une étude formelle » (JAHN, p. 15).

62. Ce paragraphe de Nietzsche est entièrement composé d'extraits ou de paraphrases du livre de Lucian MÜLLER, *Geschichte der klassischen Philologie in den Niederländern*, Leipzig, Teubner, 1869. Nietzsche a clairement écrit le titre de ce livre à côté du titre du paragraphe.

63. « Depuis la seconde moitié du XIV^e^ siècle, le sens des études classiques s'est peu à peu développé aux Pays-Bas [...] Les humanistes hollandais acquirent une formation plus approfondie en Italie, en France et en Allemagne, et depuis le second quart du XV^e^ siècle, à la nouvelle université belge de Louvain aussi » (MÜLLER, p. 1). Par la suite, nous indiquerons les numéros de page des passages utilisés par Nietzsche et ne reproduirons le texte de Müller que lorsque cela est nécessaire pour comprendre le résumé de Nietzsche.

64. MÜLLER, p. 1,-2.

65. MÜLLER, p. 3-4.

66. MÜLLER, p. 6.

67. MÜLLER, p. 5.

68. MÜLLER, p. 8.

69. MÜLLER, p. 25-28.

70. MÜLLER, p. 38-39.

71. MÜLLER, p. 51-53.

72. MÜLLER, p. 39-41 ; cf. Johannes RUTGERS, *Jani Rutgersii Variarum lectionum libri sex*, Lugdunum, Elzevir, 1618.

73. MÜLLER, p. 43-45.

74. Cf. MÜLLER, p. 56-57 : « Son neveu Burman […] n'était pas moins actif à cet égard. […] celui qui restait sourd aux éloges des élèves et des partisans de Burman l'ancien était terrorisé par une grossièreté démesurée, même pour l'époque […]. Les *Editiones cum notis variorum* qu'il a publiées sont en accord avec la prédilection de Burman pour les conglomérats de variantes, comme nous l'avons décrit plus haut, à destination des érudits et non des écoles ». L'expression *Editiones cum notis variorum* désigne originalement et littéralement un ouvrage qui comprend des annotations de divers critiques et commentateurs ; plus récemment, elle indique un ouvrage qui rassemble toutes les variantes connues d'un texte.

75. MÜLLER, p. 46.

76. MÜLLER, p. 73 *sq*.

77. « La régularité, la cohérence et l'uniformité de la langue et de la littérature du peuple romain convenaient parfaitement au caractère national des Néerlandais, et offraient au talent indéniable de la critique divinatoire un champ plus approprié que la diversité bigarrée des Grecs *quibus est nihil negatum*. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la plupart des grands critiques, Lipsius, Scaliger, Gronov, Heinsius, Bentley, Lachmann et autres, se sont tournés de préférence vers la correction d'auteurs latins. — Même si le plus grand bénéfice revient sans doute aux performances des poètes, en particulier à ceux de Catulle, à Statius, ce serait méconnaître la situation que de minimiser celles de la prose, surtout depuis Auguste » (MÜLLER, p. 60).

78. « On remarque dans les ouvrages de N. Heinsius, Gronov, Schrader et Peerlkamp qu'ils puisent dans la masse, dans la connaissance la plus approfondie des auteurs qui, dans chaque cas, sont disponibles, ainsi que de l'ensemble de la littérature, sans laquelle l'étude la plus subtile d'une œuvre particulière ne débouche que trop facilement sur des fantaisies stériles et unilatérales. On peut plutôt reprocher aux anciens philologues néerlandais un manque de compréhension de la singularité, que ce soit au niveau de la forme ou du contenu ; une tendance à considérer davantage l'uniformité que la diversité dans les différents représentants de la littérature » (MÜLLER, p. 64).

79. « Il est souvent question, dans les commentaires des philologues néerlandais, de scolies qu'auraient interpolées les anciens auteurs, sans que l'on puisse toutefois voir avec certitude comment et où ces scolies auraient été conçues. — On n'est pas parvenu à une évaluation rigoureuse des manuscrits au lieu de leur dénombrement, comme Madvig l'a fait pour Cicéron et Livius, Ritschl pour Plaute et Térence, Lachmann pour les élégiaques et Lucrèce, Jahn pour Perse, Juvénal et Florus, et d'autres encore. C'est le grand maître Friedrich August Wolf qui, dans l'introduction à ses Prolégomènes à Homère, a frayé la voie à cette nouvelle critique, qui, du moins dans la philologie latine, a maintenant acquis la suprématie qu'elle méritait, et il y a dit à juste titre tout ce qui est essentiel pour donner des instructions sur le bon usage des témoignages écrits » (MÜLLER, p. 67).

80. MÜLLER, p. 69-71.

81. MÜLLER, p. 74.

82. MÜLLER, p. 77-78.

83. MÜLLER, p. 79-81.

84. « De ses deux grands élèves, Ruhnken et Valckenaer, dont Wyttenbach (*vita Ruhnken* 646-652) décrit si bien la ressemblance, la différence et la

complémentarité, celui-ci avait choisi comme objet d'étude plutôt les poètes, celui-là plutôt les prosateurs, bien que je ne veuille évidemment pas nier leur érudition générale dans le domaine de la littérature grecque, que les contemporains ont déjà admirée à juste titre » (MÜLLER, p. 82) ; cf. Daniel Albert Wyttenbach, *Vita Davidis Ruhnkenii*, Batavorum, Amstelodami, 1790.

85. MÜLLER, p. 84-85.

86. « On approuvera ensuite tout autant le fait que Wolf ait dédié son plus grand ouvrage, Homère, au "*princeps criticorum Ruhnkenius*", que l'on regrettera que beaucoup d'hellénistes allemands, même G. Hermann, au lieu de louer leurs grands prédécesseurs en Hollande pour leurs réalisations durables, les aient souvent accablés de reproches pour leurs erreurs, car de telles erreurs sont inévitables chez les premiers représentants de nouvelles orientations d'études et leur découverte est précisément due en partie à la progression sur la voie ouverte par ce triumvirat » (MÜLLER, p. 90, cf. p. 214) ; cf. Friedrich August WOLF, *Prolegomena ad Homerum*, Halle, 1795, qui porte la dédicace : « Davidi Ruhnkenio principi criticorum curam hanc in Homero positam ponendamque consecravit Frid. Aug. Wolfius ».

87. MÜLLER, p. 93-96.

88. MÜLLER, p. 105-107.

89. MÜLLER, p. 110-116.

90. MÜLLER, p. 117-121. « Une preuve remarquable de sa maîtrise de l'idiome attique est fournie par ses contributions écrites en grec à l'Ἑρμῆς λόγιος, une revue de philologie — parue depuis 1866 mais qui, à ce que j'entends, est en train de disparaître — éditée par Kontos d'Amphissa, qui avait étudié à Leyde avec Cobet » (MÜLLER, p. 119).

91. Nietzsche se réfère au premier chapitre, consacré à Richard Bentley, du livre de Friedrich August WOLF, *Litterarische Analekten*, I, *op. cit.*, p. 1-95 et au livre de Jacob MÄHLY, *Richard Bentley: eine Biographie*, Leipzig, Teubner, 1868.

92. Cf. MÄHLY, *Richard Bentley*, *op. cit.*, p. 53 et 130.

93. MÄHLY utilisait plusieurs fois le binôme érudition et perspicacité (*Gelehrsamkeit* et *Scharfsinn*) pour caractériser Bentley, cf. MÄHLY, *Richard Bentley*, *op. cit.*, p. 5, 7, 53, 60, 110.

94. Cf. Richard BENTLEY, *Richardi Bentleii Notae atque emendationes in Q. Horatium Flaccum integrae*, Lipsiae, Basse, 1825, « Prefatio », p. VIII. Nietzsche a trouvé cette citation latine (ainsi que la précédente) également à la page 148 du livre de BERNHARDY, *Grundriss der römischen Litteratur*, *op. cit.*,

dans son exemplaire de ce volume se trouve un trait en marge de la citation (cf. BN/bernhardy-1865,148).

95. Cette même liste se trouve dans Otto JAHN, *Aus der Alterthumswissenschaft*, *op. cit.*, p. 23.

96. La première partie de ce chapitre est entièrement composée d'extraits ou de paraphrases du livre de Otto JAHN, *Aus der Alterthumswissenschaft*, *op. cit.*, (BN/jahn-1868).

97. JAHN, p. 18-19.

98. JAHN, p. 21.

99. JAHN, p. 25.

100. JAHN, p. 25.

101. JAHN, p. 25.

102. JAHN, p. 26.

103. JAHN, p. 26.

104. JAHN, p. 26.

105. JAHN, p. 30.

106. JAHN, p. 30-31.

107. JAHN, p. 31.

108. Les paragraphes suivants ne se trouvent pas dans le manuscrit des notes du cours sur l'*Encyclopédie*, le manuscrit qui porte le sigle P-II-8, mais aux pages 6-15 d'un autre cahier, le cahier P-II-8a. Les notes prises par Constanz Jecklin, un élève de Nietzsche qui fréquentait le cours sur l'*Encyclopédie*, démontrent que dans son exposition orale du chapitre sur la philologie allemande, Nietzsche avait également utilisé ces pages du cahier P-II-8a, que nous reproduisons donc ici en suivant l'indication de Francisco ARENAS-DOLZ, « Also sprach Nietzsche. Zur Edition der Vorlesung „Einleitung in das Studium der klassischen Philologie" (Sommersemester 1871) », in Jörn BOHR, *Kolleghefte, Kollegnachschriften und Protokolle: Probleme und Aufgaben der philosophischen Edition*, Berlin, de Gruyter, 2019, p. 120.

109. Nietzsche a tiré ces informations sur les protagonistes de la philologie allemande de l'ouvrage en quinze volumes : *Allgemeine deutsche Real-Encyklopädie für die gebildeten Stände: Conversations-Lexikon; in fünfzehn Bänden. Elfte, umgearbeitete, verbesserte und vermehrte Auflage*, Leipzig, Brockhaus, 1866-1868. Concernant Reiske, voir vol. 12, p. 406-407 : « Reiske était un homme caractérisé par une activité particulièrement dévouée et un enthousiasme pour les sciences que même les soucis les plus pressants ne pouvaient entamer. […] Un penchant au cloisonnement alimenté très tôt avait

suscité en lui quelques opinions étranges et certains paradoxes qui, outre sa vie quotidienne, passèrent jusque dans ses écrits. […] Sa traduction des “Discours” de Démosthène et Eschine (5 volumes, Lemgo 1764-1769) se distingue, malgré le manque de goût et d’élégance, par sa grande fidélité, par l’exactitude et en particulier par sa langue forte. […] L’“autobiographie” de Reiske (Leipzig 1783) fut publiée par sa femme. Celle-ci, Ernestine Christine Reiske, née le 2 avril 1735 à Kemberg et morte au même endroit le 27 juillet 1798, était un modèle de vertus féminines et possédait une connaissance de la langue et une érudition peu communes pour les femmes. Après s’être mariée à Reiske en 1764, elle soutint son époux dans ses travaux érudits et y prit une part significative ».

110. Cf. *Conversations-Lexikon*, vol. 12, p. 409 *sq*. : « Il eut plus d’influence en tant qu’enseignant qu’au travers de ses écrits, d’autant qu’il travaillait avec une précision frôlant l’anxiété et, par conséquent, très lentement. Mais tout ce qu’il écrivit est bien pensé et solide. […] Il introduisit des opinions tout à fait nouvelles sur l’essence et le traitement des langues anciennes dans les traités *De temporibus et modis verbi Graeci et Latini* (Leipzig 1766) et *De prosodiae Graecae accentus inclinatione*, édités par F. A. Wold (Leipzig 1791), de même qu’il attira l’attention sur la valeur et l’étude de la métrique antique avec l’écrit *Burmannum de Bentleji doctrina metrorum Terentianorum judicare non potuisse* (Leipzig 1787) et avec son édition du *Cordage* de Plaute (Leipzig 1789) ».

111. Cf. *Conversations-Lexikon*, vol. 7, p. 839 : « Pourvu de capacités brillantes, il fit montre d’un penchant prononcé et précoce pour la littérature classique ancienne qui fut si bien alimenté et renforcé par les cours privés d’Ilgen, qui devait devenir recteur de Pforta, qu’il était déjà en mesure de commencer ses études universitaires à 14 ans. […] Comme Hermann, dans toutes ses recherches, considérait la connaissance précise de la langue comme la seule voie d’accès sûre pour arriver à une vision claire de la vie spirituelle du monde ancien, il était inévitable que, parmi les efforts de l’époque la plus récente pour dévoiler précisément l’Antiquité sous cette signification supérieure, s’élèvent par ailleurs des voix pour déceler chez H. une conception et une direction unilatérales et pour l’accuser personnellement de négliger la partie réelle de la philologie ».

112. Cf. *Conversations-Lexikon*, vol. 15, p. 498.

113. Cf. *Conversations-Lexikon*, vol. 7, p. 904-905 : « Dans ses conférences orales et ses écrits, Heyne considérait seulement l’étude de la langue et la grammaire comme le fondement de recherches plus approfondies et,

conformément à cette orientation, il n'apporta que relativement peu de soin à la partie linguistique ».

114. Cf. *Conversations-Lexikon*, vol. 15, p. 543 *sq.* : « En tant que professeur d'Université il suivit le principe d'après lequel l'Antiquité classique doit être avant tout considérée comme le modèle d'une vie publique et privée fondée sur les idées les plus nobles et les plus grandes et qu'elle doit être utilisée de ce point de vue comme moyen de formation dans les Universités. Il s'est fixé comme tâche principale de fournir aux écoles nationales des enseignants et des directeurs compétents et de libérer, si possible pour toujours, l'enseignement de la pratique scientifique des pédagogues. Il considérait l'activité d'écriture et la célébrité comme secondaires, et son activité d'enseignant durant les 23 années qu'il passa à Halle fut sans précédent. […] Son gendre Körte (s. d.) publia à partir de ses notes posthumes les *Ideen über Erziehung, Schule und Universität* (Quedlinburg 1835). Comparer avec Hanhart, *Erinnerungen an Friedr. August Wolf* (Bâle 1825) ; Körte, *Leben und Studien Friedr. August Wolf's, des Philologen* (2 volumes, Essen, 1833) […] et surtout : Arnoldt, *Wolf in seinem Verhältnisse zum Schulwesen und zur Pädagogik* (2 volumes, Braunschweig 1861-1862) ».

115. Cf. *Conversations-Lexikon*, vol. 3, p. 385.

116. Cf. *Conversations-Lexikon*, vol. 2, p. 912.

117. Cf. *Conversations-Lexikon*, vol. 9, p. 159-160.

118. Cf. *Conversations-Lexikon*, vol. 9, p. 745-746 : « Indépendamment de cela fut publiée par Schmitz la traduction anglaise des *Lectures on the History of Rome* de Niebuhr (4ème édition, 3 volumes, Londres 1850. […] Parmi ses travaux philologiques, il faut mentionner : l'édition critique des œuvres de Fronton (Berlin 1816) ».

119. Cf. *Conversations-Lexikon*, vol. 15, p. 370-371.

120. Cf. *Conversations-Lexikon*, vol. 14, p. 524-525.

121. Cf. *Conversations-Lexikon*, vol. 6, p. 916-917 : « Gerhardt a publié de nombreux écrits, dont plusieurs en langue italienne. Les recueils doivent être particulièrement mis en avant : « Antike Bildwerke » (Stuttgart 1827-1844, Fol., avec 140 gravures) ; « Auserlesene griech. Vasenbilder » (en version colorée, 4 volumes, Berlin. 1839-1858, avec 330 gravures) ; « Etruskische Spiegel » (volumes 1-4, Berlin 1839-1865, avec des tableaux 1-360). Les « Griech. und etruskische Trinkschalen » (Berlin 1840, avec 19 gravures), exécutées avec les dimensions et couleurs des originaux conservés au musée de Berlin, s'inscrivent dans cette lignée ; « Etruskische und campanische Vasenbilder »(Berlin 1843,

avec 31 tableaux) ; « Vases apuliens » (Berlin 1846, avec 21 tableaux) ; « Trinkschalen und Gefäße » (2 parties, Berlin, 1848-1850, avec 37 tableaux) ».

122. Cf. *Conversations-Lexikon*, vol. 10, p. 456-457.

123. Cf. *Conversations-Lexikon*, vol. 4, p. 820-821.

124. Cf. *Conversations-Lexikon*, vol. 9, p. 519-520.

125. Nietzsche réfléchira de nouveau à la « genèse du philologue moderne » en 1875, dans ses notes pour la Considération inactuelle « Nous autres philologues » ; voir les plans NF-1875,2[3] et 5[55] ainsi que les notes 3[19 à 36].

126. La comparaison entre Homère et Walter Scott reviendra dans les notes de 1875 : « *L'enthousiasme inauthentique* pour l'Antiquité, dans lequel vivent bien des philologues. À vrai dire, l'Antiquité nous submerge, quand nous sommes jeunes, d'une masse de trivialités, en particulier nous croyons que nous avons dépassé l'éthique. Et entre Homère et Walter Scott — qui donc aura le prix ? Si l'enthousiasme était grand, on irait difficilement y chercher son métier. Je veux dire que ce n'est que *sur le tard* que commence à se faire jour ce que nous pouvons avoir des Grecs : ce n'est qu'après que nous avons beaucoup vécu, beaucoup réfléchi », NF-1875,3[39].

127. Adolf Diesterweg (1790-1866), pédagogue, connaissait Johannes de Laspé, disciple fameux de Pestalozzi ; l'allusion fait sans doute référence au fait que de Laspé, animé d'une vraie rage d'apprendre, passa au moins un an auprès de Pestalozzi, ne répugnant à aucune tâche subalterne, avant que ce dernier ne l'accepte comme élève *(N. d. T.)*.

128. Le premier titre de ce paragraphe était « Méthode de l'herméneutique », que Nietzsche a effacé et remplacé par « La propédeutique philosophique à la philologie ».

129. Par cet exemple, Nietzsche reprend la réflexion de Schopenhauer sur la spécialisation dans les sciences modernes et l'applique à la philologie. Schopenhauer avait écrit : « Les sciences ont atteint une telle ampleur que celui qui veut "y produire des résultats" ne peut pratiquer qu'une discipline très spécifique, sans se soucier de tout le reste. Dans ce cas, il sera certes au-dessus du *vulgo* dans sa discipline, mais il lui appartiendra pour tout le reste. Si l'on ajoute à cela, comme c'est de plus en plus souvent le cas aujourd'hui, la négligence des langues anciennes — qu'il ne sert à rien d'apprendre à moitié — ce qui supprime la formation humaniste générale, nous verrons des savants qui, en dehors de leur discipline spécifique, sont de véritables bœufs. — En général, un tel spécialiste exclusif peut être comparé à l'ouvrier d'usine qui ne fait rien

d’autre toute sa vie qu’une certaine vis ou un certain crochet ou une certaine poignée pour un certain outil ou pour une machine, ce en quoi il acquiert bien sûr une incroyable virtuosité », cf. Arthur SCHOPENHAUER, *Parerga und Paralipomena II*, « Über Gelehrsamkeit und Gelehrte » § 260, in *Sämmtliche Werke*, Leipzig, Brockhaus, 1874, vol. VI, p. 520 (BN/schopenhauer-1874c,520), nous suivons l’indication de Giuliano Campioni, *Nietzsche-Studien* 37 (2008), p. 308.

Une première utilisation de cette image se trouve dans les notes du printemps 1867 : « La plupart des philologues sont des ouvriers d’usine au service de la science. L’envie de faire quelque chose de plus grand ou d’apporter d’autres points de vue dans le monde s’éteint. Il leur suffit d’être maîtres dans ce domaine très étroit, alors que dans les autres questions de leur science, mais surtout de la philosophie, ils appartiennent au *vulgo* », NF-1867,52[30] et 57[30], KGW I/4, p. 222-223 et 397.

Cette image revient ensuite dans une lettre à son ami philologue Paul Deussen d’avril 1868 : « Crois-moi si je te dis que les aptitudes requises en philologie pour une production honorable sont *incroyablement* minces et que n’importe qui, placé à la *bonne* place, apprend à faire sa vis. La diligence avant tout, la connaissance en deuxième, la méthode en troisième — c’est l’ABC de tout philologue producteur : à condition que quelqu’un le *dirige* et lui *assigne une place*. Car c’est justement ce que bien peu sont capables de faire d’eux-mêmes. Il y a des patrons et il y a des ouvriers — mais dans cette comparaison on ne doit rien voir de désobligeant. Car en philologie même les meilleurs talents ne sont des patrons que relativement ; pour qui se situe à un point de vue plus élevé et considère l’histoire de la culture, ces ingenia ne sont, tout compte fait, que des tâcherons par rapport à un quelconque demi-dieu de la philosophie (le plus grand de ceux-là dans le dernier millénaire étant Schopenhauer) », BVN-1868,568.

En 1871, à l’époque où il tient son cours et en même temps rédige ses *Conférences sur l’avenir de nos établissements d’enseignement*, Nietzsche cherche à concilier le refus de l’extension de la culture aux classes populaires avec la nécessité de ne pas techniciser le corps enseignant et les représentants de la culture humaniste : « Contre l’aspiration à une “culture générale” : il faut plutôt rechercher une culture véritable, profonde et rare, c’est-à-dire que la culture doit être *restreinte* et concentrée : cela servira de contrepoids au journaliste. La division du travail dans la science et les écoles spécialisées conduisent aujourd’hui à une restriction de la culture. Mais jusqu’à présent, la culture n’a sans doute fait qu’*empirer*. L’homme accompli est quelque chose

d’absolument exceptionnel. L’usine règne. L’homme devient une vis », NF-1871,9[64]. Le passage de Schopenhauer est finalement repris presque à la lettre vers la fin de la première des *Conférences sur l’avenir de nos établissements d’enseignement* (BA-1).

130. L’expression *griechische Heiterkeit* était chère au classicisme allemand mais aussi à Heinrich Heine, voir par exemple le début de l’acte IV de *Doktor Faust* : « Tout respire ici la sérénité grecque, la paix des dieux imprégnée d’ambroisie, le calme classique. Rien n’évoque un au-delà nébuleux, des frissons mystiques de volupté et d’angoisse, l’extase surnaturelle d’un esprit qui s’émancipe de la corporalité : ici, tout est béatitude plastique réelle, sans nostalgie rétrospective, sans désir pressenti et vide. La reine de cette île est Hélène de Sparte, la plus belle femme de la poésie, et elle danse à la tête de ses ancelles devant le temple de Vénus : danse et poses, en harmonie avec le cadre, mesurée, chaste et solennelle », Heinrich Heine, *Der Doktor Faust. Ein Tanzpoem*, Hamburg, Hoffmann und Campe, 1851, p. 39. Dans *La Naissance de la tragédie*, qu’il est en train d’écrire au moment où il tient son cours, Nietzsche réinterprète la sérénité grecque à l’intérieur de sa métaphysique de l’art et la relie à l’élément dionysiaque. L’un des premiers titres du livre était « La Tragédie et la sérénité grecque » (NF-1870,5[120]) ou « La Sérénité homérique. Métaphysique de l’art » (NF-1870,6[8]), ou simplement « Sérénité grecque » (NF-1870,7[109]). Dans une première version de la dédicace à Richard Wagner, Nietzsche écrivait : « C’est de vous, mon ami vénéré, et de vous seul que je sais que vous distinguez avec moi un vrai et un faux concept de la “sérénité grecque” et qu’en tous temps et en tous lieux c’est le dernier que vous considérez — le faux — comme un confort sans danger répandu partout ; c’est de vous également que je sais que vous tenez pour impossible de comprendre l’essence de la tragédie à partir de ce faux concept de sérénité. […] Mais si des cercles aussi divers propagent dans le monde la formule “sérénité grecque”, nous pouvons du moins nous tenir pour satisfaits lorsqu’on ne l’interprète pas tout bonnement au sens de “sensualisme facile”. C’est en ce sens que Heinrich Heine l’a tant de fois employée […]. L’art grec nous a appris qu’il n’y a pas de surface vraiment belle sans une terrifiante profondeur » (NF-1870,11[1]). Dans le texte de *La Naissance de la tragédie*, Nietzsche présente les différents sens de cette expression aux paragraphes 3 (sérénité grecque et sagesse nihiliste de Silène), 9 (sérénité grecque en tant qu’écran apollinien), 11 (sérénité grecque tardive : confort de l’esclave), 15 (sérénité grecque socratique), 17 (de la sérénité grecque comme consolation métaphysique au deus ex machina), 19 (l’opéra comme

sérénité alexandrine), 20 (rhétorique totalement inefficace jouant avec « l'harmonie grecque », « la beauté grecque » et « la sérénité grecque » dans les cercles d'enseignants des institutions culturelles supérieures, qui abandonnent l'idéal hellénique au profit du scepticisme et renversent complètement le véritable objectif de toutes les études sur l'Antiquité) ». Dans l'*Essai d'autocritique* de 1886, Nietzsche réinterprète le dionysiaque et la sérénité grecque non plus d'un point de vue métaphysique mais physiologique (GT-Selbstkritik-4).

131. Nietzsche se réfère au congrès de l'*Association internationale des travailleurs*, dont le quatrième s'était tenu à Bâle du 6 au 12 septembre 1869. Dans les notes posthumes de l'époque, Nietzsche s'exprime ainsi sur l'esclavage et sur les femmes : « Friedrich August Wolf a affirmé la nécessité des *esclaves* dans l'intérêt d'une civilisation : voilà une des connaissances puissantes acquises par mon grand prédécesseur ; les autres sont trop mous pour la saisir » NF-1870,7[79], cf. aussi 7[5] et 7[16]. « Simplicité grecque : la voix de la nature n'est pas corrompue à l'égard des femmes et des esclaves. L'ennemi vaincu. Le concept d'humanité n'a rien de grec », NF-1870,5[123], cf. également NF-1870,7[122].

132. Cf. la troisième des « Cinq préfaces à cinq livres qui n'ont pas été écrits » intitulée « L'État chez les Grecs » : « Tristes séducteurs qui, avec le fruit de l'arbre de la connaissance, avez anéanti l'innocence de l'esclave ! Il lui faut désormais tenir bon, jour après jour, à l'aide de mensonges si transparents que tout regard pénétrant saura les reconnaître dans la prétendue « Égalité des droits pour tous » ou dans ce qu'on appelle les « droits fondamentaux de l'homme » — de l'homme comme tel — ou dans la dignité du travail. Il ne lui est surtout pas donné de comprendre à quel niveau et à quelle hauteur on peut seulement se hasarder à parler de « dignité » ; savoir là où l'individu se dépasse lui-même complètement et n'est pas obligé de produire et de travailler afin d'assurer sa survie individuelle » (CV-CV3, voir également NF-1870,10[1]).

133. Dans la première leçon de son cours sur *Les Philosophes préplatoniciens* Nietzsche dira : « Devenu libre, l'intellect pose son regard sur les choses : et alors, pour la première fois, le quotidien lui apparaît digne d'intérêt, problématique. Voilà le véritable signe de l'élan philosophique : l'étonnement devant ce qui se trouve sous nos yeux. Le phénomène le plus quotidien est le devenir ; avec lui, commence la philosophie ionienne » (KGW II/4, p. 215, trad. fr. F. Nietzsche, *Les Philosophes préplatoniciens*, Combas, l'éclat, 1995, p. 85, à paraître également dans EPN IX).

Dans les leçons sur *Le Culte divin des Grecs* aussi, Nietzsche reprend cette caractérisation de l'élan philosophique, en l'opposant à la tendance, propre à l'esprit impur qui est à la base des mythologies, à concentrer l'attention, et à se remémorer seulement les cas exceptionnels, « alors que c'est précisément l'habituel et le quotidien que le philosophe et l'homme de science saisissent comme problème et trouvent intéressant. L'irrégulier et l'inhabituel occupent presque exclusivement l'imagination des hommes non scientifiques, ainsi que des personnes sensibles » (KGW II/5, p. 365, trad. fr. à paraître dans EPN XII). L'utilité de l'idéalisme de Kant et de Platon pour la formation du philologue sera soulignée par Nietzsche également dans son cours sur Platon, cf. EPN VIII, p. 77.

134. Cf. Friedrich August Wolf, *Prolegomena ad Homerum*, Halis Saxonum, Libr. Orphanotrophei, 1795. Nietzsche développera ces considérations sur le rapport entre oralité et écriture dans la Grèce antique, qui sont étroitement liées à la « question homérique », dans ses cours de 1874-1876 sur l'histoire de la littérature grecque, dont la traduction française est publiée dans le volume XI des écrits philologiques de Nietzsche (EPN). Voir en particulier les pages 47-49, 70-72, 245-251 du cours et la présentation de Carlotta Santini « Aux sources de la parole poétique. Les leçons de littérature grecque de F. Nietzsche » aux pages 23-40.

135. Au lieu de « que lentement » Nietzsche avait d'abord écrit « jamais ». Au lieu de « grâce en particulier à la mouvance de Bentley » Nietzsche avait d'abord écrit « donc *ne pas surestimer la critique* comme cela arrive souvent dans la mouvance de Bentley ».

136. La relation entre l'architecte et le charretier sera développée dans la première et la deuxième des Considérations inactuelles. Dans *David Strauss, l'apôtre et l'écrivain*, Nietzsche cite d'abord ce passage de Strauss « Dans le domaine de l'art et de la science non plus il ne manquera jamais de rois bâtisseur, pour donner de l'ouvrage à une foule de charretiers » et puis il commente « Fort bien — mais si les charretiers se mettent à construire ? » (DS-7). Dans *De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie*, Nietzsche écrit : « La solide médiocrité devient de plus en plus médiocre, la science de plus en plus profitable au point de vue économique. […] Les charretiers ont passé entre eux un contrat de travail et décrété que le génie était superflu — en accordant à chaque charretier l'estampille du génie : sans doute une époque ultérieure verra-t-elle à leurs constructions qu'ils n'ont fait œuvre que de charretiers, non d'architectes. À ceux qui ont constamment à la bouche le cri de

guerre et l'invocation sacrificielle des Modernes : "Division du travail ! Formez les rangs !", à ceux-là il faut dire haut et clair : à vouloir coûte que coûte aiguillonner la science, vous êtes en passe de la ruiner, de même que vous tuerez une poule en la forçant par des moyens artificiels à pondre trop rapidement. Il est vrai que la science a progressé, durant les dernières décennies, à une vitesse étonnante : mais regardez aussi les savants, ces poules harassées. Ce ne sont vraiment pas des natures "harmonieuses" : ils caquettent seulement plus que jamais, car ils pondent plus souvent : leurs œufs, en revanche, sont de plus en plus petits — bien que leurs livres soient de plus en plus gros » (HL-7).

137. Ce dernier paragraphe est écrit sur la page de droite et il est probablement un ajout postérieur au texte précédent qui se trouve sur la page de gauche. Sur cette page, nous lisons également l'ébauche d'un plan des leçons suivantes :

« § sur le fait de conjecturer.
§ 10 Sur le fait de collectionner.
§ 11. Paléographie. Exercices.
§ 12. Herméneutique ; penser à partir d'autres esprits (comme les acteurs)
§ 13. Critique et herméneutique des monuments artistiques de l'Antiquité.
§ 14. Critique supérieure ».

138. Le premier titre de ce paragraphe était « Sur le fait de conjecturer ». Dans ce paragraphe, Nietzsche présente les genres d'erreurs les plus fréquentes dans la tradition manuscrite des textes classiques et dans leur transmission par les copistes. Ce faisant, Nietzsche introduit une longue série d'exemples qui sont dans la plupart des cas intraduisibles en français, car ils consistent en plusieurs sortes de modifications erronées, et pour plusieurs causes possibles, des textes grecs ou latins reproduits. La plupart de ces exemples sont tirés du livre de Friedrich August WOLF, *Vorlesung über die Encyklopädie der Alterthumswissenschaft*, Leipzig, Lehnhold, 1831, qui est toujours conservé dans la bibliothèque personnelle de Nietzsche (BN/Wolf-1831).

139. Cf. WOLF, p. 317 : « Les petites lettres qui sont apparues par la suite ont apporté encore plus de confusion. Quelqu'un a trouvé *cccc*. (400) et l'a lu pour *ecce*, ce qui peut facilement arriver. *a* et *u* sont très souvent confondus, *manus*, *munus* ; *cl* et *d*, *clemens*, *demens* ».

140. Cf. WOLF, p. 317 : « Pour *fidem*, on écrivait *sedem*, en particulier à certaines époques où l'on ne mettait pas de point sur le i. C et G étaient aussi souvent confondus, d'où *egregia* pour *e Graecia*. *b* et *h* étaient aussi souvent confondus, *honorum bonorum* ; *mihi te*, *milite* ; *pergens eat*, *percenseat* ; *intimus*, *infimus* ; *unus*, *imus* ; *multum*, *inultum*. Le *m* a donné un nombre

étonnamment élevé d'occasions de faire des erreurs dans les périodes où l'on n'écrit pas de point sur le *i*, comme *Africani*, *Africam*. Dans les périodes où on ajoutait des points sur le i, ils étaient souvent considérés comme un *l* ou un *r*, *pius, plus* ; *fieri, fleri* ; *pio, pro* ; *fluctus, fructus*. Un type d'erreur fréquent est quand on ne comprenait pas le *im* ou le *in*, par exemple *impiis, in piis* ; *armorum, annorum* ; *ratio, natio* ; *factum, pactum* ; *nares, nates* ; *arce, arte* ; *urbis, verbis* ».

141. Cet exemple est ajouté par Nietzsche entre les lignes et se trouve à la page 316 du livre de WOLF : « En général, quand les copistes commençaient à deviner, ils arrivaient à des *monstra* de leçons. De *vir clarissimus*, ils ont tiré *vicarius* ».

142. Cf. WOLF, p. 315 : « *Fausse séparation des mots*, résultant de la *scriptura continua*, où il n'y avait pas d'*interstitia*. À l'origine on mettait des points entre les mots, là où ils devaient être séparés, mais cela a été négligé. Si les lecteurs les séparaient mal, il en résultait souvent la plus étrange corruption, surtout là où ils avaient encore un sens. Un tel cas se trouve dans Cicéronis *academ. quaest. proëmio lib. 1*, même dans la plus récente édition d'Ernesti, où il est écrit : *philosophiam aqua absumtam diu*, qui doit évidemment se lire ainsi : *philosophiam, a qua absum tam diu*. On voit que les mots sont simplement mal séparés ».

143. Cf. WOLF, p. 327 : « Les erreurs proviennent du fait que les copistes, à cause de la similitude des lettres par lesquelles un mot se terminait et l'autre commençait, les ont souvent négligées lorsqu'une syllabe absorbait l'autre. On a aussi parfois répété de telles syllabes. Dans Livius 7, 8, il y a un passage corrompu de ce genre, qui est admirablement amendé par *Reiz*. On y lit : *agmen fugientium a signis*. *Signis* présente une grande difficulté et crée une telle obscurité que personne n'a pu en venir à bout. […] Reiz a corrigé : *Signinis*. Les *Signini* étaient les habitants d'une ville du Latium, qui apparaissent aussi dans Livius. Ceci est conforme au contexte et au but du discours. L'erreur est due à l'omission de deux lettres identiques ».

144. Nietzsche avait l'habitude d'écrire « ego » pour indiquer ses propres conjectures.

145. Cf. WOLF, p. 315 : « Ces omissions n'étaient dues qu'à la négligence des copistes, qui voulaient que les codex soient aussi beaux que possible. S'il y avait une lacune, ils continuaient à écrire pour ne pas gâcher le codex. […] Parfois, un copiste trouvait une lacune dans le codex lui-même, ou omettait quelque chose qu'il ne comprenait pas. Ces omissions sont souvent plus dangereuses que les lacunes, car on ne remarque les omissions qu'après de nombreuses lectures,

alors que les lacunes sautent aux yeux ». Lapsus calami de Nietzsche qui a écrit *Sehr gefällig*, très agréable, alors qu'il voulait probablement écrire *Sehr gefährlich*, très dangereux, suivant sa source : *Diese omissiones sind oft gefährlicher*.

146. Cf. WOLF, p. 314 : « *luxaturae*, des dislocations, des inversions et des torsions de passages entiers dans le texte, de sorte que ce qui était en avant était placé en arrière et vice versa. On se trompe en passant de la première ligne à la troisième, puis en écrivant la deuxième. […] Parfois ils ont tourné deux feuilles d'un coup et ont recopié dans la foulée ».

147. Cf. WOLF, p. 318 : « Une source fréquente de corruption est que les propriétaires du codex ont écrit dans la marge des notes explicatives (*glossemata*) ou des passages parallèles, ou parfois des remaniements, ce qui a pour effet d'interpoler les textes. Certains se limitent à des mots ou des lettres. Si l'on trouvait un mot obscur, on plaçait l'explication dans la marge. De telles explications se trouvaient souvent entre les lignes et elles étaient intégrées dans le texte. Dans le cas de *locis desperatis*, on écrivait souvent le signe de son désespoir. On en a tiré la règle suivante : *lectio obscura vel difficilior est praeferenda*. Mais on ne s'en sort pas toujours avec elle. On trouve aussi souvent le cas où, pour un mot facile, on écrivait parfois le mot plus difficile dans la marge. Par ce genre de glossèmes, on peut apprendre rapidement le grec en comparant les anciens glossatores, Hésychius et les autres. […] Si les notes étaient plus courtes, elles étaient souvent placées entre les lignes (*glossae interlineares*), ce qui a entraîné de nombreuses confusions. […] On trouve dans un ancien auteur le passage suivant : *si auctor errat in ista sententia, animus non est immortalis : sequitur etc*. En réalité, l'auteur avait écrit : *si animus non est immortalis*, et un moine y avait ajouté : *auctor errat in ista sententia*. Par la suite, cette glose est entrée dans le texte ».

Au-dessus de « le copiste corrige » Nietzsche a écrit « le moine ».

148. Cf. WOLF, p. 319 : « Saint Jérôme dit des copistes de son temps : *scribunt librari non quod inveniunt, sed quod intelligant, et dum alienos errores emendare nituntur, ostendunt suos*. C'est sur ce point que se fondent les fréquentes plaintes des *critici* contre les *homines sciolos* qui auraient si souvent changé. De cette manière, souvent, les *vestigia* des leçons authentiques se sont corrompues. […] Les meilleurs copistes marquaient par des points les mots qu'ils jugeaient corrompus ».

149. Bernard de MONTFAUCON, *Paleographia graeca, sive de ortu et progressu literarum graecarum*, Parisis, Querin, 1708. SABAS, *Specimina palaeographica*

codicum graecorum et slavonicorum bibliothecae Mosquensis synodalis, Saec. VI - XVII, edidit Sabas, Moskva, Gote, 1863. Konstantin von TISCHENDORF, *Bibliorum codex Sinaiticus Petropolitanus*, Petropoli, 1862-1867 ; ID., *Monumenta sacra inedita*, Leipzig, Tauchnitz, 1846 ; ID., *Anecdota sacra et profana*, Leipzig, Fries, 1861. Wilhelm WATTENBACH, *Anleitung zur griechischen Paläographie*, Leipzig, Hirzel, 1867 (emprunté par Nietzsche à la bibliothèque de Bâle le 16 juin 1871). Tous les ouvrages cités dans ce paragraphe sont évoqués aux pages 1-3 du livre de WATTENBACH, voir par exemple à propos de MONTFAUCON : « Parmi ses nombreux et importants ouvrages, je ne mentionnerai ici que la Palaeographia Graeca, publiée en 1708, qui est non seulement un chef-d'œuvre, mais aussi, à ce jour, le seul ouvrage systématique complet sur le sujet » (p. 1-2) ; voir à propos de BAST : « Friedrich Jakob Bast a mené des recherches très pointues et instructives, en accordant une attention particulière aux confusions et aux erreurs les plus fréquentes, qu'elles proviennent des anciens scribes ou des éditeurs modernes » (p. 2) ; à propos de TISCHENDORF : « Notre connaissance de l'écriture la plus ancienne, dont Montfaucon n'avait encore qu'une connaissance insuffisante, a été considérablement élargie par les recherches et les découvertes de Constantin Tischendorf, qui a également envisagé une paléographie complète, ses échantillons d'écriture étant inégalés en beauté et en fidélité » (p. 3).

150. Cf. WATTENBACH, *op. cit.*, p. 4 : « L'écriture grecque s'est développée de manière très similaire à l'écriture latine, et on distingue chez elle aussi l'écriture capitale et l'écriture onciale. La première, appelée aussi écriture carrée, se trouve dans les inscriptions sur pierre et métal ; chaque lettre peut être délimitée par un carré de même taille, les traits droits sont verticaux ou horizontaux. […] L'écriture onciale est un nom désormais courant, qui est né à l'origine d'un malentendu, car les *unciales litterae* sont des lettres inhabituellement grandes. Mais ce terme désigne une écriture majuscule dans laquelle les lettres ont déjà des formes plus arrondies, sont légèrement inclinées et de hauteur inégale ».

151. Cf. WATTENBACH, *griechischen Paläographie*, p. 19.

152. Cf. WATTENBACH, *griechischen Paläographie*, p. 28.

153. Nietzsche cite le livre de Wattenbach, qui reprend la périodisation de Bast, cf. WATTENBACH, *griechischen Paläographie*, p. 28-29.

154. Cf. WATTENBACH, *griechischen Paläographie*, p. 29.

155. Cf. WATTENBACH, *griechischen Paläographie*, p. 30 : « Si un cas douteux se présente, comme dans περιγράφειν ou διαγράφειν, le trait d'union indique

l’appartenance ; il en va de même lorsqu’un espace laissé par hasard pourrait induire en erreur, ou lorsqu’un composé pourrait susciter le doute ».

156. Theodor von Sickel, *Monumenta graphica medii aevi ex archivis et bibliothecis Imperii Austriaci collecta*, Wien, K.-K. Hof- und Staatsdr., 1859-1882 ; Joseph Balthazar Silvestre, *Paléographie universelle : collection de fac-simile d’écritures de tous les peuples et de tous les temps tirés des plus authentiques documents de l’art graphique*, Paris, 1841 ; Wilhelm Wattenbach, *Anleitung zur lateinischen Paläographie*, Leipzig, Hirzel, 1867 (emprunté par Nietzsche à la bibliothèque de Bâle le 16 juin 1871). Les textes de Sickel et de Silvestre sont cités à la page IV du livre de Wattenbach.

157. Cf. Wattenbach, *lateinischen Paläographie*, p. 1.

158. Cf. Wattenbach, *lateinischen Paläographie*, p. 2-4.

159. Cf. Wattenbach, *lateinischen Paläographie*, p. 7-8.

160. Cf. Wattenbach, *lateinischen Paläographie*, p. 9-11.

161. Cf. Wattenbach, *lateinischen Paläographie*, p. 11-12.

162. Cf. Wattenbach, *lateinischen Paläographie*, p. 12-13 : « L’écriture irlandaise. Depuis le sixième siècle, l’Irlande a été le pays principal de la calligraphie et là aussi des genres d’écriture spécifiques se sont formés, mais ils doivent être distingués des écritures nationales mentionnées plus haut, car ils ne sont pas nés sur le sol de la cursive. […] Ces Irlandais ont trois types d’écriture bien distincts, à savoir : 1. l’écriture onciale, par exemple dans la Bible de S. Kilian et le Missel de Columban ; 2. une grande écriture semi-onciale, calligraphiée, convenant aux livres liturgiques ; 3. une petite écriture pointue, que l’on peut qualifier de cursive. Celle-ci a duré plus longtemps que les autres et est restée en usage jusqu’au XV^e^ siècle ou plus, notamment pour la langue irlandaise ».

163. Cf. Wattenbach, *lateinischen Paläographie*, p. 14.

164. Cf. Wattenbach, *lateinischen Paläographie*, p. 16-18.

165. Cf. Wattenbach, *lateinischen Paläographie*, p. 19-22.

166. Cf. Wattenbach, *lateinischen Paläographie*, p. 20.

167. Cf. Wattenbach, *lateinischen Paläographie*, p. 20 [2^e^ numérotation].

168. Cf. Wattenbach, *lateinischen Paläographie*, p. 21 [2^e^ numérotation] ; Johann Ludolf Walther, *Lexicon diplomaticum: abbreviationes syllabarum et vocum in diplomatibus et codicibus*, Ulmae, Gaumianus, 1756.

169. Cf. Wattenbach, *lateinischen Paläographie*, p. 33-34 [2^e^ numérotation].

170. Cf. Wattenbach, *lateinischen Paläographie*, p. 35 [2^e^ numérotation].

171. Nietzsche avait déjà abordé cette question dans ses cours sur les lyriques grecs : « Dans tous ces cas, nous avons affaire à la légende étymologique : le nom significatif des parents est déterminant pour le poète. La source est souvent une épigramme, qui a été utilisée ultérieurement sans que l'on connaisse sa signification originale. La thèse selon laquelle Stesichorus était le fils d'Hésiode est également l'expression épigrammatique d'un fait esthétique. Il convient d'étudier à nouveau les différences de noms : un premier travail a été réalisé par Alfred Schöne dans *Symbola*, p. 733 *über das Leben der Sappho* [Alfred Schöne, « Untersuchungen über das Leben der Sappho », in *Symbola Philologorum Bonnensium in honorem Friderici Ritschelii collecta, 2*, Leipzig, Teubner, 1867]. Sur les légendes étymologiques, voir Pott dans *Philologus*, II, p. 294 et suivantes [August Friedrich POTT, « Etymologische Legenden bei den Alten », in *Philologus, Supplementband*, II, 1863]. Il existe de nombreuses rubriques sous lesquelles les cas particuliers peuvent être rapportés, d'où l'invention de patronymes à la signification symbolique – D'Épicharme est père Τίτυρος Χίμαρος, c'est-à-dire « bouc », de Κέραστος ville de bouc, (d'où aussi Laïs) — plusieurs pères sont attribués à un seul homme par l'accumulation de différents homonymes, les maîtres deviennent pères, un père θέσει [en théorie], l'autre φύσει [par nature], variantes de noms dues à l'orthographe, par exemple Μνησάρχου ou Μνησαρχίδου, Σίμωνος ou Σιμωνίδου » (Cf. EPN I, chapitre sur « La période classique de la poésie lyrique »).

172. Nietzsche tire les informations sur la nature polychromatique de l'art antique du livre de Gottfried SEMPER, *Der Stil in den technischen und tektonischen Künsten oder praktische Ästhetik*, I, München, Bruckmann, 1860, qu'il cite également dans un fragment de l'époque : « Vision polychrome de l'architecture et la plastique antiques, selon laquelle celles-ci n'apparaissent pas nues dans les couleurs du matériau employé, mais revêtues d'un enduit de couleurs » (NF-1868,1[17], cf. Semper, p. 218). Le sujet est repris par Nietzsche dans son écrit sur *Le Drame musical grec* : « Jusqu'à récemment, on considérait comme un axiome artistique inconditionnel que toute sculpture idéale devait être dépourvue de couleur, c'est-à-dire que la sculpture ancienne ne permet pas l'application de la couleur. Très lentement — et contre l'opposition la plus violente de ces falsificateurs de la Grèce — la conception polychrome de la sculpture antique a fait son chemin, selon laquelle cette sculpture ne devait plus être considérée comme nue, mais comme couverte de couleurs » (GMD-1).

173. « Le professeur Michaelis de Tübingen a ensuite pris la parole et a présenté un certain nombre de feuilles d'essai d'une édition complète du

Parthénon qu'il avait préparée, comprenant la frise du temple en six feuilles à plusieurs bandes. Il y fait les remarques suivantes. Les rapports entre la philologie et l'archéologie ont déjà été évoqués à plusieurs reprises lors des réunions de philologues, et Bursian a notamment souligné à Augsbourg l'égalité de méthode entre les deux disciplines. Le Parthénon offre un exemple particulièrement frappant de l'application directe des principes de la critique philologique à l'archéologie. Tandis qu'à notre époque, dans le domaine de la philologie classique, on s'efforce de rassembler les fragments des écrivains et de réunir l'appareil critique de façon précise et claire pour l'utiliser ensuite de façon méthodique, le même travail préparatoire n'a pas encore été effectué pour le véritable point central et culminant de la recherche en histoire de l'art, le chef-d'œuvre de Phidias sur l'Acropole athénienne.

L'archéologue est plutôt obligé de chercher les différentes pièces de cette œuvre dans différents ouvrages sur le cuivre, mais pour une bonne part, il ne peut les connaître que par des descriptions incomplètes. Ce phénomène étrange (pensez que, par exemple, il n'existait pas d'édition complète des pièces et des fragments de Sophocle !) s'explique d'une part par l'extraordinaire dispersion des restes originaux qui ont été conservés, dont la plupart se trouvent à Athènes et à Londres, mais dont certaines pièces se trouvent à Paris, Copenhague, Vienne, Karlsruhe, etc., d'autre part, parce que jusqu'à ces derniers temps, les fouilles de l'Acropole ont encore mis au jour de nouveaux fragments des sculptures du Parthénon. Mais ce n'est que maintenant que l'on a pu concevoir le projet d'une édition complète, à la réalisation de laquelle un certain nombre d'érudits ont prêté leur concours de la manière la plus reconnaissante et la plus désintéressée ; ce n'est que de cette manière qu'il a été possible de rassembler d'abord les restes originaux qui subsistent encore, dans leur intégralité et avec des illustrations fiables. Athènes, en particulier, a fourni un grand nombre de pièces de plus ou moins grande taille qui n'avaient pas encore été reproduites, mais les pièces publiées depuis longtemps ont toutes été comparées avec précision à l'original. La nouvelle édition ne pouvait cependant pas se contenter des restes qui sont encore conservés dans l'original ou du moins dans des moulages en plâtre fiables, elle devait également prendre en compte les autres aides qui existent dans les dessins à la main et les publications plus anciennes. […] L'analogie de ce traitement avec celui suivi pour l'édition d'auteurs classiques est évidente, et elle devient tout à fait claire si nous traduisons "l'histoire du texte" des sculptures du Parthénon dans le langage de la technique philologique » *Verhandlungen der fünfundzwanzigsten Versammlung deutscher*

Philologen und Schulmänner in Halle, Leipzig, Teubner, 1867, p. 159 et 162 ; cf. Adolf MICHAELIS, *Der Parthenon*, Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1870.

174. Ce passage est une paraphrase de la page 162 des *Verhandlungen der fünfundzwanzigsten Versammlung deutscher Philologen*, *op. cit*.

175. Friedrich RITSCHL, *Neue plautinische Excurse*, Leipzig, Teubner, 1869 ; ID., *Priscae latinitatis monumenta epigraphica*, Berolini, Reimer, 1869 ; ID., *Kleine philologische Schriften / opuscula philologica*, Leipzig, Teubner, 1866 — ; ID., *Parerga zu Plautus und Terenz*, Leipzig, Weidmann, 1865.

176. Voir également les notes posthumes contemporaines : « Réforme des études de l'Antiquité. Winckelmann. Je comprends l'étude de la langue. Mais un philologue classique doit être beaucoup plus qu'un homme de science : il doit être le professeur type. Ou bien il faut qu'il soit beaucoup moins : un simple compilateur, qui doit accepter qu'ensuite un esprit plus audacieux lui enlève ce qu'il a rassemblé. La critique artistique — une idiotie ! Qu'est-ce qui peut en général être enseigné ! Comment peut-on exister en tant que "professeur" ! Les philosophes grecs sont pour nous des modèles. Appel à mes amis. — Si la philologie ne doit être ni une épicerie ni une hypocrisie, il n'est pas possible de la perpétuer dans son ancien district. "Lessing" à la longue est impossible » (NF-1870,7[74]) ; « Il est logique que la linguistique ne veuille rien avoir à faire avec la philologie classique. Seules les demi-natures cherchent un compromis. "On doit éprouver un attrait pour les Anciens", à quoi il me faut ajouter : il doit seulement ne pas être trop fort. Sans quoi on ne devient sûrement pas un "philologue classique". En ce sens je mets en garde contre la philologie » (NF-1870,7[75]).

177. Le premier titre de ce chapitre dans le manuscrit était : « La lecture des auteurs grecs », que Nietzsche a effacé par la suite. Dans d'autres plans nous trouvons comme titre : « L'Antiquité classique, en tant que modèle » (NF-1870,8[38]), « L'Antiquité *classique* (contre Wolf, Winckelmann, Goethe) » (NF-1870,8[39]).

178. Nietzsche fait ici référence à la célèbre querelle entre Gottfried Hermann et August Boeckh, respectivement tenants de la *Wortphilologie* et de la *Sachphilologie*. Selon la position kantienne de Hermann, la langue d'un peuple est l'image de son esprit et le moyen de comprendre sa spécificité. Pour Boeckh, en revanche, plus proche de la culture romantique et idéaliste de l'époque, la langue n'est que l'un des nombreux éléments — avec l'art, la politique, la religion… — qu'il faut étudier pour comprendre la civilisation d'un peuple. Cette dispute a eu une énorme influence et les antiquisants de l'époque ont

choisi leur camp, bien que certains soient passés d'une position à l'autre, par exemple le maître de Nietzsche, Friedrich Ritschl, qui, en provenant de l'école de Hermann, s'était tourné plus tard vers des positions plus proches de Boeckh. Cf. Ernst VOGT, « Der Methodenstreit zwischen Hermann und Böckh und seine Bedeutung für die Geschichte der Philologie », in H. FLASHAR *et al.* (dir.), *Philologie und Hermeneutik im 19. Jahrhundert*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1979, p. 103-121 ; Clémence COUTURIER-HEINRICH, « Gottfried Hermann, un philologue kantien », *Revue germanique internationale*, 14 (2011), p. 73-90 ; Marc B. DE LAUNAY, « Auguste Boeckh et la "Philologie universelle" », *Revue germanique internationale*, 14 (2011), p. 55-72 ; Gerardo UGOLINI, « Hermann *contra* Boeckh: filologia formale e filologia storica », in Diego LANZA, Gerardo UGOLINI (dir.), *Storia della filologia classica*, Rome, Carocci, 2016, p. 157-190.

179. Cette image se trouve également, dans un contexte artistique, dans une note de l'automne 1869 : « Si l'on veut brièvement décrire la pesante armure sous laquelle tout art moderne se brise si souvent ou progresse avec tant de lenteur et d'aberrations : il s'agit de l'érudition, du savoir conscient et encyclopédique » (NF-1869,1[1] cf. aussi GMD-1). Elle reviendra ensuite au début de la deuxième Considération inactuelle *De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie* : « *Il y a un degré d'insomnie, de rumination, de sens historique, au-delà duquel l'être vivant se trouve ébranlé et finalement détruit, qu'il s'agisse d'un individu, d'un peuple ou d'une civilisation*. Pour déterminer ce degré et, par là, la limite à partir de laquelle le passé doit être oublié, si l'on ne veut pas qu'il devienne le fossoyeur du présent, il faudrait savoir précisément quelle est la *force plastique* de l'individu, du peuple, de la civilisation en question, je veux parler de cette force qui permet à quelqu'un de se développer de manière originale et indépendante, de transformer et d'assimiler les choses passées ou étrangères, de guérir ses blessures, de réparer ses pertes, de reconstituer sur son propre fonds les formes brisées. […] Plus la nature profonde d'un individu possède des racines vigoureuses, plus grande sera la part de passé qu'il pourra assimiler ou accaparer, et la nature plus puissante, la plus formidable se reconnaîtrait à ce qu'il n'y aurait pour elle pas de limite où le sens historique deviendrait envahissant et nuisible » (HL-1).

180. *Lapsus calami* de Nietzsche : Lucius Accius est né à Pisaurum, aujourd'hui Pesaro dans les Marches, en 170 av. J.-C.

181. Sur la suffixation (*Vorschub*), cf. Georg CURTIUS, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, Leipzig, Teubner, 1869, p. 673-679.

182. Dans ce chapitre Nietzsche résume très brièvement le contenu du cours sur la « Métrique grecque » qu'il avait tenu à Bâle pendant le semestre d'hiver 1870-1871 et de deux écrits posthumes intitulés « Pour la théorie de la rythmique quantitative » et « Recherches Rythmiques ». Ces textes se trouvent dans les manuscrits P-II-3a, P-II-3b, P-I-20 (KGW, II/3, p. 99-337) et seront publiés en traduction française dans le tome III de notre édition. Des considérations similaires sont contenues dans le cours sur la grammaire latine de l'hiver 1869-1870, chapitre 24 et 25, qui sera publié dans le tome VI de notre édition (manuscrits P-II-2, KGW, II/2, p. 283-297).

183. Il s'agit du premier vers de la tragédie *Œdipe à Colone* de Sophocle. L'exemplaire de Nietzsche contient des soulignements sur cette page, mais pas sur ce vers, cf. Sophokles, *Tragoediae. Edidit Theodorus Bergk*, Lipsiæ, Tauchnitz, 1858, p. 153 (BN/sophokles-1858,153).

184. *Anima vocis* est l'expression par laquelle les grammairiens latins désignent l'accentuation.

185. Cf. August Rossbach, Rudolf Westphal, *Metrik der Griechen im Vereine mit den übrigen musischen Künsten*, II, Leipzig, Teubner, 1868 (BN/rossbach-1868), p. 11 : « Il y a au moins une analogie entre les accents de mots et les ictus rythmiques, même si ce n'est pas du tout la même chose, car les accents de mots sont basés sur la hauteur et la gravité, et les ictus rythmiques sur l'intensité de l'élément vocal ».

186. Ernst Brücke, *Die physiologischen Grundlagen der neuhoch-deutschen Verskunst*, Wien, Gerold, 1871 (BN/brucke-1871), p. 3 : « Il est donc juste de dire que l'accent consiste en une intensification et une élévation du son ; mais il est inexact de vouloir distinguer un mot accentué par l'élévation du son d'un mot accentué par l'intensification du son. Au cours du discours, le ton de la voix monte et descend en fonction du déroulement des périodes et de leur contenu. Mais ce que l'on appelle le ton haut ou le ton bas d'un mot sont en toutes circonstances des accents de degrés différents, de sorte que le ton haut est le plus fort, le ton bas le plus faible. Le fait que le ton de la voix s'élève plus ou moins sensiblement avec le plus fort est un phénomène secondaire ».

187. Gottfried Hermann, *Elementa doctrinæ metricæ*, Lipsiæ, Fleisch, 1813 ; Lucian Müller, *De re metrica poetarum latinorum praeter Plautum et Terentium libri septem: accedunt eiusdem auctoris opuscula*, Lipsiae, Teubner, 1861 ces deux volumes ont été empruntés par Nietzsche à la bibliothèque de Bâle le 25 octobre 1870 avec d'autres textes concernant la métrique et la musique anciennes, cf. Luca Crescenzi, *Verzeichnis…*, *op. cit.*, p. 401 *sq.*

188. Cf. Johann August Apel, *Metrik*, Leipzig, Weygand, 1814 (emprunté à Bâle de 25 octobre 1870) ; August Boeckh, *De metris Pindari libri III. quibus praecepta artis metricae & musices graecorum docentur*, Lipsiæ, Weigel, 1814 ; Rudolf Westphal, *Die Fragmente und die Lehrsätze der griechischen Rhytmiker*, Leipzig, Teubner, 1861 (emprunté à Bâle de 25 octobre 1870) ; A. Rossbach, R. Westphal, *Metrik der Griechen*, *op. cit.*

189. Cf. Heinrich Schmidt, *Die Kunstformen der griechischen Poesie und ihre Bedeutung, vol. 1, Die Eurhythmie in den Chorgesängen der Griechen, vol. 2, Die antike Compositionslehre, aus den Meisterwerken der griechischen Dichtkunst erschlossen, vol. 3, Die Monodien und Wechselgesänge der attischen Tragödie*, Leipzig, Vogel, 1868-1871.

190. Les anciens distinguaient trois genres de rythmes : le rythme à parties égales 1 : 1 (γένος ἴσον) qui se trouve dans les dactyles, les anapestes, les spondées ; le genre double ou rythme de 2 : 1 (γένος διπλάσιον) qui se trouve dans le trochée et dans l'iambe ; et le rythme de 3 : 2 (γένος ἡμιόλιον) qui se trouve dans le crétique. Cf. Bernhard Brill, *Aristoxenus rhythmische und metrische Messungen im Gegensatz gegen neuere Auslegungen namentlich Westphal's und zur Rechtfertigung der von Lehrs befolgten Messungen. Mit einem Vorwort von Karl Lehrs*, Leipzig, Vogel, 1870 (BN/brill-1870) dont l'exemplaire de Nietzsche porte de nombreuses traces de lecture. Voir par exemple la préface de Karl Lehrs : « Mais pour en venir au point dont il s'agit maintenant, j'ai toujours maintenu ma mesure des trochées, des iambes en 2/4 (4/4), que j'avais adoptée dès le début, ainsi que la mesure des crétiques, non pas en 5/8, mais en 2/4, d'après la belle découverte de Meissner sur la reproduction rythmique de celles-ci en 2/4. Une découverte, dis-je, car pour autant que je sache, et Westphal ne semble pas le savoir autrement, Meissner a été le premier à dire quelle était la forme rythmique dans laquelle nous lisons en tout cas le crétique. Et accessoirement, la forme triolet ♩ ³ ♪ qui apparaît ici a depuis été très souvent utilisée dans la théorie métrique », ainsi que chapitre « Le rythme des Grecs et le sens du rythme moderne » à la page 5 et suivantes. Concernant les genres de mesure, Brill traite des trois genres d'Aristoxène (γένος ἴσον, γένος διπλάσιον et γένος ἡμιόλιον) à la page 29 et suivantes et refuse la division du genre διπλάσιον en 3/4 et du genre ἡμιόλιον en 5/8 proposées par Westphal en faveur d'une division en 2/4.

191. L'« erreur fondamentale » et la nouvelle construction auxquelles le texte fait allusion renvoient à une découverte capitale que Nietzsche a exposée dans son cours et dans ses écrits posthumes sur la métrique ancienne. Cette

découverte a ensuite été confirmée, indépendamment de lui, par trois autres philologues et elle est généralement acceptée aujourd'hui. Voir *supra*, p. 64 et la lettre de la mi-avril 1886 adressée au musicologue Carl Fuchs, BVN-1886,688.

192. Fin août 1888 Nietzsche écrit à nouveau à Carl Fuchs sur ce sujet et, entre autres, souligne et explique la différence entre la passion des modernes et l'ethos des anciens : « *Pour distinguer la rythmique antique* ("rythmique *temporelle*") *de la rythmique barbare* ("rythmique *affective*") », BVN-1888,1097.

193. Ces lignes sont une citation presque littérale d'un article d'Eduard von HARTMANN intitulé « Zur Gymnasialreform », publié dans la *Berliner National-Zeitung*, du 1er juillet 1871, cf. Federico GERRATANA, « Der Wahn jenseits des Menschen. Zur frühen E. v. Hartmanns-Rezeption Nietzsches », *Nietzsche-Studien*, 17 (1988), p. 403-404. Les réflexions sur la vocation du lycée se retrouvent dans les notes posthumes de l'époque, par exemple dans ce texte intitulé : « La culture classique » : « Nos écoles sont organisées selon ce principe moyenâgeux. En ont résulté la culture et l'éducation d'un *corps professoral* spécifique. À peu près chacun peut devenir érudit ; peu, cultivés. *Généralisation de l'érudition savante* — le vieux but de la culture. Former le plus de savants érudits possible — la tâche suprême de la vieille éducation. La vie dans l'esclavage de la *science*. De là naquit l'*école latine*, l'école *non nationale* qui forme l'érudit. La revendication d'une *culture classique* est quelque chose de tout à fait moderne, et un renversement de la tendance du lycée. Il est pourtant évident que l'on n'a pas besoin de latin pour parvenir à la science, de même que le savant érudit et l'homme cultivé ne sont pas identiques. Aujourd'hui, audacieuse entreprise : on convertit le lycée en *école classique*. Grand *mensonge manifeste* […]. Nos professeurs de lycée (nos *meilleurs*) ne se laissent pas guider par ces prétentions : tout comme avant, ils éduquent des érudits, à vrai dire seulement des philologues. Si l'on veut être honnête, il faut à un moment ou un autre transformer le lycée en une institution professionnelle philologico-historique, au service de la science » (NF-1871,14[15]). Ces considérations reviendront dans les conférences de Nietzsche *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, cf. par exemple ce passage de la deuxième conférence : « Il semble bien plutôt que dans cette prétention du gymnase à implanter la "culture classique" il s'agisse seulement d'une excuse embarrassée à laquelle on recourt quand est contestée d'un côté ou d'un autre la capacité du gymnase à former à la culture […]. "culture classique", "culture formelle", "culture qui forme à la science" : trois choses glorieuses qui malheureusement contiennent soit en elles-

mêmes soit entre elles une contradiction et qui, si on les réunissait par la force, ne donneraient qu'un tragélaphos culturel » (BA-II).

194. Cf. F. Schiller, *Über naive und sentimentalische Dichtung* (1795), in *Sämmtliche Werke in zehn Bänden*, 10, *op. cit.*, p. 298 (BN/schiller-1884g,298).

195. Gotthold Ephraim Lessing, *Laokoon*, in *Werke. Fünfter Band*, Leipzig, Göschen, 1867, 91-264 (BN/lessing-1867d).

196. Cf. *Ueber epische und dramatische Dichtung von Goethe und Schiller*, in Johann Wolfgang von Goethe, Friedrich Schiller, *Briefwechsel zwischen Schiller und Goethe in den Jahren 1794 bis 1805*, Stuttgart, J. Cotta, 1870, p. 408-418 (BN/schiller-1870) ; cf. p. 409 : « Je connais cinq sortes de motifs : […] 3. ceux qui retardent la marche ou allongent le chemin ; les deux genres de poésie s'en servent avec le plus d'avantage ».

197. Cf. J. W. v. Goethe, *Italienische Reise*, in *Sämmtliche Werke in vierzig Bänden*, Stuttgart, Cotta, 1857, Sicile, 7 avril 1787 (vol. 23 p. 297) ; Naples, 17 mai 1787 (vol. 24, p. 3).

198. Friedrich Gottlieb Welcker, *Der epische Cyclus oder die homerischen Dichter*, Bonn, Weber, 1835-1849 ; *Die Aeschylische Trilogie Prometheus und die Kabirenweihe zu Lemnos*, Darmstadt, Leske, 1824.

199. Johann Albert Fabricius, *Bibliotheca Graeca, Sive notitia Scriptorum Veterum Graecorum quorumcunque monumenta integra, aut fragmenta edita exstant*, Hamburgi, Liebezeit, 1718-1754 ; J. A. Fabricius, Johann August Ernesti, *Bibliotheca latina*, Lipsiae, Weidmann, 1773-1774 ; Johann Albert Fabricius, Adolf Gottlieb Christoph Harless, *Bibliotheca Graeca. Editio nova*, Hamburgi, Bohn, 1808. G. Bernhardy, *Grundriss der griechischen Litteratur, op. cit.* ; Wilhelm Sigmund Teuffel, *Geschichte der römischen Literatur*, Leipzig, Teubner, 1870 ; Rudolf Nicolai, *Geschichte der griechischen Literatur*, Magdeburg, Heinrichshofen, 1865 (BN/nicolai-1865 et BN/nicolai-1866) ; Karl Otfried Müller, *Geschichte der griechischen Literatur bis auf das Zeitalter Alexanders*, Breslau, Max, 1841 (emprunté par Nietzsche à la bibliothèque de Bâle le 8 janvier 1870) ; Henry Fynes Clinton, *Fasti Hellenici. The Civil and Literary Chronology of Greece*, Oxford, Oxford University Press, 1827 ; id., *Henrici Clintonis Fasti Hellenici, civiles et litterarias Graecorum res ab OL. LVma ad CXXIVmam explicantes*, Lipsiae, Vogel, 1830.

200. Wilhelm Engelmann, *Bibliotheca Philologica oder Alphabetisches Verzeichniss derjenigen Grammatiken, Wörterbücher, Chrestomathieen, Lesebücher und anderer Werke, welche zum Studium der griechischen und lateinischen Sprache gehören, und vom Jahre 1750, zum Theil auch früher, bis*

zur Mitte des Jahres 1852 in Deutschland erschienen sind, Leipzig, Engelmann, 1853 ; S. CALVARY, *Die Schul-Programme und Dissertationen und ihr Vertrieb durch den Buchhandel*, Berlin, Calvary, 1864.

201. Comme l'a indiqué Giuliano Campioni, les vers de Goethe sont cités également par Arthur Schopenhauer dans un contexte semblable : « La lecture est un simple substitut de la pensée personnelle. Vous laissez quelqu'un d'autre vous guider dans vos pensées. De plus, de nombreux livres ne servent qu'à montrer combien de chemins erronés existent et combien on pourrait se perdre si on se laissait guider par eux. Mais celui qui est guidé par le génie, c'est-à-dire qui pense par lui-même, qui pense volontairement, qui pense correctement — celui-là a la boussole pour trouver le bon chemin. — On ne doit donc lire que lorsque la source de ses propres pensées s'arrête, ce qui sera assez souvent le cas, même pour la meilleure tête. En revanche, chasser ses propres pensées originelles pour prendre un livre est un péché contre le Saint-Esprit. On ressemble alors à celui qui s'enfuit de la nature pour aller voir un herbier ou contempler de belles régions en gravure. Même si, parfois, une vérité, une compréhension que l'on a obtenue avec beaucoup de peine et de lenteur en pensant et en combinant soi-même, aurait pu être facilement trouvée toute prête dans un livre, elle a cent fois plus de valeur si on l'a obtenue par sa propre pensée. Car ce n'est qu'alors qu'elle entre comme partie intégrante, comme maillon vivant dans tout le système de nos pensées, qu'elle est en relation parfaite et solide avec lui, qu'elle est comprise avec toutes ses raisons et ses conséquences, qu'elle porte la couleur, le ton de couleur, l'empreinte de toute notre manière de penser, qu'elle est arrivée au bon moment, lorsque le besoin en était vif, qu'elle est donc solidement établie et ne peut plus disparaître. Le vers de Goethe : "Ce que tu as hérité de tes pères, / acquiers-le pour le posséder » trouve donc ici son application, voire son explication la plus complète", Arthur SCHOPENHAUER, *Parerga und Paralipomena: kleine philosophische Schriften*, 2, Berlin, Hayn, 1851, § 260, p. 412-413, le passage de Goethe est commenté par Schopenhauer également au § 18, p. 14-15 ; cf. G. CAMPIONI, « Nachweis aus Arthur Schopenhauer, *Parerga und Paralipomena* (1874) », *Nietzsche-Studien*, 37 (2008), p. 307-310.

202. Dans son cours sur *Les Philosophes préplatoniciens*, tenu à l'Université de Bâle en 1872, 1873 et 1876, Nietzsche reviendra sur cette caractéristique des philosophes anciens, d'incarner toutes les formes possibles de la pensée philosophique : « On insistera sur l'*originalité des conceptions* en lesquelles chaque époque postérieure a pu trouver satisfaction. Toujours nous retombons

dans le même cercle et presque toujours c'est, pour une conception donnée, la forme issue de la Grèce antique qui est la plus pure et la plus grandiose, par exemple dans le cas de ce qu'on nomme le matérialisme ». Le cours est contenu dans le manuscrit P-II-11, KGW/II,4, p. 207-362, traduction française *Les Philosophes préplatoniciens*, Combas, l'éclat, 1994 (la citation se trouve au § 1, p. 83) ; cette traduction sera reprise dans EPN, vol. IX.

203. Le même concept sera exprimé par Nietzsche dans l'écrit posthume sur *La Philosophie à l'époque tragique des Grecs* : « Nul ne peut avoir l'audace d'accomplir en soi la loi de la philosophie, personne ne vit de manière philosophique avec cette loyauté élémentaire qui obligeait un Ancien, où qu'il fût et quoi qu'il fît, à se comporter en stoïcien s'il avait un jour juré fidélité au Portique. Toute pratique moderne de la philosophie est cantonnée dans un faux-semblant érudit, et ce d'une façon politique et policière qui est le fait des gouvernements, des Églises, des Universités, des mœurs, des modes et de la lâcheté humaine » (PHG-2).

204. Cf. Friedrich Wilhelm August Mullach, *Fragmenta philosophorum Graecorum, [1] : Poeseos philosophicae caeterorumque ante Socratem philosophorum quae supersunt*, Paris, Didot, 1860 ; Diogenes Laertios, *De vitis, dogmatis et apophthegmatis clarorum philosophorum libri decem*, I, Lipsiæ, Koehler, 1828 (BN/laertios-1828) et id., *De vitis, dogmatis et apophthegmatis clarorum philosophorum libri decem*, II, Lipsiæ, Koehler, 1831 (BN/laertios-1831).

205. Cf. Heinrich Ritter, Ludwig Preller, *Historia philosophiae graecae et romanae ex fontium locis contexta*, Gotha, Perthes, 1869 (BN/ritter-1869) ; Eduard Zeller, *Die Philosophie der Griechen in ihrer geschichtlichen Entwicklung. Erster Theil. Allgemeine Einleitung. Vorsokratische Philosophie. Dritte Auflage*, Leipzig, Fues, 1869 (BN/zeller-1869).

206. Cf. Georg Grote, *Geschichte Griechenlands*, IV, Leipzig, Dyk, 1854 (BN/grote-1854), p. 579-620. Grote commence par affirmer que : « Un sophiste, au sens propre du terme, était un sage — un homme cultivé — quelqu'un qui se distinguait devant le public par son intelligence ou son talent » (p. 579-580), et termine les pages consacrées aux sophistes par un résumé fait par un collègue : « Dans une critique intelligente et intéressante de ces volumes (dans le *Quarterly Review*, CLXXV, art. 11, p. 53), le sens de mes remarques sur les sophistes est résumé de la manière aimable et claire par les mots suivants : "Il suffit d'indiquer ici, aussi brièvement que possible, le contraste entre l'opinion de M. Grote et la représentation populaire des sophistes. Selon le discours courant,

ils sont une secte ; selon lui, une classe ou un corps de la société. Selon l'opinion commune, ils répandaient des doctrines démoralisantes qu'ils appellent des doctrines "sophistiques". Selon M. Grote, ils étaient les maîtres réguliers de la morale grecque, ni au-dessus ni au-dessous du niveau de leur époque. Selon l'opinion commune, Socrate était le principal adversaire des sophistes et Platon son successeur naturel dans la même lutte. Selon M. Grote, Socrate était le principal représentant des sophistes, qui ne se distinguait d'eux que par sa plus grande stature et par le caractère particulier de sa vie et de son enseignement. Selon l'opinion courante, Platon et ses successeurs étaient les enseignants autorisés, le clergé établi de la nation grecque et les sophistes les dissidents. Selon M. Grote, les sophistes étaient le clergé et Platon était le dissident — le socialiste qui attaquait les sophistes (comme il attaquait les poètes et les hommes d'État), non pas comme une secte particulière, mais comme l'une des classes existantes de la société" ». L'écho de cette définition des sophistes se trouve encore dans les notes de Nietzsche du printemps 1888 : « La culture grecque des sophistes avait surgi de tous les instincts grecs : elle fait partie de la culture du siècle de Périclès tout aussi nécessairement que Platon n'en fait *pas* partie : elle a ses devanciers en Héraclite, en Démocrite, dans les types scientifiques de l'ancienne philosophie ; elle s'exprime dans la haute culture d'un Thucydide par exemple — et elle a finalement eu gain de cause : chaque progrès de la connaissance épistémologique et morale a *rétabli* les sophistes… » (NF-1888,14[116]), voir également le chapitre du *Crépuscule des idoles* intitulé « Ce que je dois aux Anciens », § 2 (GD-Alten-2).

207. Nietzsche avait d'abord écrit *cyniques* à la place de *stoïciens*, et *néopythagoriciens* à la place de *néoplatoniciens*.

208. Nietzsche se réfère au texte de Ernst Essen, *Der Keller zu Skepsis. Versuch über das Schicksal der aristotelischen Schriften*, Stargard, 1866 qu'il avait utilisé et cité dans sa conférence de janvier 1867 devant la Société philologique de Leipzig sur « Le ΠΙΝΑΚΕΣ des écrits d'Aristote » (manuscrit Mp-VIII-3, KGW, I/4, p. 137-151). Il en parlera à nouveau dans ses cours sur l'histoire de la littérature grecque, voir EPN XI, § 11, p. 195 *sq*. Scepsis est une ville antique qui se trouvait dans l'ancienne région de Mysie, aujourd'hui en Turquie. Elle est connue pour être le lieu où Nélée de Scepsis, un élève de Théophraste, cacha des œuvres d'Aristote et de Théophraste pour qu'elles ne soient pas emportées par Attale I^{er}. Ces œuvres furent rachetées par la suite par Apellicon de Téos et puis, à sa mort, emportées à Rome par Sylla.

209. Ce paragraphe est une paraphrase des pages 45-46 de Christian PETERSEN, « Religion oder Mythologie, Theologie und Gottesverehrung der Griechen », in Johann Samuel ERSCH, Johann Gottfried GRUBER (dir.), *Allgemeine Encyklopädie der Wissenschaften und Künste in alphabetischer Folge*, 1, Leipzig, Gleditsch, 1864 que Nietzsche avait emprunté à la bibliothèque de Bâle le 12 avril 1871.

210. Nietzsche se réfère probablement à Friedrich Gottlieb WELCKER, *Griechische Götterlehre*, Göttingen, Dieterisch, 1857, dont il avait emprunté les volumes 1 et 2 le 12 avril 1871 à la bibliothèque de Bâle.

211. Adalbert KUHN, *Die Herabkunft des Feuers und des Göttertranks: ein Beitrag zur vergleichenden Mythologie der Indogermanen*, Berlin, Dümmler, 1859 ; Max MÜLLER, « Vergleichende Mythologie » in ID, *Essays. Zweiter Band. Beiträge zur vergleichenden Mythologie und Ethnologie*, Leipzig, Engelmann, 1869, p. 1-127.

212. Nietzsche résume PETERSEN, *op. cit.*, p. 76.

213. Cf. PETERSEN, *op. cit.*, p. 77-78.

214. Cf. PETERSEN, *op. cit.*, p. 84.

215. Cf. PETERSEN, *op. cit.*, p. 81.

216. Cf. PETERSEN, *op. cit.*, p. 86.

217. Cf. PETERSEN, *op. cit.*, p. 97-98, 117.

218. Cf. PETERSEN, *op. cit.*, p. 209, 211-212.

219. Cf. PETERSEN, *op. cit.*, p. 219 et suivantes.

220. Cf. PETERSEN, *op. cit.*, p. 222 et suivantes.

221. Cf. PETERSEN, *op. cit.*, p. 228 : « Les mots pris en considération ici, Ὄργια [orgies], ἄρρητα ou ἀπόρρητα [secrets], μυστήρια [mystères] et τελεταί [cérémonies], qui sont souvent interchangeables, doivent cependant être distingués selon leur sphère conceptuelle propre et restreinte. J'ai jusqu'ici évité l'expression *orgies*, parce qu'elle est habituellement prise en allemand avec une signification beaucoup trop étroite, à la manière dont Preller (*Pauly's Enzyklopädie*, V, p. 318) encore le conçoit trop étroitement lorsqu'il dit : « Ainsi le terme ὄργια implique par excellence la détermination de l'émotion extatique, telle qu'elle était particulièrement fréquente dans les services bachiques », une signification que le mot ne prit de manière *habituelle* qu'à une époque tardive et en latin. Le mot a deux significations différentes en apparence. Il désigne 1) les fêtes des dionysies enthousiastes et 2) le culte des sexes, qui n'est même pas particulièrement tenu secret, d'après l'étymologie : Ὄργια τὰ μυστήρια, κυρίως τὰ Διονυσιακά [les mystères sont des orgies, particulièrement les mystères de Dionysos] et Ὀργεῶνες πρῶτοι ὀργίων καὶ τελετῶν συγγενικῶν [Orgéons : les

premiers <à célébrer> des orgies et des mystères apparentés] (cf. PLATON, *Lois*, XI, p. 910 ; *Commentaire du Timée*, édité par Ruhnke, p. 195). On le trouve d'abord dans l'*Hymne d'Homère à Cérès* v. 274 et 476 au sujet des mystères d'Éleusis, dans lesquels cependant l'enthousiasme n'apparaît pas particulièrement. Le concept fondamental est donc : actions sacrées auxquelles tout le monde n'a pas nécessairement accès. L'expression ὄργια Μουσῶν [orgies des muses] est métaphorique et exprime l'enthousiasme qui, en tant que don des dieux, est toujours aussi quelque chose de secret. Le mot ἄρρητα ou ἀπόρρητα (interdit de dire, de communiquer) comprend toutes les actions cultuelles secrètes qu'il était interdit de répéter ou dont il était interdit de communiquer le contenu, mais surtout celles que personne, hormis les interprètes, n'avait le droit et l'autorisation de faire. Tous les ἄρρητα ou ἀπόρρητα [secrets] sont aussi ὄργια [orgies], mais il y a beaucoup d'ὄργια qui ne sont pas ἀπόρρητα, qui, tels les cultes à domicile, les cultes des sexes et les cultes de société, se distinguent des cultes publics en ce que seules les personnes habilitées peuvent y prendre part, tous les autres étant tenus à l'écart, sans pour autant que la communication et la discussion avec des personnes non habilitées soient interdites. Les mots ἀπόρρητα et ἄρρητα [secrets] sont particulièrement employés lors de certaines actions secrètes des anthestéries, des plyntéries et des arrhéphories (MEURS, *Graecia feriata* et HERMANN, *Gottesdienst*, A. § 58, 10-13, § 61, 3-15, en particulier DÉMOSTHÈNE, édition Neaer, § 73-78. p. 1369-1371), au cours desquelles le mot ὄργια paraît très souvent et qui ne sont jamais nommées μυστήρια, rarement τελεταί. Seules participaient certaines personnes habilitées et liées. Il convient d'observer au sujet du mot μυστήρια s'il est pris dans sa signification véritable ou bien s'il a la signification plus générale de ce qui est secret. Il est tout particulièrement distinct du concept ἄρρητα en ce qu'il désigne ces cultes où tous ceux qui peuvent et veulent remplir certaines conditions sont acceptés. Cette signification étroite du mot μυστήρια pour des orgies ouvertes au cours desquelles une cérémonie avait lieu, est particulièrement attestée dans la signification du verbe μνεῖν *inaugurer*, et μνεῖσθαι *être inauguré*, parce que l'inauguration impose l'obligation de se taire (de fermer la bouche) ; en outre, par opposition aux μύσται et aux ἐπόπται [initiés], quoiqu'il ne soit pas question de fermeture de la bouche dans le premier mot, mais des yeux, au contraire de la vision introduite plus tard (PRELLER in *Pauly's Enzyklopädie*, V, p. 318 et 321). Que τελετή [la cérémonie] signifie la représentation dramatique ou le dévoilement de splendides présentations ou de certains symboles est déjà attesté par les expressions ἀποφαίνειν ou δεικνύναι [faire voir, faire connaître] et

εἰδέναι ou δέρκεσθαι τὰς τελετὰς [connaître ou regarder les cérémonies] (Lobeck, *Aglaophamus*, p. 48 *sq*. Nitzsch, *De Eleusiniorum actione et argumento*, p. 7 *sq*., en particulier Platon, *Phèdre*, p. 250 *sq*., Boeckh, *Corpus inscriptionum graecarum*, III. n. 5814). La *consécration* (τελετή) véritable est la représentation de l'action cultuelle dramatique ou du dévoilement de symboles sacrés, toutes deux accompagnées de certaines formules et de chants, ce sont des composantes des *mystères* (μυστήρια), qui englobent par ailleurs tout ce qui s'y rapporte, que cela soit exécuté simultanément, après ou avant. Il ne faut pas en méconnaître la signification métaphorique, même si elle confirme la signification acquise, bien comprise, telle son application à l'amour et au mariage (Lobeck, *Aglaophamus*, p. 651, en particulier la note en bas de page, et Hermann, *Gottesdienst*, A, § 32, 1). On ne peut cependant conclure avec certitude que le concept de secret disparaisse, ainsi lorsque dans Aristophane, *Les Grenouilles*, 371, les représentations dramatiques à Athènes se nomment πάτριοι τελεταί Διονύσου [les antiques célébrations de Dionysos]. Même si nous ignorons le lien véritable avec les mystères, leur contemplation ne fait pourtant pas seulement une impression similaire, mais elle a encore la même signification que la contemplation des drames mystiques ».

222. Cf. Petersen, *op. cit.*, p. 264-265. Voir Plutarque fr. 178 Sandbach = Stobée 4, 52, 49.

223. Cf. Petersen, *op. cit.*, p. 274, 288-289.

224. Nietzsche résume ici l'article d'Hermann Usener, « Kallone », *Rheinisches Museum für Philologie*, 23 (1868), p. 329-330 : « La théocrasie n'est pas seulement le symptôme de la foi mourante et l'œuvre de l'époque romaine. Il semble que c'est seulement parce que l'instinct qui s'était apaisé resurgit et s'affirme de manière de plus en plus malsaine. En réalité, l'équilibre et le mélange des cultes en Grèce sont à peine plus récents que l'histoire et la circulation des peuples […]. Lorsque la généalogie des logographes et la mythographie des savants ont cherché à mettre de l'ordre dans la nature sauvage, la séparation des identiques et des semblables et la fusion des différents ont été systématiques […]. Nous disposons de plusieurs moyens pour libérer le vieux bâton de la croyance de son enveloppe : au-delà de la langue, la comparaison des formes similaires dans la religion des peuples apparentés, en particulier les plus pures et les plus originales dans les hymnes de l'Inde ancienne ; ensuite, l'identification des symboles propres à chaque culte local et des mythes qui leur sont liés. Dans cette deuxième direction, la recherche a été considérablement stimulée par K. O. Müller et Welcker ».

225. Nietzsche avait d’abord écrit : « humanisation ».

226. Nietzsche commence ici une énumération en trois points indiquée par des chiffres romains (I, II, III). Il ajoute par la suite une énumération en chiffres arabes dans la marge gauche du manuscrit, dans laquelle il semble anticiper le point III en deuxième position (1, 3, 2).

227. Cf. Heinrich NISSEN, *Das Templum. Antiquarische Untersuchungen*, Berlin, Weidmann, 1869, que Nietzsche a emprunté à la bibliothèque de Bâle le 15 janvier 1870. Nissen propose un exemple différent que Nietzsche reprendra à la lettre dans son cours sur *Le Culte divin des Grecs* : « Tout développement historique part de deux notions corrélées, la propriété et les implantations stables. Les deux se résument dans le concept général de séparation. La séparation est incarnée chez les Anciens dans le *templum*, grec τέμενος, le limité découpé, de la racine τεμ couper (τέμνειν, comme *exemplum* de *eximere* […]). Chez Homère, τέμενος signifie toute parcelle de terre, de champ ou de plantation d’arbres délimitée comme propriété, qu’elle appartienne à un roi et à un héros ou même à un dieu » (NISSEN, p. 1 ; NIETZSCHE, *Le Culte divin des Grecs*, introduction, § 8, manuscrit P-II-14a, KGW II/5 p. 394, à paraître en traduction française dans le volume XII de notre collection).

228. Probable *lapsus calami* de Nietzsche qui a écrit *Der Staat* (l’État) au lieu de *Die Stadt* (la ville), en effet à la page 6 du livre de NISSEN on lit : « De même que le lieu où le peuple se rassemble, la ville dans son ensemble est également un *templum*, car elle est fondée *augusto augurio* ou *auspicato inauguratoque* (Liv. 5, 52) ».

229. Cf. NISSEN, *op. cit.*, p. 98-99, passage qui sera repris dans *Le Culte divin des Grecs*, introduction, § 8, *op. cit.* : « On a reconnu que la conception mathématiquement analytique de la nature qui était propre aux Italiques n’a pu naître que dans une plaine, vraisemblablement la plaine du Pô ; le pays tout entier se présentait comme un unique et vaste *templum*, limité par le Pô en tant que *decumanus maximus* et par ses affluents alpins et apennins en tant que *cardines*. C’est là que les éléments de l’intuition géométrique apportés d’Orient par les voyageurs ont pris racine. Là, un système grandiose est né ».

230. Nietzsche reviendra plus longuement sur ce sujet dans son cours sur *Le Culte divin des Grecs*, tenu aux semestres d’hiver 1875-1876 et 1877-1878, manuscrit P-II-14a, KGW II/5 p. 356-520, à paraître en traduction française dans le volume XII de notre collection.

231. *Odyssée* VIII 363.

232. Cf. Wilhelm Vischer, « Lokrische Inschrift von Naupaktos aus der Sammlung Woodhouse nach der Originalausgabe von J. N. Oikonomides bearbeitet », *Rheinisches Museum für Philologie*, 26 (1871), p. 40-96. Περκοθαρίαι et Μυσαχεῖς sont deux termes difficiles à traduire sur lesquels Nietzsche reviendra dans ses conférences sur le culte divin des Grecs : « Dans l'inscription de Naupactus, à Locris, il est fait mention de deux classes du peuple de Locris (Περικοθαρίαι et Μυσαχεῖς), peut-être deux grands clans qui résidaient dans des endroits distincts de la région. Le fait qu'ils étaient riches peut être déduit du fait que, uniquement et exclusivement dans leur cas, à côté de leur propriété à Naupacte, il est également fait mention de leur propriété à Locris hypocnemid ; nous devons la première lecture correcte de ce passage à Vischer (« Rheinisches Museum », 26, p. 20 [*lapsus calami* de Nietzsche, car l'article de Vischer se trouve aux pages 40-96]) ; mon interprétation des noms : περικοθαρίαι, les purificateurs ; en fait, les Doriques disent κοθαρός pour καθαρός, μυσαχεῖς = μυσακεῖς, "ceux qui guérissent les coupables de meurtre" »(KGW II/5 p. 512).

233. Cf. August Mommsen, *Heortologie: antiquarische Untersuchungen über die städtischen Feste der Athener*, Leipzig, Teubner, 1864.

234. Cf. August Boeckh, *Geschichte der Mondcyklen der Hellenen*, Berlin, Königliche Akademie der Wissenschaften, 1855 ; Karl Friedrich Hermann, *Über griechischen Monatskunde und die Ergebnisse ihrer neuesten Bereicherungen*, Göttingen, Dieterisch, 1844 ; Christian Petersen, « Griechische Mythologie », in Johann Samuel Ersch, Johann Gottfried Gruber (dir.), *Allgemeine Encyklopädie der Wissenschaften und Künste in alphabetischer Folge*, 1, 82, Leipzig, Gleditsch, 1864, à la page 332 se trouve le chapitre intitulé « Le droit sacré et la consécration » ; Karl Friedrich Hermann, *Lehrbuch gottesdienstlicher Alterthümer der Griechen*, deuxième édition revue par Karl Bernhard Stark, Heidelberg, Mohr, 1858.

235. August Mommsen, *Die römische Chronologie bis auf Caesar*, Berlin, Weidmann, 1858, emprunté par Nietzsche à la bibliothèque de Bâle le 1er septembre 1871.

236. Cf. Mommsen, *op. cit.*, p. 8 *sq*.

237. Cf. Mommsen, *op. cit.*, p. 158 *sq*.

238. Cf. Mommsen, *op. cit.*, p. 168 *sq*.

239. Cf. Mommsen, *op. cit.*, p. 222.

240. Nietzsche résume les pages 18-23 du *premier* volume de l'ouvrage de Karl Friedrich Hermann, *Culturgeschichte der Griechen und Römer*, Göttingen,

Vandenhoeck & Ruprecht, 1857-1858, qu'il avait emprunté à la bibliothèque de Bâle le 6 août 1871. Conrad Bursian, *Geographie von Griechenland*, Leipzig, Teubner, 1862, emprunté par Nietzsche à la bibliothèque de Bâle le 8 août 1872 ; Ernst Curtius, *Peloponnesos: eine historisch-geographische Beschreibung der Halbinsel. Erster Band*, Gotha, Perthes, 1851 ; Christian August Brandis, *Mittheilungen über Griechenland*, Leipzig, Brockhaus, 1842 ; Ludwig Roß, *Inselreisen*, Stuttgart und Tübingen, Cotta, 1840-1845 ; id., *Reisen und Reiserouten durch Griechenland. 1: Reisen im Peloponnes*, Berlin, Reimer, 1841 ; id., *Griechische Königsreisen. 1. Band. Reisen des Königs Otto und der Königin Amalia in Griechenland*, Halle, 1848 ; Wilhelm Vischer, *Erinnerungen und Eindrücke aus Griechenland*, Basel, Schweighauser, 1857 ; Alexander Conze, *Reise auf den thrakischen Inseln*, Hannover, Rümpler, 1860. Les volumes de Curtios, Brandis et Ross se trouvent également cités à la page 18 du livre de Hermann.

241. Nietzsche résume les pages 1-3 du *deuxième* volume de l'ouvrage de Karl Friedrich Hermann, *Culturgeschichte der Griechen und Römer*, *op. cit*. Les textes suivants, cités par Nietzsche, se trouvent également cités à la première page du livre de Hermann : Georg Friedrich Grotefend, *Zur Geographie und Geschichte von Alt-Italien*, Hannover, Hahn, 5 vol., 1840-1842 ; William Abeken, *Mittelitalien vor den Zeiten römischer Herrschaft nach seinen Denkmalen dargestellt*, Stuttgart, Cotta, 1843 ; Theodor Mommsen, *Die unteritalischen Dialekte*, Leipzig, Wigand, 1850.

242. Rudolf Westphal, « Zur vergleichenden Metrik der indogermanischen Völker », *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete des Deutschen, Griechischen und Lateinischen*, vol. 9 (1860), p. 437-458.

243. Cf. Theodor Mommsen, *Römische Geschichte. Erster Band*, Berlin, Weidmann, 1861.

244. Johann Jakob Bachofen, *Das lykische Volk und seine Bedeutung für die Entwicklung des Alterthums*, Freiburg im Breisgau, Herder, 1862 ; id., *Das Mutterrecht: eine Untersuchung über die Gynaikokratie der alten Welt nach ihrer religiösen und rechtlichen Natur*, Stuttgart, Krais & Hoffmann, 1861.

245. Ernst Curtius, *Die Ionier vor der ionischen Wanderung*, Berlin, Hertz, 1855.

246. Karl Otfried Müller, *Geschichten Hellenischer Stämme und Städte: 1. Orchomenos und die Minyer*, Breslau, Max, 1820, VI, 512 p.

247. Karl Otfried Müller, *Die Dorier*, Breslau, Max, 1824 ; Karl Höck, *Kreta: ein Versuch zur Aufhellung der Mythologie und Geschichte, der Religion und*

Verfassung dieser Insel, von den ältesten Zeiten bis auf die Römer-Herrschaft, Göttingen, Rosenbusch, 3 vol., 1823-1829.

248. Karl Friedrich Hermann, *Culturgeschichte der Griechen und Römer*, *op. cit.*, I, p. 107 « Par cette conception, l'État spartiate perdait bien sûr tout caractère naturel, dans la mesure où la participation à cet État ne dépendait pas de la naissance, mais de l'éducation, qui durait en fait toute la vie. La liberté individuelle n'était envisageable qu'à l'intérieur de la maison, mais dans la vie publique, l'individu n'était qu'un membre dépendant de l'ensemble et n'était libre, heureux et éduqué qu'avec lui et par lui. Mais en tant qu'œuvre d'art, en tant qu'image d'un homme agrandi, cette constitution est inégalée et réalise à cet égard l'idéal même du principe national hellénique de l'État, pour lequel l'homme n'était homme qu'en tant que citoyen et ne devait satisfaire ses besoins humains que sous la forme d'institutions civiles. À l'époque de sa grandeur, Sparte n'est pas restée à l'écart des progrès intellectuels du reste de la Grèce. Au contraire, elle s'est placée à plus d'un titre à la tête de la civilisation ».

249. Cf. Hermann, *op. cit.*, I, p. 109-112. Hermann Gottlob Plass, *Die Tyrannis in ihren beiden Perioden bei den alten Griechen*, *op. cit.*, cité à la page 112 du livre de Hermann.

250. Cf. Hermann, *op. cit.*, I, p. 140-141.

251. Nietzsche avait d'abord écrit « république ».

252. Cf. Hermann, *op. cit.*, I, p. 142-144.

253. Joseph Hilarius von Eckhel, *Doctrina nummorum veterum*, Vindobonae, Degen, 1792 ; Karl Friedrich Hermann, *Lehrbuch der griechischen Staatsalterthümer aus dem Standpuncte der Geschichte entworfen*, Heidelberg, Mohr, 1855 ; Wilhelm Vischer, *Über die Bildung von Staaten und Bünden oder Centralisation und Föderation im alten Griechenland*, Basel, Schweighauser, 1849 ; Georg Friedrich Schömann, *Griechische Alterthümer*, Berlin, Weidmann, 1863 ; Leopold Freese, *Der Parteikampf der Reichen und der Armen in Athen zur Zeit der Demokratie*, Stralsund, Löffler, 1848 ; Hermann Büttner, *Geschichte der politischen Hetärien von der Zeit der kylonischen Verschwörung bis zum Ausgange der Dreißig*, Leipzig, Brandes, 1840 ; Ludwig Ross, *Die Demen von Attika und ihre Vertheilung unter die Phylen*, Halle, Schwetschke, 1846 ; Hermann Sauppe, *De demis urbanis Athenarum*, Lipsiae, Weidmann, 1846 ; August Boeckh, *Staatshaushalt der Athener*, Berlin, Reimer, 1851 ; Moritz Hermann Eduard Meier, Georg Friedrich Schömann, *Der attische Prozess*, Halle, Gebauer, 1824 ; Eduard Platner, *Der Prozeß und die Klagen bei den Attikern*, Darmstadt, Leske, 1824-1825.

254. Wilhelm WACHSMUTH, *Hellenische Alterthumskunde aus dem Gesichtspunkte des Staats*, Halle, Hemmerde et C. A. Schwetschke, 1844-1846 ; Adolf BECKER, *Charikles. Bilder altgriechischer Sitte, zur genaueren Kenntniss des griechischen Privatlebens entworfen von Wilhelm Adolph Becker, in zweiter Auflage berichtigt und mit Zusätzen versehen von Karl Friedrich Hermann*, Leipzig, Fleischer, 1854 ; Gottfried HERMANN, *Lehrbuch der griechischen Privatalterthümer mit Einschluss der Rechtsalterthümer*, Heidelberg, Mohr, 1852 ; Hermann GÖLL, « Griechische Privatalterthümer », in Johann Samuel ERSCH, Johann Gottfried GRUBER (dir.), *Allgemeine Encyklopädie der Wissenschaften und Künste in alphabetischer Folge. Section 1, A - G; Theil 83, Griechenland. A. Alt-Griechenland (griechische Staatsalterthümer, griechische Privatalterthümer, griechisches Theater). B. Griechenland im Mittelalter und in der Neuzeit (Geographie)*, Leipzig, Gleditsch, 1864, p. 1-158, emprunté par Nietzsche à la bibliothèque de Bâle le 12 avril 1871 ; Johann Heinrich KRAUSE, *Hellenica oder Institute, Sitten und Gebräuche des alten Hellas, mit besonderer Rücksicht auf Kunstarchäologie*, Leipzig, Barth, 1841.

255. Johannes Baptista FRIEDREICH, *Die Realien in der Iliade und Odyssee*, Erlangen, Enke, 1851.

256. Dans cette liste, Nietzsche suit l'ordre des sujets traités par Hermann GÖLL, « Griechische Privatalterthümer », *op. cit.*, p. 116-118.

257. Cf. GÖLL, *op. cit.*, p. 119-120.

258. Cf. GÖLL, op. cit., p. 121-132. Lorenz GRASBERGER, *Erziehung und Unterricht im klassischen Alterthum mit besonderer Rücksicht auf die Bedürfnisse der Gegenwart. Theil 1, Die leibliche Erziehung bei den Griechen und Römern*, Würzburg, Stahel, 1864, cité par Göll à la page 130.

259. Cf. GÖLL, *op. cit.*, p. 133-144.

260. Cf. GÖLL, *op. cit.*, p. 145-151.

261. Cf. GÖLL, *op. cit.*, p. 152-158.

262. Gottfried SEMPER, *Der Stil in den technischen und tektonischen Künsten oder praktische Ästhetik, op. cit.* ; Friedrich WIESELER, « Griechisches Theater », in Johann Samuel ERSCH, Johann Gottfried GRUBER (dir.), *Allgemeine Encyklopädie der Wissenschaften und Künste, Theil 83, op. cit.*, p. 159-256.

263. D'après les notes prises par Constanz Jecklin, il semble que pour traiter des antiquités romaines Nietzsche ait utilisé les deux volumes de l'ouvrage de Ludwig LANGE, *Römische Alterthümer*, Berlin, Weidmann, 1856-1862, en lisant et en commentant directement les textes de Lange ; cf. Francisco ARENAS-DOLZ,

« Also sprach Nietzsche. Zur Edition der Vorlesung „Einleitung in das Studium der klassischen Philologie“ (Sommersemester 1871) », *op. cit.*, p. 122.

264. La comparaison entre l’homme de génie décrit par Schopenhauer et le peuple grec en tant que peuple de génie sera reprise par Nietzsche dans ses notes posthumes de 1875 : « Les Grecs comme le seul peuple *génial* de l’histoire du monde » (NF-1875,5[65] et suivants) ; cf. Arthur SCHOPENHAUER, *Die Welt als Wille und Vorstellung. Zweiter Band, welcher die Ergänzungen zu den vier Büchern des ersten Bandes enthält*, Leipzig, Brockhaus, 1873, p. 429 *sq.* (BN/schopenhauer-1873e,429).

265. Cette maxime latine avait également été citée par Schopenhauer dans ses « Aphorismes sur la sagesse de la vie », V, « Parénèses et Maximes », 37 : « Il ne faut jamais prendre quelqu’un d’autre comme modèle pour ses actions et ses omissions, car la position, les circonstances et les relations ne sont jamais les mêmes, et la diversité de caractère donne aussi une teinte différente à l’action, de sorte que *duo cum faciunt idem, non est idem*. Après une réflexion mûre et une méditation aiguë, il faut agir en fonction de son propre caractère. *L’originalité* est donc indispensable également *dans le domaine pratique*, sinon ce que l’on fait n’est pas en accord avec ce que l’on est », Arthur SCHOPENHAUER, *Parerga und Paralipomena. Kleine philosophische Schriften. Erster Band*, Leipzig, Brockhaus, 1874, p. 493 (BN/Schopenhauer-1874b,493).

266. *Simplex sigillum veri* est une devise souvent utilisée par Schopenhauer, qui considérait la simplicité comme un gage de profondeur et de vérité et qui l’appliquait également à sa propre philosophie : « Il n’y a guère de système philosophique aussi simple et construit avec aussi peu d’éléments que le mien ; aussi l’embrasse-t-on et le comprend-on à première vue. Ceci résulte de l’unité et de la concordance complète de ses idées fondamentales, et milite certainement en faveur de sa vérité, qui est parente de la simplicité : ἁπλοῦς ὁ τῆς ἀληθείας λόγος ἔφυ [Le discours qui dit la vérité s’exprime simplement, cf. Euripide, *Phoeniciae*, v. 469, citation non littérale] *Simplex sigillum veri* [la simplicité est le sceau de la vérité] », Arthur SCHOPENHAUER, *Parerga und Paralipomena. Kleine philosophische Schriften. Erster Band*, « Fragmente zur Geschichte der Philosophie », § 14, Leipzig, Brockhaus, 1874, p. 140-141 (BN/Schopenhauer-1874b,140et141).

267. Cf. les notes de 1875 : « Les Grecs, le *génie* parmi les peuples. Nature d’enfant. Crédules. Passionnés. Inconsciemment ils font leur vie de l’engendrement du génie. Ennemis de la gaucherie et de la lourdeur. Douleur

[…]. L’individu porté par la Polis à sa plus haute force. Envie, jalousie comme chez les personnes de génie (NF-1875,5[70]).

268. Comme conclusion de ce cours, nous retrouvons la distinction schillérienne entre naïf et sentimental que Nietzsche avait utilisée au début de son cours : « Quelle tâche difficile que de préparer quelqu’un à jouir de l’Antiquité ! C’est-à-dire à en jouir de manière sentimentale » (voir *supra* le chapitre sur la « Découverte de l’Antiquité par les Italiens »). Au début du cours, Nietzsche se plaçait du point de vue du philologue et du professeur de philologie classique ; à la fin, en revanche, il exprime un jugement sur l’essence du peuple grec : naïveté et profondeur. Cf. également les notes de 1875 : « Le *caractère enfantin* des Grecs ressenti par les Égyptiens » (NF-1875,5[84]). « “Voir toujours le général dans le particulier, tel est précisément le trait fondamental du génie”, Schopenhauer. Qu’on pense à Pindare, à la Προμηθεῖα, etc. D’après Schopenhauer, la “lucidité” a d’abord ses racines dans la *clarté* avec laquelle les Grecs découvrent le monde et eux-mêmes, et en prennent ainsi conscience » (NF-1875,5[74]), cf. Schopenhauer, *Die Welt als Wille und Vorstellung*, *op. cit.*, p. 434, 437.

BIBLIOGRAPHIE

Éditions des textes de Nietzsche

Éditions générales allemandes et françaises

NIETZSCHE Friedrich, *Werke und Briefe. Historisch-kritische Gesamtausgabe. Werke*, sous la direction de Hans Joachim Mette, München : Beck, 1933-1940 (réimp. Deutscher Taschenbuch Verlag, 1994).

NIETZSCHE F., *Werke, kritische gesamtausgabe*, sous la direction de Giorgio Colli et Mazzino Montinari, Berlin : Walter de Gruyter, 1967 *sqq*.

NIETZSCHE F., *Briefwechsel, kritische Gesamtausgabe*, sous la direction de Giorgio Colli et Mazzino Montinari, Berlin : Walter de Gruyter, 1975 *sqq*.

NIETZSCHE Friedrich, *Digitale Faksimile Gesamtausgabe*, sous la direction de Paolo D'Iorio, Paris : Nietzsche Source, 2009 *sqq*., www.nietzschesource.org/DFGA *(N.B. : cette édition est la référence pour tous nos renvois aux manuscrits de Nietzsche).*

NIETZSCHE Friedrich, *Digitale kritische Gesamtausgabe Werke und Briefe*, sous la direction de Paolo D'Iorio, Paris : Nietzsche Source, 2009 *sqq*., www.nietzschesource.org/eKGWB *(N.B. : En l'absence d'indication, cette édition est la référence pour tous nos renvois aux textes de Nietzsche).*

NIETZSCHE Friedrich, *Œuvres philosophiques complètes*, traduction sous la direction de Gilles Deleuze et Maurice de Gandillac, Paris : Gallimard (NRF), 1968 *sqq*.

NIETZSCHE Friedrich, *Œuvres*, I. *La Naissance de la tragédie. Considérations inactuelles*, édition sous la direction de M. de Launay, Paris : Gallimard (Pléiade), 2000.

NIETZSCHE Friedrich, *Œuvres*, II. *Humain, trop humain. Aurore. Le Gai Savoir*,

édition sous la direction de M. de Launay avec, pour ce volume, la collaboration de Dorian Astor, Paris : Gallimard (Pléiade), 2019.
NIETZSCHE Friedrich, *Écrits philologiques*, sous la direction de Paolo D'Iorio et Anne Merker, Paris : Les Belles Lettres, 2019 *sqq*.

Éditions en allemand et traductions françaises du discours inaugural sur Homère et la philologie classique

NIETZSCHE Friedrich, *Homer und die klassische Philologie. Ein Vortrag von Friedrich Nietzsche*, Bâle 1869, 24 p., édition à compte d'auteur imprimée vers la fin de l'année 1869.
NIETZSCHE Friedrich, *Homer und die klassische Philologie*, in *Beilage zur Allgemeinen Zeitung*, München, 9. August 1894, n. 218, première édition publique.
NIETZSCHE Friedrich, *Homer und die classische Philologie*, *in* : NIETZSCHE Friedrich, *Gesammelte Werke*, zweiter Band : kleinere Schriften 1869-1874, München : Musarion Verlag, 1920, p. 1-25.
NIETZSCHE Friedrich, *Homer und die klassische Philologie*, *in* : NIETZSCHE F., *Werke*, kritische Gesamtausgabe, fondé par Giorgio Colli et Mazzino Montinari, poursuivi par Wolfgang Müller-Lauter et Karl Pestalozzi, Berlin : Walter de Gruyter, 1967 *sqq*., II/1, Philologische Schriften (1867-1873), édité de Fritz Bornmann et Mario Carpitella, 1982, p. 247-270.
NIETZSCHE Friedrich, *Sur la personnalité d'Homère suivi de "Nous autres philologues"*, traduit par Guy Fillion, Paris, Édition du passeur, 1992, 59 p.
NIETZSCHE Friedrich, *Le cas Homère*, édité et préfacé par Carlotta Santini. Postface de Pierre Judet de La Combe. Textes traduits par Guy Fillion et Carlotta Santini, Paris, Éditions EHESS, 2017, 150 p.

*Éditions en allemand et traductions françaises du cours sur l'*Encyclopédie de la philologie classique

NIETZSCHE Friedrich, *Einleitung in das Studium der classischen Philologie*, *in* :

Nietzsche's Werke, Band XVIII, Dritte Abtheilung: *Philologica*, Band I: Gedrucktes und Ungedrucktes aus den Jahren 1866-1877, édité par Ernst Holzer, Leipzig : Alfred Kröner Verlag, 1912, p. 327-352 *[édition incomplète]*.

NIETZSCHE Friedrich, *Einleitung in das Studium der classischen Philologie, in* : NIETZSCHE Friedrich, *Gesammelte Werke*, zweiter Band : kleinere Schriften 1869-1874, München : Musarion Verlag, 1920, p. 339-368 *[édition incomplète, même extension que l'édition Kröner]*.

NIETZSCHE Friedrich, *Encyclopaedie der klass. Philologie*, *in* : NIETZSCHE F., *Werke*, *kritische Gesamtausgabe*, fondé par Giorgio Colli et Mazzino Montinari, poursuivi par Wolfgang Müller-Lauter und Karl Pestalozzi, Berlin : Walter de Gruyter, 1967 *sqq*., II/3 (Vorlesungsaufzeichnungen SS 1870 – SS 1871), édité par Fritz Bornmann et Mario Carpitella, 1993, p. 339-436.

NIETZSCHE Friedrich, *Introduction aux leçons sur l'Œdipe-Roi de Sophocle. Introduction aux études de philologie classique*, traduit par Françoise Dastur et Michel Haar, présenté par Michel Haar, Paris, Encre marine, 1994, 133 p. *[édition incomplète]*.

Références mentionnées par Nietzsche

Allgemeine deutsche Real-Encyklopädie für die gebildeten Stände: Conversations-Lexikon; in fünfzehn Bänden. Elfte, umgearbeitete, verbeſſerte und vermehrte Auflage, Leipzig : Brockhaus, 1864-1868.

Verhandlungen der fünfundzwanzigsten Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Halle vom 1. bis 4. October 1867, Leipzig : Teubner, 1867, 208 p.

Verzeichniß der Vorlesungen an der Universität Basel im Sommer-Semester 1871. Beginn der Vorlesungen am 1. Mai. Schluß der Vorlesungen Ende September, Basel : C. Schultze, 1871, 11 p. (BN/vorlesungen-1871).

Verzeichniß der Vorlesungen an der Universität Basel im Winter-Semester 1874/75. Anfang der Vorlesungen am 2. November. Schluß der Vorlesungen Ende März, Basel : C. Schultze, 1874, 10 p. (BN/vorlesungen-1874a).

Abeken, William, *Mittelitalien vor den Zeiten römischer Herrschaft nach seinen Denkmalen dargestellt*, Stuttgart : Cotta, 1843, XVIII, 446 p.

Apel, Johann August, *Metrik*, Leipzig : Weygand, 1814

Bachofen, Johann Jakob, *Das lykische Volk und seine Bedeutung für die Entwicklung des Alterthums*, Freiburg im Breisgau : Herder, 1862, VII, 87 p.

Bachofen, Johann Jakob, *Das Mutterrecht: eine Untersuchung über die Gynaikokratie der alten Welt nach ihrer religiösen und rechtlichen Natur*, Stuttgart : Krais & Hoffmann, 1861, XL, 435 p.

Becker, Oskar, *Charikles. Bilder altgriechischer Sitte, zur genaueren Kenntniss des griechischen Privatlebens entworfen von Wilhelm Adolph Becker, in zweiter Auflage berichtigt und mit Zusätzen versehen von Karl Friedrich Hermann*, Leipzig : Fleischer, 1854, 307 p.

Bennett, Charles E., « What was ictus in Latin prosody? », *The American Journal of Philology*, 19 (1898), p. 361-383.

Bentley, Richard, *Richardi Bentleii Notae atque emendationes in Q. Horatium Flaccum integrae. Nunc separatim usui critico diligentissime typis exscriptae; cum ipsis indicibus bentleianis*, Quedlinburgi et Lipsiae : Sumptibus Godofredi Basse, 1825, XVI, 815 p.

Bernays, Jacob, *Joseph Justus Scaliger*, Berlin : Hertz, 1855, 316 p.

Bernhardy, Gottfried, *Grundlinien zur Enzyklopädie der Philologie*, Halle : Eduard Anton, 1832, 420 p.

Bernhardy, Gottfried, *Grundriss der griechischen Litteratur mit einem vergleichenden Ueberblick der Römischen. Erster Theil.*, Halle : Anton, 1836, XVI, 530 p. (BN/bernhardy-1836).

Bernhardy, Gottfried, *Grundriss der römischen Litteratur. Vierte Bearbeitung*, Braunschweig : Schwetschke, 1865, XXIV, 929 p. (BN/bernhardy-1865).

Boeckh, August, *Enzyklopädie und Methodologie der philologischen Wissenschaften*, Leipzig : Teubner, 1877, X, 824 p.

Boeckh, August, *Geschichte der Mondcyklen der Hellenen*, Berlin : Königliche Akademie der Wissenschaften, 1855, 2200-2207 p.

Boeckh, August, *De metris Pindari libri III. quibus praecepta artis metricae & musices graecorum docentur; Cum notis criticis in Pindari carmina*, Lipsiæ : Weigel, 1814, 582 p.

Boeckh, August, *Staatshaushalt der Athener*, Berlin : Reimer, 1851.

Brandis, Christian August, *Mittheilungen über Griechenland*, Leipzig : Brockhaus, 1842.

Brill, Bernhard, *Aristoxenus rhythmische und metrische Messungen im Gegensatz gegen neuere Auslegungen namentlich Westphal's und zur Rechtfertigung der von Lehrs befolgten Messungen. Mit einem Vorwort von K. Lehrs*, Leipzig : F. C. W. Vogel, 1870, 88 p. (BN/brill-1870).

Brücke, Ernst, *Die physiologischen Grundlagen der neuhochdeutschen Verskunst*, Wien : Gerold, 1871, VI, 86 p. (BN/brucke-1871).

Burckhardt, Jacob, *Die Cultur der Renaissance in Italien. Ein Versuch. Zweite durchgesehene Auflage*, Leipzig : E. A. Seemann, 1869, 464 p. (BN/burckhardt-1869e).

Bursian, Conrad, *Geographie von Griechenland*, Leipzig : Teubner, 1862, VIII, 384 p.

Büttner, Hermann, *Geschichte der politischen Hetärien von der Zeit der kylonischen Verschwörung bis zum Ausgange der Dreißig*, Leipzig : Brandes, 1840, 88 p.

Calvary, S., *Die Schul-Programme und Dissertationen und ihr Vertrieb durch den Buchhandel*, Berlin : Calvary, 1864, 28 p.

Clinton, Henry Fynes, *Fasti Hellenici. The Civil and Literary Chronology of Greece*, Oxford : Oxford University Press, 1827, 624 p.

Clinton, Henry Fynes, *Henrici Clintonis Fasti Hellenici, civiles et litterarias Graecorum res ab OL. LVma and CXXIVmam explicantes ex altera anglici exemplaris editione conversi a C. G. Kruegerp*, Lipsiae : Vogel, 1830, 472 p.

Conze, Alexander, *Reise auf den thrakischen Inseln*, Hannover : Rümpler, 1860, 123 p.

Curtius, Georg, *Die Ionier vor der ionischen Wanderung*, Berlin : Hertz, 1855, 56 p.

Curtius, Georg, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, Leipzig : Teubner, 1869, 3 éd., XVI, 767 p.

Curtius, Georg, *Peloponnesos: eine historisch-geographische Beschreibung der Halbinsel. Erster Band*, Gotha : Perthes, 1851, 495 p.

Diogenes, Laertios, *De vitis, dogmatis et apophthegmatis clarorum*

philosophorum libri decem. Graeca emendatiora edidit, notatione emendationum, latina Ambrosii interpretatione castigata, appendice critica atque indicibus instruxit Henricus Gustavus Huebnerus Lipsiensis. Volumen Primum, Lipsiæ : C. F. Koehler, 1828, XXII, 379 p. (BN/laertios-1828).

Diogenes, Laertios, *De vitis, dogmatis et apophthegmatis clarorum philosophorum libri decem. Graeca emendatiora edidit, notatione emendationum, latina Ambrosii interpretatione castigata, appendice critica atque indicibus instruxit Henricus Gustavus Huebnerus Lipsiensis. Volumen Secundum. Praemissa est Prefatio Godofredi Hermanni*, Lipsiæ : C. F. Koehler, 1831, VI, 814 p. (BN/laertios-1831).

Eckhel, Joseph Hilarius von, *Doctrina nummorum veterum*, Vindobonae : Degen, 1792

Engelmann, Wilhelm, *Bibliotheca Philologica oder Alphabetisches Verzeichniss derjenigen Grammatiken, Wörterbücher, Chrestomathieen, Lesebücher und anderer Werke, welche zum Studium der griechischen und lateinischen Sprache gehören, und vom Jahre 1750, zum Theil auch früher, bis zur Mitte des Jahres 1852 in Deutschland erschienen sind: nebst einer systematischen Uebersicht*, Leipzig : Engelmann, 1853, V. 236 p.

Ersch, Johann Samuel, Gruber, Johann Gottfried (dir.), *Allgemeine Encyklopädie der Wissenschaften und Künste in alphabetischer Folge. 1, 82, Griechenland. A. Alt-Griechenland (Religion oder Mythologie, Theologie und Gottesverehrung der Griechen, griechische Kunst)*, Leipzig : Gleditsch, 1864, 508 p.

Ersch, Johann Samuel, Gruber, Johann Gottfried (dir.), *Allgemeine Encyklopädie der Wissenschaften und Künste in alphabetischer Folge. Section 1, A - G ; Theil 83, Griechenland. A. Alt-Griechenland (griechische Staatsalterthümer, griechische Privatalterthümer, griechisches Theater). B. Griechenland im Mittelalter und in der Neuzeit (Geographie)*, Leipzig : Gleditsch, 1864, 444 p.

Essen, Ernst, *Der Keller zu Scepsis. Versuch über das Schicksal der aristotelischen Schriften*, Stargard : Als Manuscript gedruckt, 1866, 30 p.

Fabricius, Johann Albert, *Bibliotheca Graeca, Sive notitia Scriptorum Veterum Graecorum quorumcunque monumenta integra, aut fragmenta edita exstant,*

Hamburgi : Liebezeit, 1718-1754

Fabricius, Johann Albert, Harless, Adolf Gottlieb Christoph, *Bibliotheca Graeca, Sive notitia Scriptorum Veterum Graecorum quorumcunque monumenta integra, aut fragmenta edita exstant. Editio nova variorum curis emendatior atque auctior curante Gottlieb Christophoro Harles*, Hamburgi : Bohn, 1808

Fabricius, Johann Albert, Ernesti, Johann August, *Bibliotheca latina*, Lipsiae : Weidmann, 1773-1774

Freese, Leopold, *Der Parteikampf der Reichen und der Armen in Athen zur Zeit der Demokratie*, Stralsund : Löffler, 1848, IV, 94 p.

Friedreich, Johannes Baptista, *Die Realien in der Iliade und Odysse*, Erlangen : Enke, 1851, 728 p.

Gilman, Sander L., « Pforta zur Zeit Nietzsches », *Nietzsche-Studien. Internationales Jahrbuch für die Nietzsche-Forschung*, Berlin/New York : de Gruyter, 8 (1979), p. 398-420.

Goethe, Johann Wolfgang, Schiller, Friedrich, *Briefwechsel zwischen Schiller und Goethe in den Jahren 1794 bis 1805. Dritte Ausgabe. Erster Band vom Jahre 1794 bis 1797*, Stuttgart : J. G. Cotta, 1870, VI, 418 p. (BN/schiller-1870).

Goethe, Johann Wolfgang, *Sämmtliche Werke in vierzig Bänden. Vollständige, neugeordnete Ausgabe. Fünfter Band.*, Stuttgart und Augsburg : J. G. Cotta, 1856, 300 p. (BN/goethe-1856a).

Goethe, Johann Wolfgang, *Sämmtliche Werke in vierzig Bänden. Vollständige, neugeordnete Ausgabe. Vierundzwanzigster Band*, Stuttgart und Augsburg : J. G. Cotta, 1857, 338 p. (BN/goethe-1857c).

Göll, Hermann, « Griechische Privatalterthümer », in Johann Samuel Ersch, Johann Gottfried Gruber (dir.), *Allgemeine Encyklopädie der Wissenschaften und Künste in alphabetischer Folge. Section 1, A - G ; Theil 83, Griechenland. A. Alt-Griechenland (griechische Staatsalterthümer, griechische Privatalterthümer, griechisches Theater). B. Griechenland im Mittelalter und in der Neuzeit (Geographie)*, Leipzig : Gleditsch, 1864, p. 1-158.

Gräfenhan, August, *Geschichte der klassischen Philologie im Alterthum*, Bonn :

König, 1843-1850

Grasberger, Lorenz, *Erziehung und Unterricht im klassischen Alterthum mit besonderer Rücksicht auf die Bedürfnisse der Gegenwart. Theil 1, Die leibliche Erziehung bei den Griechen und Römern*, Würzburg : Stahel, 1864, VIII, 163 p.

Grote, Georg, *Geschichte Griechenlands. Nach der zweiten Auflage aus dem Englischen übertragen von N. N. W. Meißner, Dr. Phil. Vierter Band. Enthaltend: den 7. und 9. Band des Originalwerkes nebst 2 Plänen*, Leipzig : Dyk, 1854, XXIV, 732 p. (BN/grote-1854).

Grotefend, Georg Friedrich, *Zur Geographie und Geschichte von Alt-Italien*, Hannover : Hahn, 1840-1842

Hartmann, Eduard von, « Zur Gymnasialreform », *Berlin National-Zeitung*, 301 (1/7/1871).

Heeren, Arnold Hermann Ludwig, *Geschichte des Studiums der classischen Litteratur seit dem Wiederaufleben der Wissenschaften. 1. Mit einer Einleitung, welche die Geschichte der Werke der Classiker im Mittelalter enthält*, Göttingen, 1797, XIV, 308 p.

Heeren, Arnold Hermann Ludwig, *Geschichte des Studiums der classischen Litteratur seit dem Wiederaufleben der Wissenschaften. 2. Das fünfzehnte Jahrhundert*, Göttingen, 1801, VIII, 311 p.

Heeren, Arnold Hermann Ludwig, *Historische Werke, 4. Geschichte der classischen Litteratur im Mittelalter, Theil 1*, Göttingen : Röwer, 1822, 376 p.

Heeren, Arnold Hermann Ludwig, *Historische Werke, 5. Geschichte der classischen Litteratur im Mittelalter, Theil 2*, Göttingen : Röwer, 1822, 371 p.

Heine, Heinrich, *Der Doktor Faust. Ein Tanzpoem*, Hamburg : Hoffmann und Campe, 1851, 103 p.

Hermann, Gottfried, *Elementa doctrinae metricae*, Lipsiæ : Fleisch, 1813, 816 p.

Hermann, Karl Friedrich, *Culturgeschichte der Griechen und Römer. Erster Theil*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 1857

Hermann, Karl Friedrich, *Culturgeschichte der Griechen und Römer. Zweiter Theil*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 1858

Hermann, Karl Friedrich, *Leherbuch der griechischen Privatalterthümer mit*

Einschluss der Rechtsalterthümer (« Leherbuch der griechischen Antiquitäten. Dritter Theil »), Heidelberg : Mohr, 1852, 358 p.

Hermann, Karl Friedrich, *Lehrbuch der griechischen Staatsalterthümer aus dem Standpuncte der Geschichte entworfen*, Heidelberg : Mohr, 1855, XIV, 602 p.

Hermann, Karl Friedrich, *Lehrbuch gottesdienstlicher Alterthümer der Griechen. Zweite Auflage bearbeitet von Karl Bernhard Stark*, Heidelberg : Mohr, 1858, 506 p.

Hermann, Karl Friedrich, *Über griechischen Monatskunde und die Ergebnisse ihrer neuesten Bereicherungen*, Göttingen : Dieterisch, 1844, 129 p.

Höck, Karl, *Kreta: ein Versuch zur Aufhellung der Mythologie und Geschichte, der Religion und Verfassung dieser Insel, von den ältesten Zeiten bis auf die Römer-Herrschaft*, Göttingen : Rosenbusch, 1823-1829

Jahn, Otto, *Aus der Alterthumswissenschaft. Populäre Aufsätze. Mit acht Tafeln Abbildungen und einigen Holzschnitten*, Bonn : A. Marcus, 1868, 420 p. (BN/jahn-1868).

Kawczyński, Maksymilijan, *Essai comparatif sur l'origine et l'histoire des rythmes*, Paris : Bouillon, 1889, 220 p.

Klotz, Reinhold, *Handbuch der lateinischen Litteraturgeschichte. Erster Theil*, Leipzig : Engelmann, 1846

Krause, Johann Heinrich, *Hellenica oder Institute, Sitten und Gebräuche des alten Hellas, mit besonderer Rücksicht auf Kunstarchäologie*, Leipzig : Barth, 1841

Kuhn, Thomas S., *Die Herabkunft des Feuers und des Göttertranks: ein Beitrag zur vergleichenden Mythologie der Indogermanen*, Berlin : Dümmler1859, VIII, 266 p.

Lange, Ludwig, *Römische Alterthümer. Erster Band. Einleitung und Staatsalterthümer erste Hälfte*, Berlin : Weidmann, 1856.

Lange, Friedrich Albert, *Römische Alterthümer. Zweiter Band. Der Staatsalterthümer zweiter Theil*, Berlin : Weidmann, 1862.

Lehrs, Karl, *De vocabulis φιλόλογος, γραμματικός, κριτικός*, Königsberg : Degen, 1838, p. 1-13.

Lehrs, Karl, « De vocabulis φιλόλογος, γραμματικός, κριτικός », in Karl Lehrs

(dir.), *Herodiani Scripta tria emendatiora. Edidit K. Lehrs. Accedunt analecta*, Regimontii Prussorum : Samter, 1848, p. 377-401.

Lessing, Gotthold Ephraim, *Werke. Fünfter Band*, Leipzig : G. J. Göschen, 1867, 290 p. (BN/lessing-1867d).

Lobeck, Christian August (dir.), *Phrynichi Eclogae nominum et verborum Atticorum. Cum Notis P. J. Nunnesii, D. Hoeschelii, J. Scaligeri et Cornelii De Pauw. Partim Integris Partim Contractis Edidit, Explicuit Chr. August. Lobeck*, Lipsiæ : Weidmann, 1820, XXX, 841 p.

Lord, Albert Bates, *The Singer of Tales*, Cambridge, Mass. : Harvard University Press, 1960, XV, 309 p.

Mähly, Jacob, *Angelus Politianus. Ein Culturbild aus der Renaissance*, Leipzig : Teubner, 1864, 173 p.

Mähly, Jacob, *Richard Bentley: eine Biographie ; mit einem Anhang Bentley'scher Anecdota zu Homer (1868)*, Leipzig : Teubner, 1868, IV, 179 p.

Mehus, Laurentio, *Vita Ambrosii Traversarii Generalis Camaldulensium, in Ambrosii Traversarii Generalis Camaldulensium aliorumque ad ipsum, et ad alios de eodem Ambrosio Latinae Epistolae a domno Petro Canneto abbate camaldulensi in libros XXV tributae … Adcedit eiusdem Ambrosii vita in qua historia litteraria florentina ab anno MCXCII usque ad annum MCCCCXL ex monumentis potissimum nondum editis deducta est a LAURENTIO MEHUS…, Florentiae, ex typographio Caesareo 1759 [rist. anast. in 2 tomi, Bologna, Forni 1968], I.*, Florentiae, 1759

Meier, Moritz Hermann Eduard, Schömann, Georg Friedrich, *Der attische Prozess. Vier Bücher*, Halle : Gebauer, 1824, 794 p.

Michaelis, Adolf, *Der Parthenon*, Leipzig : Breitkopf und Härtel, 1870.

Mommsen, August, *Die römische Chronologie bis auf Caesar*, Berlin : Weidmann, 1858, 282 p.

Mommsen, August, *Heortologie: antiquarische Untersuchungen über die städtischen Feste der Athener*, Leipzig : Teubner, 1864, VIII, 473 p.

Mommsen, August, *Römische Geschichte. Erster Band*, Berlin : Weidmann, 1861, 942 p.

Mommsen, August, *Römische Geschichte. Zweiter Band*, Berlin : Weidmann,

1855, 439 p.
Mommsen, Theodor, *Die unteritalischen Dialekte*, Leipzig : Wigand, 1850, VIII, 368 p.
Montfaucon, Bernard de, *Paleographia graeca, sive de ortu et progressu literarum graecarum*, Parisis : Querin, 1708, 574 p.
Mullach, Friedrich Wilhelm August, *Fragmenta philosophorum Graecorum: [in III voluminibus]. 2, Pythagoreos, sophistas, cynicos et Chalcidii in priorem Timaei Pltonici partem commentarios continens*, Paris : Didot, 1867, LXXXVI, 438 p.
Mullach, Friedrich Wilhelm August, *Fragmenta philosophorum Graecorum: [in III voluminibus] / [1]: Poeseos philosophicae caeterorumque ante Socratem philosophorum quae supersunt*, Paris : Didot, 1860, XXVII, 575 p.
Müller, Friederike, *Die Dorier*, Breslau : Max, 1824.
Müller, Friederike, *Geschichte der griechischen Literatur bis auf das Zeitalter Alexanders, nach der Handschrift des Verfassers hrsg. von E. Müller*, Breslau : Max, 1841, VIII, 495 p.
Müller, Friederike, *Geschichte der klassischen Philologie in den Niederländern*, Leipzig : Teubner, 1869, VIII, 249 p.
Müller, Friederike, *Geschichten Hellenischer Stämme und Städte: 1. Orchomenos und die Minyer*, Breslau : Max, 1820, VI, 512 p.
Müller, Lucian, *De re metrica poetarum latinorum praeter Plautum et Terentium libri septem: accedunt eiusdem auctoris opuscula*, Lipsiæ : Teubner, 1861, 490 p.
Müller, Max, *Essays. Zweiter Band. Beiträge zur vergleichenden Mythologie und Ethnologie*, Leipzig : Engelmann, 1869, 376 p.
Nissen, Heinrich, *Das Templum. Antiquarische Untersuchungen*, Berlin : Weidmann, 1869, 249 p.
Orelli, Johann Kaspar von, *Symbolae nonnullae ad historiam philologiae, adiectis duabus Poggii epistolis* (« Index lectionum in Academia Turicensi »), Turici : Ex officina Ulrichiana, 1835, 32 p.
Petersen, Christian, « Religion oder Mythologie, Theologie und Gottesverehrung der Griechen », in Johann Samuel Ersch, Johann Gottfried Gruber (dir.),

Allgemeine Encyklopädie der Wissenschaften und Künste in alphabetischer Folge. 1, 82, Griechenland. A. Alt-Griechenland (Religion oder Mythologie, Theologie und Gottesverehrung der Griechen, griechische Kunst), Leipzig : Gleditsch, 1864, p. 1-380.

Plass, Hermann Gottlob, *Die Tyrannis in ihren beiden Perioden bei den alten Griechen: dargestellt nach Ursachen, Verlauf und Wirkungen*, Bremen : Schlodtmann, 1852

Platner, Eduard, *Der Prozeß und die Klagen bei den Attikern*, Darmstadt : Leske, 1824-1825

Pott, August Friedrich, « Etymologische Legenden bei den Alten », in *Philologus, Zeitschrift für das klassische Alterthum, Supplementband, II*, 1863, p. 231-348.

Ritschl, Friedrich, *Kleine philologische Schriften / Friderici Ritschelii opuscula philologica*, Leipzig : Teubner, 1866-1879

Ritschl, Friedrich, *Neue plautinische Excurse. Sprachgeschichtliche Untersuchungen*, Leipzig : Teubner, 1869, 139 p.

Ritschl, Friedrich, *Parerga zu Plautus und Terenz*, Leipzig : Weidmann, 1865, 638 p.

Ritschl, Friedrich, *Priscae latinitatis monumenta epigraphica: ad archetyporum fidem exemplis lithographis repraesentata*, Berolini : Reimer, 1869, VII, 128 p.

Ritter, Heinrich, Preller, Ludwig, *Historia philosophiae graecae et romanae ex fontium locis contexta. Locos collegerunt, disposuerunt, notis auxerunt H. Ritter et L. Preller. Editio quarta.*, Gotha : Fr. A. Perthes, 1869, XII, 545 p. (BN/ritter-1869).

Ross, Ludwig, *Die Demen von Attika und ihre Vertheilung unter die Phylen*, Halle : Schwetschke, 1846, X, 141 p.

Ross, Ludwig, *Griechische Königsreisen. 1. Band. Reisen des Königs Otto und der Königin Amalia in Griechenland*, Halle : Schwetschke, 1848, XIX, 856 p.

Ross, Ludwig, *Inselreisen*, Stuttgart und Tübingen : Cotta, 1840-1845.

Ross, Ludwig, *Reisen und Reiserouten durch Griechenland. 1: Reisen im Peloponnes*, Berlin : Reimer, 1841, XXIV, 191 p.

Rossbach, Georg August Wilhelm, Westphal, Rudolf Georg Hermann, *Metrik*

der Griechen im Vereine mit den übrigen musischen Künsten von A. Rossbach und R. Westphal. Zweite Auflage in zwei Bänden. Zweiter Band: Die allgemeine und spezielle Metrik enthaltend von R. Westphal., Leipzig : B. G. Teubner, 1868, LXIV, 864 p. (BN/rossbach-1868).

Rutgers, Johannes, *Jani Rutgersii Variarum lectionum libri sex*, Lugdunum : Elzevir, 1618, 636 p.

Sabas, episkop Mozajskij (dir.), *Specimina palaeographica codicum graecorum et slavonicorum bibliothecae Mosquensis synodalis, Saec. VI - XVII, edidit Sabas, episcopus Mojaisky*, Moscoviae : Gote, 1863, IV, 46, 50, XIII p.

Sauppe, Hermann, *De demis urbanis Athenarum*, Lipsiae : Weidmann, 1846, 24 p.

Schäfer, Gottfried Heinrich, Bast, Friedrich Jakob (dir.), *Gregorius Corinthius et alii de dialectis linguae graecae. Manuel Moschopulus de vocum passionibus. Recensuit Godofredus Henricus Schaefer. Fridericus Jacobus Bast Commentatio palaeographica*, Lipsiae : Weigel, 1811, 1072 p.

Schiller, Friedrich, *Briefwechsel zwischen Schiller und Goethe in den Jahren 1794 bis 1805. Dritte Ausgabe. Erster Band vom Jahre 1794 bis 1797*, Stuttgart : J. G. Cotta, 1870, VI, 418 p. (BN/schiller-1870).

Schiller, Friedrich, *Sämmtliche Werke in zehn Bänden. Zehnter Band*, Stuttgart und Tübingen : Cotta, 1844, 465 p. (BN/schiller-1884g).

Schmidt, Heinrich, *Die Kunstformen der griechischen Poesie und ihre Bedeutung, 3: Die Monodien und Wechselgesänge der attischen Tragödie*, Leipzig : Vogel, 1871

Schmidt, Oscar, *Die Kunstformen der griechischen Poesie und ihre Bedeutung, 1: Die Eurhythmie in den Chorgesängen der Griechen. Allgemeine Gesetze zur Fortführung und Berichtigung der Rossbach-Westphalschen Annahmen*, Leipzig : Vogel, 1868

Schmidt, Oscar, *Die Kunstformen der griechischen Poesie und ihre Bedeutung, 2: Die antike Compositionslehre, aus den Meisterwerken der griechischen Dichtkunst erschlossen*, Leipzig : Vogel, 1869

Schömann, Georg Friedrich, *Griechische Alterthümer*, Berlin : Weidmann, 1863, VI, 567 p.

Schöne, Alfred, « Untersuchungen über das Leben der Sappho », in *Symbola Philologorum Bonnensium in honorem Friderici Ritschelii collecta, 2*, Leipzig : Teubner, 1867, p. 731-762.

Schopenhauer, Arthur, *Die Welt als Wille und Vorstellung. Zweiter Band, welcher die Ergänzungen zu den vier Büchern des ersten Bandes enthält.*, Leipzig : F. A. Brockhaus, 1873, 743 p. (BN/schopenhauer-1873e).

Schopenhauer, Arthur, *Parerga und Paralipomena: kleine philosophische Schriften, 2*, Berlin : Hayn, 1851, IV, 531 p.

Schopenhauer, Arthur, *Parerga und Paralipomena. Kleine philosophische Schriften. Erster Band*, Leipzig : Brockhaus, 1874, XIII, 532 p. (BN/Schopenhauer-1874b).

Schultz, Gerhard, « Beiträge zur Theorie der antiken Metrik », *Hermes*, 35 (1900), p. 308-325.

Semper, Gottfried, *Der Stil in den technischen und tektonischen Künsten oder praktische Ästhetik: ein Handbuch für Techniker, Künstler und Kunstfreunde, 1*, München : Bruckmann, 1860, XLIII, 525 p.

Sickel, Theodor von, *Monumenta graphica medii aevi ex archivis et bibliothecis Imperii Austriaci collecta*, Wien : K.-K. Hof- und Staatsdr., 1859-1882.

Silvestre, Joseph Balthazar, *Paléographie universelle: collection de fac-simile d'écritures de tous les peuples et de tous les temps tirés des plus authentiques documents de l'art graphique*, Paris, 1841

Sophokles, *Tragoediae. Edidit Theodorus Bergk. Editio Stereotypa*, Lipsiæ : B. Tauchnitz, 1858, LXIV, 356 p. (BN/sophokles-1858).

Teuffel, Wilhelm Sigmund, *Geschichte der römischen Literatur*, Leipzig : Teubner, 1870, 1052 p.

Tischendorf, Konstantin von, *Anecdota sacra et profana ex Oriente et Occidente allata sive Notitia codicum Gralcorum, Arabicorum, Syriacorum, Copticorum, Hebraicorum, Aethiopicorum, Latinorum. Ed. repetita, emendata*, Leipzig : Fries, 1861, 240 p.

Tischendorf, Konstantin von, *Bibliorum codex Sinaiticus Petropolitanus*, Petropoli, 1862-1867.

Tischendorf, Konstantin von, *Monumenta sacra inedita sive reliquiae*

antiquissimae textus novi testamenti Graeci ex novem plus mille annorum codicibus per Europam dispersis, Leipzig : Tauchnitz, 1846, 431 p.

Usener, Hermann, « Kallone », *Rheinisches Museum für Philologie*, 23 (1868), p. 316-373.

Vischer, Wilhelm, *Erinnerungen und Eindrücke aus Griechenland*, Basel : Schweighauser, 1857, X, 701 p.

Vischer, Wilhelm, « Lokrische Inschrift von Naupaktos aus der Sammlung Woodhouse nach der Originalausgabe von J. N. Oikonomides bearbeitet », *Rheinisches Museum für Philologie*, 26 (1871), p. 40-96.

Vischer, Wilhelm, *Über die Bildung von Staaten und Bünden oder Centralisation und Föderation im alten Griechenland*, Basel : Schweighauser, 1849, 44 p.

Voigt, Georg, *Die Wiederbelebung des klassischen Altertums oder das erste Jahrhundert des Humanismus*, Berlin : Reimer, 1859.

Voigt, Georg, *Pétrarque, Boccace et les débuts de l'humanisme en Italie / d'après la «Wiederbelebung des classischen Alterthums» de Georg Voigt, 3e édition / traduit de l'allemand par M. A. Le Monnier*, Paris : Welter, 1894, 283 p.

Wachsmuth, Wilhelm, *Hellenische Alterthumskunde aus dem Gesichtspunkte des Staats*, 1844-1846, 2 dir.

Wagner, Cosima, *Journal. Texte établi, préfacé et commenté par Martin Gregor-Dellin et Dietrich Mac, traduit de l'allemand par Michel-François Demet*, Paris : Gallimard, 1977.

Walther, Johann Ludolf, *Lexicon diplomaticum: abbreviationes syllabarum et vocum in diplomatibus et codicibus*, Ulmae : Gaumianus, 1756, 33, 153 p.

Wattenbach, Wilhelm, *Anleitung zur griechischen Paläographie*, Leipzig : Hirzel, 1867, VIII, 55, 32 p.

Wattenbach, Wilhelm, *Anleitung zur lateinischen Paläographie*, Leipzig : Hirzel, 1867, IV, 22, 44 p.

Welcker, Friedrich Gottlieb, *Der epische Cyclus oder die homerischen Dichter*, Bonn : Weber, 1835-1849

Welcker, Friedrich Gottlieb, *Die Aeschylische Trilogie Prometheus und die*

Kabirenweihe zu Lemnos, Darmstadt : Leske, 1824, 615 p.

Welcker, Friedrich Gottlieb, *Griechische Götterlehre*, Göttingen : Dieterisch, 1857, 822 p.

Westphal, Georg August Wilhelm, *Die Fragmente und die Lehrsätze der griechischen Rhytmiker: Supplement zur griechischen Rhytmik von A. Rossbach*, Leipzig : Teubner, 1861, XV, 262 p.

Westphal, Georg August Wilhelm, « Zur vergleichenden Metrik der indogermanischen Völker », *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf dem Gebiete des Deutschen, Griechischen und Lateinischen*, 9 (1860), p. 437-458.

Wieseler, Friedrich, « Griechisches Theater », in Johann Samuel Ersch, Johann Gottfried Gruber (dir.), *Allgemeine Encyklopädie der Wissenschaften und Künste in alphabetischer Folge. Section 1, A - G ; Theil 83, Griechenland. A. Alt-Griechenland (griechische Staatsalterthümer, griechische Privatalterthümer, griechisches Theater). B. Griechenland im Mittelalter und in der Neuzeit (Geographie)*, Leipzig : Gleditsch, 1866, p. 159-256.

Wolf, Friedrich August, *Litterarische Analekten: vorzüglich für alte Litteratur und Kunst, deren Geschichte und Methodik. Erster Band*, Berlin : Nauck, 1816, XXII, VI, 521 p.

Wolf, Friedrich August, *Litterarische Analekten: vorzüglich für alte Litteratur und Kunst, deren Geschichte und Methodik. Zweiter Band*, Berlin : Nauck, 1817, 262-521 p.

Wolf, Friedrich August, *Prolegomena ad Homerum. Sive, de operum Homericorum prisca et genuina forma variisque mutationibus et probabili ratione emendandi*, Halis Saxonum : Libraria Orphanotrophei, 1795, 280 p.

Wolf, Friedrich August, *Vorlesung über die Encyklopädie der Alterthumswissenschaft. Herausgegeben von J. D. Gürtler, Diaconus zu Goldberg in Schlesien*, Leipzig : A. Lehnhold, 1831, VIII, 496 p. (BN/wolf-1831).

Zeller, Eduard, *Die Philosophie der Griechen in ihrer geschichtlichen Entwicklung. Erster Theil. Allgemeine Einleitung. Vorsokratische Philosophie. Dritte Auflage.*, Leipzig : Fues (R. Reisland), 1869, XIV, 953 p. (BN/zeller-

1869).

Autres références

Arenas-Dolz, Francisco, « Also sprach Nietzsche. Zur Edition der Vorlesung „Einleitung in das Studium der klassischen Philologie“ (Sommersemester 1871) », in Jörn Bohr, *Kolleghefte, Kollegnachschriften und Protokolle: Probleme und Aufgaben der philosophischen Edition*, Berlin / Boston : de Gruyter, 2019, p. 107-122.

Arenas-Dolz, Francisco, « Nachweis aus Andreas Heinrich Schott », *Nietzsche-Studien. Internationales Jahrbuch für die Nietzsche-Forschung*, Berlin/New York : de Gruyter, 39 (2010), p. 494.

Arend, Walter, *Die typische Scenen bei Homer*, Berlin : Weidmann, 1933, VIII, 162 p.

Bishop, Paul (dir.), *Nietzsche and Antiquity. His Reaction and Response to the Classical Tradition*, Boydeel & Brewer : Camden House, 2004, 519 p.

Bohley, Reiner, *Über die Landesschule zur Pforte. Materialien aus der Schulzeit Nietzsche*, 5, 1976, 298-320 p.

Bornmann, Fritz, « Nietzsches metrische Studien », *Nietzsche-Studien*, 18 (1989), p. 472-489.

Bravo, Benedetto, *L’Enciclopedia di August Boeckh*, III, 16, 1, 1986, 171-204 p.

Campioni, Giuliano, « Beiträge zur Quellenforschung », *Nietzsche-Studien. Internationales Jahrbuch für die Nietzsche-Forschung*, Berlin/New York : de Gruyter, 28 (1999), p. 336-355.

Campioni, Giuliano, « Il Rinascimento in Wagner e nel giovane Nietzsche », *Rinascimento*, IIa serie, XXXVIII (1998), p. 81-121.

Campioni, Giuliano, *Les lectures françaises de Nietzsche* (« Perspectives germaniques »), Paris : PUF, 2001, 295 p.

Campioni, Giuliano, « Nachweis aus Arthur Schopenhauer, Parerga und Paralipomena (1874) », *Nietzsche-Studien. Internationales Jahrbuch für die Nietzsche-Forschung*, Berlin/New York : de Gruyter, 37 (2008), p. 307-310.

Campioni, Giuliano, D’Iorio, Paolo, Fornari, Maria Cristina, Fronterotta, Francesco, Orsucci, Andrea (dir.), *Nietzsches persönliche Bibliothek, unter*

Mitwirkung von Renate Müller-Buck (« Supplementa Nietzscheana, 6 »), Berlin/New York : de Gruyter, 2003, 763 p.

Couturier-Heinrich, Clémence, « Gottfried Hermann, un philologue kantien », *Revue germanique internationale*, 14 (2011), p. 73-90.

Crescenzi, Luca, « Verzeichnis der von Nietzsche aus der Universitätsbibliothek in Basel entliehenen Bücher (1869-1879) », *Nietzsche-Studien. Internationales Jahrbuch für die Nietzsche-Forschung*, Berlin/New York : de Gruyter, 23 (1994), p. 388-441.

Dierse, Ulrich, *Enzyklopädie. Zur Geschichte eines Philosophischen und Wissenschaftstheoretischen Begriffs* (« Archiv für Begriffsgeschichte, 2 »), Bonn : Bouvier, 1977, VIII, 274 p.

D'Iorio, Paolo, « La naissance de la philosophie enfantée par l'esprit scientifique », in F. Nietzsche, *Les philosophes préplatoniciens*, Combas, l'éclat, 1994, p. 11-49.

Figl, Johann, *Dialektik der Gewalt. Nietzsches hermeneutische Religionsphilosophie mit Berücksichtigung unveröffentlicher Manuskripte*, Düsseldorf : Patmos, 1984, 412 p.

Figl, Johann, *Nietzsche und die Religionen. Transkulturelle Perspektiven seines Bildungsweges*, Berlin : de Gruyter, 2007, 450 p.

Gehrig, Hans, *Schulpforte und das deutsche Geistesleben. Lebensbilder alter Pförtner. Almae matri Portae zum 21. Mai 1943 gewidmet*, Darmstadt : Buske, 1943, 160 p.

Gerratana, Federico, « Der Wahn jenseits des Menschen. Zur frühen E. v. Hartmanns-Rezeption Nietzsches », *Nietzsche-Studien. Internationales Jahrbuch für die Nietzsche-Forschung*, Berlin/New York : de Gruyter, 17 (1988), p. 391-433.

Gerratana, Federico, *„Jetzt zieht mich das Allgemein-Menschliche an". Ein Streifzug durch Nietzsches Aufzeichnungen zu einer „Geschichte der litterarischen Studien"*, in Tilman Borsche, Federico Gerratana, Aldo Venturelli (éd.), *‚Centauren-Geburten'. Wissenshaft, Kunst und Philosophie beim jungen Nietzsche*, Berlin/New York: de Gruyter, 1994, p. 326-350.

Gilman, Sander L., « Pforta zur Zeit Nietzsches », *Nietzsche-Studien.*

Internationales Jahrbuch für die Nietzsche-Forschung, Berlin/New York : de Gruyter, 8 (1979), p. 398-420.

Hackel, Christiane, « Philologische Fachenzyklopädien. Zu Charakter und Funktion eines wenig beachteten Genres », in Christiane Hackel, Sabine Seifert (dir.), *August Boeckh. Philologie, Hermeneutik und Wissenschaftspolitik*, Berlin, Berliner Wissenschafts-Verlag, 2013, p. 247-272.

Henrichs, Albert, « “Full of Gods”: Nietzsche on Greek Polytheism and Culture », in Paul Bishop (dir.), *Nietzsche and Antiquity. His Reaction and Response to the Classical Tradition*, Boydeel & Brewer : Camden House, 204, p. 114-139.

Janz, Curt Paul, « Friedrich Nietzsches Akademische Lehrtätigkeit in Basel 1869-1879 », *Nietzsche-Studien. Internationales Jahrbuch für die Nietzsche-Forschung*, Berlin/New York : de Gruyter, 3 (1974), p. 192-203.

Janz, Curt Paul, *Nietzsche Biographie*, Paris : Gallimard, 1984-1985.

Jensen, Anthony K., Heit, Helmut (dir.), *Nietzsche as a Scholar of Antiquity*, London : Bloomsbury, 2014, 292 p.

Launay, Marc B. de, « Auguste Boeckh et la “Philologie universelle” », *Revue germanique internationale*, 14 (2011), p. 55-72.

Meister, Richard, « Friedrich Nietzsche Lehrtätigkeit in Basel 1869-1879 », *Anzeiger der Österreichischen Akademie der Wisschnschaften*, 85,7 (1948), p. 103-121.

Montinari, Mazzino, *Nietzsche, texte présenté par Paolo D’Iorio, traduit de l’italien par Paolo D’Iorio et Nathalie Ferrand* (« Philosophies »), Paris : PUF, 2001, 128 p.

Nasser, Eduardo, « Nietzsche et la place de la philologie française dans l’Encyclopédie de la philologie classique », in Paolo D’Iorio, Alexandre Avril, David Simonin (dir.), *Nietzsche et la France*, Paris : CNRS-Éditions, 2022.

Parry, Milman, *L’Épithète traditionnelle dans Homère : essai sur un problème de style homérique*, Paris: Les belles lettres, 1928, 242 p.

Porter, James I., *Nietzsche and the Philology of the Future*, Stanford : Stanford University Press, 6/3, 2000, 449 p.

Porter, James I., « Nietzsche, Homer, and the Classical Tradition », in Paul

Bishop (dir.), *Nietzsche and Antiquity. His Reaction and Response to the Classical Tradition*, Boydeel & Brewer : Camden House, 204, p. 8-26.

Porter, James I., « Nietzsche's Radical Philology », in Anthony K. Jensen, Helmut Heit (dir.), *Nietzsche as a Scholar of Antiquity*, London : Bloomsbury, 2014, p. 27-52.

Pöschl, Viktor, « Nietzsche und die klassische Philologie », in Hellmut Flashar, Karlfried Gründer, Axel Horstmann (dir.), *Philologie und Hermeneutik im 19. Jahrhundert. Zur Geschichte und Methodologie der Geisteswissenschaften*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 1979, p. 141-155.

Saïd, Suzanne, *Homère et l'Odyssée*, Paris : Belin, 1998, 334 p.

Santini, Carlotta, « Aux sources de la parole poétique. Les leçons de littérature grecque de F. Nietzsche », in Friedrich Nietzsche, *Histoire de la littérature grecque.* Traduction par Marc de Launay du texte établi d'après les manuscrits par Carlotta Santini. Présentation et notes par Carlotta Santini, Paris : Les Belles Lettres, 2021, p. 23-40.

Santini, Carlotta, « Éduquer la différence. Nietzsche et la tâche du philologue », *Conférence*, 41 (2015), p. 265-288.

Sommer, Andreas Urs, « „Gebildetheit" als kulturkritischer Kampfbegriff: Nietzsche liest Wagner (à rebours) », in Steffen Dietzsch, Claudia Terne (dir.), *Nietzsches Perspektiven: Denken und Dichten in der Moderne*, Berlin & Boston : De Gruyter, 2014, p. 219-237.

Stroux, Johannes, *Nietzsches Professur in Basel*, Jena : Frommann Verlag, 1925, 104 p.

Ugolini, Gerardo, « Hermann contra Boeckh: filologia formale e filologia storica », in Diego Lanza, Gerardo Ugolini (dir.), *Storia della filologia classica*, Roma : Carocci, 2016, p. 157-190.

Vogt, Ernst, « Der Methodenstreit zwischen Hermann und Boeckh und seine Bedeutung für die Geschichte der Philologie », in Hellmut Flashar, Karlfried Gründer, Axel Horstmann (dir.), *Philologie und Hermeneutik im 19. Jahrhundert. Zur Geschichte und Methodologie der Geisteswissenschaften*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 1979, p. 103-121.

Wagner, Richard, *Gesammelte Schriften und Dichtungen*, Leipzig : Fritzsch,

1871 *sqq*.

Zhavoronkov, Alexey, *Nietzsche und Homer. Tradition der klassichen Philologie und philosophischer Kontext* (« Monographien und Texte zur Nietzsche-Forschung; 76 »), Berlin-Boston : de Gruyter, 2021, X, 157 p.

Zhavoronkov, Alexey, « Nietzsche’s Influence on Homeric Scholarship », in Anthony K. Jensen, Helmut Heit (dir.), *Nietzsche as a Scholar of Antiquity*, London : Bloomsbury, 2014, p. 139-158.

INDEX DES NOMS

Personnages et auteurs antiques

Accius (-170 / -86 *ca*, poète romain) : 119, 185

Alcibiade (-Ve / -IVe, Athénien, très proche de Socrate, personnage des dialogues platoniciens) : 138

Alcuin (735 / 804, philosophe, théologien et grammairien de l'âge carolingien) : 109

Alexandre le Grand (-356 / -323, roi de Macédoine) : 97, 98, 126, 134

Alexandre d'Aphrodise (150 *ca* / 215 *ca*, philosophe et commentateur d'Aristote) : 86

Antisthène d'Athènes (-Ve / -IVe, philosophe de l'entourage de Socrate, fondateur de l'école cynique) : 128

Apollonios de Rhodes (295 *ca* / 215 *ca*, poète épique grec) : 124

Apulée de Madaure (IIe, rhéteur, platonicien, écrivain latin, auteur des *Métamorphoses* ou *L'Âne d'or*, et de *Platon et sa doctrine*) : 90

Archestrate (-IVe, poète, gastronome et voyageur grec de Sicile) : 110

Archimède de Syracuse (-287 *ca* / -212 *ca*, physicien, mathématicien, ingénieur grec) : 128

Aristarque de Samothrace (-IIIe / -IIe, élève d'Aristophane de Byzance, directeur de la Bibliothèque d'Alexandrie) : 21, 93, 128

Aristide (-VIe / -V, homme politique et général athénien) : 146

Aristophane (-Ve / -IVe, poète comique athénien) : 79, 96, 110, 127, 147, 154

Aristote de Stagire (-IVe, philosophe) : 25, 38, 39, 49, 77, 78, 79, 83, 86, 95, 96, 100, 110, 117, 127, 128, 129, 148, 151, 152, 154, 158, 191

Aristoxène de Tarente (-IVe / -IIIe, disciple d'Aristote, auteur des plus anciens traités de musique de la Grèce, *Éléments harmoniques* et *Sur le rythme*) : 65,

121, 187
Arnobe (240 *ca* / 327 *ca*, écrivain et rhéteur de langue latine) : 90
Athénée de Naucratis (IIe / IIIe, rhéteur et grammairien grec, auteur des *Deipnosophistes* ou *Dîner des Sophistes*) : 77, 78, 110, 129, 148, 151, 152
Aulu-Gelle (IIe, grammairien latin, auteur des *Nuits attiques*) : 152, 159
Auguste (empereur romain de -27 à 14) : 77, 168,
Ausone (309-310 / 394-395, homme politique et poète romain) : 88
Averroès (Ibn Rushd, 1126 / 1198, philosophe aristotélicien, médecin, mathématicien arabe et auteur de plusieurs commentaires des œuvres d'Aristote) : 86

Babrius (Ier / IIe *ca*, fabuliste romain de langue grecque) : 93, 96

Callimaque (-IVe / -IIIe, poète et grammairien grec, bibliothécaire à Alexandrie, auteur d'*Épigrammes* et d'un nombre considérable d'ouvrages) : 110, 124
Caton l'Ancien (-234 / -149, homme politique romain) : 77, 152
Catulle (-84 *ca* / -54 *ca*, poète romain auteur des *Carmina*) : 88, 91, 96, 168
Celse (… / après 178, philosophe platonicien et auteur du *Discours véritable*) : 84, 129, 159
Censorin (IIIe, grammairien romain) : 141
César (-100 *ca* / -44, général, homme d'état et écrivain romain) : 78, 90, 119, 141, 151
Cicéron (-106 / -43, orateur, philosophe et homme politique latin) : 54, 68, 77, 78, 83, 84, 85, 86, 87, 90, 91, 92, 96, 100, 106, 108, 117, 121, 124, 125, 129, 140, 151, 152, 153, 158, 159, 160, 161, 169, 178
Claudien (370 *ca* / 404 *ca*, poète de langue latine) : 90
Cléanthe (-IVe / -IIIe, philosophe stoïcien) : 77
Clément d'Alexandrie (150 *ca* / 215 *ca*, apologète grec et père de l'église) : 93, 106, 110, 129
Clisthène (-VIe / -Ve, réformateur et homme politique athénien) : 145
Columelle (4 / 70 *ca*, écrivain romain et auteur du *De re rustica*) : 84, 85, 159
Cornélius Népos (-100 *ca* / - 25 *ca*, écrivain et historien romain, auteur

notamment du *De viris illustribus*) : 87
Cratès de Mallos (-IIIe / -IIe, philosophe stoïcien) : 79, 154
Chrysippe (-IIIe, philosophe stoïcien) : 77
Curtius (Quintus Curtius Rufus, Ier / IIe ou IIIe / IVe, écrivain et historien romain, auteur des *Historiae Alexandri Magni Macedonis*) : 85
Cylon (-VII, conspirateur athénien) : 145

Damon (maître de musique de Dracon) : 79, 154
Démocrite (-Ve / -IVe, philosophe, père de la doctrine atomiste) : 19, 23, 77, 79, 127, 128, 155, 191
Démosthène (-384 / -342, homme politique et rhéteur athénien) : 77, 95, 117, 125, 151, 171, 193,
Denys l'Ancien / Denys Ier (-431 / -367, tyran de Syracuse, visité par Platon) : 147
Denys le grammairien ou le Thrace (-170 *ca* / -90 *ca*, linguiste et grammairien grec) : 128
Denys d'Halicarnasse (-Ier, historien auteur des *Antiquités romaines*, professeur de rhétorique et, dans ce cadre, auteur de critiques stylistiques) : 87, 95, 121,
Dioclès de Magnésie (-IIe / -Ie, épicurien, auteurs de *Vies*, source de Diogène Laërce) : 129
Diogène Laërce (début IIIe, rimailleur et doxographe, auteur de *Vies et doctrines des philosophes illustres*) : 19, 88, 92, 106, 110, 127, 129
Diomède (IVe, grammairien latin et auteur de l'*Ars grammatica*) : 120
Dion Cassius (155 *ca* / 235 *ca*, homme politique romain et historien, auteur de l'*Histoire romaine*) : 87
Dion Chrysostome ou de Pruse (40 *ca* / 120 *ca*, rhéteur grec de la seconde sophistique) : 95
Dracon (-VIIe, législateur athénien) : 145

Empédocle d'Agrigente (-Ve, philosophe) : 101, 127, 129
Ennius (-239 / -169, poète romain et père de la poésie latine, auteur des *Annales*, de comédies, de tragédies et de satires) : 90

Épicure (-341 / -270, philosophe, fondateur du Jardin) : 129
Érasistrate (-310 *ca* / -250 *ca*, médecin grec) : 128
Ératosthène (-IIIe, astronome, géographe, philosophe et mathématicien grec) : 78
Eschyle (-VIe / -Ve, poète tragique grec) : 54, 86, 87, 93, 95, 97, 101, 104, 107, 117, 121, 126, 133
Euclide (-IVe / -IIIe, mathématicien grec) : 128
Eunape (349 *ca* / 414 *ca*, rhéteur grec auteur de *Vies de philosophes et de sophistes* et d'une *Histoire des Césars*) : 91, 129
Euripide (-483 *ca* / -406, poète tragique grec) : 54, 91, 93, 95, 106, 199
Eusèbe (265 *ca* / 339, évêque de Césarée, historien, exégète, apologiste et théologien) : 88, 129, 167
Festus Grammaticus (IIe, grammairien latin) : 77, 87, 88, 97, 152, 165
Frontin (35-40 / 103, consul, général et écrivain militaire romain) : 84, 159
Fronton (100 /166-170, écrivain et rhéteur romain) : 96, 108, 172

Gaïus (IIe, juriste romain, auteur des *Institutes*) : 96, 108
Galien (Pseudo-, auteur du *De partibus philosophiae*) : 110
Granius Flaccus (-Ie, antiquaire et érudit romain) : 141

Héraclite d'Éphèse (-VIe / -Ve, philosophe) : 110, 127, 128, 191
Hermésianax (-IVe, poète grec) : 110
Hérodote (-Ve, historien grec) : 38, 95, 117, 124, 140, 142
Hésichius (Ve ?, grammairien, auteur d'un *Lexique* ou *Dictionnaire*) : 91
Hésiode (-VIIIe / -VIIe, poète) : 42, 44, 49, 110, 141, 181
Hiéroclès (Ve, philosophe néoplatonicien ou néopythagoricien d'Alexandrie) : 106
Hiérophile (-335 *ca* / -280 *ca*, médecin grec) : 128
Hipparque (-190 *ca* / -120 *ca*, astronome, mathématicien, géographe grec) : 128
Hippias d'Élis (-Ve, sophiste, personnage platonicien des dialogues éponymes) : 79, 155
Hipponax (-VIe, poète grec) : 97
Homère (poète, auteur de l'*Iliade* et l'*Odyssée*) : 7, 8, 9, 19, 20, 21, 22, 23, 24,

25, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 42, 43, 44, 45, 47, 48, 49, 50, 54, 66, 67, 71, 85, 91, 96, 99, 100, 103, 104, 110, 119, 120, 124, 138, 140, 142, 147, 169, 173, 192, 194
Horace (-65 / -8, poète romain, auteur des *Satires*, des *Épodes* et des *Odes*) : 54, 87, 89, 92, 93, 94, 117, 122, 123,
Hypéride (-389 / -322, orateur et homme politique athénien) : 92

Ibykos (-VI^e^, poète lyrique grec) : 124
Isée (-420 *ca* / -340 *ca*, rhéteur grec, l'un des dix orateurs attiques) : 93
Isocrate (-437 / -338, rhéteur athénien) : 117

Jean le Lydien (VI^e^, fonctionnaire et écrivain byzantin) : 140
Jérôme (347 *ca* / 420, saint et l'un des quatre pères de l'église latine) : 106, 179
Julien (331 *ca* / 363, empereur romain, l'Apostat, auteur d'écrits critiques contre le christianisme) : 91
Julius Obsequens (IV^e^, écrivain romain païen, auteur du *Prodigiorum liber*) : 140
Justin Martyr ou le Philosophe ou de Naplouse (II^e^, apologète et philosophe chrétien) : 129
Justin (II^e^ / III^e^, historien romain) : 106

Lactance (250 *ca* / 325 *ca*, rhéteur latin, surnommé le Cicéron chrétien) : 85
Longus (IV^e^ *ca*, romancier grec) : 93
Lucain (39 / 65, poète latin, auteur de la *Pharsale*) : 93
Lucien de Samosate (II^e^, écrivain et philosophe d'obédience cynique) : 91, 134
Lucrèce (-98-94 / -55-50, poète et philosophe épicurien romain, auteur du *De rerum natura*) : 84, 87, 91, 96, 119, 121, 129, 159, 169,
Lycophron (-IV^e^, poète tragique grec, auteur de l'*Alexandra*) : 93
Lycurgue (-IX^e^ ?, législateur mythique de Sparte) : 128, 143
Lysippe (-395 *ca* / -305 *ca*, sculpteur grec) : 111

Macrobe (370 *ca* / 430 *ca*, écrivain, philosophe et philologue latin) : 140
Manilius (I^er^, poète et astrologue romain, auteur des *Astronomiques*) : 88, 93, 159

Marcellin (-IVe ?, biographe grec, auteur d'une *Vie de Thucydide*) : 84
Martial (40 *ca* / 104 *ca*, poète latin et auteur des *Épigrammes*) : 90
Martianus Capella (IVe / Ve, auteur des *Noces de Philologie et de Mercure*) : 78, 153
Méton (-Ve , astronome grec) : 140

Nikias (-IVe, peintre grec) : 112
Numa Pompilius (-VIIIe / -VIIe, deuxième des sept rois de Rome) : 140, 141

Origène (185 *ca* / 253 *ca*, Père de l'Église et théologien) : 129
Ovide (-43 / 17 *ca*, poète romain, auteur de *L'art d'aimer* et des *Métamorphoses*) : 54, 140

Parménide d'Élée (-VIe / -Ve, philosophe) : 127
Pausanias (IIe *ca*, écrivain grec, auteur de la *Description de la Grèce*) : 93
Périclès (-495 *ca* / -429, homme politique athénien) : 146, 154, 191
Perse (34 / 62, poète et philosophe stoïcien, auteur des *Satires*) : 88, 95, 169
Pétrone (Petronius Arbiter, 27 / 66, écrivain romain et auteur du *Satyricon*) : 84
Phalaris (-VIe, tyran d'Akragas, en Sicile) : 93
Phidias (-490 *ca* / -430 *ca*, sculpteur grec) : 111, 112, 117, 182, 183
Philostrate (IIIe, orateur et biographe romain de langue grecque) : 129
Photios de Constantinople (820 / 891, érudit et homme d'état byzantin) : 96, 129
Phrynichos l'Atticiste (IIe, grammairien et lexicographe grec) : 78, 97
Pindare (-Ve, poète dorien) : 95, 96, 97, 104, 105, 119, 121, 124, 133, 200
Pisistrate (-600 *ca* / - 527, tyran d'Athènes, au pouvoir de -561 à -527) : 21, 25, 37, 38, 42, 110, 145
Platon (-428-427 / -348-347, philosophe) : 53, 54, 60, 66, 78, 79, 85, 86, 87, 91, 96, 99, 101, 103, 108, 110, 117, 125, 127, 128, 142, 147, 152, 154, 155, 161, 162, 191, 192, 193
Plaute (-254 *ca* / -184, écrivain et dramaturge latin, auteur de comédies) : 84, 87, 90. 91, 97, 119, 121, 159, 169, 171,
Pline (23 / 79, dit l'Ancien, écrivain et naturaliste romain, auteur de l'*Historia*

naturalis) : 111
Plutarque (Ier / -IIe, prêtre d'Apollon à Delphes, platonicien et éclectique, auteur prolifique – *Vies parallèles*, etc.) : 48, 83, 92, 100, 110, 129, 132, 158, 194
Pollux (IIe, grammairien et lexicographe grec, auteur de l'*Onomasticon*) : 91, 96, 110, 148
Polyclète (-Ve, sculpteur grec) : 111
Praxitèle (-395 *ca* / -326 *ca*, sculpteur grec) : 111, 112
Probus (Ier, philologue et grammairien romain) : 92
Properce (-47 *ca* / -16 *ca*, poète élégiaque romain) : 88, 124
Prudence (348 / 405 *ca*, fonctionnaire impérial et poète lyrique chrétien de langue latine) : 90
Pythagore (-VIe, réformateur religieux plutôt que philosophe, selon Nietzsche) : 127

Quintilien (Ier, rhéteur latin, auteur de l'*Institution oratoire*) : 84, 85, 151, 158

Salluste (-86 / -35 *ca*, homme politique et historien romain, auteur de la *Conjuration de Catilina* et des *Histoires*) : 54, 90, 92, 100, 124
Sappho (-VIIe/ -VIe, poétesse grecque : 110, 181
Scopas (-420 *ca* / -330, sculpteur grec) : 111
Sénèque (l'Ancien ou le Rhéteur, père du suivant, -54 *ca* / 39 *ca*, rhéteur et historien romain) : 90
Sénèque (le Jeune, fils du précédent, -4 / 65, écrivain romain et philosophe stoïcien) : 8, 24, 45, 50, 78, 90, 92, 105, 129, 152, 153
Sextus Empiricus (IIe / IIIe, médecin et philosophe, témoin du scepticisme) : 95, 96, 129
Simonide de Céos (-VIe / -Ve, poète grec) : 19, 124
Socrate (-469 *ca* / -399, philosophe athénien) : 78, 91, 110, 127, 128, 147, 154, 191
Solon (-VIIe / -VIe, Athénien, poète et législateur) : 22, 128, 138, 144, 145, 146
Sophocle (-497 / -406, poète tragique grec) : 54, 87, 95, 117, 133, 183, 185
Stace (40 *ca* / 96 *ca*, poète épique romain auteur de la *Thébaïde*, de l'*Achilléide*

et des *Silves*) : 91, 93, 159, 168
Stobée (Ve, doxographe et compilateur grec, auteur d'une *Anthologie*) : 106, 107, 129, 194
Strabon (-Ier / Ier, géographe grec) : 77, 88, 93, 151
Suétone (Ier / IIe, fonctionnaire et historien romain) : 78, 88, 90, 152
Suidas (nom contesté donné à l'auteur présumé d'un lexique de l'époque byzantine datant de la fin du Xe ou du début du XIe s., aujourd'hui plus volontiers nommé *Souda*, entendu comme le titre de ce lexique) : 93, 110, 129,
Sylla (-138 / -78, général et homme politique romain) : 119, 191

Tacite (58 / 120 *ca*, sénateur et historien romain, auteur notamment des *Histoires* et des *Annales*) : 90, 100, 117, 124
Térence (-190 *ca* / -159, poète comique latin auteur de comédies) : 91, 121, 169
Terentius (Terentianus) Maurus (IIe, écrivain et grammairien romain) : 96
Tertullien (150 *ca* / 220 *ca*, écrivain de langue latine, ensuite théologien) : 90, 167
Théocrite (-310 *ca* / -250 *ca*, poète grec, auteur de mimes, d'idylles pastorales et de contes épiques) : 93
Théognis de Mégare (-VIe, poète aristocratique, inventeur putatif de la poésie gnomique) : 19, 55, 56, 96, 97, 104,
Théophraste (-IVe / -IIIe, successeur d'Aristote au Lycée) : 87, 88, 191
Thésée (roi mythique d'Athènes) : 145
Thucydide (-Ve, Athénien, historien de la *Guerre du Péloponnèse*) : 54, 96, 124, 142, 147, 191
Tibulle (-54 *ca* / -19 *ca*, poète élégiaque romain) : 88, 96
Tite-Live (-59-64 / 17, historien romain et auteur de l'*Ab urbe condita libri*) : 84, 85, 86, 91, 108, 110, 117, 140

Valère Maxime (Ier, historien et moraliste romain) : 90
Varron (-116 / -27, écrivain, érudit et magistrat romain) : 78, 88, 90, 97, 135, 137, 140, 141, 153, 165
Velleius Paterculus (-19 *ca* / 31 *ca*, historien romain) : 90, 107

Virgile (-70 / -19, poète romain, auteur de l'*Énéide*) : 54, 83, 87, 90, 92, 95, 96, 104, 165
Vitruve (-80 *ca* / -15 *ca*, architecte romain) : 98, 159

Xénophon (-Ve / -IVe, Athénien, compagnon de Socrate et historien) : 147

Auteurs modernes

Abeken W. : 142, 196, 203
Agricola R. (Huysman R., Frisius) : 94
Alphonse le Grand (Roi de Naples) : 84, 160
Alésien Jean André : 84
Alexandre vi (Borgia R., Pape) : 83, 157
Amerbach J. : 94
Apel J. A. : 121, 186, 203
Arnoldt J. F. J. : 172
Aufrecht S. T. : 141

Bachofen J. J. : 143, 196, 203
Bake J. : 92
Baronius (Baronio C., Cardinal) : 88, 166
Bast F. J. : 107, 180, 210
Bebel H. : 94
Becker A. : 147, 198, 203
Bekker A. I. : 92, 96
Bernays J. : 87, 163, 165, 166, 167, 203
Bembo P. : 68, 85, 160, 161
Bentley R. : 105, 114, 119, 121, 167, 168, 170, 176, 203, 208
Bernhardy G. : 61, 62, 126, 155, 163, 164, 165, 166, 167, 170, 188, 203, 204
Bessarion : 86
Boccace G. : 83, 85, 158, 212
Boeckh A. : 47, 61, 62, 91, 95, 96, 97, 121, 140, 145, 147, 184, 186, 193, 195, 197, 204
Bonus Accursius (Bonaccorso) : 84
Bopp F. : 97, 119

Borghesi B. : 96
Böttiger K. A. : 98
Brentano E. W. H. : 110
Brandis Ch. A. : 96, 142, 196, 204
Brill B. : 122, 186, 187, 204
Brücke E. W. von : 120, 186, 204
Budé G. : 87, 164
Burmann (Burmannus) P. : 90, 107,
Bursian C. : 142, 182, 196, 204
Busche (Buschius) H. von dem : 94
Büttner H. : 147, 197, 204

Calvary S. : 126, 189, 204
Camerarius (Liebhard, Kam-mermeister) J. : 94
Campanus (Campani G. A.) : 84
Canter T. : 89
Canter W. : 89
Carrey J. : 113
Casaubon I. : 88, 151, 166
Caselius (Kessel) J. : 94
Cellarius (Keller) C. : 94
Celtes (Pickel) C. : 94
Charles du Fresne (Du Change) : 167
Christ J. F. : 95, 96
Chrysoloras M. : 85
Clinton H. F. : 126, 188, 189, 204
Cobet C. G. : 92, 117, 118, 170
Conze A. C. L. : 142, 196, 204
Cortesius G. : 85, 161
Creuzer G. F. : 97, 129
Cruquius (de Crucque) J. : 89
Curtius E. : 142, 143, 147, 196

Curtius G. : 120, 185, 204
Cujas J. : 87, 164
Cyriaque d'Ancône (Pizzecolli C.) : 83, 158

Davies J. : 93
d'Aurat J. (Dorat J. ou Auratus ou Dinemandi J.) : 164, 165
de Laspée J. : 99, 173
Deussen P. : 19, 55, 163, 174
Diesterweg F. A. W. : 99, 173
Dindorf K. W. : 92
Dindorf L. A. : 92
Dobree P. P. : 93
Dolet E. : 87
Dringenberg L : 94

Eckhel J. H. von : 147, 197, 205
Elgin (T. Bruce, vii^{e} compte d'Elgin) : 98
Elmsley P. : 93
Engelmann W. : 126, 152, 189, 192, 205
Erasme D. : 85, 89, 94
Ernesti J. A. : 95, 106, 107, 126, 188, 205
Ersch J. S. : 63, 140, 147, 148, 191, 195, 198, 205, 206, 209, 212
Estienne H. (Stephanus) : 77, 87, 151, 164
Estienne R. : 87

Fabricius J. A. : 95, 188, 205
Fellows C. : 98
Ficin M. : 83, 86, 161
François I^{er} (Roi de France) : 87, 112,
Franz J. : 96
Freese L. : 147, 197, 205
Friedreich J. B. : 147, 198, 205

Froben (Frobenius) J. : 94

Galilée : 128
Gaza T. : 85
Goethe J. W. von : 22, 35, 38, 47, 48, 49, 55, 97, 100, 101, 124, 155, 157, 163, 184, 188, 189, 206, 210
Georges de Trébizonde : 85
Gerhard F. W. E. : 97, 129, 172
Gersdorff C. von : 8, 19, 60, 67
Gesner (Gesnerus) J. M. : 95, 96
Giunti (famille d'éditeurs florentins) : 84
Göll H. : 147, 198, 206
Gräfenhan A. : 78, 152, 153, 154, 155, 206
Graevius (Graeve) J. G. : 90
Grasberger L. : 148, 198, 206
Gregorius Corinthius (Pardos G.) : 107, 210
Grimm J. et W. : 98, 119
Gronovius (Gronov) J. F. : 90, 107, 168
Grote G. : 127, 147, 190, 191, 206
Grotefend G. F. : 142, 196, 206
Gruber J. G. : 63, 140, 147, 148, 191, 195, 198, 205, 206, 209, 212
Gruter J. : 88, 166
Guarino : 85, 158
Guhl E. : 147
Guyet F. : 89, 167

Hagen F. H. von der : 96
Harless A. G. C. : 126, 188, 205
Hartmann E. von : 123, 187, 206
Haupt M. : 95
Heeren A. H. L. : 82, 96, 155, 206, 207
Hegius A. : 94

Heimsoeth F. : 106
Heinsius D. : 88, 90
Heinsius N. : 90, 107, 168
Hemsterhuis T. : 91,
Henri iv (Roi de France) : 88
Hermann J. G. J. : 22, 47, 64, 91, 95, 97, 114, 121, 129, 169, 171, 184, 186, 193, 198, 205, 207
Hermann K. F. : 140, 147, 195, 196, 197, 198, 203, 207
Hertz M. : 96
Hessus (Koch) H. E. : 94
Heusde P. W. van : 92
Heusinger J. M. : 95
Heyne C. G. : 174, 175, 207
Hotman F. : 87, 164
Humboldt F. W. C. C. F. F. von : 98
Hutten U. von : 94

Jan L. von : 140
Jahn O. : 63, 95, 111, 140, 155, 163, 164, 165, 167, 169, 170, 207
Jules ii (della Rovere G., pape) : 83, 157
Junius A. : 89

Kant I : 103
Kirchhoff J. W. A. : 141
Klopstock F. G. : 53, 97
Kohner W. : 147
Körte F. H. W. : 96, 172
Krause J. H. : 147, 198, 207
Krüger C. G. : 126
Kuhn A. : 129, 142, 192

Lachmann K. : 22, 91, 96, 168, 169

Laetus G.P. : 83, 157
Lambin D. : 87, 164, 165
Lange F. A. : 21, 207
Lange L. : 198, 207
Langen R. von : 94
Lehrs K. : 78, 92, 121, 152, 186, 204, 207, 208
Léon X (Medici G. di L., Pape) : 84, 160
Lessing G. E. : 95, 97, 100, 117, 124, 184, 188, 208
Ligorio P. : 86
Lipse (Lipsius) J. : 89, 165, 168
Lobeck C. A. : 78, 97, 118, 129, 152, 193, 208
Locher J. (Philomusus) : 94
Longueil Ch. de : 68, 85
Louis xiv (Roi de France) : 89
Lücke G. C. F. : 97
Luzac J. : 91, 110

Madvig J. N. : 91, 106, 117, 169
Manuce A. : 84
Mähly J. : 86, 92, 156, 161, 162, 170, 208
Mai A. : 108
Markland J. : 93
Marini G. : 96
Meier M. H. E. : 147, 197, 208
Melanchthon P. : 94
Ménage G. : 82, 89, 167,
Mengs A. R. : 111
Merula P. : 90
Meursius (van Meurs) J. : 90
Michaelis A. : 112, 148, 182, 183, 208
Minelli (Minellus) J. : 94
Mommsen A. : 140, 142, 195, 196, 208

Mommsen C. M. T. : 141, 142, 196, 208
Montfaucon B. de : 107, 167, 179, 180, 208
Morel F. : 87
Mullach F. W. A. : 127, 190, 208, 209
Müller K. O. : 95, 97, 121, 126, 129, 132, 144, 188, 194, 197, 209
Müller L. : 89, 167, 168, 169, 170, 186, 209
Müller M. : 129, 192, 209
Muret M. A. : 87, 164

Naeke A. F. : 97
Newton C. T. : 98
Niccoli N. : 83, 158
Nicolai R. : 126, 188
Nizzoli M. (Nizolio) : 85
Niebuhr B. G. : 96, 172

Omnibonus Leonicenus (Ognibene Bonisoli) : 84
Orsini F. : 86
Oudendorp F. van : 90

Peerlkamp P. H. : 92, 168
Perizonius (Voorbroek) J. : 90
Pétau D. (Petavius) : 89, 167
Petersen C. : 63, 140, 191, 192, 194, 195, 209
Pétrarque F : 63, 83, 85, 158, 212
Philelphe (Philelfe) F. : 85
Pierson J. : 91
Pithou P. : 87, 164
Plass H. G. : 144, 197, 209
Platner E. : 147, 197, 209
Pléthon G. : 86
Poelmann T. : 89

Pogge (Bracciolini P.) : 83, 84, 85, 158
Politien A : 83, 85, 86, 161, 162
Porson R. : 93
Potter J. : 93
Preller L. : 127, 129, 190, 192, 193, 210
Princesse de Condé (Charlotte de Montmorency) : 88
Putschius (van Putschen) E. : 90

Ranke L. : 53, 86, 162
Ravenna J : 83
Reiske J. J. : 95, 170, 171
Reiz F. W. : 91, 95, 106, 178
Reuchlin J. : 94
Revett N. : 98, 113
Ribbeck J. C. O. : 93
Ritschl F. W. : 7, 8, 19, 56, 57, 61, 67, 71, 91, 97, 110, 114, 118, 119, 121, 169, 183, 184, 209
Ritter H. : 127, 190, 210
Rohde E. : 7, 8, 9, 19, 21, 47, 50, 57, 58, 59
Roscher W. : 119
Rose V. : 129
Ross L. : 98, 142, 147, 196, 197, 210
Rossbach A. : 121, 185, 186, 210, 212
Ruhnken D. : 91, 169,
Rutgers (Rutgersius) J. : 90, 168, 210

Sabas (évèque de Moscou) : 107, 179, 210
Sadoletus J. : 85
Salutati C. : 85
Sabellicus G. : 83, 157
Saumaise C. (Salmasius) : 88, 90, 167
Sauppe H. : 147, 197, 210

Scaliger (Scaligerus) J. C. : 82, 85, 87, 163, 164, 165, 166
Scaliger (Scaligerus) J. J. : 87, 88, 90, 164, 165, 168, 203, 208
Schäfer G. H. : 107, 210
Schelling F. W. J. von : 129
Schiller J. C. F. von : 22, 35, 36, 48, 55, 97, 100, 101, 117, 124, 155, 188, 206, 210
Schlegel K. W. F. von : 97
Schmidt H : 64, 121, 186, 210
Schömann G. F. : 147, 197, 208, 210
Schrader J. : 91, 168
Schrijver (Scriverius) P. : 90
Schulmann L. : 96
Schwarz C. G. : 95
Scioppius (Schoppe C.) : 88, 166
Scott W. : 99, 173
Semper G. : 148, 182, 198, 211
Sickel T. von : 108, 180, 211
Sigonius Ch. : 86, 162
Silvestre J.-B. : 108, 180, 211
Stark K. B. : 196, 207
Stuart J. : 98, 113
Sturm J. : 94

Teuffel W. S. : 126, 188, 211
Thiersch F. : 97
Tischendorf K. von : 107, 179, 180, 211
Torrentius L. : 89
Toup J. : 93
Tyrwhitt T. : 93
Turnèbe A. (Turnebus) : 87, 164

Ulrichs H. N. : 146

Valckenaer L. C. : 91, 169
Valois H. : 89, 167
Varnhagen K. A. von Ense : 96
Vettori (Victorius) P. : 86
Vico G. : 22
Visconti E. Q. : 96, 98
Vischer W. : 8, 57, 59, 138, 142, 147, 195, 196, 197, 211, 212
Voss J. H. : 121, 129
Vossius (Voss) G. J. : 90

Wachsmuth W. : 140, 147, 198, 212
Wagner C. : 47, 59, 67, 69
Wagner R. : 10, 11, 58, 59, 67, 68, 69, 70, 156, 157, 175
Walther J. L. : 109, 181, 212
Wattenbach W. : 63, 107, 108, 179, 180, 181, 212
Welcker F. G. : 96, 98, 111, 126, 129, 132, 146, 188, 191, 194, 212
Wesseling P. : 90
Westphal R. : 64, 120, 121, 142, 185, 186, 187, 196, 204, 210, 212
Wieland C. M. : 97
Wieseler F. : 198, 212
Winckelmann J. J. : 95, 96, 98, 100, 111, 155, 183, 184,
Wolf F. A. : 22, 24, 35, 37, 45, 61, 62, 63, 66, 91, 92, 93, 95, 96, 98, 103, 114, 126, 155, 167, 169, 170, 172, 175, 176, 177, 178, 179, 184, 212, 213
Wyttenbach D. A. : 91, 169,

Zeller E. : 127, 190, 213
Zoega J. : 96, 98

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Homère et la philologie classique

« Sur la question homérique ». Page initiale du cahier P-I-14
www.nietzschesource.org/DFGA/P-I-14,3
Homère et la philologie classique.
Page de titre de l'édition à compte d'auteur imprimée fin 1869
Dernière page du manuscrit préparatoire du discours inaugural :
philosophia facta est quæ philologia fuit
www.nietzschesource.org/DFGA/P-I-13,54

Encyclopédie de la philologie classique

Page initiale du cahier P-II-8 qui contient le cours de Nietzsche
www.nietzschesource.org/DFGA/P-II-8,2
Détail de la page 83 du cahier P-II-8
www.nietzschesource.org/DFGA/P-II-8,83
Détail de la page 88 du cahier P-II-8
www.nietzschesource.org/DFGA/P-II-8,88
Détail de la page 85 du cahier P-II-8
www.nietzschesource.org/DFGA/P-II-8,85

Crédit photographique :
images provenant de
DFGA
www.nietzschesource.org
sur la base des originaux conservés
à la Fondation des classiques de Weimar

© Klassik Stiftung Weimar

REMERCIEMENTS

Tous nos remerciements vont à David Simonin, ancien étudiant de l'École normale supérieure, agrégé et docteur en philosophie, chercheur associé de l'équipe « Nietzsche et son temps » de l'Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS / École normale supérieure), qui a vérifié la traduction du texte de Nietzsche et relu avec une grande compétence et précision la totalité du manuscrit de ce volume avant publication.

Cette édition électronique du livre
Homère et la philologie classique
de Friedrich Nietzsche
a été réalisée le 3 juin 2022
par Flexedo.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN 978-2-251-45321-7).